# MÉMOIRES

DE

# L'ACADÉMIE

## DES SCIENCES,

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

# MÉMOIRES

DE

# L'ACADÉMIE DES SCIENCES

## LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

## DE TURIN,

POUR LES ANNÉES X. ET XI.

*Littérature et Beaux-Arts*

TURIN,

DE L'IMPRIMERIE DES SCIENCES ET DES ARTS,

AN 1803.

Au Général Jourdan,

Conseiller d'Etat,

ci-devant

Administrateur Général

du Piémont,

L'Académie reconnaissante.

# DISCOURS
## ACADÉMIQUE
## SUR LA LITTÉRATURE,

PAR LE CITOYEN BAVA.

L'HOMME, quoique déjà adulte et mûr, retient toujours quelque chose de l'enfant, il ne peut se traîner vers les occupations sérieuses, que conduit par l'appât d'autres objets agréables et amusans, et jamais il ne voudrait s'appliquer aux études d'un genre plus relevé, sans l'espoir de se créer, même dans celles-ci, après un peu de peine et de travail, un amusement encore plus piquant et solide, que ne l'était naguère celui qu'il vient de leur sacrifier, le seul mobile de l'homme en tout ce qu'il entreprend, qu'il fait, ou qu'il pense, n'étant que le plaisir futur ou présent, illusoire ou réel, périssable ou permanent.

Ce que j'avance ici de l'homme individuel, peut, je crois, s'avouer de l'espèce humaine en général, et de la marche de l'esprit humain à toutes les époques de son existence. L'histoire nous fait voir, chez toutes les nations du

monde, l'antériorité d'une bonne littérature à celle de toute culture des sciences physiques et philosophiques.

On a partout chanté des vers, avant que de faire des équations, des calculs et des syllogismes, et l'on n'a pu s'adonner à ces dernières occupations, bien plus directement utiles et louables, qu'après que, les aperçus puisés dans la littérature, avaient fait entrevoir que dans ces sciences on pourrait retrouver, en fait de plaisir, une somme plus grande que non pas celle, à laquelle on venait de renoncer. D'après ce court exposé, que j'applique à la littérature, j'en montrerai le prix et les avantages sous les observations, que je soumets, Citoyens, à votre jugement et à vos lumières.

## I.

La littérature accélère les progrès de toutes les espèces de savoir, et elle opère la diffusion des sciences, même les plus abstraites; en effet, jamais les Platons, les Aristotes et les Archimèdes n'auraient pu briller en Grèce, s'ils n'y avaient été dévancés par les Homères, les Pindares, les Hérodotes et les Thucidides, c'est-à-dire, si ceux-ci ne leur eussent élaboré une langue et une diction toute faite pour exprimer les idées de leur entendement, les moins jusqu'alors aperçues et communes, et si une littérature déjà la plus répandue parmi les classes du bas peuple, n'eût par des secousses réitérées excité dans toutes les classes un ébranlement général, dont le résultat fut de mettre à la portée de tout individu un peu instruit des connaissances, qui auparavant lui étaient interdites; et cela parce qu'ennuyés des

seuls suffrages du petit nombre de leurs pareils les esprits actifs et saillans en tout genre visèrent à obtenir, autant que possible, les applaudissemens du plus grand nombre. Celse dans la médecine, Vitruve en architecture, Columelle dans les sciences agronomiques, Végèce dans la tactique, ne dûrent qu'à leur littérature la beauté, et l'élégance, et l'évidence du style, chacun dans leurs ouvrages divers, et il en fut ainsi, dans l'Italie moderne, des Rédi, des Malpighi, des Algarotti, et il en fut de même en France, des Pascals, des Fontenelles, des Réaumurs, des Montuclas, des Baillis, des Berquins et des Maquers.

I I.

La littérature embellit la vie, aiguise l'esprit, et même l'entendement. Dans les siècles du gouvernement féodal, où tous les pays de l'Europe n'étaient hérissés que de châteaux, dans chacun desquels siégeait un tyran, où le reste des vivans étaient plutôt une chose que des personnes, le peu de littérature ou de poësies, ordinairement érotiques et paladinesques des troubadours, devint la seule récréation des peuples abrutis, le seul adoucissement que connût l'humeur féroce et sanguinaire des hauts seigneurs, et lorsqu'ils paraissaient dans ces fêtes, appelés cours plénières ou d'amour, les premiers semblaient oublier leur détresse, et les seconds leur morgue habituelle, et tous à l'envi, n'y respiraient plus que la galanterie, les spectacles et la joie. Or, si une littérature à peine ébauchée eut tant d'influence sur des siècles si peu faits pour y mordre, et pour en sen-

tir le prix, quelles influences infiniment plus douces n'aura-t-elle pas sur des peuples libres, éclairés par une masse de savoir, accumulée pendant les milliers de siècles qui ont précédé le nôtre? Que ne fera-t-elle point aujourd'hui, que les beaux arts, que les arts imitatifs, que tant de découvertes plus ou moins récentes dans les sciences naturelles, soit dans l'intérieur, soit sur la surface de notre planète, que l'étude des monumens antiques de tous les pays, et de toutes langues et époques, lui ont ouvert un champ si vaste à parcourir, à s'y exercer, à nous peindre et décrire?

J'en appelle d'ailleurs aux philosophes les plus versés dans les sciences exactes et dans le calcul pour savoir d'eux-mêmes, si, après s'être épuisés d'esprits dans leurs recherches les plus profondes et les plus subtiles, si, dis-je, pour remettre leurs forces et travailler sur nouveaux frais, ils ne vont pas chercher l'élixir, dont ils ont besoin, ou dans un Horace et un Virgile, ou dans un Racine, ou dans le Pétrarque. Je me rappelle que notre célèbre physicien le feu père Beccaria, après les plus creuses méditations et les expériences les plus délicates sur les phénomènes de l'électricité, ne se délassait avec ses amis qu'un Virgile, ou un Dante à la main. Je vois dans Blaise Pascal un profond géomètre, mais en même tems un écrivain si rempli d'agrément à la fois et d'énergie, que le philosophe de Ferney, juge bien compétent en pareille matière, nous dit des lettres provinciales, qu'en fait d'aménité et de plaisanterie, Molière n'avait jamais rien écrit qui pût

atteindre aux six premières de ces lettres, et que du côté de l'éloquence foudroyante, jamais le fameux Bossuet n'avait produit rien d'égal aux six dernières.

## I I I.

Sans littérature toute langue ne serait qu'un jargon ou du moins qu'un dialecte, et qu'est-ce qu'une nation qui n'écrit pas une langue passablement riche, bien accentuée, fixe et travaillée par le génie ? Voilà le partage le plus précieux et le plus auguste des gens de lettres ; le philosophe qui doit écrire, n'a pas le loisir d'apprendre à se créer des termes, et à s'arranger des phrases, il faut que les signes, dont il doit se servir pour propager ses pensées et ses découvertes, lui soient fournis sans efforts de sa part par le littérateur, qui en ait auparavant, pour ainsi m'exprimer, étiqueté la valeur, fixé le sens et le tour.

Aussi est-ce en vue de faire parler le langage de tous les arts et de toutes les sciences à sa langue que, depuis plus de 150 ans, la France a statué que les Académies de toute espèce, dont elle est illustrée, ne pourraient imprimer qu'en français leurs mémoires ; de façon que l'Académie des sciences, que celle des inscriptions et belles-lettres, et l'Académie Française de Paris, que celles ou des provinces, ou de peinture, ou de musique, ou de chirurgie ont initié la langue ~~française à parler~~ le langage qui est du ressort de chacune, et il n'y a pas jusqu'à la Sorbonne, qui ne l'ait fait parler théologie très-éloquemment. Que n'a-t-on imité en Italie un règlement si sage ! La lan-

gue italienne y aurait infiniment gagné, nous n'y aurions pas dû apprendre le latin pour pouvoir étudier la physique, la chimie, la médecine, et les questions de droit et de jurisprudence; notre langue si harmonieuse aurait bien parlé celle de toutes les sciences, et le savoir se serait communiqué jusqu'au peuple, et l'aurait policé et éclairé sur ses droits et sur ses devoirs!

Car c'est, pour ainsi dire, en se jouant et en s'amusant, que la littérature enfante ces expressions si claires, si heureuses et précises, et cela, en les écrêmant de la société des deux sexes la plus choisie, pour mettre au niveau du peuple les notions peu connues de lui, de la morale et des droits; c'est aussi dans les livres de cette espèce, que le discernement du philosophe sait choisir telle expression, qui, soit par des métaphores appropriées, soit par d'autres moyens rendra au mieux celle de ses pensées dont il est le plus jaloux, et qui sera en même tems la plus difficile à être peinte, rendue et personnifiée.

## I V.

Sans elle les sciences, d'ailleurs si nécessaires d'une manière immédiate au bien public de toute la société, et beaucoup plus que les lettres, passent auprès du vulgaire (et non pas uniquement auprès de celui qu'on nomme la populace) passent, dis-je, ou pour des rêves creux, ou pour des chimères, et ceux qui les cultivent passent pour des magiciens et sorciers; car sans une nuance de bonne littérature entre deux, qui joigne ensemble ces deux extrê-

mes, savoir, l'ignorance absolue, et les hautes connaissances, celles-ci ne sauraient être senties que par ceux qui les possèdent, et ne peuvent qu'être calomniées par tous ceux qui ne les ont pas, que dis-je? qui n'ont pas même des sens pour en soupçonner l'existence.

## V.

S'il est donc vrai et prouvé par le fait, que les sciences les plus utiles à toute sorte de Gouvernement ne peuvent commencer à percer, que là où les lettres fleurissent depuis un certain tems; s'il est vrai encore qu'elles ne peuvent faire des progrès sensibles sans le concours et l'existence des lettres; si enfin qu'elles ne peuvent gagner beaucoup de prosélytes, sans que les lettres les leur préparent, doit-on en conclure qu'elles doivent prendre le pas sur les sciences naturelles ou de calcul? Non, mais au contraire il faut en conclure, qu'à leur droit d'antériorité près, ou si l'on veut de maternité, les lettres ne sont utiles que bien indirectement, et qu'en qualité d'instrumens des sciences et de la haute philosophie, à qui seule il appartient de faire ces brillantes découvertes, qui enrichissent le genre humain de tant de vérités et de commodités sans nombre, et de tant de biens, auxquels les lettres seules n'ont jamais su rien ajouter. C'est aux sciences qu'il appartient de foudroyer les préjugés par les résultats de leurs expériences irrécusables, de soulager l'homme dans ses peines physiques, politiques et morales, enfin de lui rendre moins fastidieux le voyage de la vie, elles ont encore cet

avantage de pouvoir sans cesse avancer dans le chemin des vérités, et d'aller de découverte en découverte, car le livre de la nature, où elles lisent, est inépuisable et infini comme elle.

## V I.

Les sciences exactes et naturelles jouissent de deux privilèges ou avantages exclusifs à elles : les unes, comme les naturelles, ne voient jamais de bornes qui les arrêtent pour passer de la découverte d'une vérité à celle d'une nouvelle vérité, les autres, telles que les sciences de calcul, outre cet avantage jouissent encore plus exclusivement de celui, bien plus précieux, de l'évidence. Mais, est-il bien prouvé que la littérature ne participe en rien à de pareils avantages ? et que, dès que les lettres ont atteint un certain dégré de perfection, elles soient forcées de devenir stationnaires, et même, ce qui serait encore plus humiliant, de se taire et retrograder ? J'avoue que l'histoire littéraire paraît nous fournir en foule les exemples de pareilles stagnations, mais des exemples ne sont rien moins que des démonstrations, sur-tout lorsqu'on a sous les yeux les exemples contraires, et sur-tout depuis que les sciences, restituant aux lettres aujourd'hui une partie des services que celles-ci leur avaient autrefois rendus, ont enrichi le monde de tant de vérités aussi utiles que brillantes, et ont par-là fourni à leur tour à l'homme de lettres de nouveaux sujets pour varier ses travaux et ses productions ; enfin, depuis que celui-ci, admirant toujours les anciens, ne croit

plus qu'il soit impossible de les égaler, ou même de les surpasser, et qu'il faille avoir pour eux un culte d'esclave. En effet, dépouillons-nous de toute prévention, ou donnons pour le moment le rang d'anciens à plusieurs de nos contemporains, et nous conviendrons aisément qu'après les Pétrarques, les Tasses, les Ariostes, etc. notre littérature a fait de nos jours, du côté de la poësie origiuale, des pas de géant dans les écrits de Maffei, de Cesarotti, de Parini, de Monti; et pour parler de ce qui nous appartient de plus près, d'Alfieri et de Bossi. Je n'entamerai pas d'en prouver autant touchant la littérature française, tout le monde en est convaincu, parce que là on est moins prévenu que chez nous. Il ne me serait peut-être pas difficile de montrer aussi que, malgré les chefs-d'œuvres du 15.e siècle, il n'a pas été permis par le génie aux beaux-arts, et aux arts imitatifs, de demeurer stationnaires pendant celui-ci par le pinceau de Battoni et de Mengs. J'en nommerais un troisième qui m'écoute, si la crainte d'en allarmer la modestie ne me retenait, ce sera cependant d'après ses savans écrits sur son art, que j'ose avancer, que tout ce qu'on nous a débité sur la supériorité de celui des peintres de l'antiquité, est exagéré.*

## V I I.

Je vous prie, à ce propos, Citoyens, de faire deux observations, la première, qu'il est pour les sciences mêmes des époques fatales, où sans l'invention de quelques instrumens qui suppléent à la faiblesse de nos organes, elles

ne sauraient plus avancer d'un pas, et qu'il en est de même des lettres ; sans la connaissance de la littérature et de la langue d'une nation étrangère, sans de grands événemens, qui modifient et bouleversent les idées reçues, elles n'avanceront pas plus dans ce cas, que les sciences dans le cas ci-dessus. Ma seconde observation est que, quoique la certitude et souvent l'évidence soient l'apanage incontestable de la géométrie, il y a une autre évidence de sentiment, qu'il n'appartient qu'aux lettres de donner et faire éprouver et connaître ; sur quoi j'en appelle aux ames sensibles, et j'ai trop bonne opinion de celles des philosophes qui me font l'honneur de m'écouter, pour craindre qu'ils dédaignent d'applaudir à mon appel, persuadé, comme je le suis, qu'en plusieurs situations de leur vie, ils auront surprise et constatée en eux-mêmes une telle évidence de sentiment.

Car enfin, dans la lumière du siècle où nous vivons, on ne peut plus qu'admettre, qu'on ne saurait devenir et paraître philosophe, sans avoir acquis une teinture bien prononcée de littérature, et qu'on ne saurait plus passer pour hommes de lettres aujourd'hui, sans être instruit au moins de la partie historique de toutes les sciences, et sans s'être formé sur celles-ci des notions, si ce n'est complètes, justes du moins et générales.

C'est de quoi sans aller plus au loin en chercher des preuves, je les trouve ici dans la compagnie, dont j'ai l'honneur d'être membre ; ici les lettres et les sciences, en se prêtant aux vues des fondateurs de l'Académie, fraternisent

au point qu'il serait à désirer que, d'après les vues ci-dessus encore, le reste des Citoyens ne balança pas d'en suivre l'exemple : dès-lors, en nous admirant, on cesserait de redire que le principe de tout Gouvernement républicain dégénère bientôt dans l'esprit de parti et de discorde civile ; or, pour faire écrouler tous les appuis dont une semblable calomnie peut encore s'étayer, ne nous contentons pas de l'exemple, mais par nos écrits, chers collègues, tachons d'acheminer ou d'entraîner toute la Nation à la bienfaisance, à la vertu et à cet héroïsme qui s'oublie lui-même.

## VIII.

Puissent bientôt, par une suite de nos efforts, les mots d'humanité et de cosmopolisme n'être plus des mots vuides de sens, mais les noms de deux vertus pratiques, qui encore plus que dans les esprits, habitent dans les cœurs.

Fraternisons, non pas avec l'erreur, mais, s'il le faut, avec l'ignorant et l'idiot, et que ce soit en vue de le gagner et de l'assouplir à recevoir l'instruction. La longue durée de nos jours désastreux ne l'a que trop abusé sur la valeur des termes, détrompons-le, et qu'il apprenne, par nous, à distinguer la liberté de la licence, qu'il soit fier de la première, mais qu'il ait en horreur la seconde ; qu'il s'attache et se soumette à la loi seule, et qu'il ne puisse désormais, par ignorance ou par hypocrisie, s'attacher, bien plus qu'à la loi, aux subterfuges qui ne servent qu'à l'éluder, et à ce qui, au lieu d'en être l'esprit, n'en est que le fantôme et le simulacre. Ce sera pour lors qu'après les

revers affreux qui, depuis tant d'années, ont épuisé nos fortunes, demandé de nous tant de sacrifices et de victimes, altéré notre caractère national, ce sera alors que nous aurons assez bu dans la coupe d'amertume, et que le ciel fléchi, en voyant refleurir parmi nous le fruit des vertus qu'il a semé lui-même dans le cœur de l'homme, fléchira pleinement le cœur de la grande Nation, qui déjà nous couvre de son égide, et fera que cette grande Nation ne sera plus forcée de mettre de pénibles intervalles entre la promesse et l'accomplissement, entre ses graces et nos besoins, entre ses convenances politiques et les nôtres.

C'est toi, paix bienfaisante, paix générale, paix nécessaire, paix céleste que j'attends et que j'invoque, c'est toi qui dois seule (je ne le vois que trop) et peux fixer le sort du Piémont. Après que celui-ci sera fixé irrévocablement, rien ne pourra plus empêcher la loyauté et la puissance de la République Française de le rendre heureux, et c'est ce que nous avons droit d'attendre du Consul triomphant qui la gouverne, de l'Administrateur qu'il nous a donné, et des collaborateurs qu'il s'est choisi parmi nous et qu'il a pris dans le sein même de notre Académie.

Je demande pardon aux Citoyens Français, dont la présence nous honore, d'avoir osé emprunter ici la langue française; mais je m'y suis enhardi dans le dessein de leur épargner la peine d'entendre une langue qui leur fût moins familière, et encore plus en vue d'imiter les anciennes nations de l'Orient, qui, à l'arrivée d'un Proconsul Romain chez elles, se faisaient un mérite de bégayer en sa présence la langue imposante des Scipions et des Pauls Émiles.

# OSSERVAZIONI

## INTORNO ALL' ODE XXVII DEL LIBRO III D' ORAZIO.

» *Impios parrae recinentis omen*
» *Ducat*, etc.

DEL CITTADINO

GIANFRANCESCO GALEANI-NAPIONE.

---

Uno scrittore di non picciol grido, e cui nessuno al certo contrastar vorrà il vanto d' ingegnoso e vivace, Odoardo Gibbon, nelle memorie intorno alla vita propria di fresco uscite alla luce *, osserva, che la nuova denominazione di *erudito* viene a' dì nostri applicata con isprezzo a' successori di Giusto Lipsio, e del Casaubono; e si accende di giusto sdegno per aver taluno ** asserito, che l' esercizio della memoria (unico merito, che si vuole in essi ravvisare) avea spento in loro le facoltà più pregevoli dell' immaginazione. A levar via una falsa opinione cotanto pregiudicevole, anzi fatale allo studio de' classici, a' progressi

---

* *Mém. de Gibbon*, *tom. I*, *à Paris*, *an* V.— *Chap. XII*, *pag.* 124.
** *D' Alembert*, *disc. prélim. de l'encyclopéd.*

del vero sapere, ed al buon gusto stesso nelle lettere più amene, basti osservare, che la critica, che si stima dagli uomini indotti e superficiali opera di spiriti servili e ristretti, era in Italia, nel rinascimento delle lettere, professata da' più colti e vivaci.

Il Poliziano, restitutor delle lettere greche e latine nel secolo XV, dopochè nell'antecedente ne avea gittati i primi semi il Petrarca, poeta italiano così valente, che le sue stanze con singolar diletto si gustano, anche dopo aver lette le ottave dell' Ariosto, e del Tasso, e che seppe preludere coll'Orfeo alle opere in musica, il Poliziano, sebben mancato di vita appena toccata la virilità, lasciò monumenti amplissimi e laboriosi di critica dottrina. Nel secolo XVI susseguente, secolo celebratissimo per ogni arte bella, il secolo de' poeti, de' pittori, degli statuarj, degli architetti, Andrea Navagero, che divide col Fracastoro la gloria di avere prima, e meglio d'ogni altro poeta latino emulato i cantori del secolo d'Augusto *, fu anche uno de' primi critici di quella età, ed un saggio del molto saper suo in questa parte lo abbiamo nelle varie lezioni riguardanti le opere di Ovidio **. Cosa straordinaria in vero, posti i costumi degli ultimi tempi nostri, veder un personaggio principa-

---

* Il celebre Gio. Batista Vico nella vita sua scritta da lui medesimo, mette il Navagero, per la dilicatezza, sopra tutti gli scrittori latini del cinquecento, e mostra sommo rincrescimento, che il gusto di lui troppo elegante faccia sospirar la gran perdita, che si è fatta della sua storia. *V. Calogerà, raccolta d' opuscoli scientifici e filologici, tom. I, pag.* 187.

** V. *Naugerii opera*, e vita di Aldo Manuzio scritta dal Manni.

lissimo dell'antica repubblica di Venezia ne'tempi suoi più floridi, adoperato in affari di stato di sommo rilievo presso i primi potentati d'Europa, ed in ambascerie splendidissime a Carlo V, ed a Francesco I, lavorar d'accordo ad esaminar codici collo stampatore Aldo Manuzio il vecchio, di cui si dicea famigliarmente compare, indirizzar i volumi delle orazioni di Cicerone a papa Leon X, ed a que' due dotti cardinali così bene dall'Ariosto in un verso riuniti

» Jacopo Sadoleto, e Pietro Bembo;

e, quello che è anche più, stendere a nome del suocero di Aldo Francesco Asolano, la dedicatoria a Gioanni Glorierio tesoriere di Francia nello stato di Milano, del Terenzio da lui pubblicato.

Ma che dirassi, se tra'critici valenti del secolo XVI, non solo annoverar dobbiamo uno storico elegante e dottissimo qual fu il Sigonio, non solo un Vettori, un Panvinio, ma il poeta il più originale e bizzarro che si sappia, quegli che cantò

» Le donne, i cavalier, le armi, e gli amori,

Lodovico Ariosto? Nulla vi ha ciò non pertanto di più indubitato. Di fatti il Pigna, scrittore che fiorì nel secolo medesimo del Poeta *, scrivendone la vita racconta, che una delle cose, con cui l'Ariosto si fece onore in Roma nel pontificato di Leon X, fu collo sciogliere molti nodi difficili ed intricati nelle odi, e nelle altre composizioni d'Orazio, nel quale autore posto avea grandissimo studio; del che

* Gio. Batista Pigna, vita dell'Ariosto.

non piccola lode riportò in quella dotta corte, e grandemente perciò, dice il Pigna, fu favorito da molti gran prelati, avendo mostrato loro molti passi, che a que' tempi tanto erano oscuri, che quasi niuno potea cavarne il senso. Per poter far la qual cosa doveva messer Lodovico essere non mediocremente versato nell' arte critica più squisita; perciocchè, siccome non si può esser buon critico, quando altri non sia fornito de' requisiti necessarj per formare un dotto spositore de'classici, quali sono le cognizioni storiche, geografiche, cronologiche, e di antiquaria, così non si può essere spositore intelligente senza quelle cognizioni di lingue, di codici, di diplomatica, di filologia, che si ricercano in un critico.

Vero è, che in questo particolare d'Orazio, anche a'nostri giorni pare, che i comentatori di lui godano dello special privilegio di non venir confusi coll' altro gregge de' comentatori, e tenuti in conto d'ingegni plumbei. La Francia e l'Inghilterra, oltre a'dotti comentatori d'Orazio Dacier e Bentlejo, ne produssero degli eleganti, quali sono il Sanadon scrittor non volgare di versi latini, e di prose francesi, e 'l disinvolto scrittore delle memorie della corte di Augusto, Blakwell*. Nè l'Italia, sebbene abbia abbandonata oramai, segnatamente in alcune provincie, la severa erudizione per volgersi a più facili studj, mancò sinora, tra' suoi leggiadri scrittori, di comentatori ingegnosi di Orazio. Tali furono, per accennarne alcuno, l' Algarotti ** detto

* *Blakwell, memoires of the court of Augustus, tom. II.*

** Algarotti, saggio sopra Orazio. Vannetti, osservazioni sopra Orazio.

l'italo Fontenelle, che piacer seppe a Federico II, ed a Voltaire, e quel giovane troppo presto rapito alle lettere severe del pari che alle amene, Clementino Vannetti. Ma quegli, che col suo ingegno e colla sua dottrina si sarebbe forse meglio d'ogni altro internato ne'più riposti e deliziosi recessi di Orazio, si è l'autore del dotto libro in italiano *della Moneta*, e dell'ingegnoso e vivace in francese *del Commercio de'grani*, l'abate Galiani; quell'uomo, io dico, che fece le delizie delle cene di Parigi, i cui sali frizzanti* tanto andarono a genio in quella spiritosa nazione, che colà ne venne fatta raccolta, e per cui ebbe a dir gentilmente una giudiziosa matrona francese, la duchessa di Choiseul moglie del ministro, che altrove l'ingegno era disperso in picciole monete, ma in Italia si trovava in verghe di fino metallo. Il suo comento di Orazio, steso in modo nuovo e singolare, tuttora inedito, sebbene il professore di lingua greca in Parigi Vauvilliers ** il pregasse di pubblicarlo, sarebbe da desiderarsi, che vedesse la luce: ma per cattivo destino i libri migliori sono appunto quelli, che trovano sempre pochi leggitori, e rarissimamente uno stampatore. Per buona sorte però alcuni squarcj di questo comento vennero alla luce ***, tuttochè non con piena soddisfazione dell'autore, che intendea limarlo e ripulirlo.

* V. vita dell'abate Ferdinando Galiani r.° consigliere ec., scritta da Luigi Diodati, p. 30.

** V. *Journal des savans*, 1768.

*** Nella gazzetta letteraria di Europa, vol. V, VI e VII, stesa dall'abate Arnaud, v. vita del Galiani, pag. 38.

Procurò in questo il Galiani d'indagare i fatti, a cui parecchie odi, e satire si riferiscono, producendo belle ed ingegnose spiegazioni, che giammai altro comentatore avea per lo innanzi fatte. Ebbe anche in mente di scoprir la cronologia e la geografia d'ogni componimento d'Orazio, cioè il tempo ed il luogo, in cui ciascuno fu scritto, ordinandoli poscia secondo l'epoca de'tempi; il che non solo contribuisce all'intelligenza del poeta, ma giova a mostrare i progressi, con cui Orazio a poco a poco avanzò nel poetare, e giunse in fine a quel grado, a cui a nessuno dopo di lui riuscì di poter pervenire. Nè avea già il Galiani trascurata la parte meramente critica: perciocchè, avendo avvertito, che molti componimenti guasti erano, e viziati per ingiuria de' tempi, ne corresse parecchi colla scorta delle varianti, che ricavò da'codici manoscritti delle biblioteche più famose di Francia, dove in qualità d'incaricato d'affari della corte di Napoli l'abate Galiani allora risiedea.

Un saggio del suo modo di comentare venne pubblicato dall'autore * della vita di lui; ed è quello, dove s'ingegna il Galiani di trovare una spiegazione dell' ode di Orazio riputata da'comentatori la più difficile, che si è la XXVII del libro III indirizzata a Galatea: l' argomento messo in fronte dagli scoliasti si è, che Orazio voglia distogliere Galatea dal navigare, adducendole l' esempio di Europa, quandochè l'idea del poeta, come ben riflette il

---

* Vita precit. del Galiani, pag. 40, e seg. in nota.

Galiani, è tutto all'opposto. Prima del Galiani il Sanadon* s' accinse a rendere ragione di quest'ode, e crede, che sotto il nome greco di Galatea adombrata venga Lelia Galla (o, come meglio vuole il Volpi, Elia Galla) matrona romana di gran riguardo, e consorte di Postumo. Postumo fu uno de' prescelti da Augusto per accompagnare Tiberio nella visita delle provincie dell'Asia, e nella spedizione dell'Armenia, dove quel principe era incaricato di rimetter sul trono Tigrane. Era adunque Postumo del bel numero di quella studiosa brigata *(studiosa cohors)* così ben descritta dal consigliere Bianconi** nelle sue Lettere Celsiane, di cui Augusto con sì poco frutto compose la corte del suo troppo diverso successore; ed è una meraviglia, che degli altri, che la componeano, parlasse quel valent'uomo, di Postumo non mai.

Ad ogni modo Postumo, secondochè osserva il Sanadon, partì con Tiberio per l'Oriente l'anno di Roma 731, d' onde non ritornò che quattro anni dopo, vale a dire nel 735: e Properzio fece de' rimproveri a Postumo per aver abbandonata la sua sposa novella Galla. Gl' indirizzò a questo proposito l' elegia XII del suo libro III***; ed alcun tempo dopo pose la sua penna in mano a Galla medesima, e stese una finta lettera sotto i nomi di Licota e di Aretusa****, lettera, che è d'avviso il Volpi, che servisse

---

* *Les poësies d'Horace etc. traduites en franç. par le P. Sanadon, tom. I Paris 1728.*

** Bianconi, lettere sopra Celso, lett. IX pag. 155.

*** *Posthume, plorantem potuisti linquere Gallam?*

**** *Hæc Aretusa suo mittit mandata Lycotae.*

di modello delle sue Eroidi al tenero e sfortunato Ovidio. Pensa adunque il Sanadon, che tali premure abbiano fatto colpo sul cuore di Postumo, lo abbiano impegnato ad accordare a Galla di venirlo a ritrovare in Oriente, e che Orazio, in occasione di tal viaggio, dettasse l'ode, di cui si tratta. Conchiude poscia, che, sebbene tale spiegazione sia fondata sopra semplici conghietture, così naturali, dice il Sanadon medesimo, sono sì fatte conghietture, così ben connesse, e spandono una luce sì grande sopra quest' ode, la più difficile, dic'egli, per avventura di tutte le odi d'Orazio, che si persuadeva, che questa nuova sua scoperta molto alla verità si avvicinasse.

Ma è troppo agevole il mostrare, che il dotto ed elegante comentatore si è ingannato a partito; e lo stesso Properzio somministra una evidente prova, che il supposto viaggio di Galla in Oriente mai non ebbe luogo; e che bensì Postumo a Roma, ma non mai la sua sposa fedele navigasse in Oriente. Che ne sia il vero; non più lungo di quattro anni fu il soggiorno fatto in Asia da questo cortigiano di Tiberio: che tanti appunto ne corsero, secondo lo stesso Sanadon, dall' epoca della partenza di Postumo, che fu l'anno 731 di Roma, a quello del suo ritorno nel 735. Ora da Properzio medesimo si raccoglie, che nel quarto anno dell' assenza del consorte quella matrona romana non erasi per anco mossa di Roma: attesochè nella lettera appunto della finta Aretusa al suo Licota dice ella stessa, che stava tessendo la quarta veste militare per lo consorte, affinchè uso far ne potesse ne' campi di guerra:

*Texitur haec castris quarta lacerna tuis.*

Dal che è troppo chiaro, che volgeva il quarto anno, dacchè Postumo era lontano, quando Galla così scrivea.

Comunque siasi, la riferita interpretazione del Sanadon non appagò al certo il Galiani, che un' altra ne reca, tuttochè anche questa non ci sembri in modo nessuno soddisfacente. Suppone egli adunque, che la giovane designata da Orazio sotto nome di Galatea (che però non sa dir chi fosse) dimorasse in una città della Puglia, ed imbarcar si dovesse per andar a marito nella Grecia (perciocchè v' era un gran commercio tra le coste della Puglia e le isole della Grecia), e che, come fanciulla di animo pauroso e dilicato, temendo il mare, il poeta perciò l' assicurasse co' suoi vaticinj. Gli spaventi poi, e le querele di Europa, quando il morbido fianco affidò al toro accinto a solcare il vasto mare, alludono a' periglj della navigazione. Ma il felice esito del viaggio d'Europa, e il diventar questa sposa del Tonante, è un augurio ingegnoso delle liete venture, che annuncia, secondo il Galiani, Orazio alla sposa novella.

Questa spiegazione per altro dell' ingegnoso abate napoletano non giungerà ancora, per quanto ci sembra, ad appagare gl' ingegni riflessivi. Oltrecchè non si appoggia ad alcun fatto della storia, è manifesto, che lo splendido paragone di Europa riferir si deve senza fallo a qualche evenimento celebre nella storia, e che sotto il nome di Galatea sta celata qualche illustre matrona romana, non mai una ignota giovane pugliese.

Concederemo bensì al Galiani, che troppo avveduto era

Orazio, che per dissuadere una sua innamorata dal navigare le proponesse direttamente, contro l' intenzion sua, come non avvedutamente suppongono i suoi scoliasti, l'esempio di Europa; la quale, superati i vani timori, divise il letto col primo degli Dei. Troppo sagace era il poeta, e destro e gentile nelle cose d' amore per cadere in un errore di tal natura. Sebbene rozzi tuttora fossero i suoi Romani, e ritenessero nella età stessa di Augusto molti vestigj per anco, come ne gli rimprovera egli medesimo, della originaria loro rusticità *; sebbene in mezzo alle tazze, non troppo diversi da' Traci, ponessero mano alle sciable, e giungessero sino, dopo esser innebriati, a battere e a lordar di vino le amiche **, molto più garbato era il nostro poeta, che di cotesti lor modi barbari e fecciosi agramente li riprende. Di fatti alle belle giovani donne, ancorchè infedeli, Orazio, mai non si lascia trasportare a dir villania; il che fa soltanto, o quando inveisce contro la maga Canidia, o qualora rimprovera i vizj loro alle vecchie lascive. Negli stessi tra-

---

* *Manserunt, hodieque manent vestigia ruris.*
Horat. epist. I, lib. II.

** *Natis in usum laetitiae scyphis*
*Pugnare Thracum est. Tollite barbarum*
*Morem . . . . .*
*Vino et lucernis Medus acinaces*
*Immane quantum discrepat!* Lib. I, ode XXVIII.

E nell' ode a Lidia:
*Uror, seu tibi candidos*
*Turparunt humeros immodicae mero*
*Rixae . . . . .* Lib. I, ode XIV.

sporti della gelosia *, quando un amante più non ravvisa se stesso, Orazio è pieno di riguardi verso le perfide sue amiche. Tra molte prove, che se ne potrebbono addurre, basti quella dell'ode a Pirra, dove in vece d' inveire contro la bella, ma infedele sua innamorata, compiange il nuovo amante; e di lei parla in modo, che a quella donna galante poco spiacer dovette il comparir infedele, essendo descritta sì bella, e divenuta perciò modello di grazie nelle acconciature e nel vestir leggiadro alle sue simili donne brillanti presso la più tarda posterità. Per diminuire il tedio di queste critiche riflessioni non si stima inutile l'inserirla qui, sebben debolmente tradotta.

ODE V DEL LIBRO III

A PIRRA.

Dimmi, e chi è mai quel tuo garzon leggiadro,
Tutto di rose cinto,
E di liquidi odori il crin cosparso,
Ch' entro a ridente speco
Ti giace, o Pirra, a canto?
Cui la tua bionda chioma
In gentil nodo stringa,
Linda nel tuo vestir, negletta e bella?

* Veggansi anche la precitata ode XIV, lib. I.
*Quum tu, Lydia, Telephi.*
*Cervicem roseam*, etc.
E la celebre ode IX del libro III.
*Donec gratus eram tibi*, etc.

Ahi! quante volte la tradita fede,
E i Numi avversi a piangere gli resta!
Quante volte vedrà da' neri venti
Con suo stupor del mar turbarsi i flutti?
Chi di te or fida ed aurea si bea,
Chi ognor ti crede amabile e costante;
Ignaro quanto sia l'aura fallace.
Infelici color, per cui sei bella,
Nè conosconti il cor! Me al sagro tempio
Dà chiaro segno immagine votiva
Le umide spoglie aver sospese in dono
Al Dio possente dell' ondoso regno.

Ora e chi non vede quanto assurda cosa sia il supporre, che un uomo così fatto, il quale, non ostante l'irritabilità propria de' poeti, e di cui era egli oltre il dovere fornito, ha tanti riguardi alle belle sue nemiche, commettesse l'imperdonabile errore di accingersi a dissuadere un' amante dall'intraprender un viaggio per mare coll'esempio d'Europa così contrario a' proprj interessi, cosa che giammai non poteva cader in pensiero, se non se a comentatori troppo rozzi, e nell'arte d' amare affatto inesperti?

Se non è dunque indirizzata ad un' amante, e se ogni ragion vuole di credere, che l'ode, di cui si tratta, parli d'illustre matrona, ed alluda a qualche grande evenimento, quale sarà mai codesta gran donna, quale il viaggio marittimo, di cui parla il poeta? In mezzo a tante difficoltà e a tanti dubbj, io mi lusingo d'averla rinvenuta, e le persone dotte, e nell'antica erudizione versate giudicar potranno, se abbia io colto nel segno.

La matrona, che io penso, che s'asconda sotto il nome di Galatea, si è Ottavia, la bella, la saggia e virtuosa sorella di Augusto, e consorte del triumviro Marc' Antonio. Il viaggio poi per mare, a cui si allude, io son d' avviso, che sia quello che, secondo che narrano Plutarco * e Dion Cassio, venne intrapreso da Ottavia, quando l' infedele consorte, lasciato l' Egitto, e per breve tempo le insidiatrici bellezze della sua regina, si allestiva per la seconda sua spedizione contro i Parti. Questo viaggio di Ottavia ** cade appunto nell' anno di Roma 720, e tra il trentesimo-primo ed il trentesimosecondo dell'età d'Orazio ***, quando, giovane per anco, era ancora, come osserva il Galiani ****, scrupoloso imitatore di Pindaro e de' Greci, i quali, dette appena poche parole del soggetto, si gettano subito in una lunga digressione mitologica o sacra.

Nè dee fare ostacolo il dirsi dal Galiani, che se la finta Galatea si fosse ritrovata in Roma, sarebbesi imbarcata sul mar Tirreno, essendovi più di centocinquanta miglia da Roma ad Ancona, nè parlerebbesi in quell' ode delle burrasche dell'Adriatico, ma bensì di quelle del mar Tirreno; dal che tutto ne inferisce, che pugliese fosse e non romana la sua giovane sposa. Ma a me sembra, che tutto al più inferir se ne sarebbe potuto soltanto, che la matrona na-

---

* Plut. in Antonio. Dion. lib. XLIX, n.° 33, pag. 593.

** *Hooke, Roman history, tom. XI, pag.* 381.

*** *Sanadon, vie d'Horace, rédigée par années.*

**** Vita del Galiani, pag. 42.

scosta sotto il nome di Galatea (di qualunque nazione si fosse) si trovasse allora in Ancona, od in qualche contrada vicina all'Adriatico piuttosto, che non in Roma Ma lasciando questo da parte, ognun sa, che in Ravenna eravi una stazione famosa delle flotte romane; e chi sa che, dovendo Ottavia navigar, come fece, in Atene, vi fossero motivi di prender imbarco piuttosto sull'Adriatico, che sul mar Tirreno, massime che quella saggia donna recava seco, per cattivarsi di bel nuovo lo sviato marito, doni così fatti, che doveano formare un non picciolo convoglio? E questi erano secondo Plutarco * una quantità grande di vesti militari, molti somieri, e denari, e regali per li di lui capitani ed amici; ed in oltre conducea pur seco duemila soldati scelti, e splendidamente armati di tutto punto, come coorti pretoriane. Senzachè trattandosi del viaggio di una donna di così alto affare, si sarà cercata la navigazione la più comoda e sicura, quale presso gli antichi, molto ancora nella nautica inesperti, sarà stata costeggiando l'Illirio, l'Epiro e la Grecia.

Ma quelle burrasche dell'Adriatico, que' timori, quell'allontanamento de' tristi augurj, di cui tocca in quell' ode Orazio, io sono d'avviso, che riflettano non tanto i pericoli della navigazione, quanto gli ostacoli e le difficoltà, che si prevedeva, che avrebbe incontrato Ottavia nello spinoso affare della riconciliazione politica di Antonio con Augusto, e prima di tutto della domestica riconciliazione dello stesso Antonio con lei, che ne doveva esser la base.

* Plut. in Ant.

Inescato dagli artificj Antonio, e dalle bellezze insidiose di Cleopatra, sebbene non avesse ancora ripudiato Ottavia, la sua condotta però era tale, come se ripudiata già l'avesse, di tal fatta che avrebbe potuto considerarsi Ottavia come novella sposa, qualora riuscito le fosse, come era l'oggetto di quel suo viaggio, di strappar Antonio dalle braccia dell' indegna sua rivale. Il maritaggio di lei con Antonio, rimasto vedovo per la morte dell' ardente Fulvia, avea contribuito non poco ad agevolare il primo accordo tra que' due prepotenti generali, quando nell' anno di Roma 713 si fece la prima divisione dell' imperio, con fissare per termine il mar Jonio, e con assegnare ad Antonio le regioni orientali, le occidentali ad Augusto, lasciando (come dice Plutarco * ) possedersi la Libia da Lepido. Speravasi da tutti, che, mediante sì fatto maritaggio, Ottavia, la quale oltre a molta avvenenza avea pure e gravità e destrezza, quando sarebbe stata congiunta con Antonio, e venisse da esso amata, come ben meritava una tale donna, avrebbe recato e salvezza ed unione nelle cose del fratello, e del consorte. Di fatti fu Ottavia istromento di riconciliazione tra essi, quattro anni dopo nell' accordo memorabile di Taranto **; nella quale negoziazione non ispiegò ella abilità, eloquenza, e destrezza minore di Agrippa e di Mecenate: ma Antonio non era fatto per amare a lungo una sì virtuosa donna, e preferì ben tosto i vezzi insidiosi dell' innamorata

* Plut. in Anton.

** Plut. in Anton. — *Hooke, Roman history, tom. XI, pag.* 324.

lusinghiera, alle attrattive della savia consorte. Lasciata Antonio Ottavia presso Augusto colla prole avutane, e passato in Asia ed in Egitto, si ridestò in lui il sopito amore per Cleopatra, amore che sembrava domato da migliori consiglj. Ognun vede adunque quanto difficile fosse e scabroso l'oggetto dell' ultimo viaggio dell' infelice consorte di Antonio, di cui si parla nell' ode di Orazio, e quanto dubbio ne fosse l' evento, che di fatti riuscì vano; il che giustifica i timori del poeta.

Nè queste difficoltà, e sospetti doveano essere nascosti a' cortigiani di Augusto, e tanto più ad un Orazio: perciocchè, essendosi mostrata Ottavia desiderosa di navigare ad Antonio, il fratello Augusto glielo acconsentì, non già, dice Plutarco, riferendosi alla maggior parte degli scrittori, per far cosa a lei grata (uomini di tale natura non mai si risolvono di far cosa nessuna per solo piacer bennato di giovare altrui), ma bensì affinchè, venendo ella disprezzata e negletta, gli somministrasse in tal guisa un plausibile motivo di romper la guerra.

Posto il sinquì detto, chiaro si fa il senso e l'allusione di tutto quel componimento. *Sii* *, *o Galatea* (che tanto è come dire Ottavia) *felice*, dice Orazio, *ovunque sarai*,

---

* *Sis, licet, felix, ubicumque mavis,*
*At memor nostri, Galatea, vivas! . . . . . . . . .*
*Hostium uxores, puerique caecos*
*Sentiant motus orientis austri,*
*Aequoris nigri fremitum, trementes*
*Verbere rupes.*

*ma vivi ricordevole di noi. Provino il furore de'venti impetuosi, ed il fremito del mare annerito, che flagella gli scoglj, le mogli de' nemici, e la prole loro, e non già tu.* E così dir potea Orazio, poichè speravasi, che nemico di Augusto, mediante i buoni uffizj di lei, non sarebbe più stato Antonio. E qui si apre il cammino il Poeta ad inserire la bella digressione pindarica, ma appropriata assai, di Europa. *Così* * (segue a dire Orazio) *al toro ingannatore si affidò Europa, ma tuttochè ardita, impallidì alla vista dei mostri del mare; e trovandosi in mezzo alle frodi:* nelle quali parole facile era a'cortigiani di Augusto ravvisare Antonio, la corte egizia, e le insidie di Cleopatra. Quindi il lungo e flebile lamento di Europa infelice in mezzo al mare, e gli sdegni contro la belva, che l'avea rapita, e soprattutto il timore, che mostra, di divenir la schiava, e la rivale d'una barbara signora, il che chiaramente allude a Cleopatra.**

---

* *Sic et Europae niveum doloso*
*Credidit tauro latus; at scatentem*
*Belluis pontum, mediasque fraudes*
*Palluit audax.*

** . . . . . . . . *nisi herile mavis*
*Corpore pensum*
*Regius sanguis, dominaeque tradi*
*Barbarae pellex. Aderat querenti*
*Perfidum ridens Venus, et remisso*
*Filius arcu:*
*Mox ubi lusit satis; abstineto*
*Dixit irarum, calidaeque rixae;*
*Quum tibi invisus laceranda reddet*
*Cornua taurus.*

Nel mentre ch'Europa così stavasi lagnando, Venere era presente al suo pianto, l' osservava sorridendo con un cotal piacer maligno, e seco era Cupido coll' arco allentato. Ma dopo aver scherzato abbastanza, *pon freno al furore*, le dice Ciprigna, *ed a' rimproveri ardenti, quando l' odiato giovenco concederà a te di spezzar il superbo onor della sua fronte. E che? non sai essere consorte dell' invitto Giove? Cessa oramai dal pianto, ed impara a sostener col dovuto decoro una fortuna sì grande. Diviso il mondo, da te prenderà il nome.*

» Uxor invicti Jovis esse nescis?
» Mitte singultus. Bene ferre magnam
» Disce fortunam. Tua, sectus orbis,
» Nomina ducet.

E chi non vede in questa bella allusione vinto di nuovo Antonio, e piegato ad amare, paragonandolo, per conciliarselo, a Giove invitto? Chi non vede già superate le insidie di Cleopatra; ed Ottavia seder collo sposo vittorioso, come le augura il poeta cortigiano, sul trono d' Oriente, dividendosi di nuovo con Augusto le provincie dell'impero romano, come probabilmente si lusingava di poter ottenere la sorella di Augusto, fondata sulle sue attrattive? E tanto più ingegnoso potea sembrare il confronto di partir l'impero coll'esempio d'Europa, dacchè in forza del succennato trattato di pace di Taranto era già stato conchiuso un consimile accordo tra Antonio ed Augusto per opera della stessa Ottavia; e l' esatta divisione potevasi eseguire soltanto allora. Il triumviro Lepido, che nel primo trattato aveva

ritenuto l'Africa, Lepido riputato per inetto, per nessun altro motivo probabilmente, se non se perchè meno crudele, e meno astuto de'suoi sanguinarj colleghi, avea, dopo la pace di Taranto, dovuto cedere all'ascendente superiore di Augusto, e andarsene a vivere a * Circeo senza poter nessuno, e senza dignità. Que' due condottieri adunque delle armi romane Ottavio, che fu poi Augusto, ed Antonio potevano partirsi tra di loro le vaste provincie usurpate alla Repubblica, e che componeano quello, che gli antichi chiamavano il mondo romano.

* Dion. lib. XLIX. num. 12. — *Hooke, Roman history, tom. XI, pag.* 342.

DE ANIMALCULIS MICROSCOPICIS

# CARMEN

AUCTORE REGIS.

---

Nulli visa olim variis animalcula formis,
Et miris discreta modis, quae sedula nuper
Aptis in lucem quaerentum industria vitris
Protulit, in minimis spectacula maxima rebus,
Dicere fert animus. Tu, quae nihil indiga rerum
Ipsa tuo aeternum ditissima numine duras;
Ultro tamen Genios expertes materiei
Protinus aspectuque tuo, intuituque beandos
E nihilo profers; mox vinctas corpore mentes
Laturas dein intemeratae praemia vitae
Omnipotente creas nutu; atque his sidera caelo
Adfulgere jubes, famulari animantia terris,
Huc ades, effectrix late Sapientia rerum,
Adfer opem tenui conanti magna poëtae.
Quanquam etenim minimam excerpo, quum carmine dicam
Partem opere ex tanto; tamen hoc quodcunque profectum est

Mente tua, ut nulli valeant aequare canendo,
Vix quisquam longe, te deducente, sequatur.

Sed jam, quisquis aves nostras audire Camoenas,
Principio haec alta defigas mente necesse est,
Quam sibi constituit Sapientia prima ministram,
Natura (vires omnes hoc nomine dicunt,
Corporeis rebus summus quas indidit Auctor)
Parcius esse nihil, nihil et locupletius esse.
Divitias cernas caelo, terraque, marique;
Innumerae volucrum formae liquidum aëra findunt,
Quadrupedes, bipedes, complent repentia terram,
Multimodis fervet latum undique piscibus aequor.
Quos tamen attonitus dum contemplaris opimae
Matris thesauros, animantum mille phalanges
Te fugiunt, novae opes, quibus et natura redundat.
Scilicet in tenues supra quam fingere possis
Materiam tribuit partes, iterumque tributam
Dividit, ut cum parte una subtilius esse
Nil reputes, ea sit complexio particularum
Innumerabilium, propriae queis organa vitae
Insint, quaeque sua possint se sponte movere,
Utilia appetere, aversari noxia, vitae
Inque brevi spatio sobolem curare, tueri
Immortale genus. Quare ditissima certe est
Tenuibus in formis; at enim tibi ditior ipso
Censenda in numero formarum, ubi rite rependas,
Magna parens: nam quodque animans, stirps quaeque, vel ipsa
Ex stirpe, aut animante putris quae denique massa

Solvitur aeris, iners, et neglectissima, campos
Suppeditant totidem variis animantibus aptos.
Hinc et naturam jure admirabere parcam,
Quae non cuique novum viventi comparat orbem;
Nec jubet e nihilo rursus prodire recentem
Materiam, qua invisa prius nova corpora constent:
Sed quam principio cumulate condidit, usque
Diversa in genera, in varios hanc digerit artus,
Et facit unius vita, aut mors serviat ipsa
Alterius vitae: intereaque vetat populorum
Immenso in numero nova gens ne prodeat ulla;
Sed similem ex simili, rectaque propagine vitam
Procreat, admixto temere ut si semine monstrum
Exeat, immerito prolis privetur honore.

Ast haec multa nimis generatim: plenius opplent
Exsatiantque animos, quae oculis fas cernere, quam quae
Utlibet intentas resonant demissa per aures.
Ergo, quo passos flores oblita reliquit
Virgo, insincerae cyathò jam transfero ab isto
Parvulam aquae guttam super hanc, quae lucida fulget
Lamina subjecto a speculo, tum protinus ipsi
Lenticulam vitream, quam zona includier atra
Aspicis, e fulcro admoveo, dum scilicet apte
Distet aqua. Inspicio; et tu contemplare; videsne
Quam latum, spumosumque unda ebulliat aequor?
Ægaeum mirere; frequens adeo insula: sed quot
Praeterea cernis veluti cetacea monstra
Huc nare, atque illuc pernici concita motu

Interiore? etenim sunt vera animalcula: namque
Quolibet, ut cernis, flectunt cursum, atque reflectunt,
Materiamque petunt putrem, quasi fercula opima,
Queis vesci exoptant, fugiunt a lumine paullo
Vividiore, molesta horrent, placitura sequuntur.
Hic fortasse subit scitandi justa cupido,
Quid tenuem guttam, quid subtilissima quae sunt
Amplificata adeo specie corpuscula pingat.
Ni austeram impatiens refugit rem Musa, docebo.
Subjectum speculum, quam lucem colligit, ipsam
Per planum vitreum, per et exiguissima quaeque
Corpora reflectens regerit, transvectaque secum
Objectam effigiem lux ducit utrinque globosam
Ad vitream lentem; illatos aptissima flectit
Lens radios. Rerum hinc species immaniter auctae
Pupillam subeunt; hinc est, ut tu aequora cernas
In gutta, exhibeat scopulos molecula putris,
Et, quae in vertice acus degant, animalcula, ceu tot
Monstra putes. At enim quod Numen, quis Deus auctor
Hanc tulit eximiam ignaris mortalibus artem?
Accipe; et hinc etiam divinum dicere possis
Mundi opus: est ipsum locuples ab origine prima,
Inventisque novis nunquam ditescere cessat.
Compositis postquam vitris sublime tueri
Orsus Linceus (quis enim, gens Itala, laudem
Hanc tibi praeripiat?) celsos consurgere opaca
In Luna montes, rutilam Venerem, atque fugacem
Mercurium, non luce sua splendescere, lunas

Bis geminas ambire Jovem, atque adstare nitentes
Ansas Saturno, maculis pallescere Solem,
Atque Jovem lunas, Solem circum ire planetas
Recta projectos, deflexos pondere in orbem;
Haec postquam vitris, quae corpora dissita longe,
Ceu propiora oculo, distinctaque, claraque pingunt,
Compererat caeli eminus in regione profunda,
Formas vitrorum Galilaeus mente revolvit
(Nam quid inexpertum mens linquat ad omnia nata?)
Queis prope quae sint, sed fugiant, quia tenuia, visum,
Augeat, atque alios possit disquirere mundos.
Inde haec, quam cernis, tenuis lens extitit; inde
Quae nocte in densa tot dilabentibus aevis
Abdita vivebant, et inobservata per omnes
Materiae anfractus, millena animalcula tandem
Proxima detexit non expectantibus aetas.

Nunc age quae imprimis memori sunt carmine digna,
Horum naturas, ortus, moresque * sequamur.
Nonne inopinatos, quibus haec viventia certam
Omnia conjugio nullo, sobolemque, genusque
Amplificant, mirere modos? Exilia non his
Est furor in venerem profundere corpora, non his
Complexu in misero vitam finire necesse est.
Una velut gutta in plures, similesque facessit

* Ducibus praesertim Spallanzani, Bonnet, Raker. Reaumur, Saussure, aliisque egregiis philosophis, qui amplissimam hanc historiae naturalis partem tutiori experientiae face nuperrime illustrarunt.

Pingue oleum macro si permiscetur aceto;
Unus hydrargyri in globulos secedere multos
Assolet ut globulus, si forte elabitur alte;
Haud secus in nostris videas his gentibus unam
Corpore partito in plures secedere vitas.
Nec te quos genera haec sobolis frons prima fefellit
Quaerentes, hominum fallax sententia vincat.
Namque aliqui ut certo norant volucresque, ferasque,
Atque animans passim constanti lege coire
Cum pare quodque suo, facile haec exempla secuti,
Ut primum in partes abitura animalcula forte
Inspexere duo, nodo complexa tenaci,
Concubitu indulgere pari dixere; sed in re
Quid fraudem faceret prudens solertia vidit.
At nec inexpertum dicenti credere par est.
Innumerabilibus, queis fervet guttula putris,
Unum ex hospitibus solers secernito; gutta,
Quam vitro inspiciens sinceram videris, ipsum
Adservato: brevi cernes turgescere, rimas
Ducere, sicque unam ex alia crebrescere vitam.

Nec vero nostros una partitio lege
Multiplicat populos; liquido quae tritici aluntur
Semine, quaeque colunt late quacunque putrescat
Humor iners, medio transversim corpore cernas
Secta velut filo in binas cito didita partes
Crescere, praesertim vehemens nisi frigoris obstet
Vis, cogatque gravi torpescere membra veterno.
Utque duo existunt disjuncta animalia tandem,

Altus saepe stupor citius vetat illa moveri
Principio : at vero paullatim viribus aucta
Motus concipiunt, et primam singula molem
Acquirunt, aliamque parant educere gentem.
Quin aliqua interdum jam disjungenda tumescunt
Utrinque, ut nondum diviso corpore ferme
Integrum geminis animal jam partibus aequent.
Atque ubi dissociant animas, nodumque tenacem
Expediunt, non ulla quies, non ulla moratur
Segnities; rapidis juvat illico cursibus undas
Scrutari, atque novae conquirere pabula vitae.

Ne tamen hos credas faciem concrescere in unam
Dividuos populos : quos vidimus hactenus, illi
Oblongi, teretes, nudi, nec rete, nec ulla
Arma gerunt, epulis vescuntur ubique paratis;
Sunt tenues, agiles, fugiunt, qui invaserit, hostem.
Ast aliis moles, graviorque incessus, et uncam
Prae se agitant aciem, praetensum dixeris ensem.
Quam bene consultum est aliis, queis plurima circum
Corpore ab exiguo late tenuissima cuspis
Funditur? ac veluti spumanti in gurgite ponti
Brachia dum tendunt, sinuantque volumina crurum,
Undique discurrunt rapide, rabiemque minacem
Ventorum spernunt coeti, phocaeque per undas;
Haud aliter brevibus spatiis hi fila liquoris
Circumagunt, sternuntque viam, celerique feruntur
Per liquidum motu, libeat seu litus avarum
Linquere, seu magnas angusto in pectore forte

Exagitent iras, sociosque in bella lacessant.
Jam quae habitumque gerunt alium, stirpemque propagant
Ad latera in longum divisa animalia, disce :
In primis siliquae, cicera, abjectique phaseli
Multa tibi objiciunt, queis summa in parte rotundum
Os patet, hoc labio ambitur, labioque papillae
Extant confertim molles, et quaeque papilla
Emittit miranda stamina mobilitate,
Queis ceu brachiolis praedas captantque, trahuntque,
Inque os intrudunt, ventremque voraciter implent.
Ipso quin etiam a tergo, quod longius imo
Exagitant, moxque in sinuosa volumina versant,
Mox improviso, directoque impete vibrant,
Insidias filo faciunt. His parvulus ergo
Fit sinus in rictu, sensimque dehiscit hiatus,
Excrescitque magis; celeri tum vortice se se
Contorquent circum, partesque hinc inde facessunt.
Plurima praeterea, quam eadem partitio gentem
Multiplicat, lentis radice palustris inhaerent:
His vitam sociare adamant stationibus, et si
Hinc aliquo interdum casu exturbata recedunt,
Non mora, non requies; excurrunt omnia circum;
Donec sede alibi rursus potiantur amica.
Sorte hic laeta sua vivunt, hic condere gentem
Adproperant, veloxque agitant communibus aevum
Legibus. Hic longas sociatim singula caudas
Adnectunt plantae radicibus, hiscere pergunt,
Atque augere genus, dum confertissima tandem

Gens sobolem cogit radicem inquirere nudam.
Horum tu formas cava tintinnabula credas,
Et cum fert aetas oblongam corpore rimam
Jam trahere incipiunt (duplicis nota prima animantis)
Interiore cient se motu, et vortice in undis
Excito, dum fila movent, quibus oris hiatus
Cingitur, in rabidum cogunt animalcula ventrem.

Huc soboles spectant, quarum partitio ab imo
Exoritur tergo: formam gerit una rotundam,
Instar bissectae soboles est altera spherae:
Ac veluti scabris ex omni parte capillis
Inter saxa riget tutus maris incola echinus;
Sic ambae hirsutis toto horrent corpore spinis,
Queis validum evitant hostem, infirmumque prehendunt;
Queis iter accelerant, undas queis vortice crebro
Circumagunt, facilemque trahunt ad pabula praedam.
Primum ergo his tenuis paullatim rima fatiscit
In parte extrema, quae nando pone sequatur;
Utque magis scissura patet, magis usque per omne
Profertur corpus, scissisque e partibus hirtae
Continuo erumpunt vepres; tum denique in ipso
Vertice discedunt aequo discrimine partes.
Idque etiam mirum, quod dum crebroque, novoque
Utrinque hae lento se se conamine binae
Discindunt soboles, nec adhuc se corpore ab uno
Disjunxere, animans jam aequat pars utraque totum.

Atque haec, quae memoro, multo dissecta labore
Tandem sponte sua vivunt animantia: verum

Invenias alia, accrescens queis excidit ullo
Haud nisu soboles; ceu sunt quae semine betae
Saepius emergunt: oblonga his spherica forma est,
Oblongumque trahunt filum, hoc prope corpore patris
Parvula concrescit moles; mox labitur ultro,
Natque brevi seros pariter visura nepotes.
Est animans itidem, duplex quod rere; duobus
Nam globulis constat, globuli conamine nullo
Discedunt, jam jamque duplex evadit uterque.
Ne tamen hos, aliosve, aliter queis corpore secto
Amplificant certam bifida haec animantia gentem,
Fortuitos tu crede modos. Ellisius istas
Viventum turmas, dum praedas impete caeco
Sectantur, se se incautos collidere censet,
Alterum et alterius divellere corpore partes,
Quarum cuique insint orituri elementa animantis.
Tu sed enim hoc teneas; praeceps ignavia casum
Intulit; at certas docet experientia leges.
Nonne vides passim nostra exiguissima monstra
Et celeri cita vi sua nare per aequora, et omnes
Effugere occursus, mira apte tramite flexo
Dexteritate? Equidem divelli multa fatebor
Utrinque adversa hinc atque inde trahente caterva:
Verum non casus, generis sed cura tuendi
Munia sollicitos vocat ad socialia cives.
Nam si quando animans frustra nisu impare certat
Ingenita pro vi in geminas secedere vitas,
Undique sunt praesto socii, viresque ministrant.

Ceu formicarum cum exercitus horrea complet,
Si qua gravi exanimis lassata a pondere languet,
Stant sociae, subeuntque oneri, relevantque jacentem.
  Ferme unum in multis, quod fraudem inducere possit,
Invenias animal populis, quod nomine volvox:
Nam liquidas recta, ut mos est, dum pernatat undas,
Circum se assidua properat vertigine volvi.
Hoc, inquam, tu animans obiter si inspexeris, ultro
In varias casu credas discedere partes:
Si prudens, patiensque morae scrutabere, certam
Videris, atque novam in natura divite legem.
Hoc adeo toto pellucet corpore, ut intra
Natos, in natis liceat spectare nepotes
Jam prope naturos, et qui nascentur ab illis.
Nempe globosum animal globulis scatet intus, in istis
Quam minimos globulos lente intuearis acuta,
Quin et in his globulos possis numerare minores.
Ut senuit major globus, is trahit undique rugas,
Haeret, vixque volutatur, tum denique totum
Excidit in volucrum, marcescit, solvitur, et jam
Turba recens juvenum globulorum promicat ardens.
  Hoc satis est bifidis: age nunc majore volentes
Multifidum ad genus admirabilitate vocamur.
Quae si mira tuam tangunt spectacula mentem,
Principio putrem male olentis cannabis undam,
Cannabis insignis nostratis carmine vatis,
Ne pudeat vitro excipere, exceptamque per omnes
Fixa oculorum acie hinc illinc disquirere partes.

Obvia multa tibi oblongorum turba globorum
Occurret, rostro quivis munitur adunco,
Intentus quivis praedae discurrit in undas,
Et bellum sociis vi, fraude minoribus infert.
Ceu si imprudentem despectat forte columbam
Arduus accipiter, vix dum nutantibus alis
Adventat, longe sinuoso tramite gyris
Devexis, ne vel plausus deterreat illam
Pennarum, neve incurrens exsuscitet umbra.
Ast ubi jam propior volucri nil tale verenti,
Tum subito jaculo ocior irruit, occupat, ungues
Nil gemitum extremum miseratus vana querentis,
Inque exta, inque ima immittit praecordia aduncos,
Dilaniansque ferus teneros depascitur artus.
Tum questu silvas sociae implevere columbae,
Oblitae fontes, oblitae pascua nota.

Tu vero in fundo collectum introspice limum;
Illic palantem cernes nullo ordine gentem:
Irrequieta, novas quasi sedes appetat, exul
Circuit; ac demum mucosi in culmine acuto
Monticuli haerescunt: animans tum contrahit artus,
Uncum abdit, torpet; sed mox se vertit in omnes
Immotum partes. Vidistine ignibus unquam
Pulsas adnexis sursum ire, redire deorsum,
In latus inflecti, adversa subitoque reflecti
Vi, quae se partes decussant mutuo in aequas,
Quaeque uno haec inter nequeunt discedere centro,
Armillas varias jaculantes undique flammas?

(

Motibus his globulos circum sua centra rotari
Nostros mirere, intereaque dehiscere cernas.
Scilicet ut mollis cum jam matura tumescit
Castanea, hirtus hiat cortex, sic quisque globorum
Quadruplicem primo vi motus ducit hiatum,
Mox abit in quatuor primaeva aetate vigentes
Vitas vita senex haud ulli obnoxia morti.

Praeterea ignavae qua surgit amica paludi
Lens, alitur proles, glomeris quae volvitur instar
Perpetuo, ac praebet plus mille animantibus ortum.
Continuis nempe obductum quasi veste volumen
Monticulis crescit, quod nare ubi tardius, et mox
Segne volutari, ac tandem jam stare videbis,
Tu solers oculos acue, intentosque teneto:
Namque brevi innumeram in sobolem pater ipse facesset.
Monticuli primo motare cacumina, deinde
Jam toti trepidare, tremiscere, denique velli.
Sulphurei veluti cum ferri divite vena
Unda maris potitur, bibulos subit ipsa meatus,
Inclusosque ignes, flammantemque aëra laxans
Explicat, atque intus caeco acta calore vicissim
Incumbentis aquae vis concutit omnia late,
Et Rhodopen, et Athon radicibus eruit imis.
Monticuli sed enim nostri ut se e corpore patris
Expediere, alacres ventos, undasque lacessunt,
Et maria impavidi hinc illinc sua caerula tranant.
Praeterea vix hirtae abeunt quae cortice primo
Extabant animae, similes superesse, brevique

Disjungi: his aliae pariter subsunt, aliaeque,
Ordine quae properant omnes secedere eodem.
Sic patri accrescens soboles fert multa senectam,
Sic senior juvenum in valido pater agmine floret.
Verum hic multifidae mores, et nomina gentis
Dum singillatim tenuiori carmine dico,
Ecce supercilio qui me graviore tuentes
Despiciant, parvo calamo quasi grandia ludam,
Divinisque suum deducam rebus honorem.
Excelsa haec capita elatam mentem, ingeniumque
Eximium et sublime ostentatura, pudendo
Rem foedare audent, quae una est pulcherrima, fuco.
Altius ex humili jubeant te assurgere sensu,
Atque haec magniloqua abstractissima dogmata voce
Effundant: ades, et quam late excurrere vasta
Mente potes, reputa quae praestantissima vulgus
Et mole, et motu, sensuque animantia spectat:
Mox tibi siste animo, quae neglectissima limo
Sola humilis vegetat nuda exiguissima fibra.
Atque his extremis, statuit quos summa potestas,
Limitibus quanta intersit distantia pende:
Nil et in immenso scito vacuum, vel inane
Esse intervallo: nam perfectissima quae sunt
Usque atque usque alia excipiunt animantia, quorum
Usque atque usque magis mores, et forma, genusque
Labuntur retro, donec vilissima tandem
Succedunt. Contra minima si assurgere tentes,
Quam dixi, a fibra, specie, fructuque gradatim

Existunt tibi nobiliores ordine plantae :
Atque hac per series animantum ad maxima sensim
Surgendo omnigenas nectuntque, struuntque catenas.
Atqui haec, quae specie dictu pulcherrima vulgi
Auribus illecebras faciant, fatuumque popellum
Defixum teneant non ante audita stupentem
Effata, anne satis solido fundamine constant?
Qui series rerum, seriērum vincula jactat,
Complectique optat nexus, spectare, tueri,
Nonne Deo omnifero indignam struit ipse catenam?
Primum quae hi homines deterrima, et optima dicunt,
Omnia persimili sunt perfectissima jure :
Nam res quaeque, rei cujuslibet organa, partes
Tam bene proposito respondent consona fini,
Ut nil sit melius, quia nil conformius usquam est.
Ergo sublimi quercu non vilior alga;
Nil quo spernat habet salicem, aut viburna cupressus.
Deinde velim doceant, quae est cuivis proxima planta,
Annulus urticam cui nectat cominus herbae.
Quare habeant sibi solertem indignantia sensum
Dogmata, qui sapiunt oculo sublmius acri.
Quisquis vero inhiat specie non captus inani,
Hoc teneat, nitidis oculis quod viderit, aptis
Contigerit manibus, certisque olfecerit alte
Naribus, et crassae pituitae immune palato
Quod degustarit, vigilique exceperit aure,
Hoc unum sciri, his unis spectare fenestris
Mentem posse, decus quantum sit rebus, et ipsi,

Quanta hinc Auctori rerum nova gloria surgat.
At nexus rerum, numeroque carentia mundi
Vincula tum penitus manifesta luce videre
Fas erit, eductus quum caeco e carcere liber
Spiritus, aetherias tandem superaverit auras,
Jam nec obumbrata rerum exemplaria prima
Noverit effigie, et veracis pabula vitae
Numinis aeterni conspectu absorptus aperto
Hauriet, haud finituro usque beatior haustu.
Ergo hic interea, dubia quae in luce per umbras
Prospectare datum, et scrutari in cortice summo,
Sunt tamen immensi, quod se Verumque, Bonumque
Extra se effudit, vestigia certa sequamur.
Prima etenim veluti lux primo e fonte redundans
Explet caelestes animas dulcedine tanta,
Quantam ipsae seu velle queant, cupiantve volentes;
Sic quae reflexo scrutantes lumine nostros
Gaudia pertingunt sensus, qua parte beata
Esse potest, nostram fortunant munere vitam.
Quare macti animis alacres redeamus ad orsus.
Atque en intuitu primo miracula rerum
Objiciunt se iterum non expectata: phalanges
Viventum occurrunt, quas anceps haeseris utri
Attribuas classi; nam conspirare, coire
Plantarum officia, atque animantum munera cernas.
Sunt trunci, ramos trudunt, floresque ministrant,
Fructusque; intereaque sua discedere sede
Assuerunt, victumque animantum quaerere ritu.

Obvia tute habeas facile exemplaria; rivi
Praeterlabentis demersas inspice fundo
Relliquias salicis derosae tabida ligna:
Frustula sume, vides tenui quae consita musco;
Impone in patera; perfundito leniter undam,
Magnificoque vitro solers, patiensque tuere.
Ni facias non tu, non omnis turba sophorum,
Quot sunt, quot fuerunt, veniens quot proferet aetas,
Mirandi ingenium musci praesenserit unquam,
Et nova, quae exiguis subsunt miracula plantis.
Aspicis? immensum nemus, et densissima silva;
Quaevis planta suos pandit laetissima flores,
Qui propriis referunt cava tintinnabula formis.
Ast intende oculos: quae stamina floribus extant,
Cernito, quam celeri circum undas gurgite versant.
Plantaene id faciant? animantia credere fas est;
Vere etenim praedas sinuoso hoc turbine ducunt,
Ingluviem quibus exsatient, et tempore curto
Mille vices obeant, vitamque, genusque propagent:
Nam si solerter circumspicis, a patre trunco
Non raro flores se se divellere gaudent,
Circumeuntque novae nando stationis amantes.
Tum subito tenuem flos parte exporrigit ima
Fibram, fitque novus caudex, quo caudice sedi
Mox haerere novae, pariterque adolescere possit.
Quamquam mens animi dubiis tibi fluctuat anceps:
Flos etenim in gemmam veluti se contrahit unam.
Perge. Hanc in geminas videas discedere gemmas,

Quarum quaeque dehinc crescens magis usque patescit,
Acceleratque magis scissurae in margine motum.
Sed quid plura sequor ? paucis vix longior horis
Fit mora, jamque tument binae, similesque facessunt
In totidem partes, donec quem forte putaras
Fasciculum florum, tibi vera colonia adauctae
Apparet gentis, miro quae foedere juncta
Vitam agit, ut diffusum apte victumque, cibumque
Sufficiat mater sociis animantibus una.
At vero hos polypos (quid enim exiguissima eodem
Nomine et haec vetat appellare animantia?) cunctos
Qui numerare velit, cunctas numerabit et idem
Quae passim in silvis autumni frigore primo
Labuntur frondes. Quos diximus hactenus, et quos
Praeterea studio varios, habituque silemus,
Hi totidem tenues polypi. Quid mille catervas
Dicam, quas fontes, torrentes, stagna, paludes,
Et pluviae, liquidaeve nives, atque aequora late
Excipiunt, nec adhuc quaerentum industria vidit?
Nempe opus, ut vigilet multarum nescia rerum
Mens hominum, lucemque optet, nitatur et usque
Experiendo oculis nocuam dispellere nubem.
Nam dum torpor iners, vanoque superbia fastu,
Quae geminae, heu! longo regnarunt tempore pestes,
Incubuere hominum ingeniis, nox atra, tenebrae,
Et mendax error, simul et discordia caeca
Immerito arcta nimis vero confinia circum
Fixere, et segnes sua quaerere commoda vitae

Vexarunt denso palantes agmine gentes.
Una modum tantis tulit Experientia damnis:
Ipsa volens dubiis dedit exactissima nautis
Organa, queis vasto in pelago loca, tempora noscant,
Instabilesque vias securo tramite signent.
Obtulit et dulces e salsis aequoris undas,
Queis ardente siti perfundant ilia adusta,
Instaurentque aegro collapsas corpore vires,
Unde novis valeant caput objectare periclis.
Quid memorem diras morborum per mare pestes,
Mortua queis sanie (miserum!) taboque fluebant
Corpora vivorum? Tu primus, magne Cooke,
Immodico carnes sale factas navibus arces:
At contra facilemque fabam, vilemque phaselum,
Et durum cicer, et vescum quodcumque legumen
Jure intermixto, quod lento induruit igni,
Infers praevalidis robusta cibaria nautis.
Quin etiam multo extenuata, atque acris aceto,
Sed modico interea sale, multo et aromate fervens,
Quamquam Paeoniis vulgo illaudata magistris,
Tabifuga, ac tristis prohibens fastidia ventris
Brassica te coëpit tandem experiente probari.
Tu quoque vinosas docuisti ferre sub Austrum
Massas, et succos hinc extricare valentes,
Robur qui vegetum quassata in membra reducant.
Praeterea impavidus concretas aequore late
Pervadis glacies certum hinc atque inde minantes
Navibus exitium: sed tu mors unde timenda,

Arte nova dulces industrius elicis haustus.
Ergo cum australi remeares axe reviso,
Atque peragrata immensum tellure per aequor,
Mirantem Tamesim puppi sublimis in alta
Ingrederere, triumphatos tua prora trahebat
Terribiles visu morbosque, famemque, sitimque.
Interea velut exiliens e sedibus omnis
Patria circumstat, gaudens numeratque, stupetque
Quot capita e portu tecum jam vela dedere,
Tot retulisse suas integro corpore vires,
Ante intentatis, duce te, perfuncta periclis.
Hinc tibi quo similes animos in corda nepotum
Inferat, aeternumque sibi nova gloria surgat,
Æternum ex auro mansura numismata cudit,
Queis nomen, laudesque tuas, tua grandia gesta
Tarda licet nulla haud unquam mirabitur aetas.
Ista mari attulerint toti quae commoda mundo
Experiendo homines non si mihi ferrea vox sit,
Complectar, non si linguae centum, oraque centum.
In non dividuos septem divisa colores
Alma parens vitae lux, explorataque quantas
Quisque color vires habeat, tum quantula moles
Corporeas deceat partes, quo quaeque colorem
Quemque vel infringat, vel certa lege remittat.
Ingenium quae inventa hominis confinia longe
Prima supervectum quos non traduxit in usus,
Sive juvare velit, seu delectare videndo?
Fulmina quid referam caelo deducta minaci,

Ereptumque malis in saevas triste procellas
Imperium Geniis, derisaque carmina sagae?
Scilicet ipsa tibi vigil Experientia frontem,
Dira Superstitio, fregit, tua sacraque jura
Inconcussa quidem, non intentata, recenti,
Inclyta Relligio, perfudit luce repertis
Arcanis, mentesque hominum terrore subactas
Erexit, docuitque unam exhorrescere culpam.
Salve ergo, atque iterum salve fidissima veri
Nuncia, quae illustras caecam, Experientia, noctem,
Perspicuamque diem caelo deducis aperto.
Te duce, et ipse, meo poterunt si carmine Musae
Ire per ora virum, priscis abscondita seclis
Gentibus in minimis spectacula maxima passim
Hac pergam vulgare plaga, Latiumque vocabo
Reddere promeritum detectis rebus honorem.

MOSAIQUE ANCIENNE

# DESCRIPTION

## D'UN ANCIEN OUVRAGE EN MOSAÏQUE, SUIVIE DE REMARQUES SUR CE GENRE DE PEINTURE,

### PAR LE CITOYEN TARIN.

---

La mosaïque, dont nous donnons la description et le dessein, a été découverte en Sardaigne, dans un faubourg de Cagliari, appelé *Stampace*. Elle formait le pavé d'une grande chambre qui faisait partie d'un ancien édifice destiné aux bains publics.

Le pavé était composé de plusieurs caisses de bois de sapin, posées sur une charpente de solives, et si artistement arrangées les unes à côté des autres, qu'on n'y apercevait aucune trace de leur assemblage. Cette structure avait le double avantage qu'on pouvait faire travailler plusieurs ouvriers à la fois, et rendait en même tems le travail moins pénible.

La figure qui est au milieu du tableau *, représente Orphée

---

* Voyez la planche.

assis; il porte sur sa tête le bonnet phrygien; de sa gauche il pince une lyre, et dans la main droite il a le *plectrum*. L'expression de son visage est celle d'un homme qui chante, et ses yeux annoncent qu'il est inspiré. L'air de la tête est beau et majestueux; le reste du corps ne répond pas à la beauté de la tête.

Cette figure est colossale, et on voit distinctement la forme du plectrum, laquelle ressemble à un plioir, dont les extrémités ont la figure d'une feuille de lierre. Sa couleur blanche pourrait bien indiquer qu'il était d'ivoire. Plusieurs savans prétendent que cet instrument avait la forme d'un archet, d'autres croyaient que c'était une baguette; la découverte de ce monument ne laisse plus de doutes sur sa forme.

Orphée est entouré de différens animaux, presque tous de grandeur naturelle, les uns féroces, tels que le lion, le tigre, le léopard, les autres domestiques, comme le cheval, le taureau, le chevreuil, etc. Tous paraissent attirés par les doux accens de sa voix et par les charmes de sa lyre.

Une belle bordure à la grecque entoure ce tableau.

En regardant cette peinture, on se rappelle ce que dit Horace de ce fameux chantre de la Thrace, qui, par sa philosophie mystérieuse, par ses vers enchanteurs et par les sons mélodieux de sa lyre, tira les Grecs de la vie sauvage et de la barbarie; qui apprivoisait les lions et les tigres; les arbres et les rochers, sensibles à l'harmonie de ses chants, le suivaient pour l'entendre :

*Silvestres homines sacer interpresque Deorum*
*Caedibus, et victu foedo deterruit Orpheus,*
*Dictus ab hoc lenire tigres, rabidosque leones.* *

Dans le champ du tableau on voit plusieurs lauriers. Cet arbre, consacré à Apollon, et que l'on appelait arbre prophétique, était aussi le symbole de la divination. Orphée a été regardé comme un des premiers devins, et c'était en tenant des feuilles de lauriers dans la bouche, que les devins croyaient être inspirés par les Dieux. *Cael. lib. V, cap. VII, ex Hesiodicae Theogoniae interpretis sententia docet laurum efficacis esse auxilii in Numinum afflatu : propterea quod apud Sophoclem et Lycophronem Daphnefagos dici vaticinatores.*

C'est cette expression que l'artiste, qui en avait fait le dessein, a donné à Orphée, qu'on ne peut regarder sans s'écrier avec Catulle :

*Heroës, salvete Deum genus.* **

Les animaux, sur-tout les féroces, sont rendus avec leurs propres caractères, et on reconnaît l'habileté des anciens à dessiner ces animaux, rares pour nous, mais qui leur étaient très-connus, les voyant toujours combattre dans leurs amphithéâtres. Malgré les difficultés que l'on dut éprouver à faire passer dans la mosaïque, les beautés de l'original, cependant les formes sont naturelles, les expressions analogues

---

* *Horat. de art.*

** *Catull. de Argon., carm.* 64 *v.* 23.

aux sujets, et par des teintes bien ménagées on a su conserver une certaine harmonie dans les couleurs.

Wankelmann prétend que les anciens évitaient d'employer, dans les ouvrages en mosaïque, des couleurs vives, telles que le rouge et le verd, à cause de la difficulté qu'ils avaient de trouver des marbres de ces couleurs. Dans le monument dont nous parlons, formé entièrement de petits cubes de marbre et de pierre coloriés, on voit en abondance, non seulement du rouge et du verd, mais aussi d'autres couleurs, qui prouvent que la connaissance qu'avaient les anciens des différentes qualités des marbres, n'était pas si bornée comme on l'a cru jusqu'à présent.

Ce grand tableau n'a pas été exécuté par un seul ouvrier: la variété des styles fait voir que des ouvriers qu'on y a employés, les uns étaient plus habiles et plus intelligens que les autres.

Il y a apparence que cet ouvrage a été fait sous les premiers Césars. Plusieurs historiens nous assurent que, dans ce tems-là, les pavés en mosaïque étaient fort à la mode, et qu'on les faisait exécuter par des esclaves. Plusieurs temples et nombre d'édifices publics avaient des pavés en mosaïque. Nous regrettons un autre ouvrage de ce genre, trouvé aussi en Sardaigne, lequel ayant été embarqué sur un bâtiment pour être transporté en Espagne, fut pris par les corsaires.

Les observations que nous avons faites sur la mosaïque qui fait le sujet de ce mémoire, et celles qu'on peut faire sur des fragmens trouvés à Rome, à Herculanum et à

Pompéïa, nous conduisent à faire un parallèle des ouvrages anciens, dans cet art, avec ceux des modernes, et ce parallèle nous mettra en état de mieux juger de leur utilité.

Personne n'ignore à quel dégré de perfection l'on a porté cet art dans le siècle passé. Les anciens artistes seraient bien étonnés, s'ils voyaient les grands tableaux en mosaïque que l'on admire dans l'église de S. Pierre à Rome; et combien ne seraient-ils pas surpris encore, si on leur faisait voir des ouvrages qui représentent des insectes rendus avec la plus grande précision? cependant, malgré nos progrès dans cet art, il y a des inconvéniens qu'on ne peut éviter. Premièrement, les matériaux dont on se sert, étant trop tendres et fragiles, ne pourraient pas durer long-tems, si on s'en servait pour former des pavés: en second lieu, les ouvrages des modernes sont trop coûteux, parce que leur prix est toujours en raison du tems qu'on y employe. Finalement, une peinture en mosaïque la mieux travaillée, comme l'a très-bien observé Jancourt *, a toujours quelque chose de dur, et ne produit un bon effet qu'à une certaine distance.

On ne connaît point de petits ouvrages de ce genre, qui, vus de près, contentent l'œil.

Les anciens employaient rarement le verre dans leurs mosaïques; il se servaient ordinairement de petits cubes de

---

* Encyclopéd., au mot *mosaïque*.

marbre et de pierre coloriés; et comme il leur eût été difficile de faire passer dans leurs ouvrages les beautés du dessein qu'ils copiaient, à cause du petit nombre de couleurs qu'ils avaient, il est rare que leurs ouvrages en mosaïque représentent des figures humaines ou d'animaux; aussi la mosaïque trouvée en Sardaigne, dans laquelle les figures sont colossales, est-elle unique dans son genre? Presque tous les fragmens antiques trouvés à Rome, à Herculanum, à Pompéïa et ailleurs, ne représentent que des ornemens pour des pavés, parmi lesquels on en voit de très-beaux, et qui font un effet admirable.

Les anciens peintres avaient bien connu les inconvéniens de ce genre de peinture; par conséquent dans les belles compositions, ils formaient des desseins avec un petit nombre de teintes ménagées si à propos, que l'ouvrier en les transportant dans la mosaïque, pouvait conserver toute la force et les beautés de l'original.

De toutes ces observations il résulte qu'on pourrait former des ouvrages en mosaïque selon les méthodes des anciens et des modernes. La mosaïque moderne, formée de verres coloriés et d'autres matériaux moins durs que les marbres, pourrait être destinée à représenter des sujets en grand, comme les plus beaux tableaux des grands maîtres. La mosaïque en marbres et en pierres, pourrait servir à former des pavés, pourvu qu'on imitât les ouvrages des anciens, dont nous avons des fragmens de la plus grande beauté, découverts dans les derniers tems. Cette manufacture serait, pour nous, d'autant plus facile, qu'ayant une

quantité de marbres inconnus aux anciens, nous aurions un plus grand nombre de teintes pour imiter de beaux desseins. Ajoutons à cela que les anciens artistes enchassaient les petits cubes de marbre dans la chaux éteinte avec de l'eau et mêlée avec de la poudre de marbre. Ce mortier avait l'inconvénient de s'endurcir trop tôt, et de ne laisser à l'ouvrier que très-peu de tems pour achever son ouvrage. Au contraire, le mastic dont se servent les modernes, par l'introduction de l'huile de lin, sèche lentement, et rend l'ouvrage plus facile et plus solide. Ces sortes de peintures, outre qu'elles nous procureraient des pavés superbes, employeraient aussi des bras qui sont souvent inutiles pour les travaux de l'agriculture et pour d'autres manufactures.

---

# ÉCLAIRCISSEMENS

## SUR PLUSIEURS POINTS, CONCERNANS LA THÉORIE DES OPÉRATIONS ET DES FACULTÉS INTELLECTUELLES,

PAR

OCTAVE ALÉXANDRE FALLETTE-BAROL.

*Igneus est illis vigor, et coelestis origo .....*

### *AVANT-PROPOS.*

L'INTITULATION de ce petit écrit prouve assez que l'on ne saurait avoir l'intention d'embrasser dans toute leur étendue les matières qui y sont indiquées. D'ailleurs, l'analyse qu'en ont faite d'excellens philosophes, a répandu trop de lumières sur cette partie si importante de la science de l'homme, pour qu'une nouvelle entreprise à cet égard ne dût paraître au moins inutile. Si chaque fois que l'on croit avoir quelques observations nouvelles à proposer relativement à une science quelconque, l'on saisissait cette occasion pour récapituler bien ou mal toute la suite des découvertes, qui en forment le corps et la substance, cela irait à l'infini. C'est là néanmoins une méthode que bien des auteurs ont adoptée, et qui n'a pas peu contribué à accroître cette multitude effrayante de livres, dont le seul

aspect doit faire trembler tout à la fois le lecteur et l'écrivain le plus intrépide. Tel est, à la vérité, l'enchaînement des connaissances humaines, que l'on ne saurait toucher à un seul anneau, sans en ébranler plusieurs autres en même tems; l'on est forcé, quelquefois, à parcourir rapidement toute l'étendue de la chaîne, dont on tient quelque bout entre ses mains, ne fût-ce que pour mieux faire sentir la liaison qui existe entre un résultat qui nous occupe, et certaines vérités premières et fondamentales. Mais il y a une mesure en toutes choses; et les excursions les plus utiles cessent de l'être, quand on les pousse trop loin. Peut être aussi qu'en reproduisant aux yeux de ses lecteurs des vérités, et quelquefois même des erreurs connues, mais négligées, l'auteur rend un assez grand service à ceux qui ne sauraient les aller puiser à leur source. Or, si la chose est ainsi, il faut avouer que, sous ce rapport, bien des livres nouveaux sont plus utiles qu'on ne pense; ils ressemblent à ces entretiens où, en se rendant compte des choses que l'on sait, on en rafraîchit le souvenir, et l'on parvient quelquefois à en faire des applications nouvelles.

Il serait à souhaiter, pour ce petit essai (auquel on sera peut-être à même d'en ajouter quelques autres), que nous sussions nous y renfermer dans les bornes prescrites à de simples remarques; bien plus encore que ces remarques ne dégénérassent point en répétitions fastidieuses; enfin que le manque de continuité et de filiation dans les idées que produit la nécessité de franchir souvent des espaces intermédiaires, se trouvât compensé jusqu'à un certain point par le plus

intime rapprochement des objets qui en sont susceptibles. Au surplus, nous sommes bien persuadés que des aperçus, tels que ceux-ci, ne sauraient convenir qu'aux personnes un peu versées dans la science à laquelle ils ont rapport; également inutiles, d'ailleurs, aux esprits lumineux qui en ont sondé toutes les profondeurs, et à ceux qui n'en ont qu'une légère teinture.

## ARTICLE I.er

### *DE LA NATURE DE NOS IDÉES.*

Il est très-difficile de déterminer, si l'on doit entendre, par le mot *idée*, l'opération primitive et initiale de notre esprit, ou bien l'effet et le résultat de cette opération. Ne doit-on considérer les idées et les notions directes, que comme des matériaux que les sens lui apportent, et sur lesquels il opère par la réflexion, que comme des élémens qui lui viennent du dehors, et qu'il combine et dispose ensuite à son gré? Ou bien ce que nous nommons sensations, perceptions, notions directes, ne sont-elles que des modifications de la substance intelligente, produites par des causes extérieures; c'est-à-dire par l'impression des objets sur les organes des sens, qui la transmettent eux-mêmes à l'être pensant, lequel serait, dans ce cas là, purement passif; au lieu que les notions réfléchies, étant son propre ouvrage, devraient être regardées comme des modifications d'une substance qui se modifie elle-même, comme le résultat de ses

propres opérations sur les premiers matériaux dont nous avons parlé, comme le produit de leur rapprochement, de leur comparaison, de leur combinaison variée à l'infini : bien entendu que les premières idées ou notions réfléchies et proprement intellectuelles (puisqu'elles sont produites par l'entendement) deviennent elles-mêmes, à leur tour, matériaux ou élémens de réflexions ultérieures, de nouvelles combinaisons; et ainsi de suite, jusqu'au terme peu reculé, où notre faible intelligence est forcée de s'arrêter. Mais comment des modifications fugitives qui font place sans cesse les unes aux autres, peuvent-elles servir, pour ainsi dire, de matériaux aux opérations de l'esprit? c'est que ce même esprit, en tant qu'il est doué de mémoire, a jusqu'à un certain dégré le pouvoir de réveiller et de reproduire les mêmes modifications. Voilà donc l'intelligence humaine tour-à-tour active et passive; voilà une ame tantôt mûe et modifiée par des causes extérieures, tantôt se mouvant et se modifiant elle-même : alternatives qui ont également lieu, soit que nous la regardions comme intelligente, soit que nous ne l'envisagions que comme sensible; voilà des idées qu'elle reçoit, et des idées qu'elle se donne; toutes sont essentiellement d'une même nature; mais les unes sont le résultat d'une impression, d'une action étrangère; les autres sont le produit de ses propres opérations plus ou moins volontaires. Sur ce pied là le simple exercice de la pensée ne serait que passif; et la qualification d'actif n'appartiendrait vraiment qu'à celui de la réflexion. La sensation, la perception, c'est-à-dire, la faculté d'apercevoir

les objets serait une faculté passive; mais celle de juger en se rendant compte de ses jugemens, de raisonner, de distribuer les idées dans un certain ordre, d'imaginer, c'est-à-dire, d'imiter la nature, seraient vraiement actives dans le sens où nous l'entendons ici; car, dans un autre sens, les détails que l'on trouvera dans le dernier article touchant l'imagination, feront voir que cette faculté prend tour-à-tour les deux caractères. L'ame, quand elle aperçoit, ne fera que sentir, que recevoir une impression, comme quand elle reçoit des sentimens d'amour ou de haine, de crainte ou d'espérance, de peine ou de plaisir; et ce ne sera que quand elle se donne des idées et des sentimens, quand elle les admet ou les rejette; quand elle les fixe, les décompose, les compare, les met en ordre: que l'on pourra dire qu'elle agit, qu'elle opère réellement. Mais, en établissant une semblable hypothèse qui me paraît d'ailleurs assez plausible, comment fixer les limites qui séparent l'exercice actif de nos facultés pensantes de leur exercice purement passif? N'y a-t-il pas en ceci, comme dans bien d'autres choses, cette gradation imperceptible que nous avons lieu d'observer si souvent? Les perceptions ne restent guères isolées dans notre esprit; il commence tout aussitôt à les combiner, à juger, à raisonner; nos premiers jugemens sont, pour ainsi dire, liés à nos premières sensations. Dira-t-on que c'est le concours de la volonté qui détermine l'activité de l'esprit? Alors ou il faut que les premiers jugemens, les premiers raisonnemens de l'enfance soient passifs, ainsi que grand nombre d'autres que nous faisons cha-

que jour, ce qui me paraît très-difficile à admettre : ou il faut établir que l'exercice de notre volonté commence en même tems que celui de notre intelligence, et que le développement et l'accroissement de ces deux facultés, marchent, pour ainsi dire, de front; que par conséquent nous exerçons notre volonté beaucoup plus tôt et beaucoup plus souvent que nous ne le croyons; attendu que nous n'avons pas plus la conscience de toutes nos *volitions*, que nous n'avons celle de toutes nos perceptions ou idées, et que, d'ailleurs, l'habitude met en cela, comme dans tout le reste, cette prodigieuse facilité et cette rapidité qui nous dérobent, à nous-mêmes, nos propres opérations. Cette supposition n'est certainement point destituée de vraisemblance; mais il ne sera pas non plus absurde de supposer que l'esprit humain, en qualité d'agent qui s'exerce sur lui-même, est la seule cause efficiente et productrice de ses idées quelconques; que son action a besoin, à la vérité, d'être excitée par des causes occasionnelles; et que les impressions extérieures, les reminiscences fortuites, les déterminations de la volonté, font tour-à-tour, envers lui, l'office de causes occasionnelles; avec cette différence néanmoins que la seconde et la troisième de ces causes, c'est-à-dire la mémoire et la volonté, se trouvent intimement unies, et, pour ainsi dire, indentifiées à la cause productrice par un phénomène aussi admirable que tant d'autres, unique, peut-être, dans le système de l'univers connu, et dont le premier principe nous est aussi caché que le sont tous les ressorts de la nature.

Ce ne sont là que des doutes que je me propose à moi-même ; bien éloigné d'une affirmation quelconque, et intimement persuadé que, si tout nous prouve, à chaque instant, notre faiblesse et notre ignorance, rien ne nous la fait mieux sentir que cette impossibilité de nous connaître à fond nous-mêmes ; les premiers principes de notre existence, de la vie, de la génération, de la pensée, du sentiment etc., tout nous est également inconnu, tout est caché à nos yeux sous un voile impénétrable. Les questions de la nature de celle que nous venons de discuter, tiennent à un cheveu ; il ne faut pas trop le secouer, sans quoi le fil se casse *. Réduisons la psycologie à ce qu'elle peut et doit être effectivement ; à une science fondée, comme la physique, sur des observations, et qui roule, comme elle, sur des faits, ou, pour mieux dire, sur des phénomènes. Ces connaissances là sont proprement notre gibier (pour parler le langage de Montagne) ; notre esprit y trouve de quoi mordre, et peut en extraire une nourriture substantielle.

Comme l'on ne saurait disconvenir que les êtres, seuls agens et seules causes efficientes que nous apercevions dans l'univers, ne peuvent agir sans produire des effets quelconques, et qu'en revanche ils ne peuvent produire aucun effet sans agir, c'est-à-dire, sans déployer leur activité ; comme nous observons, en outre, que cette action n'est point essentielle aux facultés, puisque ces facultés mêmes peuvent rester dans l'inaction, sans qu'elles cessent, pour

---

* *Chi troppo si assottiglia, si scavezza.* Petrarca trionf.

cela, de coexister essentiellement avec le sujet auquel elles appartiennent; comme il n'est pas douteux, d'ailleurs, que l'action ou l'opération ne soit absolument distincte de l'effet qui en résulte; il s'ensuivra nécessairement que l'on ne doit pas confondre ces différentes choses; mais que l'on doit distinguer entre les agens, les puissances ou les facultés dont ils sont revêtus, leurs opérations et les effets qu'ils produisent. Or, si cela est vrai, si apercevoir, juger, raisonner, penser, en un mot, est toujours une opération; il faut de nécessité, ou que nous considérions ces perceptions, idées et notions quelconques, comme des opérations de notre esprit, ou que nous ne les envisagions que comme matériaux et résultats tour-à-tour de ces mêmes opérations; reste à savoir, si penser, connaître et sentir, que l'on pense et que l'on connaît, ne sont qu'une même chose; ou bien, si l'on doit regarder la pensée comme l'opération de l'être pensant, la connaissance des choses et la conscience que nous en avons, comme des effets qui en résultent; à peu près comme les notions que nous communiquons aux autres, c'est-à-dire, comme cette connaissance qu'ils acquièrent par la communication, est un résultat de l'opération que nous faisons en leur parlant et en les instruisant. Tout cela me paraît très-difficile à résoudre et à déterminer; plus on y réfléchit et plus on s'y perd. Quoiqu'il en soit, il me semble que l'on peut très-bien définir l'*idée*, en disant, d'après l'étymologie du mot, que c'est la représentation des choses, à peu près comme les signes naturels sont représentatifs des idées mêmes. On entend

communément par *image* la représentation des objets sensibles et matériels, retracée par la mémoire. Toutes nos premières idées nous viennent par les sens; les organes extérieurs transmettent les impressions reçues au *sensorium* commun; cette transmission est aussi admirable qu'incompréhensible. Un fluide vital, des esprits animaux, sont vraisemblablement les ministres de nos sensations. On place communément dans le cerveau l'organe de la pensée, et dans le cœur le siège matériel de nos affections.

La définition que nous venons de donner des idées ne serait pas complette, si l'on n'y ajoutait encore quelques éclaircissemens. Dans l'usage ordinaire et dans les traités de métaphysique même, tantôt l'on distingue la sensation de l'idée ou de la perception qui l'accompagne, tantôt on les confond ensemble. L'usage rend très-plausible cette seconde manière de s'énoncer, lorsqu'il n'est question que de s'entendre, mais elle devient aussi ambigue qu'inexacte, chaque fois qu'il s'agit de développer la génération de nos idées. Quelques auteurs ont pris plaisir à confondre ces deux modifications, dont l'une affecte les sens et l'autre l'entendement, dans l'intention d'étayer un systême que la vraie philosophie laisse de côté, ainsi que bien d'autres; et cela parce qu'elle s'arrête toujours au point où le flambeau de l'observation et celui de l'analogie cessent de l'éclairer, tandis que l'esprit de secte s'efforce vainement de rompre ces barrières fatales. D'un autre côté, la liaison nécessaire et la simultaneité constante de ces deux manières d'être, les identifie en quelque

sorte à nos yeux; et le besoin continuel que nous avons de formules abrégées et de signes réciproquement substitués les uns aux autres, autorise jusqu'à un certain point l'usage alternatif que l'on a coutume d'en faire, usage dont on rencontrera plus d'un exemple dans ce petit écrit. Il est néanmoins très-essentiel de distinguer l'ébranlement de nos fibres, ou l'impression des objets extérieurs sur elles, de la perception qui en résulte dans l'ame ; et l'on ne saurait douter que cette perception ne lui appartienne uniquement, quoiqu'elle ne puisse exister sans une vibration occasionnée dans nos sens par la présence d'un agent quelqu'il soit, ou renouvelée dans les fibres du cerveau par des causes d'un autre genre.

L'on a observé avec beaucoup de justesse, que la netteté de nos perceptions n'est nullement proportionnelle à la vivacité de nos sensations proprement dites. De plus, il est certain que la perception réagit sur la sensation actuelle par le ministère de l'attention, et souvent avec toute la force combinée des différentes perceptions que la mémoire a conservées dans un état d'association plus ou moins intime. L'expérience de tous les jours prouve encore que, quand cette perception se reproduit avec une certaine énergie, c'est-à-dire que, quand l'image qui nous retrace des sensations connues, parvient à un dégré d'intensité et de durée, elle augmente à un tel point l'ébranlement du *sensorium*, qui lui a donné lieu, qu'elle le convertit en une véritable sensation qui, toute illusoire qu'elle est, n'en est pas moins funeste à la raison. L'on dirait que la vibration

qui, dans l'ordre des sensations ordinaires, commence par les organes extérieurs, et se propage jusqu'au cerveau, dans le cas dont il s'agit, rétrograde en sens contraire.

Apercevoir, sentir physiquement, et, j'ajouterai, sentir moralement, sont donc trois modifications de notre être bien distinctes l'une de l'autre. Il paraît même qu'on ne devrait pas appliquer indistinctement le mot *sentir* aux vibrations de nos organes et aux affections morales. Toute perception, quelque simple qu'elle nous paraisse, est toujours composée de deux perceptions, pour ainsi dire, élémentaires; la première consiste dans la connaissance que nous avons d'une sensation qui nous affecte; la seconde est une notion plus ou moins distincte de l'objet, ou du moins de son existence. Il est vrai que ces deux élémens se confondent dans l'acte intuitif de l'intelligence, et que l'attention seule nous les fait distinguer. Aussi le langage, qui nous force à décomposer nos pensées, ne nous permet point de rendre compte de nos sensations, autrement qu'en disant par exemple: *j'aperçois une prairie charmante; j'entends le son agréable d'une flûte; la chaleur du soleil m'incommode*, etc.

L'ame aperçoit donc des sensations et par leur moyen, ou plutôt en elle, des objets extérieurs qui les produisent. Elle aperçoit, comme dans un miroir, ses propres modifications, c'est-à-dire, ses sentimens et ses idées; elle a la perception de ses perceptions, puisqu'elle les définit et qu'elle en assigne les différens caractères. Agent incompréhensible et peut-être le plus admirable de tous à ses propres yeux, je dirais qu'elle rencontre tour-à-tour, en elle-

même, de quoi s'énorgueillir et de quoi s'anéantir, si ces termes n'étaient trop arbitraires et trop relatifs, pour s'en servir en pareil cas. Nous ne nous étendons pas davantage, pour le moment, sur ce qui concerne la sensation, l'image, l'idée prise dans une acception plus limitée et la reminiscence proprement dite; nous proposant de ramener le lecteur à ce même sujet, lorsque sa liaison avec quelqu'un de ceux que nous traiterons dans les articles suivans, semblera l'exiger.

## ARTICLE II.

### *DISTINCTION DES IDÉES.*

L'on a fait différentes classifications de nos idées; mais il me semble que l'on n'a pas traité ce sujet avec plus de précision que bien d'autres. Voici les distinctions qui me paraissent les plus naturelles.

1.° La première est fondée sur l'objet de nos idées; sous ce rapport, nous en formerons deux classes; l'une renferme les idées matérielles ou corporelles, ou physiques, que l'on appelle de préférence, idées sensibles ou sensations, parce qu'elles nous sont fournies par les sens extérieurs. L'autre contient les notions spirituelles ou intellectuelles, que nous acquérons directement par ce sens intérieur que l'on nomme *conscience* dans le langage philosophique, mais que nous ne saurions obtenir, sans la première intervention des organes corporels, ou

de ce que l'on appelle communément les sens; car l'ame ne se sentirait pas elle-même, si les sens ne lui fournissaient des occasions propres à développer ses facultés.

2.° Toutes nos idées, quelqu'en soit l'objet, sont, d'après notre manière de concevoir, ou concrètes, singulières, individuelles; ou abstraites, et par conséquent générales. Nos sens corporels, notre sens intérieur, ne nous procurent que des idées de la première classe, c'est-à-dire concrètes ou individuelles. Celles de la seconde sont l'ouvrage de notre esprit, qui travaille sur les premières: je les ai nommées abstraites et conséquemment générales, parce qu'il ne faut pas confondre l'abstrait avec le partiel. L'idée abstraite est originairement partielle; mais, pour obtenir le nom d'abstraite, il faut qu'elle soit tirée ou séparée du sujet, et appliquée successivement à plusieurs autres, en faveur de l'analogie que notre esprit découvre entre eux; il faut conséquemment qu'elle soit plus ou moins généralisée. Quand je décompose l'idée complexe d'une substance quelconque, les différentes idées simples que j'obtiens par le moyen de cette analyse, sont des idées partielles, des élémens de la notion complexe; et tant que je ne les détache point du sujet dans lequel je les considère, elles ne sont rien de plus; elles ne cessent point d'être sensibles. Car, si l'objet entier affecte mes sens, il faut bien que les parties dont il est composé, que ses qualités permanentes ou accidentelles, qui seules le rendent sensible pour moi, les affectent de même. Que si j'entreprends de fixer successivement mon atten-

tion sur elles, ce n'est qu'en vue d'acquérir par ce moyen une connaissance plus distincte du tout, dont la première perception ne saurait être que confuse pour mes faibles yeux, par cela même qu'elle est complexe. Or ces notions provenant d'un individu, d'un être déterminé et circonscrit, qui seul peut frapper mes sens, doivent être nécessairement concrètes et individuelles. Car, quoique nous ne prenions pas ici le mot *individuel* dans son acception rigoureuse, il n'en est pas moins vrai que les notions partielles et élémentaires d'un individu, sont des idées simples qui lui appartiennent aussi bien que l'idée complexe du tout; et ce n'est que quand nous sommes parvenus à les étendre, et à les généraliser qu'elles cessent d'avoir pour nous un objet déterminé; parce qu'elles embrassent pour lors tous ceux qui, pouvant se réunir sous un rapport fondamental, viennent se concentrer, pour ainsi dire, dans un seul foyer aux regards de l'esprit; de sorte que toutes les fois qu'il lui arrive de les considérer de nouveau avec quelque attention dans les individus, l'on dirait qu'il détache ce faisceau qui n'est plus pour lui qu'un simple rayon de lumière, afin de l'appliquer à l'objet qu'il examine. Il faut donc que, par une suite de comparaisons réfléchies, l'on parvienne à généraliser les idées partielles, pour en former de véritables abstractions; généraliser et abstraire n'est donc qu'une même opération de l'esprit; l'on n'y parvient qu'à force d'analyses *singulières* ou individuelles; dans ces analyses l'on sépare les idées, afin de les examiner l'une après

l'autre. Mais encore une fois, décomposer la notion complexe d'un être réel, séparer les différens élémens qui la composent, n'est point la même chose qu'abstraire; ce n'est tout au plus qu'un commencement d'abstraction. Il faut bien distinguer ces deux opérations, si l'on ne veut s'exposer à tout confondre.

3.° La troisième distinction a lieu entre les idées ou notions simples, et les idées ou notions complexes. Quand on parle de simplicité dans nos idées, l'on n'a en vue que leur objet. Car, à proprement parler, il n'y a aucune de nos perceptions * qui ne soit simple: puisque quelque composé que soit un objet, l'opération par laquelle notre esprit le conçoit, est unique. Nos idées simples sont de deux espèces; la première renferme nos sensations primitives, et pour ainsi dire élémentaires; comme celles des couleurs particulières, du froid, du chaud et ainsi de suite. La seconde contient les dernières abstractions de notre esprit; telles sont les idées d'unité, d'espace, de tems, d'étendue, d'existence, de qualité, de sensation, etc. etc. Nous reconnaîtrons de même dans les idées complexes deux ordres principaux de composition. Le premier embrasse tous les faisceaux d'idées, dont la nature nous présente le modèle dans la composition des corps. Les groupes que nous sommes conduits à former de nous-mêmes, appartiennent au second ordre; ce dernier admet plusieurs dégrés, et par conséquent plusieurs subdivisions.

* D'Alembert, mélanges philosophiques. Tome II, élémens de philosophie.

Mais, si l'on a égard à l'ordre de leur formation, nous pouvons les diviser en deux grandes espèces. La première comprend celles, dont l'étendue ne dépasse point les forces naturelles de notre esprit,* et dont tous les élémens peuvent être saisis par un seul de ses regards. Les idées complexes de cet ordre, étant soumises à l'intuition directe de l'esprit, peuvent être immédiatement aperçues, comparées, et même expliquées sans le secours des signes artificiels*.

La seconde espèce renferme toutes celles, dont il ne peut pas saisir intuitivement l'ensemble, mais seulement le signe représentatif de leur composition; ce ne sera donc qu'en se retraçant la suite des signes intermédiaires qu'il a associés, et, pour ainsi dire, fondus dans cette expression abrégée qu'il parviendra successivement à saisir les élémens de l'idée complexe, représentée par les signes mêmes.

Nous ne devrions peut-être pas passer sous silence une

---

* Cette dernière distinction est presque tirée mot à mot du livre qui a pour titre : *des signes et de l'art de penser, considérés dans leurs rapports mutuels, par le C.n De-Gérando.* Cet excellent ouvrage, qui contient la théorie la plus lumineuse des idées complexes, ainsi que l'analyse la mieux développée des signes et de leurs propriétés, est fait pour inspirer, même à d'autres égards, la plus grande estime pour son auteur. Qu'il daigne en recevoir ici un faible témoignage, et qu'il pardonne à la liberté que nous prenons d'être quelquefois d'un avis, du moins en apparence, contraire au sien. Cette liberté n'est fondée que sur le désir de connaître la vérité; peut-être même sur ce que nous n'avons pas su saisir dans quelques endroits le véritable sens de ses paroles.

quatrième distinction à établir entre les idées objectives, et les idées que Locke comprend sous le nom d'archétipes. Mais cela nous entraînerait dans des discussions que les bornes prescrites à ce petit ouvrage nous interdisent.

Le sujet de ce chapitre nous conduit à quelques remarques essentielles, qui lui appartiennent du moins indirectement. La première consiste à relever deux méprises, dans lesquelles il me paraît que l'on tombe assez souvent; l'une est de confondre le spirituel avec l'abstrait; l'autre est de ne pas distinguer assez le matériel d'avec le sensible. Je crois que l'équivoque, ou la double acception du mot *intellectuel*, donne lieu à la première, et que celle du mot de *sens* peut être cause de la seconde. En effet, l'on donne souvent le nom d'intellectuelles aux idées abstraites, parce qu'elles sont l'ouvrage de notre entendement, et aux notions spirituelles, parce que nous ne connaissons réellement d'autre substance de ce genre, que notre esprit, c'est-à-dire notre ame. Ce n'est que par analogie que nous jugeons des facultés intérieures des animaux, et que nous soupçonnons la possibilité de l'existence d'autres esprits entièrement séparés de la matière; substances qui occupent peut-être le dernier dégré de l'échelle des êtres créés; comme la matière brute et non organisée semble en former le premier échelon. D'un autre côté, le mot de *sens* nous rappelle si souvent l'idée de la matière et des corps qui agissent sur les organes de nos sens extérieurs, que nous oublions qu'il existe en nous un sens intime

ou intérieur, un sixième sens, dont le témoignage, d'accord avec celui des sens proprement dits, nous fournit les premières notions spirituelles, comme ceux là nous fournissent les premières idées matérielles. Les seules impressions qui nous viennent du dehors, jointes à celles que produisent les différentes parties de notre corps, en agissant les unes sur les autres, suffisent à la vérité, non seulement à réveiller en nous des idées, mais même à nous avertir de notre propre existence matérielle. Jamais toutefois elles ne pourraient aller plus loin; jamais notre esprit ne saurait acquérir l'idée d'un autre ordre de choses, s'il n'était pas à même de comparer ses propres modifications, avec celles du corps, auquel il est identifié, les opérations de l'un avec les opérations de l'autre. Or, comment pourrait-il faire cette comparaison, s'il ne se sentait lui-même? c'est-à-dire, si le sens intérieur ne commençait à lui révéler ce que les sens extérieurs ne peuvent lui apprendre? Il est vrai, comme nous l'avons déjà remarqué, que notre intelligence ne se soupçonnerait pas elle-même, pour ainsi dire, si les organes extérieurs ne lui fournissaient des matériaux, et des sujets propres à exercer ses forces, et à les mettre en mouvement; mais, jamais les organes ne peuvent lui fournir l'idée de sa propre action, celle des sentimens d'amour ou de haine, celle des peines et des plaisirs qu'elle éprouve indépendamment de toute opération, ou modification corporelle; sentimens, dont elle se forme si bien une idée, qu'elle parvient à en faire l'analyse la plus délicate. Nos sens corporels, ministres des impressions phy-

siques et matérielles, ne sauraient nous communiquer directement des idées d'une autre nature; et ces mêmes idées ne peuvent être extraites de la matière par le moyen de l'abstraction, puisque nos facultés intellectuelles qui en sont l'objet, n'ont rien de commun avec les propriétés, que nos sens nous font découvrir dans la matière; que même ces différentes qualités semblent impliquer contradiction, et s'exclure mutuellement dans un même sujet. Si nous avons donc des notions d'une espèce différente, quelques vagues et indéterminées qu'elles puissent être, il faut bien avouer que nous les tirons d'une autre source. Leur imperfection ne prouve autre chose que celle de notre sens intérieur, qui se borne à nous révéler l'existence des objets intellectuels, sans nous en découvrir davantage; à peu près comme les sens extérieurs nous laissent dans l'ignorance des premières qualités et de l'essence des corps. Mais comme ceux-ci toutefois nous disent bien plus de choses, et qu'ils nous parlent les premiers; il est naturel que, saisissant les rapports d'analogie qui existent en si grand nombre entre le système physique et le système moral, nous tirions du plus connu et de celui qui fixe le plus notre attention, des termes de comparaison, c'est-à-dire des images et des figures que nous appliquons à ce qui se passe dans l'autre.

Il résulte de ces réflexions que nous devons distinguer un sensible matériel, un sensible que nous nommerons spirituel ou moral, et un abstrait et générique que nous tirons de tous les deux. Le sensible domine dans les notions directes, l'abstrait et général dans les notions réfléchies.

L'objet des idées abstraites et générales peut être regardé comme spirituel ou comme matériel, selon la nature du système, auquel se rapportent les idées que l'on a généralisées par le moyen de l'abstraction. Mais dans quelle des deux catégories faudra-t-il placer les notions de *substance*, d'*unité* et de *multiplicité*, de *qualité*, de *rapport*, de *loi*, de *permanence*, de *changement*, d'*action*, de *cause* et d'*effet*, *etc. etc. etc.*? Je réponds que, si nous concevons de pareilles idées d'une manière tout-à-fait absolue et générale, pour lors elles doivent former à cet égard une troisième classe, dont l'objet sera mixte, ou pour mieux dire, indéterminé, parce qu'il est également applicable à ceux que renferment les deux autres: que si nous les considérons dans un état de généralité secondaire, et subordonnée, c'est-à-dire relativement au système physique ou à l'ordre moral, pour lors il me semble que le système, auquel on rapporte ces notions, doit en déterminer l'objet; et qu'à plus forte raison il devra le fixer, lorsque nous considérerons ces mêmes idées dans un état de *singularité* ou d'*individualité*, ou même, si l'on veut, d'*appartenance* à l'individu. Mais, me répliquera-t-on peut-être, comment l'idée du tems, celle des nombres, des rapports et des lois peuvent-elles être jamais considérées comme matérielles? Je répondrai qu'elles peuvent l'être quant à leur type et à leur objet, lorsque celui-ci est directement matériel ou tout au moins appartenant à la matière. Mais on ne voit point des rapports, on ne les touche pas! non certainement, mais l'on voit et l'on touche

le sujet et les termes d'une relation quelconque entre les corps et ce n'est que d'après ses propres perceptions, occasionnées par la sensation corporelle, que l'esprit juge et conclut. Comment sans cela pourrait-il jamais saisir l'égalité de deux corps ou leur inégalité, les analogies ou les différences qui se manifestent entr'eux? Comment pourrait-il se former des idées abstraites d'égalité, d'identité ou de leurs contraires? C'est bien aussi l'inspection d'un fait, la vue d'une action qui lui donne des idées de cause et d'effet. La véritable origine de toutes ces idées est donc dans nos sens; sans leur intervention, l'ame ne pourrait se les donner; et puisqu'après les avoir tirées d'une pareille source, elle les applique de nouveau à ces mêmes corps qui les ont excitées en elle par le ministère des sens, il est évident que leur objet, en dernière analyse, doit être corporel ou physique. Les notions d'étendue, d'impénétrabilité, de pesanteur, d'élasticité, sont, d'après ce que nous venons d'établir ci-dessus, des idées partielles, tant que nous ne les considérons que dans l'individu; elles deviennent abstraites, dès que nous les généralisons jusqu'à un certain point. Dirons-nous que l'objet des ces idées n'est point matériel ou corporel, parce qu'effectivement nous ne voyons, ni ne touchons l'étendue, la solidité, la pesanteur, mais seulement des corps doués de semblables propriétés? Ce sont néanmoins ces propriétés seules qui nous les rendent sensibles, et qui nous les font apercevoir. Or, n'est-ce pas à la connaissance de ces modes, de ces attributs, que se lie intimement la connaissance des rapports? et n'est-ce

pas dans cette double connaissance que se trouve renfermée toute celle que nous pouvons acquérir, touchant les êtres qui nous environnent ? Que serait l'idée de l'espace, si nous ne la rapportions au lieu qu'occupent les corps, et à l'enceinte qui les circonscrit ? Que serait l'idée du tems, si nous ne le rapportions à une suite de faits, de mouvemens et d'actions, ou corporelles ou du moins sensibles, que le tems mesure ou qui sont la mésure du tems? Quant aux nombres et aux caractères algébriques, il est clair que nous les appliquons à des quantités réelles et sensibles, ou que nous opérons simplement sur des signes qui ne le sont pas moins. Donc, de pareilles idées se rapportent toujours à un type matériel ou du moins sensible. Mais quand des idées, du genre de celles que j'ai désignées les premières, nous seront transmises originairement par le sens intime, et que par conséquent elles auront rapport au système de nos facultés intellectuelles et morales, je dirai pour lors que l'objet en est spirituel ou moral, sans cesser d'être sensible ; et cette seconde assertion sera fondée sur un raisonnement analogue au premier, et sur la distinction que j'ai établie, dans le cours de ce chapitre, entre deux espèces de sensible.

Je sens bien qu'une pareille théorie aura de la peine à trouver grace auprès de certains métaphysiciens qui distinguent l'*objectif* du *subjectif*, en donnant à ces deux mots une valeur toute particulière, et qui prennent des biais et des détours aussi profonds qu'ingénieux pour reproduire, avec quelque modification, l'hypothèse Cartésienne des idées

innées, revêtue de l'appareil imposant d'une foule de termes scientifiques. Quant à moi, pour qui toute doctrine *transcendentale* est vraiment *transcendente*, c'est-à-dire au-delà de ma portée, sans entrer dans des discussions et dans des controverses, auxquelles je ne suis nullement propre, je me bornerai à exposer briévement mon opinion sur ces deux points, en la donnant, non pour bonne, mais pour mienne, selon l'expression d'un écrivain aussi célèbre qu'original.

1.° L'objectif de nos idées n'est autre chose que leur type, c'est-à-dire la chose conçue ou représentée. Ce type peut être spirituel ou corporel, quoique l'idée même soit toujours spirituelle par sa nature, il peut être extérieur ou intérieur, réel ou imaginaire. Le *moi*, l'être qui conçoit, l'ame, en un mot, sera donc, ainsi que tout ce qui lui appartient, un type, un objet de ses propres idées, aussi bien que ce qui est hors du *moi*. La connaissance que nous obtenons des choses, est en raison composée de leur nature et de celle de notre *sensorium*, sur lequel elles agissent, et qui fait partie, aussi bien qu'elles, de ce grand ensemble, que l'on nomme l'univers. Cette loi, *que le mode et l'intensité des effets est en raison composée de l'activité de l'agent et des dispositions du sujet*, est une loi très-générale. Les objets extérieurs doivent être considérés comme agens, relativement à nos sens. La sensation, ou plutôt le *sensorium*, modifié de telle ou telle manière, est le sujet sur lequel l'esprit opère. Voilà du moins comment il me paraît que l'on peut concevoir cet admirable phénomène qui nous

met en communication avec tout ce qui existe; je dis, il me paraît, car nous avons vu, dans le premier article, qu'il est impossible de resoudre le problème avec certitude.

Les propositions que nous venons d'énoncer, excluent également l'*idéalisme* absurde et le *réalisme* présomptueux. Peut-être ne voyons-nous pas les choses telles qu'elles sont réellement; mais du moins nous les voyons d'une manière constamment subordonnée à notre organisation, constamment relative à nos besoins; et ces apparences dont jouit notre esprit, sont toujours produites par des causes permanentes qui agissent uniformément.

2.° Il m'est impossible de concevoir mes propres idées autrement que comme des actes de l'être pensant, ou comme des modifications de cet être même, qui résultent de ses propres actes et de l'impression des agens extérieurs. D'après cela, je ne saurais jamais comprendre, comment des opérations ou même des modifications, qui ne sont autre chose que des effets, peuvent être innées. Les modes, non accidentels ou contingens, mais permanens et nécessaires, tels que certaines facultés, certaines tendances ou dispositions, sont sans doute innés dans l'être intelligent, puisqu'ils en constituent l'essence. Mais que peut-on voir dans l'idée ou dans la notion, si ce n'est un simple résultat de l'exercice et de l'application de ces facultés mêmes? Or ne leur faut-il pas un sujet sur lequel elles puissent exercer cette action? et quel sera ce sujet, si ce n'est la sensation, comme nous l'avons déjà dit; et par qui cette sensation sera-t-elle transmise, si ce n'est par les organes des sens? Comment donc

l'idée ou la notion ne sera-t-elle pas (du moins dans son origine) acquise ou produite par leur moyen? Et quand l'ame, se repliant sur elle-même, apprendra à connaître son existence et ses attributs, cette connaissauce ne sera-t-elle pas un produit de la réflexion qui s'exerce sur les sensations que j'ai nommées intimes ou intérieures? et ce sens intime n'aura-t-il pas mis en jeu, ainsi que nous l'avons indiqué dans l'article précédent, par les actes ou par les modifications que les sens extérieurs auront occasionnées dans la substance pensante, et qui ont donné lieu à celle-ci de se sentir et de se reconnaître. Or, toutes ces différentes idées, quelqu'en soit l'objet, corporel ou intellectuel, peuvent-elles être innées, c'est-à-dire préexistantes à une acquisition, à une première apparition qui se fait sentir à chaque instant? Comment saurait-on implicitement des choses que l'on ignore par le fait? Qu'est-ce que des notions antérieures à toute expérience, mais qui ont besoin de cette expérience pour se développer? Comment d'ailleurs pouvons nous savoir que nous les possédions déjà? Si cela était, ces notions se présenteraient à l'esprit comme autant de reminiscences. Si l'ont veut être de bonne foi, l'on conviendra que l'on a tout appris, l'on verra que ce titre d'*empirisme* que quelques auteurs affectent de donner à l'observation et à l'expérience, n'empêche pas qu'elles ne soient pour les hommes la source de toutes les connaissances; et l'on se glorifiera d'être *empirique*, dans le sens véritable et primitif de ce mot.

Le philosophe, en distinguant le monde physique et

matériel d'avec l'intellectuel et moral, ne voit dans ces deux systêmes qu'une différence essentielle de facultés, de modes et d'opérations : d'où l'on doit raisonnablement conclure des essences de nature différente. Quant aux fréquentes analogies que l'on découvre entre l'un et l'autre, s'il en déduit une partie de ce que ces systêmes ont de commun dans leur base, il voit bien que le reste ne tient qu'à notre manière de concevoir, ou d'acquérir des connaissances, sur-tout à la constitution physique de nos signes qui réagissent si constamment sur la pensée. Il avoue d'ailleurs ingénument, que la nature de l'esprit lui est encore moins connue que celle de la matière; et, pénétré de son ignorance, il sourit en jetant les yeux sur tant d'hypothèses, que de grands génies ont enfanté pour se soulager.

## ARTICLE III.

### *DES ABSTRACTIONS.*

La définition que nous avons donnée des idées abstraites, nous conduit naturellement à quelques réflexions sur les caractères qui les distinguent, et sur la manière dont nous les employons; mais la distinction que nous venons d'établir entre le matériel et le sensible, entre le spirituel et l'abstrait, semble exiger, qu'avant toutes choses, nous commencions par l'appliquer aux différens objets de nos connaissances. Sous ce double rapport elles pourraient se

distribuer en trois grandes classes. La première n'aurait en vue que les propriétés de la matière, la structure des corps, leurs mouvemens, les phénomènes qu'ils nous présentent, et ce que l'on appelle communément les lois de la nature; physique générale, expérimentale et raisonnée, histoire naturelle, chimie, agriculture, physiologie, médecine, arts de toute espèce, en tant qu'ils employent des moyens, ou instrumens mécaniques, se rangent dans cette classe, dont l'objet est purement matériel ou corporel. La seconde traiterait de nos facultés intellectuelles, de nos affections morales, des rapports que la société met entre les hommes, et embrasserait tous les faits qui appartiennent à l'histoire: elle renfermerait dans son cercle la psycologie, la logique, la législation, l'histoire civile et littéraire, l'éloquence, la poësie, etc. etc. L'objet de celle-ci est en partie spirituel ou moral, et en partie mixte. La troisième ne roulerait que sur des abstractions, et se réduirait à l'ontologie, à l'algèbre, et à la géométrie pure; son objet n'est proprement ni spirituel, ni matériel; mais il se déduit, ou pour mieux dire, il s'extrait des deux autres, et le plus souvent du second. Cette classification s'entrelasserait sans peine avec les autres, dont l'utilité est reconnue.

Nous avons remarqué ci-dessus, que le sensible proprement dit, est toujours *concret* ou individuel; car nos sens ne peuvent être affectés que par des individus, c'est-à-dire par des êtres qui seuls existent réellement. Nous avons établi conséquemment que l'abstrait est toujours plus ou moins

générique. Or, si nous voulions suivre le progrès de nos connaissances dans leur passage du sensible à l'abstrait, nous apercevrions aisément que la métaphysique pure et l'algèbre, contenant les dernières et les plus générales abstractions de l'esprit humain, se trouvent placées à une des extrémités de cette ligne; tandis que l'autre est occupée par la connaissance des faits historiques particuliers, tels que ceux qui nous transmettent le souvenir des hommes célèbres. Si l'on voulait adopter le symbole connu d'une pyramide, les premières des ces vérités en formeraient la pointe, les secondes se trouveraient placées au dernier socle de la base. Je place, à ce premier échelon, les faits historiques particuliers, et non les phénomènes que nous observons dans les corps, par une raison qui, peut-être, n'a pas besoin d'être expliquée, mais qui, néanmoins, se trouvera développée dans le cours de cet essai.

Après avoir assigné aux abstractions la place qu'elles doivent occuper dans l'empire des sciences, il serait à propos d'examiner les différens dégrés d'influence qu'elles exercent sur ces différens recueils ou systêmes raisonnés de nos conaissances, c'est-à-dire, de déterminer jusqu'à quel point elles s'amalgament avec les différentes combinaisons de nos idées, et avec les différentes formules auxquelles nous avons recours pour les énoncer. Mais cette matière a été traitée avec trop de profondeur et d'étendue, par *Locke*, par *Condillac* et, en dernier lieu, par le citoyen *De-Gérando*, pour qu'il nous reste autre chose à proposer, que quelques réflexions qui peuvent servir tout à la fois de supplément

et de résumé. Nous commencerons d'abord par entrer dans certains détails propres à éclaircir la nature des conceptions abstraites ; nous indiquerons ensuite, avec plus ou moins de rapidité, leurs nuances, leur emploi, leur utilité et les inconvéniens attachés à l'abus que l'on en fait.

Les notions abstraites n'ont jamais directement pour objet les êtres ou les substances, mais seulement leurs modes, c'est-à-dire leurs quantités ou grandeur, leurs qualités, leurs puissances, leurs opérations, leurs rapports, les lois qui président à l'action des causes et à la production des effets. Si la notion d'animal, par exemple, est abstraite ou générale, c'est qu'elle est fondée sur l'assemblage de certaines conditions fondamentales, de certaines propriétés essentiellement communes à tous les animaux. D'où il résulte un caractère dominant, également propre à les rassembler tous dans un même règne, et à les distinguer des autres corps qui appartiennent à d'autres divisions. Et c'est ce caractère générique qui nous fournit une notion générale et complexe, à laquelle nous avons attaché le signe d'*animalité*. Tel est le point de vue, sous lequel nous avons formé des notions d'êtres généraux, et créé leurs signes représentatifs, dont nous faisons une application continuelle dans les raisonnemens les plus communs. Cette même tournure d'esprit nous a fait concevoir des idées générales de formes, de couleurs, de force, de mouvement, de beauté, de sagesse, de vertu, de vice etc. L'abstraction que fait notre entendement à cet égard, repose sur la même base que celle qui a lieu dans la classification des genres et des espè-

ces, et nous conduit à d'autres classifications dont l'esprit est le même, et qui ne varient que dans leur objet. Que si à force d'en faire le sujet de leurs méditations, il est arrivé aux anciens philosophes de personnifier, dans leur langage, les qualités des êtres, de concevoir des essences et des formes, des *natures universelles*, etc.; l'on sait assez que cette erreur n'est qu'une suite du penchant invincible de notre imagination, à transformer en êtres réels, à vivifier en quelque sorte les objets qui fixent constamment notre attention; peut-être même tout cela n'était-il, dans l'ancienne école, qu'un simple abus de mots. Mais, après avoir renversé le préjugé scolastique de l'existence indépendante, il ne faudrait pas tomber dans l'extrême opposé, de n'envisager, dans les notions générales, que des fantômes créés par l'imagination. Il est donc important de remarquer que, si ce que nous appelons des modes et des attributs, n'existent point réellement comme substances séparées, ils ne laissent pas pour cela de coexister avec les substances auxquelles on peut dire qu'ils sont identifiés; et il ne faut jamais perdre de vue que, quoique les idées abstraites, telles que nous les concevons, ne soient qu'une création de notre esprit, elle n'en ont pas moins toutes leur premier fondement dans la nature même; sans quoi, elles ne seraient pour l'intelligence humaine qu'une source de richesses fictices, bien plus propres à l'égarer qu'à multiplier ses forces en abrégeant ses *travaux*.

Dans les abstractions j'envisage deux choses, leurs élémens, c'est-à-dire les notions générales, et leurs combi-

naisons, c'est-à-dire les jugemens et les raisonnemens abstraits; car l'on généralise les idées en saisissant des rapports communs ou entre les êtres, ou entre leurs modifications: l'on généralise les jugemens en saisissant les rapports de deux idées générales: on forme des raisonnemens de la même espèce, en liant de pareils jugemens ensemble. Mais il faut remarquer que ces élémens, c'est-à-dire les notions générales, sont toujours le résultat d'un raisonnement précédent, de sorte que les premières que nous acquérons, sont déjà le fruit d'un commencement de réflexion. La nature prépare notre esprit aux abstractions, comme elle l'achemine en quelque sorte à l'analyse. Elle en fait pour nous les premiers frais, en rendant nos sens susceptibles d'être affectés d'une manière différente par les corps qui nous environnent : ces différens témoignages de nos sens excitent en nous des idées partielles, qui sont le véritable germe des abstractions. Les premières ressemblances, les premières différences que nous découvrons entre les objets extérieurs, marquent, pour ainsi dire, nos premiers pas dans cette carrière vraiment intellectuelle, et nous tracent la route qu'il faut suivre; de nouvelles découvertes nous conduisent à de nouvelles abstractions, et celles-ci étendent de plus en plus la sphère de nos connaissances. Les êtres généraux que notre esprit a créés sans s'en apercevoir, deviennent des instrumens très-utiles pour comparer et découvrir les propriétés des êtres particuliers et réels, sur lesquels ils sont calqués, et dont, par un artifice aussi simple qu'admirable, ils reçoivent un caractère de représenta-

tion presque illimitée. Voilà comment se forment graduellement ces notions abstraites et générales , ces extraits de la pensée , ces expressions sommaires, quelquefois simples, souvent très-complexes , qui abrègent le discours, soulagent la mémoire, facilitent et multiplient nos combinaisons à l'infini. Chacune d'elles n'est que le résultat de plusieurs idées sensibles. C'est ainsi qu'en combinant sans cesse les abstractions avec les observations, les raisonnemens avec les expériences, l'entendement humain s'élève aux conceptions les plus claires, les plus hautes, les plus étendues et les plus fécondes auxquelles il puisse atteindre : c'est ainsi qu'il obtient ces propositions abstraites, ces vérités générales, que l'on peut comparer à des traits de lumière propres à éclairer un vaste horizon ; qui ont le grand avantage de la précision, et que leur réduction même rend aussi faciles à saisir qu'à retenir. On les nomme principes, et dans un autre sens on pourrait les nommer tous aussi bien termes et complémens, puisqu'ils sont tout à la fois le résultat et la source d'une foule de vérités particulières.

Observer attentivement, classer et lier ses observations, c'est réfléchir ; or l'on ne peut réfléchir sans analyser, et l'on ne peut étendre ses analyses, sans abstraire ou généraliser. Nous avons donc deux manières d'acquérir des connaissances, l'observation et l'abstraction ; la première sert de base à la seconde : la seconde sert de levier, de supplément, de compliment à la première. Nous ne pouvons faire de bonnes observations, ni en rappeler le souvenir, ni les disposer dans un certain ordre, et les réduire en système, sans avoir

plus ou moins recours aux jugemens, aux raisonnemens abstraits; et ceux-ci sont aussi nécessaires pour embrasser dans une certaine étendue les rapports des idées sensibles, que leurs formules plus ou moins générales le sont pour les exprimer, c'est-à-dire, pour les fixer dans notre mémoire et pour les communiquer aux autres. Réciproquement nous ne pouvons fonder nos abstractions que sur les matériaux fournis par l'observation (de quelque genre qu'elle soit); nous ne pouvons par conséquent ni les concevoir, ni les déterminer, ni les appliquer sans l'intervention des idées sensibles ou individuelles, quelqu'en puisse être l'objet *. Cela étant, il n'y a point de science ni spéculative, ni pratique, dans laquelle les abstractions n'aient plus ou moins de part, et à laquelle elles ne donnent, jusqu'à un certain point, l'existence et la forme scientifique; conséquemment la métaphysique qui les embrasse toutes, domine sur les

---

* Il ne faut point oublier ici l'acception des mots *individuel* et *concret abstrait* et *général*, telle que nous l'avons fixée plus haut, ainsi que la différence d'ordre, ou de système que nous avons établie entre le matériel et le spirituel, c'est-à-dire entre le physique et le moral, que je regarde tous deux comme sensibles, quand nous les apercevons *in concreto*; parce qu'ils ne cessent réellement de l'être que lorsque nous les considérons *in genere, seu in abstracto*, pour me servir des termes de l'école. C'est à dessein que je n'emploie que rarement le mot de *particulier*, et à cause de l'équivoque, à laquelle il peut donner lieu: car, l'on désigne souvent les idées, et les vérités moins générales, et pour ainsi dire, spécifiques, en les nommant idées et vérités particulières, ou de détail; tandis qu'on emploie le même mot *particulier*, pour exprimer des idées et des propositions individuelles.

autres sciences par sa nature, puisqu'elle en est, pour ainsi dire, la quintessence, que ses principes s'appliquent et s'entrelacent à toutes nos connaissances, enfin qu'elle en tient la clef et l'instrument universel, c'est-à-dire, l'art de penser et de raisonner. Les abstractions sont donc un des plus grands moyens dont l'intelligence humaine puisse disposer. Fondé sur l'impuissance où nous sommes d'embrasser simultanément beaucoup de choses d'un simple coup d'œil, ce produit de notre faiblesse devient le principe de notre force et la cause la plus efficace de nos progrès. Il est vrai que ce grand levier resterait dans l'inaction, s'il n'était mis en mouvement par la puissance admirable des signes, qui reçoivent eux-mêmes l'impulsion du premier ressort de la pensée, c'est-à-dire, de la liaison nécessaire ou fortuite de nos idées. Dans la suite infinie des opérations de l'esprit, les idées et les combinaisons de toute espèce s'entremêlent avec la rapidité de l'éclair; mais il n'est pas inutile de remarquer que de tant de syllogismes ou plutôt d'*enthimèmes* que nous fesons chaque jour, il n'y en a peut-être pas un seul qui ne renferme une proposition plus ou moins générale, et qui n'en suppose plusieurs autres. Chacun peut vérifier cette assertion, en s'examinant là-dessus. Notre langage est moitié abstrait, moitié figuré, ce qui est une preuve de son insuffisance; mais l'industrie qui le crée, guidée par la nature, sait tirer du sein de cette pauvreté même ses plus grandes richesses:

## ARTICLE IV.

### *CONTINUATION DU MÊME SUJET.*

J'ai remarqué ci-dessus que les notions abstraites, étant originellement partielles, ne portaient point sur les êtres, mais sur tous leurs modes, c'est-à-dire, sur la quantité et sur l'étendue, sur les qualités, relations et actions, sur les causes et sur les effets. J'ai observé que néanmoins une même base nous servait à établir des classifications de nature différente, ou, pour mieux dire, qu'un même esprit nous dirigeait dans la formation des unes et des autres, non obstant la diversité de leur objet. Effectivement, ces propriétés qui seules nous font sentir et apercevoir les êtres, ces puissances dont ils sont revêtus, qui seules les rendent agissantes à nos yeux, nous servent d'abord pour classer les êtres mêmes, pour les distribuer en genres, en espèces, etc. Ensuite notre esprit, venant à se replier sur ses premières abstractions, fonde sur les rapports aperçus entre les modes et sur leurs différentes nuances, de nouvelles classifications qui n'ont plus que ces modes mêmes pour objet. C'est ainsi que nous parvenons à classer les forces physiques et les facultés morales, les opérations qui en dépendent, et les lois qui les dirigent, les passions, les vertus et les vices ; et c'est ainsi que, découvrant par la suite de nouvelles différences entre ces modifications que leur analogie nous avait fait rassembler sous un même point de vue, nous venons à tracer de nouvelles lignes de démarcation entr'elles. Nous

ne reconnaîtrions d'autres bornes à cette série de divisions et de subdivisions formées pour notre usage, si ce n'est celles des *individualités*, c'est-à-dire, que nous ne nous arrêterions qu'au point où les noms génériques devraient cesser pour faire place aux noms propres, si cette limitation même de nos facultés intellectuelles, d'où naît le besoin de former des classes et des divisions, ne nous empêchait de les pousser plus loin. De sorte qu'il nous arrive peut-être, au dernier terme de nos recherches, ce qui nous était arrivé au début, c'est-à-dire, d'assimiler et de confondre des choses réellement hétérogènes, que les regards perçans d'une intelligence supérieure à la nôtre sauraient fort-bien distinguer. La subordination graduelle des différentes catégories où nous avons placé tous les objets connus, nous offre le premier plan de celle qui règne entre les idées abstraites ou générales, et que l'on observe de même dans cette longue suite de vérités qui en expriment les différens rapports, et qui appartiennent aux différens systêmes de nos connaissances. Mais, relativement à notre manière de concevoir, il existe encore, entre toutes ces notions et ces vérités, une autre sorte de gradation, que nous tacherons de saisir et d'indiquer.

Cette gradation s'observe d'abord entre les différens jugemens que nous énonçons chaque jour dans le commerce familier.

EXEMPLE

1.° Le commerce des femmes est agréable aux hommes.
2.° Le commerce des femmes est agréable à Philogéne.
3.° Le commerce d'Athénéïs est agréable à Philogéne.

La première proposition est abstraite et générale; la seconde et la troisième paraissent sensibles, concrètes, singulières ou individuelles; mais il n'y a que la troisième qui le soit parfaitement; car dans la seconde, l'un des deux termes *Philogéne* est individuel, l'autre est général. Nous fesons un usage fréquent de pareilles propositions, quand nous parlons de nous-mêmes et de nos semblables; il nous arrive fréquemment de considérer la suite de nos pensées, et de nos actions, l'ensemble de nos facultés, et de nos dispositions individuelles d'une certaine vue abstraite et générale. Nous disons, par exemple, que tel homme dans toutes les occasions a montré du courage, et de la prudence, ou bien qu'il n'est point propre à l'administration des affaires; qu'il est trop livré à ses plaisirs; qu'il semble que la fortune se soit opposée constamment à l'exécution de tous ses desseins; qu'il est très sensible aux offenses; qu'il aime passionnément la gloire, qu'il est volage en amour, inconstant en amitié, etc. etc.

Passons maintenant à ce qui regarde les sciences. Nous n'en trouverons pas une seule, même parmi celles dont les objets sont les plus sensibles, telles que la mécanique, l'optique, l'électricité, la théorie des fluides, la chimie, où les vérités ne soient conçues d'une manière plus ou moins abstraite et générale. Vous y verrez, que s'il est question des propriétés d'un métal quelconque, de l'or, par exemple, l'on n'y traite point du lingot A, ou de la particule B, mais de l'or en tant que métal pesant, fixe jaune, ductile, etc. etc. L'or n'est point un être général

et abstrait, comme la pesanteur, l'élasticité, la fluidité, la beauté, la bonté, la sagacité, etc. etc., puisqu'il existe réellement comme substance; il n'est pas non plus un corps singulier et vraiment individuel; mais ce que nous considérons en lui, c'est une collection de corps, dont la grandeur et la forme même varient jusqu'à un certain point, mais qui sont, ou du moins nous paraissent tous entièrement semblables, quant aux propriétés que nous avons rassemblées dans la notion composée que nous désignons par ce mot. C'est du même œil que nous envisageons les animaux, les plantes, en un mot, toutes les productions de la nature. Dans l'histoire naturelle il est toujours question de genres et d'espèces, et l'on n'y fait point la description d'un certain être, mais de tous ceux qu'une ressemblance parfaite à nos yeux fait comprendre dans une même classe: or les genres et les espèces ne sont que des abstractions. *Tamen hoc fit ob promiscuam rerum nàturalium in plurimis sub una specie similitudinem, ut si unam noris, omnes noris.* (Voy. *Bacon de aug. scient.*) Il n'y a que les astres qui, quoique classés parmi les étoiles, les planètes ou leurs satellites, nous forcent à les considérer chacun individuellement, et d'une manière *singulière.* Les monstres sont dans le même cas. Dans l'histoire civile et littéraire, il n'y a guères que les hommes illustres que l'on y traite comme les astres, ou comme les écarts de la nature. Quand il est question des peuples et des empires, ces termes collectifs de peuple, de nation, d'empire, de sénat, de comices,

d'armée et plusieurs autres, n'indiquent-ils pas la manière toujours un peu abstraite et générale, dont nous considérons tous ces individus qui ont réellement existé, ou qui existent, et qui sont circonscrits par le lieu et par le tems? Cela s'observe de même dans l'histoire des sciences et des arts.

Conséquemment à ce que nous venons de dire, ne pourrait-on pas distinguer plusieurs genres d'abstractions, et plusieurs nuances entre nos idées, dans leur passage de l'abstrait au sensible, ou pour mieux dire, du sensible à l'abstrait, de l'individuel au général?

Ou nous séparons de leur sujet par abstraction les qualités sensibles des corps, et les qualités intellectuelles et morales des êtres mixtes; ou nous dépouillons les corps de toutes leurs propriétés, pour ne plus y considérer que la quantité, l'étendue, la figure et le mouvement; ou considérant les êtres, tels qu'ils agissent sur nos sens et qu'ils se font connaître, nous les distribuons en classes pour notre commodité, d'après leurs analogies et leurs différences. Et dans ce dernier cas, quoique l'observation et l'expérience ne s'exercent jamais que sur des individus, la science repose néanmoins sur ces abstractions de genres, d'espèces, de variétés, etc. etc. Nous fesons encore quelque chose d'approchant, en employant souvent dans l'histoire, (comme nous venons de le dire) ces termes collectifs qui nous soulagent du poids immense des *individuations*; enfin dans ces histoires particulières que l'on nomme *vies*, il nous arrive ce que nous avons déjà remarqué dans le

discours familier; c'est-à-dire que, sans cesser de fixer notre attention sur les individus, nous ne laissons pas que d'en envisager souvent les facultés, les actions, les rapports d'une certaine manière plus ou moins abstraite, sous un certain point de vue plus ou moins général.

Voilà donc, 1.° des abstractions dans lesquelles on laisse de côté, pour ainsi dire, les substances et les êtres pour n'examiner que leurs qualités, leurs rapports, leurs actions, les causes et les effets qui en résultent, d'une manière générale. Les analyses et les connaissances ou primitives, ou même secondaires qui en résultent, appartiennent à la métaphysique, à la physique générale, aux sciences morales et politiques; mais l'on observe dans le détail de ces dernières une échelle d'abstractions, qui, devenant toujours moins générales, et pouvant se nommer particulières, se rapprochent toujours de plus en plus de l'individuel ou concret seul vraiment sensible.

2.° Après avoir, par une suite d'opérations intellectuelles et d'abstractions successives, dépouillé la matière de presque toutes ses propriétés sensibles, nous parvenons à n'envisager plus en quelque manière que son fantôme; ici ce n'est plus des qualités que nous tirons du sujet, et que nous en séparons pour les considérer à part; ce sont les corps mêmes que nous continuons à examiner après les avoir dépouillés de ces mêmes qualités par abstraction, en ne leur laissant que l'étendue, la figure et le mouvement; ceci appartient aux mathématiques. Nous parvenons, dans ce genre de connaissances, à généraliser

tellement nos idées, à réduire les résultats de nos combinaisons sous une forme si abstraite et si générale, à exprimer les rapports d'une manière si universelle, que les abstractions, dont s'occupe l'algèbre, forment une classe encore plus élevée que celles que nous venons d'établir. Cette science qui est celle des grandeurs en général, est le fondement de toutes les découvertes qu'on peut faire sur la quantité, c'est-à-dire, sur tout ce qui est susceptible d'augmentation et de diminution. La considération du mouvement, jointe à celle de la quantité, rapproche les mathématiques de la physique, et constitue le plus grand lien de leur association.

3.° C'est dans cette vaste science de la nature que l'on nomme physique, que l'on découvre un troisième mode d'abstractions qui ne tient plus au fond des vérités mêmes, mais qui domine seulement dans la manière de les traiter, ou si l'on veut, de les exposer. Les dernières abstractions ne sauraient plus avoir lieu, puisque nous envisageons désormais les corps tels qu'ils sont, et revêtus de toutes leurs qualités qui affectent nos sens; si nous entreprenons de les décomposer, ce n'est plus par une abstraction intellectuelle, mais par des moyens physiques et matériels, qui nous en procurent une connaissance plus exacte et plus approfondie. Quant à l'examen que nous fesons de ces mêmes corps en les observant, ou en les soumettant à l'expérience, il ne peut jamais avoir pour objet que des individus; et si l'abstraction intellectuelle a quelque part dans cet

examen, ce ne peut être qu'autant qu'elle nous engage à observer successivement les différentes parties d'un corps et ses différentes propriétés; c'est encore parce que les raisonnemens abstraits nous sont toujours plus ou moins nécessaires pour comparer les objets sensibles, et pour en saisir les rapports, pour rassembler nos observations, et en extraire la connaissance des loix, de la nature. C'est cette disposition de notre esprit, dépendante de sa manière de concevoir, qui nous conduit à classer tous les êtres connus, à créer des genres, des espèces et d'autres subdivisions. Dès lors, c'est toujours sous ce point de vue que nous les envisageons ( car il ne serait pas possible de faire autrement); ce qui introduit nécessairement une sorte d'abstraction et de généralité dans la manière de traiter, et d'exposer les vérités les plus sensibles. Or, si nous en usons ainsi par rapport aux animaux et aux végétaux qui sont réellement des individus, puisqu'on ne saurait les diviser en deux parties qui gardent le même nom; nous sommes bien plus autorisés à le faire, quand il s'agit des minéraux, ou de ce que l'on nomme, sans trop savoir pourquoi, les élémens (tels que la terre, l'eau, l'air, le feu, la lumière); ou des fluides aériformes, ou des liqueurs, telles que le vin, le lait, le sang, etc. etc. Puisque un tout composé de parties semblables, lesquelles étant divisées gardent le nom de tout, ne saurait à la rigueur se nommer individu, et qu'il ne le devient qu'autant qu'on le détermine par une certaine mesure, ou par une certaine forme

imprimée par l'art; car un pouce cubique d'eau ne peut se diviser en deux pouces cubiques, ni un arpent de terre en deux arpens, ni une statue en deux statues. Or, à l'exception des cas où ils sont ainsi déterminés par une certaine mesure, et circonscrits par un volume et par un espace donné, nous ne considérons tous ces objets en physique que d'une certaine manière qui n'est ni proprement générale, ni proprement individuelle, ni vraiment abstraite, ni vraiment sensible; il n'y a donc guères (comme nous l'avons déjà dit) que les monstres et les astres que l'on traite en physique d'une manière vraiment singulière et individuelle. Car, quoique les premiers se rapportent à certaines classes, et que les seconds aient entr'eux des rapports de ressemblance, qui les font placer dans la catégorie des soleils, dans celle des planètes ou de leurs satellites, il n'en est pas moins vrai, que chacun d'eux est marqué par des différences essentielles; et parmi les corps célestes, ceux qui nous sont les plus connus, varient dans leurs diamètres, dans leurs masses, dans leurs distances, dans leurs révolutions à un point, qui exige que nous les considérions d'une manière particulière. Le troisième mode d'abstraction s'applique à l'histoire, ainsi que nous l'avons déjà indiqué; et à l'égard du quatrième qui n'a lieu que par rapport à certains genres d'histoire, il serait inutile de répéter ce que nous avons suffisamment détaillé ci-dessus.

Il résulte de toutes les remarques que nous avons faites jusqu'à présent, touchant la nature des abstractions,

que leur véritable utilité consiste: 1.° Dans l'ordre et dans la liaison qu'elles tendent à établir entre toutes nos connaissances, moyennant leurs classifications respectives: 2.° En ce que, suppléant aux forces intuitives de l'esprit, elles nous tiennent lieu d'une infinité de connaissances particulières, c'est-à-dire individuelles: 3.° En ce que, s'interposant sans cesse entre nos observations, elles nous mettent à même de les rapprocher, et de les disposer selon nos vues, d'appliquer à de nouveaux faits les résultats de la connaissance que nous avons acquise sur plusieurs autres, de découvrir dans les objets et dans les faits déjà connus, des propriétés, des circonstances et des rapports que nous n'avions pas encore eu occasion d'apercevoir: 4.° En ce qu'elles aident l'esprit à suivre le fil des analogies, et que, moyennant certaines formules générales de probabilité, elles font entrevoir la possibilité de plusieurs faits inconnus. 5.° En ce que leur combinaison même donne lieu à de nouvelles déductions, et conséquemment à de nouvelles découvertes du même genre. C'est donc du sein des généralités, et des abstractions que jaillissent les méthodes qui nous éclairent dans la recherche de la vérité, les règles qui nous guident dans la pratique des arts, les préceptes qui nous dirigent dans la conduite de la vie, les lois qui nous gouvernent. Il faut avouer néanmoins que toute découverte que nous obtenons par une suite de raisonnemens, n'est jamais qu'une application, qu'un développement de ce que nous savions déjà implicitement: tan-

dis que l'observation d'un fait inconnu est pour nous une découverte complette. Mais savoir implicitement, n'est pas proprement savoir, c'est posséder une grande facilité d'apprendre.

Le vieil axiome qui dit : que *l'on abuse des meilleures choses*, est certainement applicable à celle dont nous venons de traiter; c'est précisément parce qu'un instrument est fort utile que l'on en fait quelquefois un très-mauvais usage. L'énumération de tous les abus que l'on a fait de celui-ci, ne serait qu'une répétition de plus. Je me bornerai donc à observer qu'après avoir régné long-tems dans la théologie et dans ce qu'on nommait alors philosophie, d'une manière quelquefois aussi funeste pour les peuples qu'avilissante pour la raison humaine, l'abus des notions abstraites paraît s'être réfugié dans le vaste sein de la politique, sans cesser néanmoins d'empiéter de tems à autre sur les domaines de la philosophie rationnelle. Quant à ce second point, l'on a fort bien remarqué que l'extension outrée du pouvoir des signes, à laquelle s'étaient portés en dernier lieu quelques métaphysiciens, n'était qu'un nouvel abus que fesaient des abstractions, ceux mêmes qui avaient le plus déclamé contre cet abus. A l'égard des sciences politiques, une expérience en grand que l'on a tenté de faire sur le genre humain dans ces derniers tems, nous prouve combien certaines idées, tout à la fois abstraites et complexes, peuvent devenir dangereuses dans leurs fausses applications, sur-tout quand elles sont revêtues de formes et de couleurs séduisantes; car l'imagination sert également, par ses artifices,

l'ambition des uns et la crédulité des autres. Mais il est assez surprenant que les imposteurs et les fanatiques de toute espèce plongent souvent leurs armes empoisonnées dans la même source, où les sages et les poëtes trempent leurs pinceaux innocens. Il ne l'est pas moins que les artistes imitateurs de la nature se trouvent quelquefois si près, sans s'en douter, des philosophes et des géomètres, qui contemplent cette même nature avec des yeux si différens. Or, c'est ce qui doit arriver, si la faculté d'imaginer et celle d'abstraire se trouvent intimement liées dans leur origine, ainsi que nous l'avons établi.

## ARTICLE V.

### *EXAMEN D'UNE QUESTION PARTICULIÈRE — APERÇU TOUCHANT LA CLASSIFICATION DES RAPPORTS.*

Conséquemment à ce qui vient d'être énoncé dans les chapitres précédens, il me semble que, quand on établit des rapports de nos idées aux faits, ou bien des rapports de ces idées entr'elles, comme si de pareilles relations étaient en surplus de celles que nous pouvons saisir entre les choses mêmes, ou, pour mieux dire, entre nos propres idées qui seules en tiennent la place dans notre esprit; il me semble, dis-je, que cette manière de s'exprimer renferme en elle une sorte d'inexactitude qui peut conduire à des fausses inductions. Voici quelques éclaircissemens propres, si ce n'est à résoudre la question, du moins à la présenter

dans un plus grand jour. Mais comme les deux hypothèses qu'elle contient, se trouvent tellement en contact, qu'elles rentrent, pour ainsi dire, l'une dans l'autre, il sera bien difficile de les traiter séparément. Peut-être aussi, cette discussion semblera-t-elle appartenir plutôt à la doctrine générale des idées, que nous n'avons fait qu'effleurer dans les deux premiers articles, qu'à la théorie particulière des abstractions, sur laquelle les deux derniers ne contiennent de même qu'un aperçu très-rapide; mais sans compter qu'elle prépare à quelques remarques sur la nature et sur la distinction des rapports, qui font en partie l'objet de ce chapitre; je suis persuadé qu'elle ne contribuera pas peu à fixer celle des notions abstraites dont nous venons de nous occuper.

I.

La sphère de nos conceptions possibles est nécessairement circonscrite par celles des objets que nous pouvons connaître. Donc les rapports des idées ne sont que ceux des choses qu'elles représentent, et toute la différence à cet égard ne consiste que dans notre différente manière de les envisager, c'est-à-dire, dans le point de vue ou général ou individuel, sous lequel nous les considérons dans l'existence réelle et sensible, sur laquelle portent nos observations immédiates, ou bien dans la forme abstraite, dont il nous est si utile de les envelopper. Que ces rapports des choses soient vrais ou seulement apparens, cela constitue pour nous la vérité ou l'erreur, mais ne change

rien à la proposition que je viens d'établir. Nous ne pouvons apercevoir les choses et les faits que dans nos sensations et dans nos idées; nous ne saurions retrouver dans ces sensations et dans ces idées que des choses et des faits.

Si dans la question que je me propose d'éclaircir, l'on entendait par les rapports des idées entr'elles, ceux qui se manifestent entre les signes de toute espèce que nous avons créés; rapports dont les uns forment, dans les langues, le tissu du discours, les autres constituent, dans les différentes méthodes de calcul, la liaison même des raisonnemens : je répondrais que, quoique l'invention des signes ait donné lieu à la naissance d'une foule d'idées que nous n'aurions pu acquérir sans leur secours tout-puissant; il n'en est pas moins vrai que, comme ce sont les signes qui représentent les idées, et non les idées qui représentent les signes, tout rapport de signes est un rapport d'idées, et conséquemment d'objets en dernière analyse. Cette vérité peut s'appliquer aisément à la formation et à l'usage de ce grand nombre d'idées complexes, dans lesquelles l'intervention des signes est absolument nécessaire, et où ils remplissent les fonctions les plus importantes. D'ailleurs, les signes artificiels, quelqu'arbitraires qu'ils puissent être, n'existent, aussi bien que les signes naturels, dans notre esprit, qu'en qualité d'idées revêtues du pouvoir magique d'exciter et de reproduire toutes celles qui jouissent d'un certain dégré d'affinité essentielle ou d'association fortuite avec elles. Quand je dis que le signe est une idée, il est clair que j'identifie par briéveté l'idée avec son objet : car ce n'est

pas le signe en lui-même, c'est la perception du signe, qui est douée de semblables propriétés. C'est ainsi que les monnaies, qui sont à la circulation des produits de la terre et de l'industrie, ce que les signes proprement dits, sont à la circulation des idées; c'est ainsi, dis-je, que les monnaies pourraient se définir de la manière suivante : des choses qui en représentent d'autres; dont une seule en représente souvent plusieurs à la fois, et dont plusieurs n'en représentent quelquefois qu'une seule; qui s'échangent avec toutes les autres, et qui s'échangent entr'elles; qui les suppléent, et qui se suppléent elles-mêmes; qui fixent la valeur des choses représentées, et qui ne la reçoivent que d'elles sous ce rapport.

Peut-être l'existence des relations que l'on suppose entre nos idées et les faits, est-elle uniquement fondée sur une distinction essentielle que l'on établit entre la sensation, l'image et l'idée? Or c'est là un point que nous ne saurions discuter, sans rétrograder de quelques pas, en retouchant au même sujet que nous avons traité dans le premier article. Nous y avons distingué formellement la sensation proprement dite de la perception ou notion qu'elle excite, en convenant toutefois que souvent le mot de *sensation* enveloppe l'une et l'autre. L'image n'est autre chose que la perception sensible renouvellée en l'absence de l'objet; l'image est donc à la perception sensible, ce que le nouvel ébranlement du *sensorium*, qui lui donne lieu, est au premier ébranlement des organes, qui a occasionné la perception. Le mot *idée* a été employé et reçu le plus souvent d'une

manière générique, qui embrasse tout le système de nos conceptions; ce qui rend ces deux termes presque synonimes. Quelquefois cependant on en restraint la signification, ou, pour mieux dire, l'on applique de préférence cette dénomination aux idées proprement intellectuelles et morales *in concreto*, et aux notions abstraites et générales (quelqu'en soit l'objet), quand les unes ou les autres reparaissent à l'aide de la mémoire qui vient nous les retracer. L'on désigne cette réproduction par les mots *souvenir*, *rappel*, *reminiscence*, que l'on applique aussi à l'acte même de la reminiscence qui accompagne ordinairement la réproduction de toutes ces différentes idées, de même que celle des perceptions sensibles, à laquelle on a donné généralement le nom d'*image*. Cet acte de reminiscence est proprement une perception d'identité entre la modification actuelle et la précédente, entre la première connaissance et la nouvelle. Or, quelle différence y aura-t-il entre la perception sensible et l'image, entre une première idée intellectuelle et morale *in concreto* et sa seconde apparition, entre une idée abstraite et générale nouvellement conçue et sa reminiscence? si ce n'est que la perception sensible est immédiatement excitée par la présence de son objet, l'idée intellectuelle et morale *in concreto*, par un sentiment intérieur actuel, la notion générale, par une suite de raisonnemens que l'on vient de faire; tandis que l'image, qui correspond à la première, et la reminiscence qui correspond aux deux autres, ne le sont que par le pouvoir étonnant et inexplicable de la mémoire; c'est-à-dire, que

cette réproduction s'opère par des moyens indépendans d'une nouvelle apparition de l'objet, ou de la répétition des actes et des sentimens qui avaient occasionné la première apparition de l'idée; bien entendu que l'acte de reconnaissance, tel que nous venons de le définir, s'applique aussi à ces nouvelles apparitions d'objets et à ces répétitions de sentimens : car l'on reconnaît également l'idée que l'on a déjà eue, quand elle vient à se retracer d'elle-même, et l'objet ou le sentiment qui nous a déjà affectés, quand il vient à nous affecter de nouveau. Il n'y aura donc, ce me semble, en tout ceci qu'une différence de mode dans la production de l'idée, nullement une différence essentielle; puisque le type est toujours le même, et que le tems, les circonstances, les causes occasionnelles, le plus ou le moins de vivacité, de netteté, d'exactitude, ne changent rien à l'essence de nos perceptions. Car l'on pourrait m'objecter que non seulement les images, mais en général toutes les ideés sont également sujettes à s'affaiblir, à s'altérer et à se confondre dans le vaste dépôt de la mémoire; mais en ce cas j'observerais qu'il en est de même d'un grand nombre de nos sensations ou perceptions immédiates, le plus souvent faibles, ou du moins vagues, confuses, indéterminées à un tel point que c'est là précisément ce qui rend si nécessaire le secours de la réflexion. Or, quand on compare une sensation que la mémoire a conservée plus ou moins fidellement, avec son objet, que fait-on, si ce n'est de comparer cette première sensation prolongée en quelque sorte, avec une nouvelle? Il en sera de même, quand

on la rapprochera de quelques objets parfaitement semblables, ou du moins analogues au premier; ce sera toujours un rapprochement, une comparaison de choses, ou plutôt de sensations et d'idées qui les représentent. Car il faut bien répéter sans cesse, que nos idées n'étant que des images, que des portraits, c'est toujours ces différens portraits que nous comparons entr'eux, puisque c'est uniquement dans eux que nous apercevons l'original; et c'est ce qui fait que, quoique entre ces originaux mêmes et leurs représentatifs il puisse exister réellement des rapports de cause et d'effet, nous ne sommes point dans le cas d'apprécier de semblables rapports, puisque nous ne pouvons découvrir ces causes que dans leurs effets mêmes.

Que si l'on ne se proposait de désigner autre chose par cette relation d'idées et de faits, qu'une ressemblance plus ou moins parfaite de la peinture avec l'original; pour lors je crois qu'il vaudrait mieux prévenir toute équivoque, en employant les expressions plus usitées de conformité avec le vrai, de justesse, de vérité. En effet, on ne s'assure de cette vérité relativement à la notion d'un être, ou d'un phénomène quelconque, qu'en se procurant à différentes reprises ( quelquefois même avec une légère variation dans les circonstances et dans les moyens ) ces mêmes sensations, desquelles est résultée la première perception. L'on compare donc successivement ces sensations, ces perceptions réitérées, et c'est dans l'identité constante de leur témoignage, que se manifeste le caractère de la vérité.

Je crois qu'à proprement parler, il n'y a que ces idées, que l'esprit humain se forme à lui-même, en travaillant sur les modèles particuliers, que la nature lui offre dans les individus, dont on puisse dire qu'elles soutiennent des rapports, et par conséquent une comparaison entr'elles, et avec les faits; mais ce n'est qu'avec les restrictions, que nous venons d'indiquer, ou pour mieux dire, dans le sens que nous venons d'énoncer. Ceci mérite quelque explication.

Les conceptions, dont il s'agit, sont de deux sortes, et appartiennent à deux ordres différens; mais elles ont une racine commune et plus d'affinité entr'elles, que l'on n'en aperçoit au premier coup d'œil : ni les unes, ni les autres ne sont des sensations immédiates ou reproduites par le souvenir, quoiqu'elles ayent toutes également leur origine dans les sensations mêmes, dont elles ne sont que des fragmens, ou si on aime mieux des principes, séparés d'abord et ensuite rassemblés, combinés, appliqués de mille manières différentes. Toutes simples dans leur origine, et plus ou moins complexes dans leur progression successive, elles diffèrent dans le mode de composition, dans le but que nous nous proposons en les formant, dans l'emploi que nous en faisons continuellement. Elles partent toutes de l'empire des réalités, c'est-à-dire de l'univers connu; mais les unes y rentrent par un circuit plus ou moins grand, tandis que les autres se plaisent à le cotoyer; les unes nous font envisager tous les êtres, tous les phénomènes, tous les rapports identiques dans

un seul; les autres sont des miroirs infidèles, qui nous réfléchissent les objets en les altérant toujours, en les embellissant quelquefois. L'on voit bien que les unes sont des enfants de l'imagination, et les autres des productions de l'entendement. Mais nos imaginations, *fantasie* en italien, (que l'on me passe ce terme) n'existeraient pas sans la faculté d'abstraire, et nos abstractions n'auraient pas lieu sans le pouvoir d'imaginer. Quant aux premières qui appartiennent à l'imagination, on les compare avec les objets, on les compare entr'elles, on les compare avec celles de l'autre classe; c'est même sur des comparaisons de ce genre, ainsi que sur l'analogie entre les moyens que nous employons et les sentimens que nous voulons exciter, que s'exerce le goût et que repose la théorie philosophique des beaux-arts, en tout ce qui a rapport à l'imitation de la nature. Il n'est pas question ici de ce premier rapprochement des perceptions directes et vraiment sensibles, d'où résulte la création d'un certain nombre d'êtres, que notre imagination enfante, et qu'elle modifie à son gré. Nous supposons plusieurs de ces notions déjà existantes, et nous n'avons en vue que les nouvelles comparaisons auxquelles l'entendement les soumet, soit dans l'intention de les rectifier, soit afin d'en étendre la sphère et d'ouvrir à ses propres regards, de nouvelles perspectives. C'est ainsi que je pourrais comparer successivement la description poëtique d'un paysage ou d'une fête champêtre, un caractère épique ou dramatique, l'expression d'un sentiment supposé, ou aux objets matériels que j'ai eu l'in-

tention de peindre, à certain caractère particulier que j'ai voulu imiter, à certaine passion réellement existante que j'ai eu en vue d'exprimer; ou bien à des descriptions et à des imitations analogues que je rencontre dans un autre poëme; ou enfin à certaines abstractions générales que je me suis formées à l'égard de ces objets, de ces caractères, de ces sentimens. Et ce que ces exemples indiquent, touchant une conception suivie, s'applique de même aux notions plus ou moins complexes dont elle est formée; je dis plus ou moins complexes, car ce n'est guères que de pareilles idées que se nourrit l'imagination, laquelle ne saurait s'arrêter à des perceptions, à des images simples, puisqu'en vertu du caractère qui lui est propre, elle tend sans cesse à composer, à ajouter, à répandre des couleurs. Quant à ces productions de l'entendement, que l'on nomme des généralités ou des abstractions, après tout ce que nous avons dit précédemment, il serait assez inutile de répéter ici qu'on les compare entr'elles, pour en déduire de nouvelles, et qu'on les compare avec les objets et avec les faits, pour découvrir dans ces derniers de nouvelles propriétés, de nouvelles conditions, de nouveaux rapports. Je me bornerai donc à remarquer que c'est dans la combinaison des idées abstraites avec les idées sensibles que l'on observe précisément cette révolution des premières qui reviennent tôt au tard, ainsi que nous l'avons touché ci-dessus, et par un circuit plus ou moins long à quelqu'un des points du monde sensible, d'où elles étaient parties.

De tout ce que nous venons de dire, l'on peut conclure que, quand notre esprit compare les choses et les faits, ce n'est jamais que sur ces propres idées qu'il opère, et *viceversa*, que quand il compare ses idées entr'elles, ce n'est jamais que sur des objets et sur des faits qu'il s'exerce, tantôt de près, tantôt de loin, tantôt immédiatement, tantôt à travers des intermédiaires.

Nous terminerons ici une discussion qui doit paraître très-longue à quiconque est déjà persuadé de la vérité des principes qu'elle contient. Mais elle nous fournira l'occasion de jeter un coup d'œil sur ce qu'on nomme des relations ou des rapports.

## I I.

On appelle relatifs les objets qui ont entr'eux un rapport mutuel, tellement que l'un ne peut être sans l'autre, que l'un se définit par l'autre, et que l'on ne peut, quand on les regarde comme tels, penser à l'un sans penser à l'autre. Les deux relatifs s'appellent les termes de la relation. Les relations ou les rapports sont ce qui exerce et ce qui occupe presque continuellement notre esprit; car non seulement c'est ce que nous considérons le plus souvent dans les choses; mais c'est même ce dont l'examen nous est indispensable pour acquérir la connaissance des choses; car nous ne pouvons y parvenir qu'à force de comparaisons; or comparer c'est saisir des rapports. Ce qu'il y a de plus

étonnant et de plus inexplicable dans cette comparaison, c'est qu'elle exige que nous ayons plusieurs idées simultanément présentes à l'esprit.

Jusqu'à présent personne que je sache, n'a songé à classifier les rapports avec exactitude. Il semble qu'on en peut distinguer de deux sortes principales, et les ranger dans deux catégories; les rapports rationnels et les rapports réels; ces derniers existent réellement dans les choses, ou pour mieux dire, ils résultent de la communication réelle des êtres et de leur action réciproque; les premiers ont à la vérité leur fondement dans les choses mêmes, mais ils ne se manifestent à nos yeux, qu'en vertu du rapprochement et de la comparaison qu'en fait notre esprit. Les premiers que nous nommerons *rationnels*, se réduisent aux analogies ou ressemblances, dont le souverain dégré se trouve dans l'identité, et aux différences dont le dégré le plus saillant se trouve dans l'opposition. L'analogie est une identité partielle, et l'identité est une analogie totale. Peut-être pourrait-on dire de même que la différence est une opposition partielle, et que l'opposition est une différence totale. Mais cela ne serait pas exactement vrai, si l'on n'y ajoutait quelque explication. Il faut donc remarquer que là où la différence est vraiment totale, il n'y a plus lieu à faire de comparaison; c'est un disparate qui se fait sentir au premier coup d'œil. Nous ne cherchons à observer des différences que lorsque nous examinons des objets, entre lesquels la comparaison nous a déjà fait découvrir quelque analogie, c'est-à-dire quelque qualité commune. Nous avons

vu en tems et lieu, que c'est par des qualités communes essentielles, c'est-à-dire, par des analogies fondamentales que nous déterminons les genres, et que c'est par des différences fondées sur des propriétés essentielles que nous déterminons les espèces, et ainsi de suite progressivement. Voilà pourquoi ces différences se nomment spécifiques. Or il me paraît vrai de dire, que l'opposition n'est autre chose que l'extrême différence entre deux objets, susceptibles d'ailleurs d'être comparés. Les rapports rationnels se considèrent dans la quantité, comme dans la qualité. L'identité prend alors le nom d'égalité; et la différence consiste dans l'inégalité en plus ou en moins. Non seulement on considère les rapports de qualité, qui existent entre les différens êtres matériels et spirituels; mais en séparant, par le moyen de l'abstraction, ces qualités mêmes des êtres qu'elles modifient, on les compare et on en saisit les rapports. L'on compare les forces physiques aux facultés morales et les puissances de même ordre entr'elles. L'on observe dans ce sens les analogies ou les différences entre les causes, entre les actions, entre les effets, entre les moyens, entre les fins, etc. Je dis dans ce sens; car autrement de pareilles observations auraient pour objet les rapports de la seconde espèce dont nous allons parler. Outre les rapports de qualité, notre esprit saisit encore ceux de *situation*, que l'on pourrait nommer d'*attitude* ou d'*habitude extérieure*, et qui dépendent, jusqu'à un certain point, de notre volonté et de notre manière de voir.

Nous voici aux rapports de la seconde espèce, que

nous nommons *réels* par la raison énoncée ci-dessus. Ce sont ceux qui existent entre les causes et les effets, entre l'agent et le patient, qui résultent, en un mot, d'une action, d'un fait quelconque qui a eu lieu une fois, et qui est sujet à se répéter. Nous apercevons dans la nature, tant corporelle qu'intellectuelle, des substances ou des êtres doués de certaines qualités qui agissent uniquement, comme nous l'avons dit, sur nos sens extérieurs ou sur le sens intime. Nous les voyons doués en outre de certaines puissances, de certaines facultés, moyennant lesquelles ils communiquent ensemble, et agissent les uns sur les autres. Ces puissances, ces facultés, en s'exerçant, produisent des effets. Nous apercevons donc un agent que nous appellons cause par excellence, une action et un sujet, sur lequel l'effet s'opère et que nous nommons patient. Nous remarquons que souvent ce patient réagit, c'est-à-dire devient agent à son tour; que conséquemment ce premier agent se métamorphose en patient, et que de cette action et réaction mutuelle il résulte des effets très-compliqués; cela est sensible en physique, dans la propagation du mouvement et dans la décomposition chimique des corps; en morale, dans la communication de nos sentimens et de nos passions. Nous remarquons aussi que tous les êtres de la nature sont tour-à-tour agens et patiens, et que, si les causes produisent des effets, les effets deviennent souvent causes à leur tour; d'où résulte un enchaînement de causes et d'effets, qui met en jeu toute la machine.

Tous les rapports qui naissent entre les êtres quelqu'ils

soient, de cet enchaînement universel de causes et d'effets, de cette suite continuelle d'actions et de réactions, doivent être classés dans la catégorie des rapports réels. Tels sont, par exemple, ceux qui résultent de l'attraction, ceux qui appartiennent aux affinités chimiques, etc. etc. Le commerce intellectuel et moral en établit, parmi les hommes, autant que leur communication physique et matérielle. Père et fils, frère et sœur, précepteur et disciple, maître et serviteur, gouvernant et gouverné; rapports d'amitié, de devoir, d'intérêt, etc. Car les sentimens en font naître aussi, puisqu'ils dérivent tous eux-mêmes de quelque impression, de quelque acte passé ou présent, et qu'ils en produisent de nouveaux à leur tour. Tous les rapports réels peuvent donc se réduire, sous l'expression la plus générale, à ceux de cause et d'effet, d'action et passion; bien entendu que les rapports d'*intention*, de *moyen* et de *fin*, sont compris dans cette classe si nombreuse des rapports de cause et d'effet; car nous distinguons les causes en efficientes et productives, en moyennes et instrumentales, en finales ou motrices qui déterminent la volonté.

## ARTICLE VI.

### *DE L'ANALYSE.*

Ce mot, pris dans sa signification la plus étendue, c'est-à-dire, dans le sens généralement reçu, désigne la plus importante des opérations de l'esprit humain, le principal objet de l'art de penser, dont il constitue proprement l'essence. Nous n'entreprendrons certainement point de traiter à fonds un pareil sujet; nous ne pourrions le faire d'ailleurs, sans répéter continuellement des choses que l'on trouve développées avec autant de netteté que de précision, par d'excellents auteurs, tels que *Dalembert* et *Condillac*, par *Condorcet* et par quelques autres, dont les ouvrages de ce genre renferment tout à la fois la théorie la plus complette, et la pratique la plus constante de l'art d'analyser. Fidèles au plan que nous nous sommes tracé, nous nous bornerons donc dans cet article, ainsi que dans les suivans, à des indications rapides, et à des remarques particulières.

L'esprit humain a, sous un certain aspect, deux manières principales d'opérer et de s'exercer; ou il pense simplement, ou il réfléchit. Dans le premier cas, il ne dispose pas de son attention, il ne se rend point compte à lui-même de ses opérations; dans le second il fixe son attention, la dirige et la prolonge à son gré; se replie, pour ainsi dire, sur lui-même et sur ses propres idées.

La seconde se nomme réflexion ; quand elle est profonde et suivie, on l'appelle ordinairement méditation. La première n'emploie guères que la synthèse, ou bien des analyses courtes, imparfaites et fugitives ; elle se contente le plus souvent de notions confuses et superficielles. L'instrument de la seconde est l'analyse considérée dans toute son étendue et dans toute son efficacité ; cette analyse qui renferme en elle, et qui développe une synthèse raisonnée ; qui ne décompose que pour recomposer avec ordre, avec lumière, avec connaissance de cause ; examen, recherche, discussion, tout cela est synonime d'analyse, tout cela est de son ressort. Si l'esprit humain se propose pour but la découverte de la vérité, ce n'est que par le moyen de la réflexion, et conséquemment de l'analyse bien dirigée qu'il peut se flatter d'y parvenir, et s'assurer d'y être parvenue. On peut comparer l'analyse au célèbre fil d'*Arianne*. Celui-ci nous sert de guide dans le labyrinthe de nos idées. En considérant ses effets, on peut lui appliquer l'adage célèbre, *divide et impera.*

L'exercice de la pensée directe et intuitive commence avec nous ; il est le premier, le plus fréquent, le plus habituel, le plus facile. Il suffit à notre conservation, à nos premiers besoins, aux usages les plus communs de la vie. Le peu d'importance de certaines choses n'exige souvent rien de plus ; la multiplicité des sensations, leur succession rapide, la célérité du dialogue dans la conversation, la nécessité d'agir ne nous laissent quelquefois ni le tems, ni la faculté de

réfléchir. L'habitude des signes, et la facilité que nous avons de reproduire les idées, qui nous sont devenues familières, nous invitent même à ne pas nous donner tant de peine à chaque instant. La rêverie proprement dite, n'est autre chose que la pensée, qui dans son allure libre et naturelle va de côté et d'autre et change d'objet, sans intention et sans dessein.

La réflexion tarde à se développer en nous; ses commencemens sont faibles: mais les besoins qui fixent puissamment l'attention, venant à se multiplier, elle acquiert de la vigueur et de l'étendue; nous nous apercevons peu à peu qu'il existe un art de diriger les opérations de notre esprit; nous nous familiarisons avec cet art précieux, dans lequel la nature est, ainsi que dans tous les autres, notre premier guide, et dont les règles ne sont vraiment utiles qu'à ceux qui pourraient s'en passer jusqu'à un certain point. Enfin, l'habitude qui peut tout, parvient quelquefois à nous rendre l'exercice de la réflexion presqu'aussi facile et aussi naturel que celui de la simple pensée. Il est bon de remarquer, 1.° que dans la suite des opérations de notre esprit, ces deux manières d'en employer les facultés s'entremêlent presque continuellement. 2.° Que la réflexion s'occupe sans cesse à éclaircir, à déterminer, à disposer dans un certain ordre les idées vagues, indéterminées, confuses, incohérentes, que la pensée, abandonnée sans méthode et sans art à elle-même, produit avec abondance; conséquemment à rectifier les erreurs qui en résultent. 3.° Que comme nous ne devons

qu'à une suite de réflexions et d'analyses antécédentes, faites en partie dans un tems où nous ne savions guères encore ce que c'étoit qu'analyser, nous ne devons, dis-je, qu'à de semblables opérations bien ou mal faites, la facilité que nous avons à un certain âge de saisir *directement* et *intuitivement* certaines idées; il s'ensuit que plus nous exercerons cette faculté de réfléchir, plus nous étendrons la sphère de nos connaissances, et plus il y aura de notions et de pensées réfléchies, qui deviendront en quelque sorte directes relativement à la facilité et à la promptitude, avec laquelle notre esprit pourra les saisir. C'est même en cela que consiste un des principaux traits de supériorité qui distingue les hommes de génie des esprits vulgaires. La faculté de généraliser, de saisir l'essentiel dans les choses, d'embrasser un tout, sans se perdre dans le détail des parties, est un second caractère distinctif qui se lie étroitement au premier. L'on peut raisonnablement supposer que les derniers résultats de notre réflexion, ne seraient, pour une intelligence supérieure à la nôtre, que les simples objets d'une perception directe et intuitive.

Conformément à la division qui se trouve ailleurs de l'entendement humain dans ses trois facultés, l'on verra que la réflexion opère de deux manières; ou en raisonnant sur les objets ou en les imitant. La connaissance du vrai est le but auquel tendent les recherches de la première. La création du *vraisemblable*, c'est-à-dire l'imitation de la nature, est le but que se propose la seconde

dans ses opérations. L'on pourrait en ajouter une troisième qui se rapporte aux deux autres, et qui a lieu quand nous cherchons à réveiller les idées que la mémoire ne nous présente pas tout de suite: nous ne travaillons point alors à découvrir ce que nous ne savons pas, mais à retrouver ce que nous avons su. Je dirai donc, pour me servir d'une métaphore que Socrate n'a point dédaignée, que la réflexion sert de sage femme à la mémoire comme à l'imagination. Mais nous avons établi ci-dessus que l'analyse prise dans toute l'étendue de sa vraie signification, est l'instrument propre de la réflexion; donc l'analyse sera également utile au philosophe, qui travaille à découvrir la vérité ou à se la rappeller, et au poëte qui s'exerce à imiter la nature; également propre à aider la raison dans ses recherches, la mémoire dans ses tâtonnemens, et l'imagination dans ses efforts. Les principes que nous développerons touchant ces deux facultés, adouciront ce qu'une pareille assertion pourrait avoir de choquant au premier abord, et applaniront toute difficulté à cet égard; il ne peut même y en avoir que quand on l'examine superficiellement. La marche générale de l'esprit humain est essentiellement toujours la même, quoique infiniment diversifiée dans ses allures et dans ses directions particulières. Qu'il suffise donc d'ajouter ici que nous analysons toujours quand nous réfléchissons; mais que cette analyse en changeant d'objet, change aussi de mode et de caractère; elle changera par conséquent dans le dégré d'attention qu'elle exige, dans le tems à y employer, dans le

dégré d'exactitude et de précision, auquel l'on peut ou l'on doit la soumettre. Tout cela sera proportionné à la nature de l'objet, et à nos dispositions, c'est-à-dire à son utilité constante ou momentanée, et à notre possibilité actuelle ou permanente. En général, les méditations, dont l'objet appartient à la raison, exigent bien plus de rigueur et de précision dans l'analyse, que celles dont le cours tend à favoriser les productions de notre imagination, ou à les rectifier. Les analyses qui roulent sur des objets de spéculation sont plus susceptibles de précision rigoureuse, et par conséquent en exigent davantage, que celles qui se rapportent à certaines choses pratiques. La métaphysique, par exemple, et sur-tout les mathématiques, par la simplicité de leur objet, sont plus sévères et plus exigeantes que la morale, la politique, l'histoire et les choses de sentiment et de goût. La physique est, pour ainsi dire, intermédiaire sous ce rapport; susceptible de la plus grande précision et des déterminations les plus exactes, tant que jointe aux mathématiques, elle ne s'exerce que sur l'étendue, sur la quantité, sur le mouvement, elle change, pour ainsi dire, de caractère, quand elle se dirige vers les propriétés des corps, et qu'elle s'occupe de leur constitution intérieure ou des phénomènes qui en résultent. Quant à la précision philosophique, les mêmes matières peuvent en exiger ou en comporter plus ou moins, selon que l'analyse que l'on en fait, se tourne en contemplation, ou en délibération, sur-tout au moment de parler ou d'agir. Le génie qui préside le plus

souvent à nos délibérations et à nos discours, a bien plus d'analogie avec ce que l'on appelle communément esprit du jeu, qu'avec l'esprit philosophique, ou géométrique; celui-ci, dit un célèbre auteur, « est un esprit de « calcul et de combinaison, mais de combinaison lente « et scrupuleuse, qui examine toutes les parties de son « objet, les compare successivement entr'elles, les rap« proche sous toutes leurs faces; il ne fait qu'un pas à « la fois, et prend garde à le bien assurer avant que d'en « faire un second. » Le philosophe observe la même méthode par approximation: mais l'esprit du jeu est un esprit de combinaisons rapides, diversifiées, toujours un peu vagues, souvent incomplettes: « forcé à résoudre ses pro« blêmes sur-le-champ, et à faire dans un tems fixe et « très-court tout l'usage possible de ses moyens. »

L'un des buts principaux de l'analyse, ainsi que l'un des plus grands avantages qu'elle nous procure, tient certainement au pouvoir qu'elle a de fixer, d'éclaircir, d'ordonner, de compléter ou de dissiper cette foule d'idées vagues, incohérentes, confuses et incomplettes, dont notre esprit est si souvent assiégé. Mais, comme nous venons de l'indiquer, elle ne peut ni ne doit toujours s'acquitter parfaitement de cette besogne, puisqu'elle n'exige point dans tous les cas le même dégré de précision, et qu'elle n'en est pas toujours également susceptible. Par exemple, quand il s'agira de faits et d'objets matériels, de situations et d'événemens, il sera presqu'impossible à notre esprit d'en dépouiller la reminiscence ou la *prévision* de toutes les ima-

ges, de toutes les idées accessoires, qui se réveillent simultanément en vertu des grandes lois de l'association. D'ailleurs il faut observer que ce dépouillement parfait serait aussi inutile relativement au but que se proposent les analyses d'un certain genre, que nuisible en ce qu'il tendrait à amortir le feu de l'imagination, et à priver la mémoire des secours que lui procurent les liaisons, même les plus fortuites et les plus arbitraires. Quelque peine que nous prenions de fixer dans notre esprit de pareilles conceptions, de les isoler et de les épurer par l'examen le plus sévère, elles resteront toujours plus ou moins entourées d'une sorte d'auréole qui nous empêchera de les circonscrire avec précision et d'en dessiner sévérement les contours. Or cette grande difficulté est un fruit des soins empressés de l'imagination qui, naturellement ennemie de toutes sortes de limites, se plait à nous offrir des perspectives aussi vastes qu'indéterminées. L'on y voit encore un résultat de cette association des idées, tout à la fois si nécessaire et si dangereuse, dans laquelle se manifeste tour-à-tour un principe actif de raison et de folie, un germe fécond de vérités et d'erreurs, une source inépuisable de peines et de plaisirs. C'est elle qui nous rend certains souvenirs si chers; c'est elle qui en nous forgeant une infinité de petites chaînes imperceptibles, que l'habitude resserre de plus en plus, nous attache presqu'invinciblement à certaines manières de sentir et de juger. Les nuages différemment colorés qu'elle répand autour des objets de notre sensation et de notre reminiscence, par le moyen de

cette reminiscence même, que l'imagination vient encore modifier à son gré, réfléchissent sur eux une lumière incertaine qui donne lieu à un grand nombre d'illusions optiques. C'est ce qui fait que notre esprit quelquefois rapproche certaines images, et que d'autrefois il les repousse dans un lointain confus : c'est par là que les événemens et les personnages dont l'histoire nous offre une peinture, qui ne saurait jamais être exactement fidelle, se présentent souvent à nos yeux sous un aspect illusoire qui en altère les proportions, et qui produit certaines impressions vagues, dont il nous est presqu'impossible de nous rendre compte dans le moment. Mais une décomposition réfléchie nous y fera démêler, sans beaucoup de peine, tantôt des couleurs qui se sont fondues ensemble peu à peu, tantôt des accessoires réels ou imaginaires qui se sont presqu'identifiés avec l'objet principal.

De la différence que nous avons énoncée entre la contemplation et la délibération, il résulte que toutes les analyses se rapportent à deux espèces principales et caractéristiques; contemplatives et consultatives. Les premières ne tendent qu'à éclairer l'esprit; les secondes ont pour but de déterminer la volonté. Dans tout syllogisme délibératif, la conclusion appartient à l'entendement, mais la détermination qui l'accompagne, est propre de la volonté. Cette conclusion se nomme élection.

Il faut remarquer, au surplus, qu'il y a une délibération pure et une mixte, c'est-à-dire mêlée de spéculation. Celle qui roule sur le simple choix est pure; celle dans laquelle

il s'agit de trouver les moyens, avant que de venir à cette comparaison, d'où résulte un choix quelconque, celle-là est mixte, puisqu'elle tend en partie à découvrir, et qu'elle participe par conséquent de la contemplation. Ces distinctions sont peut-être trop subtiles; mais elles font voir du moins de combien de nuances différentes sont susceptibles les opérations de notre esprit, et combien toutes ces nuances se mêlent ensemble continuellement par le mélange, et l'entrelassement continuel des opérations mêmes, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs. Dans la découverte de la vérité l'on démêle tout à la fois un but positif, qui est de connaître le vrai, et un but, que l'on pourrait appeler négatif, qui est d'exclure l'erreur, en la prévenant ou en la détruisant. Tantôt nous nous proposons pour objet de saisir une vérité nouvelle, tantôt de vérifier par un ultérieur examen des connaissances déjà acquises; tantôt de faire de nouvelles combinaisons, tantôt de passer en revue, et de rectifier des combinaisons antécédentes. Dans le premier cas nous fesons une découverte; dans le second nous nous assurons de l'avoir faite. Les découvertes sont relatives aux différentes mesures de capacité et de savoir, propres aux différens individus. Car dans cette route continuelle que notre esprit parcourt en passant du connu à l'inconnu, les uns sont déjà fort en avant, tandis que d'autres se trouvent encore bien reculés. Il ne saurait y avoir de découverte pour cet être infini qui sait tout, qui pénètre et embrasse tout d'un seul de ses regards. Nous ne donnons communément le nom de découverte qu'à celles

qui sont à la fois nouvelles pour tout le monde, et intéressantes par leur nouveauté même, ou par leur importance.

Des avantages précieux et inestimables sont attachés à la connaissance de la vérité; mais leur nombre est si grand, que l'énumération en devient presque impossible. Une classification même imparfaite ne serait d'ailleurs que déplacée dans cet endroit. Nous nous bornerons donc à observer, que les avantages peuvent se distinguer 1.°, ainsi que les objets ci-dessus indiqués, en positifs et en négatifs; 2.° en directs et en indirects. Les directs, comme positifs, sont uniquement attachés à l'action libre et étendue de nos puissances intellectuelles à l'agrandissement de l'empire de nos idées; comme négatifs ils tiennent à la cessation des peines que nous causent, et la confusion qui règne dans notre esprit, et l'impuissance des efforts qu'il fait sans cesse pour atteindre à son but. Les avantages indirects appartiennent à une classe, dont on ne peut guères entreprendre le dénombrement, comme nous avons dit.

Quant à l'exercice habituel de cette réflexion bien dirigée, qui nous conduit par le chemin le plus droit et le plus sûr à la découverte de la vérité, l'on ne saurait disconvenir, que la grande utilité qui en résulte, ne se trouve quelquefois balancée par de grands inconvéniens. Cela se voit sur-tout dans deux espèces d'analyses, que nous allons indiquer, et dont les objets, quoique très-différens, se rattachent néanmoins à une origine commune, c'est-à-dire au sentiment. La première espèce appartient à la

morale, et se propose d'apprécier avec justesse la valeur des biens et des maux: la seconde tient à la partie philosophique et dogmatique des beaux-arts, et s'exerce sur les productions du génie qui les cultive. Par conséquent la première s'occupe à comparer et à évaluer l'intensité des effets, c'est-à-dire des plaisirs et des peines, tandis que la seconde dirigée par d'autres vues, remonte aux différentes causes, qui en produisent un grand nombre.

A l'égard des analyses du premier ordre, je crois que, tout bien considéré, la somme des peines, dont elles tendent à nous délivrer, est d'autant supérieure à celle des plaisirs qu'elles nous enlèvent, que le tems où elles nous deviennent plus familières et plus utiles, commence à en prévenir plusieurs résultats d'une manière désagréable, qu'elles seules peuvent corriger et faire valoir à notre profit. De plus, cette même tournure d'esprit et de caractère, qui rend certains hommes plus propres que les autres à écouter de bonne heure les leçons de la sagesse, les leur fait goûter aussi bien d'avantage, et par là les dédommage assez amplement.

Quant aux examens analytiques et aux raisonnemens du second ordre; si d'un côté il n'y a pas de doute, comme nous l'avons dit, que le ministère de la réflexion ne soit nécessaire à l'imagination, d'abord pour l'aider à produire et à imiter, ensuite pour épurer ses productions mêmes; d'un autre côté l'on ne saurait s'empêcher d'avouer, que l'emploi trop exclusif de la première de ces facultés ne parvienne à glacer et à étouffer tous les germes productifs

de l'autre. Il y a certainement réciprocité d'influence entre les habitudes de l'ame, affinité entre les unes, opposition entre les autres. Mais, sans compter que les points exclusifs ne sauraient être bien déterminés, il ne faut pas perdre de vue ce que nous avons établi ci-dessus, que le caractère de l'analyse, ou pour mieux dire, son train et sa mesure varient selon le genre, et qu'il n'y a de vicieux en cela, que de confondre les genres, les mesures et les caractères *. 2.° Il faut observer, que ce n'est pas l'exercice de l'analyse pris dans toute son étendue qui peut nuire à la richesse, à la variété, à la rapidité des compositions; mais bien une trop forte application de l'esprit aux décompositions méthodiques, aux dissections, et aux observations de détail. D'ailleurs, la propagation incalculable des lumières, la multiplicité des modèles en tout genre, le plus grand développement des rapports qu'ont entr'elles nos différentes connaissances, et des liens qui les unissent, les méthodes perfectionnées, les recueils et les extraits qui, semblables à certaines machines, abrègent le tems en facilitant le travail; tant de moyens réunis à l'époque où nous vivons, paraissent avoir singulièrement rapproché les distances, et restreint, pour ainsi dire, le cercle des exclusions et des incompatibilités. Notre siècle a donc à cet égard une supériorité, dont bien des gens ne sont que trop convaincus; puisque l'on peut dire qu'une des manies qui le caractèrisent, est celle des pré-

* Cette règle peut s'appliquer facilement au style.

tentions immenses; l'on veut tout embrasser et tout réunir; l'on veut à la fois être poëte et naturaliste, physicien, administrateur, guerrier, législateur, intrigant, érudit et sur-tout philosophe.

Mais, quoique l'on veuille et que l'on prétende, le fond de la nature humaine est invariable; il existe des limites, *sunt certi denique fines*, que l'on ne saurait dépasser; et cette admirable réunion de certains talens, qui paraissent s'exclure, ne peut être que le fruit d'une sage alternative d'exercices opposés et d'études différentes, à laquelle se joigne le concours toujours fort rare des dispositions les plus heureuses et des circonstances les plus favorables.

## ARTICLE VII.

### *DU RAISONNEMENT ET DE L'OBSERVATION.*

#### I.

Raisonner c'est saisir et énoncer plus ou moins explicitement les rapports, qui existent entre des jugemens que nous avons portés : le raisonnement suivi est un passage successif et graduel du connu à l'inconnu. Donc le syllogisme qui présente nos raisonnemens sous une forme régulière, est un vrai développement, dont l'enthymème n'est qu'un abrégé fort utile. Dans les choses évidentes et familières, l'usage en serait ridicule, par la raison qu'il y est inutile; mais ce même usage devient indispensable,

quand les raisonnemens sont compliqués, et que l'esprit ne peut pas embrasser intuitivement tous les jugemens, et tous les rapports qu'ils renferment. L'artifice du syllogisme gît dans la comparaison de deux termes avec une idée moyenne; c'est le même qu'on emploie physiquement pour comparer des objets éloignés par le secours des intermédiaires. Sa force consiste dans l'induction qui repose toujours sur une identité totale ou partielle. Une chaîne de déductions n'est donc qu'une chaîne d'identités, que notre esprit déroule, pour ainsi dire, successivement. Donc une suite de déductions immédiates et de raisonnemens bien liés, et plus ou moins développés, n'est autre chose qu'une véritable analyse; car l'analyse n'est elle-même qu'une suite de décompositions exactes et soumises à un certain ordre, d'où naissent de nouvelles combinaisons, et de nouveaux aperçus. Donc l'art de raisonner se réduit uniquement à l'art d'analyser et de discuter avec méthode. En effet, nos raisonnemens, selon les différens caractères de nos connaissances, sont ou certains ou probables. Or la démonstration, à laquelle visent les premiers, n'est qu'un développement analytique; car démontrer, c'est tracer exactement la route qui mène à la connaissance d'une vérité : et les conjectures sur lesquelles roulent les seconds, ne sauraient être de même guidées que par le fil de l'analyse; quoique celle-ci ne leur suffise pas, et qu'elles aient encore besoin, comme l'on sait, d'être éclairées par des préceptes d'un autre genre; il existera donc un art de conjecturer, comme il y en a un

d'analyser, et tous les deux joints ensemble, constitueront l'art de penser.

## I I.

Les sensations tant extérieures qu'intérieures fournissent à notre intelligence tous les matériaux qu'elle combine et dispose ensuite à son gré, et d'où elle extrait ceux qu'elle ne semble tirer de son propre fond, que parce qu'ils sont le produit de son travail sur les premiers : donc le premier pas que nous fesons en réfléchissant, est celui d'observer, et c'est en apprenant à réfléchir que nous apprenons à observer, ou réciproquement. De plus, les opérations de notre esprit seront essentiellement les mêmes, soit qu'il veuille observer attentivement les objets que nous avons sous les yeux et sous la main, soit qu'il s'occupe à réfléchir sur ce qu'il a observé, soit qu'il fasse des abstractions, soit qu'il combine ces abstractions entr'elles pour généraliser encore; il ne pourra même étendre et multiplier ses observations sans abstraire (comme nous l'avons déjà remarqué), et il ne pourra abstraire et généraliser, sans être conduit à de nouvelles observations. Or l'on voit que, dans tous ces cas différens, il ne fera jamais qu'analyser avec méthode, car, 1.° abstraire n'est autre chose qu'analyser; 2.° pour bien observer, il faut donner une attention particulière à chaque chose, c'est-à-dire, qu'il faut décomposer l'objet, en séparer les différentes parties, les distribuer dans l'ordre où l'on voit se reproduire le tout qu'elles composent, les étudier chacune à part, saisir leur correspondance mutuelle

et leur accord dans l'ensemble; il faut comparer avec soin les causes assignables et leurs effets; tenir un compte exact des circonstances; enfin ne laisser échapper aucune des considérations essentielles, comme celles qui ont rapport au lieu, au tems, à la quantité, etc. Voilà comme l'on parvient à connaître la structure et le jeu d'une machine quelconque; voilà comme l'on découvre les différentes propriétés des corps, leurs modifications extérieures, le mécanisme admirable de leurs mouvemens; voilà enfin comme l'on pénètre dans leur contexture intime, et comme, en les décomposant par le secours des réagens chimiques, on les résout dans leurs principes constituans. Or, dans toutes ces opérations mécaniques et corporelles qui nous procurent de semblables connaissances, l'on remarque une sorte d'analyse, que l'on peut appeler de même corporelle ou manuelle, si l'on veut; car les dernières qui ont obtenu ce nom de préférence, le méritent en quelque sorte, mais non exclusivement. Tandis que nos sens se prêtent successivement et partiellement aux différentes impressions dont ils sont susceptibles, tandis que nos puissances corporelles, armées de tous les instrumens dont l'industrie humaine s'est enrichie, exécutent sur les corps extérieurs, tantôt de simples divisions, tantôt des dissections, tantôt de véritables dissolutions, c'est-à-dire, toujours des décompositions différentes, auxquelles succèdent des éloignemens, des rapprochemens et des synthèses ou recompositions différemment combinées; notre esprit qui guide toutes ces opérations plus ou moins analytiques, en exécute d'autres

parfaitement analogues sur ces idées, qui sont le résultat des premières ; et il s'établit par ce moyen entre les facultés du corps et celles de l'esprit, une correspondance aussi exacte que rapide, qui tend à multiplier de jour en jour nos connaissances. Ce que l'esprit a fait avec le concours des puissances corporelles, et en présence des objets, il continue à le faire en l'absence des uns et indépendamment du ministère des autres, en opérant sur des images et sur des reminiscences. Il décompose également les groupes d'idées sensibles que la nature lui a fournies dans les modèles extérieurs, et ceux qu'il a composés avec l'intervention des idées abstraites et des signes; il décompose de même ses propres sentimens, ses affections morales, presque toujours compliquées, et les faisceaux d'idées abstraites ou générales qu'il a réunies successivement; enfin il soumet à une pareille analyse ses pensées les plus suivies et ses combinaisons les plus étendues.

Conséquemment à ce que nous venons d'établir, je crois que l'art d'analyser ou de réfléchir doit prescrire d'abord les règles premières et fondamentales plus ou moins communes à toutes sortes d'analyses; qu'il doit ensuite diriger nos observations par des préceptes qui nous indiquent la meilleure manière d'observer ; qu'il doit en dernier lieu nous apprendre à comparer les faits et les lois auxquelles ils sont soumis, à les rassembler philosophiquement, à les disposer dans un ordre qui développe le rapport des effets aux causes, et la subordination de plusieurs phénomènes à un seul; en un mot, à transformer un recueil historique

18

en un système raisonné. La même méthode que l'on a suivie dans l'acquisition des connaissances particulières, servira essentiellement à généraliser, à découvrir les principes, à former un corps de toutes les vérités que l'on a accumulées en détail, à faire le plus grand usage de ses forces et à s'arrêter où il faut, dans les recherches comme dans les applications. Un petit nombre de préceptes suffira donc pour remplir des buts différens, qui conspirent tous en un seul, c'est-à-dire la connaissance du vrai : et leur généralité qui n'admet point d'exceptions, leur fécondité, leur réduction même seront autant de gages de la perfection de l'art.

## III.

Le champ de l'observation est fort étendu, puisqu'il embrasse la plus grande partie de nos connaissances. Nous ne nous contentons pas d'observer ce qui nous environne, et les faits qui se passent sous nos yeux; mais nos observations s'étendent aux êtres et aux phénomènes, dont on nous offre la description, ou que la mémoire nous retrace, aux personnages et aux faits dont l'histoire nous transmet le souvenir. Nous observons indirectement dans les relations et dans le témoignage des autres, comme nous lisons directement dans le grand livre de la nature, et dans les opérations où nous intervenons comme acteurs ou comme témoins. C'est ainsi que chaque individu peut faire valoir à son profit le riche trésor de l'expérience, quoique la moindre partie soit celle qui lui appartient en propre. Nous

observons les productions et les beautés naturelles pour les mieux connaître et pour les imiter; les ouvrages de l'art par des motifs semblables, ou par simple curiosité ou pour le plaisir de les juger. Nous n'examinons pas seulement les objets extérieurs, mais nous démêlons avec autant de justesse que de sagacité, ce qui se passe au-dedans de nous-mêmes; enfin, l'inspection des actes et des signes, qui se manifestent au dehors, nous conduit à juger, par analogie, de ce qui se passe dans l'intérieur de nos semblables. Mais, quelque soit le sujet de nos observations, la méthode d'observer est toujours essentiellement la même, quoique diversement modifiée par la différente nature des objets, ainsi que nous l'avons déjà répété plusieurs fois, en parlant de l'esprit d'analyse. Il est vrai que, dans l'acception la plus commune, le mot *observation* désigne cette application de l'esprit à l'examen des corps, d'où résulte la plus vaste de toutes les sciences, c'est-à-dire la physique. Dans cet examen l'esprit a besoin non seulement de faire concourir ses organes corporels, de les aider, de les rectifier l'un par l'autre, mais encore de mettre en œuvre des secours extérieurs, d'inventer des outils et des appareils. Les observations donnent lieu à ce que l'on nomme plus particulièrement des expériences; et ces expériences conduisent à des observations nouvelles. Les règles qui dirigent l'exercice de nos sens et l'usage des instrumens, les préceptes, en un mot, qui concernent l'art d'interroger la nature et de la forcer à nous répondre, n'appartiennent plus à cette partie de la philosophie générale dont nous traitons ici, mais à la physique et à la chimie expérimentales.

Si le mot d'*expérience*, qui dans le langage ordinaire se confond souvent avec celui d'observation, s'applique de même aux connaissances morales et politiques, c'est qu'elles exigent aussi, dans certains cas, une sorte d'expérience, comparable sous quelques rapports à celle que nous venons d'indiquer. On peut interroger les hommes, et même en quelque sorte leurs passions, leurs intérêts, leurs institutions et leurs démarches. L'on peut non seulement se guetter et s'épier soi-même, mais encore se tâter, pour ainsi dire, et se soumettre à des épreuves. En un mot, ce n'est que par des expériences adroites, que l'on parvient à arracher le secret des autres, et à deviner le sien propre. Mais pour tirer des hommes la vérité qu'ils nous cachent, ou pour découvrir le naturel qu'ils déguisent, il faudra employer des moyens particuliers. Il sera donc nécessaire d'ajouter, comme ci-dessus, des règles spécifiques aux préceptes généraux de l'art de penser: *Notitia hominum*, dit le chancelier Bacon, *sex modis elici et hauriri potest: per vultus, et ora ipsorum; per verba; per facta; per ingenia; per fines; denique per relationes aliorum.*

Quoique la société seule puisse nous procurer cette connaissance des hommes avec qui nous vivons, si nécessaire à acquérir, nous tirons néanmoins pour cela les secours les plus efficaces de la lecture réfléchie de l'histoire, que l'on peut définir le grand supplément de l'expérience individuelle. Tandis que le simple érudit n'y cherche qu'une collection stérile de noms et de faits, que le plus grand nombre des lecteurs n'y voit qu'une scène mobile et qu'une

lanterne magique plus ou moins curieuse ; le poëte et le peintre y trouvent des sujets et des couleurs, le politique y puise des leçons, le philosophe y aperçoit un recueil précieux d'observations morales, qui embrassent plus ou moins tous les siècles et toutes les nations. Mais ce grand spectacle ne saurait devenir vraiment utile, si la philosophie rationnelle, qui contient l'histoire générale de l'homme moral et intellectuel, et qui tire de l'histoire proprement dite de nouveaux résultats analogues aux premiers, ne réfléchissait sur cette dernière une portion de lumière qui lui est propre, et ne nous mettait en état, par ce moyen, de recueillir des données plus nettes, plus certaines, plus nombreuses et plus instructives. C'est ce qu'elle exécute heureusement, en guidant la raison dans l'examen des faits, et dans leur discussion critique par quelques règles particulières et subordonnées, qui sont autant de corollaires des règles fondamentales de l'art d'observer et de celui de conjecturer.

## IV.

Mais les règles fondamentales de l'art d'observer font partie des préceptes mêmes de cette analyse, qui tantôt préside à nos abstractions et à la décomposition des idées complexes, tantôt dirige nos observations sur les faits présens, sur les faits que l'on nous transmet, sur ceux que la mémoire nous retrace ; tantôt nous apprend à lier, à associer des observations et des abstractions isolées, à former des combinaisons tout à la fois plus simples et plus vastes,

à rapprocher nos connaissances partielles jusqu'au point où il résulte un système. Un petit nombre de préceptes généraux et vraiment substantiels suffit, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, pour remplir cette triple tache que l'on peut considérer comme unique à de certains égards. Ces vérités pratiques se fondent principalement sur la connaissance de l'origine et de la génération des idées, du développement et du progrès des facultés intellectuelles. Mais elles se trouvent, pour ainsi dire, étayées dans leur application, par cette partie de la métaphysique, que l'on nomme ontologie, et qui contient les principes les plus abstraits et les plus généraux sur tout ce qui existe, ceux que *Aristote* et Leibnitz ont compris sous le nom de *notiones primitivæ et directrices.* L'ontologie que quelques autres ont distinguée par le titre pompeux de *sapientia prima*, peut se diviser en deux branches : l'une qui va aboutir et prendre une vraie consistance dans la physique générale, n'est malheureusement remplie que de discussions assez inutiles, par cela même qu'elles sont trop abstraites, sur l'être ou sur la substance en général, sur l'accident, sur l'essence, la matière, la forme, sur l'espace, le tems et l'infini, etc. L'autre infiniment plus utile, renferme des notions propres à éclairer l'esprit humain dans les différentes routes qu'il doit parcourir, et se réunissant à la psycologie, concourt avec elle à créer une saine logique, à lui servir de guide et de supplément. Cette partie de la philosophie générale s'occupe de la classification des rapports, et de celle des causes et des effets ; elle considère d'une manière

abstraite la subordination et le concours des causes, de quelque espèce qu'elles soient, la gradation successive et nécessaire dans l'emploi de celles qu'on nomme moyens et instrumens, les différentes transformations d'effets en causes et de causes en effets ; enfin elle indique, touchant l'action des unes et la production des autres, certaines lois fondamentales de la nature, dont l'énoncé constitue des axiomes qui par leur identité, dans les différentes applications que l'on en fait, établissent entre ces sciences mêmes de nouvelles analogies et de nouveaux points de contact. Quelques-unes de ces vérités peuvent paraître triviales, telles que celles-ci, par exemple : les effets sont toujours proportionnels à leurs causes ; il y a peu d'effets dans la nature, qui ne soient le produit d'un certain nombre de causes coopérantes ou coëfficientes ; un effet quelconque est toujours en raison composée de la force de l'agent et des dispositions du sujet sur lequel il agit. Mais sans compter qu'il en existe bien d'autres dans cette classe même plus curieuses, parce qu'elles sont moins aperçues, et peut-être plus avantageuses en pratique, parce qu'elles sont un peu moins générales ; il n'est certainement pas inutile de faire mention des premières, puisque nonobstant leur trivialité, de grands raisonneurs les oublient quelquefois ; et puisque cet oubli contribue à égarer le physicien, le moraliste, le législateur, dans ses théories, autant que l'homme d'état dans ses plans et dans sa conduite.

## V.

Si l'esprit d'observation s'exerce également, quoiqu'avec une exactitude inégale, sur les phénomènes corporels, sur ceux de l'ordre moral, et sur les faits historiques, il faudra bien que la méthode systématique, dont nous venons de parler, s'applique aux uns comme aux autres; oui, sans doute; mais les dégrés de cette application varieront à l'infini. Il est vrai que les sciences morales et politiques ne sont pas moins fondées sur l'observation et sur l'expérience que les sciences physiques et naturelles. Mais dans la quantité de faits qui servent de base aux vérités morales et politiques, il est bon de distinguer ceux que l'on peut ranger dans la classe des phénomènes, de ceux qui appartiennent à l'histoire proprement dite. Les premiers constituent l'histoire morale et intellectuelle de l'homme; soumis à des lois constantes et générales, ils doivent être regardés à peu près du même œil, et occuper la même place dans le monde intellectuel et moral, que ce que nous appellons communément phénomènes de la nature dans le monde physique et matériel. Par conséquent il ne sera guères plus difficile d'appliquer aux uns qu'aux autres l'art d'analyser et de raisonner, sous le rapport que nous envisageons ici; c'est-à-dire, en tant qu'il s'occupe à généraliser des vérités de fait, pour former une chaîne plus immédiate et plus étendue. Mais la chose deviendra bien moins facile, lorsque non contents des maximes que l'on déduit de l'expérience journalière, et que mille exemples tirés de l'histoire

concourent à appuyer, à étendre, à éclaircir, nous chercherons dans cette mine féconde de nouvelles instructions relatives au maniement des affaires, à l'administration publique, à la science des lois. Les causes qui ont préparé, produit et modifié les grands événemens; le caractère des révolutions, le génie des peuples, celui des hommes célèbres ou puissans, qui les ont éclairés ou conduits, agités ou opprimés; l'influence de certains actes publics, et de certaines formes de gouvernement; l'esprit des usages et des institutions, le changement de mœurs, le progrès de la civilisation, de la culture et de la sociabilité; tous ces objets si intéressans ont été soumis à l'observation la plus éclairée, et à l'examen le plus réfléchi. Néanmoins le défaut de nombre et de certitude dans les données, le manque de développement dans les détails ou leur inexactitude, la difficulté de vérifier des circonstances douteuses, et de rapprocher des faits éloignés, l'irrégularité et la variété des actions humaines, enfin les erreurs, les préjugés et les passions des historiens; toutes ces causes réunies, s'opposent bien souvent au désir que nous avons de réduire les conséquences de nos observations en système, ou ne permettent à l'homme vraiment sage et éclairé, que d'en former de très-partiels. Les obstacles de ce genre se multiplient à mesure qu'en s'éloignant des vérités primitives et fondamentales, l'on descend dans les détails, et que l'on travaille à concentrer dans une seule vérité plusieurs inductions moins générales, ou à trouver la loi constante, sous laquelle doivent se ranger beaucoup de faits particuliers

qui se dérobent aux lois déjà connues. Voilà pourquoi la théorie de l'art de gouverner est à certains égards moins parfaite, et moins susceptible de l'être que bien d'autres. Quant aux différentes causes qui en rendent la pratique si difficile, et souvent si malheureuse, ce n'est pas ici le lieu d'en parler; peut-être même la petite digression que nous venons de faire, nous a-t-elle déjà trop éloignés de la matière que nous avions entrepris de résumer.

## ARTICLE VIII.

### *DE LA MÉTHODE.*

### I.

L'ordre nous est infiniment utile, parce que rien ne se fait en aucun genre, sans rapprochement, sans combinaison, et que nulle combinaison ne saurait être heureuse sans une certaine distribution des élémens que l'on combine; il nous est encore utile, parce qu'il nous procure ou directement, ou indirectement du plaisir, et qu'il nous épargne beaucoup de peines. L'unité qu'il nous fait trouver dans la variété, l'accord harmonieux de plusieurs sensations simultanées qui en résulte, notre faiblesse, à laquelle il prête un appui, le chemin qu'il abrège, les obstacles qu'il aplanit, la facilité qu'il nous donne d'embrasser d'un coup d'œil une multitude d'objets; tous ces avantages réunis font éprouver à l'ame les plus vives

jouissances. Nous aimons l'ordre jusqu'à un certain point dans les ouvrages de la nature; nous en exigeons plus ou moins dans les productions de l'art; l'heureux emploi de nos moyens tenant en partie à la manière de les disposer, c'est-à-dire à l'ordre, nous cherchons à en mettre dans nos opérations, et dans les instrumens qui leur sont nécessaires. Sous le premier rapport, nous mettons de l'ordre dans les opérations intellectuelles, les actes de la volonté, les actions extérieures tant publiques que particulières, les opérations relatives à un art quelconque. Sous le second, nous disposons d'une certaine manière les instrumens que nous devons employer, les matériaux que nous devons mettre en œuvre, afin de parvenir au but que nous nous proposons. Les matériaux doivent toujours être comptés au nombre des instrumens en tant qu'ils rendent possible la production d'un effet, ou l'exécution d'un ouvrage quelqu'il soit; mais il faut les distinguer, dès que nous ne considérons en eux que la matière, à laquelle nous imprimons une certaine forme, que les élémens, dont nous fesons certaines combinaisons. Sous ce double rapport, nous arrangeons dans un certain ordre nos idées, nos paroles, les autres signes, les sens, les matériaux d'un édifice, et autres choses semblables. En général je distinguerais deux espèces d'ordre; je nommerais l'un de distribution et de partition, l'autre de succession et d'enchaînement. Les idées que l'on attache communément aux mots *distribution*, *partition*, se trouvant toujours intimement liées à celles qu'on attache au

mot d'*ordre*. Je n'en limite ici l'acception, que par l'impossibilité de trouver un terme plus propre et plus différentiel. Il me paraît, que l'ordre de distribution ou de partition doit dans tous les cas être tel qu'il présente à nos regards la perspective la plus complette, et qu'il nous mette à portée de saisir avec autant de facilité, que de promptitude les différens objets qui s'y trouvent placés, ainsi que les différens rapports de ces objets entr'eux; le tout relativement au genre, c'est-à-dire, à la nature des choses, auxquelles on l'applique. L'ordre de succession doit toujours se conformer à cette suite nécessaire, et à cette marche progressive, que la nature prescrit à nos opérations, et que l'on ne saurait renverser ou altérer, sans manquer le but, vers lequel on les dirige. Car, en vertu de cet enchaînement, et de cette transformation successive des causes et des effets, dont nous avons déjà parlé, certains faits ne peuvent avoir lieu, que conséquemment à certains actes qui les ont précédés, et ils servent eux-mêmes à en préparer de nouveaux. Tous les arts contiennent quelques préceptes relatifs à l'ordre, dont le mode varie dans chacun de ces arts mêmes; mais tous ces préceptes se réduisent en dernière analyse aux deux principes que nous venons d'énoncer, et n'en sont, pour ainsi dire, qu'autant de différentes traductions. Jetons un coup d'œil rapide sur la nature de l'ordre dans tout ce qui a rapport à nos idées, sur ses avantages précieux, et sur certaines illusions, qui en peuvent faire perdre le fruit.

## II.

De la liaison de nos connaissances, et de la manière dont nous savons les distribuer, jaillit la lumière qui éclaire notre esprit, à peu près comme nous voyons sortir une flamme brillante du contact des matières combustibles, et d'un certain arrangement dans leurs positions respectives. C'est l'ordre qui constitue l'essence de toutes les méthodes, que l'homme invente pour règler ses facultés dans les différens usages, auxquels il les applique; aussi les mots d'*ordre* et de *méthode*, sont-ils devenus presque synonimes. Dans le secours de cette méthode, nous ne pourrions ni éclaircir nos idées, ni les fixer, ni en disposer, ni les retrouver facilement au besoin.

Elle n'est point arbitraire, puisqu'elle est déterminée par notre manière de concevoir, et que la nature nous l'indique dans les premières décompositions, et dans les premières abstractions que nous fesons, sans être encore en état de nous en rendre compte à nous-mêmes La raison vient ensuite perfectionner cette ébauche, assurer et rectifier nos premiers pas aussi irréguliers qu'incertains; mais elle ne le fait qu'en suivant la direction de certaines lignes qu'elle trouve déjà tracées. Un commencement d'observation réfléchie, et d'analyse nous conduit aux premières classifications, que de nouvelles réflexions étendent, et multiplient peu à peu. Voilà le commencement de cet ordre que je nomme de distribution par

préférence, c'est-à-dire de partition ou de division. A la faveur de cet arrangement, les objets se trouvent placés, comme dans un tableau, devant les regards de l'esprit, de manière qu'il peut en embrasser plusieurs simultanément, ou du moins saisir avec une rapidité équivalente les rapports qui servent de base à leur classification. Mais cette rapidité diminue à mesure que l'horizon s'agrandit; ce n'est alors que par une marche plus lente et plus graduelle que l'esprit peut atteindre jusqu'à l'extrémité de la ligne qu'il doit parcourir; de sorte que toutes les fois qu'ayant de nouveau recours à l'analyse, il voudra remonter jusqu'au point le plus élevé du pays soumis à ses observations, et redescendre ensuite par différens sentiers; il ne pourra exécuter son dessein, sans se conformer aux lois de cet ordre, que j'ai nommé successif ou graduel. L'on voit bien, que dans le cas, dont il s'agit, une pareille méthode tient nécessairement à la nature de l'esprit, au besoin qu'il a de se transporter sans difficulté d'une première à une seconde station, à l'impossibilité où il serait de faire certains pas, sans en avoir fait précédemment certains autres. Tout cela se développe d'une manière plus sensible, lorsque nous passons de la classification des choses à celle des vérités qui en expriment les rapports, du système de nos idées proprement dites à celui de nos pensées. C'est à la construction de l'arbre encyclopédique des connaissances humaines que préside l'ordre de distribution, dont l'ame jouit en contemplant les résultats. Ce grand ensemble, qui représente à nos yeux

l'univers, s'offre toujours à l'intelligence, sous un aspect figuré; car nous ne pouvons pas plus nous passer d'images que d'abstractions. Tantôt nous les comparons à un arbre, tantôt à un édifice, tantôt à une mappemonde, dont les différentes parties se trouvent détaillées dans des cartes particulières. Néanmoins, quelque soit ce systême figuré, on peut toujours le considérer comme une sorte de tableau, dans lequel la distribution des groupes et des masses d'ombres ou de lumières se fait sentir presque au premier coup d'œil. Mais, dès que nous voulons désigner la génération, et la suite d'un certain nombre de vérités qui, selon notre manière de voir, naissent et dépendent les unes des autres, nous sommes presque forcés de recourir à un emblème différent. Conséquemment nous nous forgeons certaines chaînes, que nous trouvons d'autant plus parfaites, qu'elles nous semblent plus étroites et plus immédiates; et nous en parcourons successivement les différens chaînons, en suivant le même fil qui nous a aidés à les former.

Il faut avouer que les deux espèces d'ordre, que nous venons d'établir, ne se distinguent pas tellement l'une de l'autre, qu'on ne puisse les identifier dans un certain sens. Aussi sont-elles toutes deux également assujetties au grand principe de la liaison des idées, c'est-à-dire, de leur développement naturel. Mais l'ordre distributif exige en outre, que les divisions soient tout à la fois aussi simples et aussi générales qu'il est possible; que l'on n'en fasse ni trop, ni trop peu; qu'elles éclairent l'esprit, sans le confondre;

qu'elles le guident, sans l'embarasser; qu'elles étendent sa vue, sans la fatiguer. L'on a fort bien remarqué, que l'ordre analytique, dans lequel nous acquérons des idées, diffère de l'ordre synthétique, dans lequel nous distribuons les idées acquises, en ce que l'un est le renversement de l'autre. Mais cette différence, qui tient dans le premier cas à la nécessité, dans le second à la commodité, ne contredit en rien des règles, qui nous sont dictées par la nature même, c'est-à-dire, par l'expérience; et ce n'est qu'en les pratiquant, que nous parviendrons à mettre dans nos connaissances cet ordre, qui en facilite tout à la fois l'usage, l'accroissement, et la communication.

## III.

Les signes sont le grand instrument de cette heureuse communication; on ne les a même considérés pendant longtems que sous ce point de vue; mais peu à peu l'on en est venu à mieux examiner leur influence sur la pensée, et celle que la pensée exerce sur eux à son tour; enfin on a déterminé avec une précision rigoureuse les rapports mutuels, qui existent entre les idées et leurs signes; de sorte qu'il est démontré plus que jamais, que non seulement l'art de penser et celui de parler s'engendrent, et se modifient réciproquement; mais qu'ils s'amalgament à un tel point, que les deux n'en font proprement qu'un seul. Toutefois, dans la classification ordinaire, l'art de penser occupera toujours la première place, et l'on verra l'art d'écrire, qui n'est

que l'art de parler perfectionné, en sortir comme une émanation Embrassant tout à la fois l'éloquence et la poësie, celui-ci tient à l'autre par la syntaxe et par la méthode. L'on y voit l'ordre présider d'abord à l'arrangement des mots, et à la construction des phrases, ensuite à l'harmonie d'un ouvrage entier, moyennant la sage distribution des parties qui le composent; enfin à l'engrainement de ces parties mêmes, l'une dans l'autre, et à ce que l'on peut nommer le tissu du discours. Ici les grandes règles, que nous avons déjà indiquées, se reproduisent avec quelque modification. *Condillac* a fort bien observé à ce sujet, que la méthode, qui nous enseigne à faire un tout, est commune à tous les genres : il a établi ensuite que l'ordre, dans les ouvrages faits pour instruire, était prescrit par la gradation de lumière; et que dans ceux, où l'on se propose d'intéresser et d'émouvoir, il l'était par la gradation de sentiment. Je crois qu'il serait bien difficile de rien ajouter d'essentiel aux loix fondamentales de l'art d'écrire, que ce célèbre philosophe a saisies et développées avec tant de sagacité. Je me bornerai à quelques réflexions naturellement liées avec les précédentes.

1.° Dans un art tel que la peinture, l'artiste est assujetti à un certain ordre de succession et de suite, relativement à l'exécution du travail qu'il a entrepris; mais en même tems il ne doit jamais perdre de vue celui dans lequel il a jugé à propos de distribuer les différentes parties de sa composition. Or nous pouvons observer que la première de ces deux distributions ne laisse, pour ainsi dire, aucune

trace après elle. Ce n'est que des résultats de la seconde, c'est-à-dire, de l'ordonnance du tableau, que le spectateur jouit en le contemplant, lorsqu'il est achevé. L'on peut en dire autant des travaux du sculpteur et de l'architecte. Mais il n'en est pas tout à fait de même des productions de l'écrivain. Dans son art, ainsi que dans la musique, il faut distinguer cet ordre successif, dans lequel l'auteur compose, de l'ordre de distribution et de l'ordre de suite dans l'ouvrage même : le premier est susceptible en pratique d'une assez grande liberté, en raison des caprices de l'auteur, et de ses momens plus ou moins favorables ; le second va tellement se confondre avec le troisième, quant à l'effet, qu'il est assez difficile de les démêler. Car, comme l'on sent fort-bien, l'espèce de tableau qu'offrent, par exemple, un poëme ou bien une histoire, ne se déroule, pour ainsi dire, que successivement aux regards de l'esprit.

2.° L'on a beaucoup disputé touchant la méthode qu'il fallait adopter de préférence, dans les écrits qui ont l'instruction pour but. Après avoir long-tems abusé de la méthode synthétique, l'on est presque tombé dans l'extrême opposé, qui tend à lui donner une entière exclusion en faveur de l'analytique. Je crois que l'on aurait bientôt terminé toute discussion à cet égard ; en disant qu'il faut user de l'une et de l'autre, et les contremêler selon les circonstances, c'est-à-dire selon la forme de l'instruction, la fin que l'on s'y propose, l'intelligence de ceux à qui on l'adresse principalement. La grande règle, ce me semble, est de partir toujours de certaines données bien connues, et de

procéder ensuite par dégrés et sans interruption ; d'éviter également les obscurités, les suppositions gratuites, les lacunes, dans lesquelles vous entraîne l'abus de la synthèse, et les longueurs, les répétitions inutiles, le défaut même de liaison dans le passage d'un chapitre à l'autre, qui accompagnent souvent l'application trop constante de l'analyse. Or c'est ce que l'on ne saurait obtenir sans la sage précaution d'employer chacune de ces méthodes à propos, et d'en changer suivant que le cas l'exige.

## IV.

Notre esprit se fixe tellement à ses propres idées, que les classifications et les divisions, dont il fait un usage continuel prennent souvent une trop grande consistance qui lui fait perdre de vue leur véritable origine. Oubliant qu'elles ont à la vérité leur fondement dans les choses, mais que du reste l'échafaudage en est purement relatif à ses vues et à ses besoins, il se laisse quelquefois dominer par des illusions qui se glissent imperceptiblement, et dont l'influence se fait sentir particulièrement dans certaines circonstances. C'est par exemple quand on s'attache trop exclusivement à des méditations profondes et à des études méthodiques ; c'est quand, après avoir long-tems cultivé son imagination, l'on se livre tout à coup à la philosophie ou aux mathématiques ; c'est enfin lorsqu'on s'applique à passer en revue ses connaissances et ses idées, à les classer, à les distribuer dans un certain ordre ; qu'il est le plus difficile de se garantir d'un assujettissement trop servile et trop supers-

titieux à ces mêmes lois que l'on s'est imposées. Il ne sera peut-être pas inutile d'entrer dans quelque détail là-dessus.

Une première erreur, de laquelle naissent toutes les autres, consiste à supposer, même sans s'en apercevoir, que les grandes lacunes, qui se trouvent dans l'ensemble de nos connaissances, existent vraiment dans la nature; conséquemment à oublier que tout se tient, que tout est lié dans l'univers; et que, si nous ne découvrons qu'une petite partie de ces liaisons, si (pour me servir de l'expression d'un écrivain célèbre, nous ne devinons que quelques syllabes dans cette grande énigme, la faute en est à notre intelligence faible et limitée. Nous attribuons en conséquence une fausse vertu à ces divisions, à ces lignes de démarcation que nous avons tracées nous-mêmes. Bien plus, tant que nous n'observons que des analogies entre les choses, nous sommes naturellement disposés à tout lier, à tout confondre. Dès que nous nous occupons à saisir leurs différences, nous voilà portés à tout distinguer et à tout séparer. Dans le premier cas, nous ne voyons que des communications et des liens réciproques; dans le second nous n'apercevons que des intervalles et une solution de continuité. C'est entre ces deux extrêmes qu'il faut saisir une moyenne proportionnelle, comme entre les deux que nous avons déjà indiqués, de ne point faire assez de divisions ou d'en faire trop.

Ensuite il sera fort utile de se représenter le système général de nos connaissances sous l'emblème d'une grande chaîne faite à mailles, *opus reticulatum*; nous la cons-

truirons de manière que quelques anneaux très-serrés y forment d'abord une espèce de tige, de laquelle sortiront plusieurs branches principales. A mesure que celles-ci s'étendent, on les verra se ramifier en se subdivisant, de telle sorte que plus elles s'éloignent de la tige, et plus les chaînons se multiplient autour d'elles : enfin tous ces différens rameaux ne tarderont guères à s'entrelacer et à former entr'eux de nouvelles chaînes, en se joignant sur mille points différens. Or, si de semblables chaînes désignent les notions et les vérités, que nous voulons classer pour notre usage ; si la totalité de chaque rameau de la chaîne en représente un certain nombre qui dépendent les uns des autres ; si la divergence des rameaux exprime la séparation de celles que nous voulons distinguer ; il ne sera pas difficile d'apercevoir que toutes nos connaissances se tiennent et vont se réunir d'abord dans le tronc principal, d'où sortent toutes les branches de la chaîne, ensuite dans les têtes communes à plusieurs branches, c'est-à-dire dans les points de réunion d'où elles partent pour commencer à diverger ; enfin que ces connaissances se lient de nouveau entr'elles, ou communiquent ensemble à la faveur des anneaux intermédiaires, dont les branches mêmes se trouvent garnies dans leur prolongation. Voilà donc deux sortes de liaisons, moyennant lesquelles les objets et les vérités que nous avons taché de séparer, tendent sans cesse à se réunir et à se confondre ; l'une qui tient à leur filiation, c'est-à-dire, à une origine commune ; l'autre qui résulte d'une nouvelle affinité, qui se manifeste entr'elles. L'identité et les diffé-

rens dégrés d'analogie, soit entre les sujets, soit entre les rapports que nous découvrons, constitue les différens dégrés d'intimité et d'affinité entre les vérités mêmes.

Une troisième erreur nous porte quelquefois à regarder les catégories et les classes comme absolues, tandis qu'elles sont purement relatives aux différens rapports, sur lesquels nous avons jugé à propos de les fonder. Car de quelque manière que nous nous y prenions pour classer les êtres que nous connaissons dans la nature, il nous sera impossible de faire en sorte que tel être, qui sous quelques-uns de ces rapports a été placé dans une classe, ne tienne par d'autres rapports à une autre catégorie où il pourrait tout aussi bien trouver sa place. La même impossibilité aura lieu à l'égard d'un grand nombre de vérités, qui appartiennent aux différentes sciences. Ce sont précisément des vérités de ce genre, qui forment les anneaux intermédiaires dont nous avons parlé ci-dessus; et c'est dans leurs doubles et triples affinités que se rencontre un des plus grands obstacles qui puissent s'opposer à l'exactitude d'un plan de classification quelconque.

Il est certain que toutes les divisions sont arbitraires en un certain sens: puisqu'il est en notre pouvoir de nous placer à un point de vue plutôt qu'à un autre, et que, selon les différens aspects, sous lesquels nous considérons les choses, elles changent de forme, de grandeur, de distance à nos yeux; c'est-à-dire que, selon les différens rapports, d'après lesquels nous classifions et nous divisons, relativement aux différens buts que nous pou-

vons nous proposer, non seulement l'ordre de distribution, mais l'ordre même de succession change dans les objets, et dans les vérités qui nous occupent. Plus les divisions sont générales, et plus elles sont arbitraires, plus elles ont rapport à des vues particulières, à des besoins momentanés, et plus elles le sont encore. Dans le premier cas, c'est que l'ensemble des choses que nous voulons embrasser est très-grand; dans le second, c'est que nous n'envisageons que quelques-unes d'entr'elles d'une vue très-bornée, et sous des rapports individuels. Quelque soit notre dessein dans la construction d'un pareil édifice, la base est toujours arbitraire; mais cette base une fois posée, le reste ne l'est plus. Conséquemment à ce que nous venons de dire, il faudra prendre garde 1.°, que les classifications et les divisions que nous fesons pour notre utilité particulière, ou relativement à une fin déterminée, ne nuisent dans notre esprit aux divisions plus générales et plus constantes, qui sont fondées sur un plus grand nombre de rapports, ou sur des rapports plus essentiels; 2.°, que notre pensée ne s'identifie tellement avec les premiers, qu'elle ne puisse ensuite sans la plus grande difficulté se prêter à celles, dont les autres font usage.

Une dernière erreur consiste à supposer, que ces bornes, que ces lignes de démarcation qui séparent les différens districts de notre empire intellectuel, soient, pour ainsi dire, tranchantes et conséquemment faciles à déterminer. Bien loin de là, il arrive en ceci très-souvent, comme dans le monde physique et matériel, que les

points limitrophes se confondent à nos yeux: de sorte, qu'entre ces groupes mêmes que nous fesons ressortir d'une manière plus saillante dans nos tableaux, on ne laisse pas que d'apercevoir des nuances intermédiaires qui servent tout à la fois à unir, et à séparer les objets; les grandes parties, les grandes masses d'ombre et de lumière sont bien prononcées; mais dans les intervalles le passage du clair à l'obscur est souvent imperceptible.

## ARTICLE IX.

### *DES FACULTÉS INTELLECTUELLES.*

I.

L'ame humaine est un agent unique, un être simple et indivisible; les facultés qu'on lui attribue communément, ne sont que ses différentes manières d'opérer; quelques distinctes qu'elles soient, il existe entr'elles une secrète analogie, une sorte d'affinité, de sorte qu'on serait presque tenté de leur appliquer le contenu de ces vers célèbres;

. . . . . . . . . . . *facies non omnibus una*,
*Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.*

cette ressemblance qui perce à travers la différence, se fait remarquer de même plus ou moins dans les facultés, ou dans les propriétés qui caractérisent plusieurs substances d'un ordre différent, et si nous ne la découvrons pas

également dans toutes celles, qui nous sont connues, c'est que dans les objets même les plus connus, il nous reste encore bien des choses à découvrir. Quiconque observera attentivement la génération et la suite des différentes opérations de l'ame, ne tardera guères à découvrir entr'elles une certaine gradation, et des nuances délicates qui, en les rapprochant, forment le passage presqu'imperceptible de l'une à l'autre; de sorte que, quand il entreprendra de les distinguer avec netteté la difficulté qu'il y rencontrera dans certains points, où les extrêmes, c'est-à-dire, les finales d'une espèce, et les initiales de l'autre, viennent à coincider, lui causera le même embarras que nous venons de décrire dans l'article précédent; et ce ne sera guères que dans leur divergence progressive, et dans le *maximum* de leurs effets, qu'il verra ces différentes espèces se prononcer d'une manière bien sensible. Il n'est donc pas étonnant qu'on les confonde chaque jour dans le langage ordinaire; mais celui qu'employe le philosophe, doit être plus exact; et si la rapidité du discours ne permet le plus souvent de désigner, que la dominante entre les opérations ou les facultés relatives au sujet que l'on traite; en revanche, dès qu'il s'agit d'analyser les propriétés, et les résultats de chacune d'entr'elles, l'on est tenu à distinguer avec plus de soin, et à s'énoncer avec plus de précision.

## I I.

On remarque dans l'ame deux grandes facultés, celle de concevoir et de penser, celle de sentir et de vouloir, l'esprit et la volonté. La première éclaire, dirige et trompe quelquefois la seconde; celle-ci excite l'autre, et la tyrannise souvent; quelquefois d'accord, souvent en opposition, elles agissent simultanément, et s'il n'existe dans notre ame ni désir, ni affection, sans une idée correspondante, il est rare aussi, que nos idées n'excitent en nous quelque sentiment. Nous réservant à traiter ailleurs de l'ame, en tant qu'elle est douée de la faculté de sentir et de vouloir, nous nous bornerons ici à quelques observations sur le don qu'elle possède de connaître et de penser. Cette faculté se subdivise communément en trois autres: entendement, mémoire, imagination; nous nous conformerons à cette division adoptée depuis long-tems, et qui a servi de base au système encyclopédique des connaissances humaines. Quoique dans ces derniers tems, certains auteurs (nommément le célèbre Condillac) l'aient trouvé insuffisante et même arbitraire, elle nous paraît correspondre parfaitement aux trois grandes fonctions de l'esprit humain; et quant à la réduction que ces mêmes auteurs prétendent en faire à la seule faculté de sentir, à la sensation pour employer leur propre terme; sans nous arrêter à relever une contradiction, du moins apparente, entre ces deux opinions, nous nous contenterons

de répondre à la seconde en peu de mots. Ou l'on entend par la sensation une faculté purement corporelle, c'est-à-dire la propriété qu'ont nos organes d'être mus et affectés par les objets extérieurs; et pour lors il est impossible d'identifier avec elle des facultés que l'on ne s'accorde à nommer intellectuelles, que parce que l'on sent qu'elles appartiennent à un systême, à un ordre différent *, ou l'on emploie le mot de *sentir* dans le sens d'apercevoir, de connaître, de penser; et alors nous prendrons la liberté de remarquer: 1.°, que deux ou trois pages d'inductions filées en forme de syllogismes *(voyez Condillac, art de raisonner)* n'étaient nullement nécessaires pour démontrer, que le don de la pensée n'est autre chose que la faculté de penser, qui s'exerce de cinq à six manières différentes; en second lieu, que c'est abuser des mots que de substituer à ceux de *concevoir*, de *connaître*, de *penser*, celui de *sentir*, que l'on prend communément dans des acceptions différentes. C'est pourtant cet abus des mots que l'on condamne si souvent, et avec tant de raison, en le regardant comme la source la plus féconde, ou du moins la plus immédiate de nos erreurs. Pourquoi les philosophes ne prêchent-ils pas toujours d'exemple? et pourquoi ceux qui les censurent, font-ils quelquefois bien pis encore?

---

* Si cette vérité avait encore besoin d'être démontrée, nous ne saurions en indiquer une meilleure démonstration que celle qui se rencontre, on ne sait pas pourquoi, dans les ouvrages de cet Auteur même.

Les deux premières facultés de l'esprit humain, que l'on nomme l'entendement et la mémoire, ont été trop bien analysées, pour qu'il nous reste autre chose à proposer sur cette matière, que quelques conjectures : nous nous arrêterons davantage à l'imagination, dont la nature nous paraît moins développée, et dont il semble, que les caractères n'aient pas été suffisamment déterminés jusqu'à présent.

## III.

Entendement, intelligence me paraissent synonimes, c'est le nom qui convient à cette faculté, en tant qu'elle aperçoit, qu'elle connaît ; mais il semble qu'elle prenne plus particulièrement le nom de raison toutes les fois que du sein des notions qu'elle possède, elle tire des inductions nouvelles, qu'elle en forme une déduction, une chaîne quelconque, qu'elle raisonne en un mot, et que ses raisonnemens ne s'écartent point de la vérité. La perception, le jugement, le raisonnement, sont ses trois principales opérations. Mais quelques distinctes qu'elles soient, c'est dans leurs limites respectives que commence à se manifester cette gradation insensible que nous avons indiquée ci-dessus. En effet ne distingue-t-on pas entre ce qui se nomme communément perception, et ce que l'on est convenu d'appeler jugement, un acte, pour ainsi dire, intermédiaire, qui tient tout à la fois de l'un et de l'autre ? je veux dire, ce jugement simple qui n'exige

point de comparaison, cette perception qui ne se borne pas à apercevoir un objet isolé, mais qui saisit un fait, c'est-à-dire, ce qui se passe entre deux ou plusieurs objets? car, quoiqu'un fait quelconque suppose un ou plusieurs rapports entre les termes de l'action, néanmoins l'acte, par lequel notre esprit l'aperçoit, est vraiment intuitif, et antérieur à toute espèce de comparaisons; cet acte est au-delà d'une simple perception; mais ce n'est point encore un jugement comparatif; il faut que nous fassions un pas de plus, pour saisir dans ce même fait les rapports de cause et d'effet, d'agent et de patient, qui s'y trouvent renfermés; et ce pas de plus est une comparaison, d'ou résulte un vrai jugement. C'est ainsi, que nous apercevons le soleil qui darde ses rayons sur certains points de l'horizon, le feu qui consume un édifice, un corps, qui en choque un autre, deux hommes qui s'embrassent, ou qui combattent l'un contre l'autre; c'est encore de la même manière que nous apercevons la couleur qui nous frappe, le parfum qui nous plait, le son qui nous ravit, et que nous jugeons en même tems, que ces sensations nous viennent d'un tel corps extérieur. Or, il est évident que, dans ces différentes situations, il y a toujours distinction d'objets, quoiqu'il n'y aie pas toujours comparaison.

J'ajouterai encore deux courtes réflexions, touchant les opérations de juger et de raisonner. La première c'est, que la plus part des jugemens que nous portons, et que nous énonçons à chaque instant, supposent quelques rai-

sonnemens précédens. La seconde c'est, que l'habitude introduit dans la formation d'un grand nombre de ces jugemens, et de ces raisonnemens mêmes, une sorte de rapidité que l'on peut nommer *intuitive*, et qui les assimile à de véritables perceptions.

## ARTICLE X.

### DE L'IMAGINATION.

I.

L'on a dit, que l'imagination était une troisième faculté de l'esprit humain, composée jusqu'à un certain point des deux autres, c'est-à-dire, de l'entendement et de la mémoire, j'ignore dans quel sens cela a été dit; mais voici à peu près celui, dans lequel je conçois que cela peut se dire;

Commençons par la mémoire. D'abord cette faculté se métamorphose en imagination par le seul dégré de vivacité dans la réminiscence; et c'est ce qui donne lieu aux visions de toute espèce. Nous ne nous arrêterons point à ce phénomène qui tient uniquement à l'intensité de la vibration reproduite dans le *sensorium*; mais qui n'en est pas pour cela moins difficile à expliquer. Le passage graduel, et presque imperceptible de la mémoire à l'imagination, me paraît plus susceptible de développement, et s'opère de la manière suivante: la mémoire ne con-

servant qu'un souvenir faible, ou vague ou inexact de certains objets, de certains événemens, de certaines situations, et ces images se mêlant souvent ensemble, et s'altérant réciproquement en raison de leur analogie, et à la faveur de l'éloignement; il en résulte des reminiscences qui ne sont plus exactement conformes à la réalité, mais qui y ressemblent plus ou moins. Voilà le premier pas que l'imagination fait sans s'en apercevoir, ou, pour mieux dire, voilà la mémoire transformée en imagination, par la seule facilité que nous avons de nous tromper dans nos souvenirs. L'imagination n'est encore que passive; mais elle ne tardera pas à agir volontairement; ces fictions que l'on nomme vulgairement *châteaux en Espagne*, sont les premiers ouvrages de l'imagination, dont l'ame se rend compte à elle même, et dont elle n'est la dupe que dans les momens où, très-vivement affectée, elle s'abandonne à ses propres illusions. Mais ses productions sont informes, elles n'ont rien de régulier et de suivi, elles ne forment point un tout, elles ne sont point dirigées vers un but déterminé; ce n'est que l'intention précise d'imiter la nature, celle de produire un effet sur nos semblables, de leur plaire et de les émouvoir, qui caractérisera l'imagination active et créatrice, à laquelle on doit les beaux-arts.

## I I.

Si la mémoire, comme nous venons de le voir, conduit insensiblement à l'imagination, la raison, par les dernières opérations qu'elle fait sur les objets, n'y conduit pas moins;

car, dès que les êtres généraux qu'elle crée, se trouvent séparés de leur sujet par l'abstraction, ils ne sont plus du ressort immédiat des sens, ils appartiennent plus directement à l'empire de la réalité; mais ils commencent à tomber sous celui de l'imagination, par le penchant même que nous avons à leur supposer une existence réelle. Aussi la métaphysique et la géométrie (dit un auteur célèbre) sont de toutes les sciences, dont l'objet appartient proprement à la raison, celles où l'imagination a le plus de part. Dans un métaphysicien et dans un géomètre, l'imagination agit jusqu'à un certain point; mais elle n'agit que pour faciliter à la raison ses recherches et ses développemens, et elle s'arrête où il le faut; dans le poëte, elle continue à agir. Ces gens là opèrent différemment sur leur objet; les deux premiers le dépouillent et l'analysent pour le recomposer méthodiquement; le troisième le compose à son gré, et tâche de l'embellir. Leur but est essentiellement différent; celui des deux premiers est la connaissance, à laquelle on ne parvient que par des analyses; celui du troisième est l'imitation, à laquelle on ne parvient que par des compositions ou synthèses. Il est vrai néanmoins, qu'en réfléchissant sur les objets que l'on se propose d'imiter, ou sur la distribution et l'ordonnance des matériaux que renferme un ouvrage d'imagination, l'analyse est nécessaire jusqu'à un certain point. Mais, 1.° ces sortes d'analyses ne sont jamais ni exactes, ni complettes, par cela même qu'il n'est ni nécessaire qu'elles le soient, en raison du but auquel elles tendent, ni possible,

vu l'impétuosité naturelle de l'imagination et l'incompatibilité simultanée de deux opérations aussi différentes, dont l'une exige de la patience et du phlegme, l'autre de la chaleur et de la rapidité; 2.°, l'on peut dire qu'exactement parlant, si c'est l'imagination, en tant qu'elle veut imiter et créer, qui se porte à ces sortes d'analyses, c'est la raison qui les exécute, et qui fraie ainsi la route à l'imagination, en lui applanissant tous les obstacles, car le défaut d'observation s'oppose à une imitation heureuse dans les détails, comme le manque de réflexions nuit à la formation et à l'ordonnance de l'ensemble.

Revenons maintenant sur nos pas: j'ai dit que notre penchant naturel à regarder comme des êtres ou des substances réelles, tout ce qui fait le sujet de nos pensées, nous achemine à donner une sorte d'existence à ces êtres généraux, que l'esprit, en les séparant de leur sujet par abstraction, n'a formé (s'il est permis de s'exprimer ainsi) que pour sa commodité et pour son usage. Voilà donc la raison qui, en se trompant sur cette existence, se transforme, sans le vouloir, en imagination, mais en imagination passive, comme a fait la mémoire. Or si, trompés dans nos observations et dans nos combinaisons, recueillant des faits supposés, généralisant sans méthode, négligeant enfin le véritable esprit d'observation, d'analyse et de système, nous nous pressons d'en faire un quelconque; n'est-il pas évident, qu'en ce cas notre raison se métamorphosera aussi sans le vouloir en imagination? Car ce n'est qu'en ce sens que l'on peut dire, que certains systêmes sont enfantés par

l'imagination, qui est alors passive, pour l'ordinaire, mais qui peut devenir active, selon l'intention de l'auteur. Voilà encore l'imagination qui tire son origine des erreurs de la raison. Mais comme nous avons fait un système sur les phénomènes de la nature, nous pouvons en faire un de même sur des faits historiques. Nous pouvons former des conjectures sur l'existence douteuse de certains personnages, sur les qualités douteuses d'un personnage très-réel, sur des faits problématiques, sur les circonstances vraisemblables, mais peu connues, de certains faits que personne d'ailleurs ne révoque en doute. Alors, tant que notre esprit garde une sage mesure dans ses hypothèses, et ne les donne que pour ce qu'elles sont, il agit dans le sens de la raison; mais, s'il se laisse entraîner, s'il s'égare, s'il présente aux autres des rêves pour des réalités, cette raison se transforme encore en imagination ou passive ou active, selon la bonne foi ou l'intention particulière de l'auteur. Une histoire dont le canevas, fourni par la vérité, est ainsi brodé par l'imagination, participe du roman par le côté défectueux, mais ce défaut fera place à de véritables beautés, quand l'imagination, devenue active par l'intention de faire un roman imitatif, et heureuse dans ses conceptions, inventera des personnages, des caractères, une action, un nœud, des incidens, des situations et un dénouement.

Nos idées abstraites sont tirées du sensible; nous découvrons une infinité de rapports entre l'ordre physique et l'ordre moral, et nous ne jugeons souvent des objets que l'on nomme spirituels, que par leur analogie avec ceux

que l'on nomme matériels ; il est donc tout simple que notre langage soit figuré, et que nous ne puissions nous en former aucun, qui ne le soit plus ou moins. Tant que nous nous bornons à faire des comparaisons tirées des objets sensibles, c'est la raison qui saisit des rapports ; dès que nous les identifions avec le sujet de la proposition, ou avec son attribut, dès que nous employons des métaphores et des expressions figurées, c'est l'imagination qui commence à opérer, mais le plus souvent d'une manière passive, par habitude et sans intention. Quand nous multiplions les figures et les images propres, quand, inventant des personnages et des situations, nous représentons les choses avec les circonstances qui en rendent la peinture plus naturelle et plus vive ; quand nous donnons à tout cela de l'expression, du mouvement et de la vie, alors nous fesons un poëme avec des vers, ou un tableau avec des couleurs, et c'est l'imagination qui y déploye toute son activité créatrice.

L'imagination active dans un historien fidelle n'agit qu'autant qu'il est nécessaire pour peindre des faits dont on n'a pas été témoin, des objets que l'on a pas vus, des personnages que l'on n'a pas connus, et qu'il faut par conséquent imaginer, dans un certain sens. D'ailleurs, c'est elle qui vivifie le style par des figures, des images, des couleurs que l'on employe à dessein, et que le genre historique admet avec une sage mesure.

Quand je distingue entre l'imagination active et passive, je sais bien que notre imagination est toujours agissante, puisqu'elle opère ; mais c'est que dans le cas où je la nom-

me passive, elle est réellement telle vis-à-vis des objets, c'est-à-dire de ses sensations actuelles ou reproduites; elle ne fait alors qu'obéir à ces impressions ou à ces reminiscences, lesquelles peuvent être souvent erronnées et illusoires; au lieu que je la nomme active, lorsque disposant en quelque sorte de ces objets mêmes, elle en modifie et combine à son gré les images. Le même homme exerce son imagination active en fesant un roman, et son imagination passive en lisant celui d'un autre.

Conséquemment à tout ce que nous venons de dire, je crois que l'on peut définir l'imagination, un composé de la facilité naturelle de nostre esprit à se tromper dans ses aperçus et dans ses souvenirs, de sa faculté de saisir les rapports des choses et du pouvoir qu'il a de se former des idées complexes arbitraires; de plus l'on peut établir que les dernières opérations de l'entendement et les derniers efforts de la mémoire, au moment où l'esprit s'écarte du vrai, appartiennent déjà à l'imagination, ou *viceversa* que les opérations initiales de cette dernière appartiennent encore à l'entendement et à la mémoire.

III.

Il me semble que nous venons de déterminer les caractères propres, et sur-tout les limites respectifs des trois facultés intellectuelles avec une sorte de précision, qui ne permet plus de les confondre, comme il arrive quelquefois. Nous sommes partis du principe: que les facultés de l'esprit ne sont que ses trois principales manières d'opérer,

entre lesquelles une différence essentielle doit établir une véritable distinction. Nous nous sommes attachés à développer la génération de cette troisième faculté, qui participe, jusqu'à un certain point, des deux autres; et nous avons taché de saisir le point, où elle s'en détache pour exercer les fonctions qui lui sont propres. Mais peut-être ne sera-t-il pas inutile d'ajouter encore quelques éclaircissemens sur cette matière, et de répondre à quelques objections.

Les anciens ont souvent confondu la mémoire avec l'imagination; et en dernier lieu, un philosophe très-estimable a paru vouloir étendre l'empire de l'imagination aux dépens de celui de la mémoire, en attribuant à la première non seulement le pouvoir de créer des images nouvelles, mais même celui de retracer à l'esprit des objets réels et connus, pouvoir qui me semble ne devoir appartenir qu'à la mémoire. D'autres, en attribuant à l'imagination les produits de la raison qui s'égare dans ses aperçus, ne modifient point cette manière de s'exprimer par certaines distinctions qui me paraissent nécessaires. Je vais essayer de mettre dans un plus grand jour les idées que je n'ai fait qu'indiquer à ce sujet.

1.° Dans l'exemple que quelques auteurs allèguent, d'une personne connue que l'on n'a pas sous les yeux, mais dont la voix que l'on entend, nous rappelle sur-le-champ l'existence et les traits; dans cette supposition, dis-je, il semble d'abord que c'est l'imagination qui opère en nous, ou, si l'on aime mieux, que c'est l'esprit qui agit dans le sens, que l'on est généralement convenu d'appeler *imagination*,

pour le distinguer de deux autres. Toutefois, quand on examine plus attentivement ce qui se passe en nous à cette occasion, l'on ne tarde pas à se convaincre que c'est la raison qui conclut la présence ou la proximité de cet être connu, tandis que la mémoire en retrace simultanément le souvenir ou l'image. Que si cet homme ne nous est pas connu, et que néanmoins sur quelques indices, nous nous en formions une image quelconque, pour lors c'est l'imagination qui commence réellement à se déployer.

2.° Il est évident que c'est la mémoire qui nous présente les images des objets connus, c'est-à-dire qu'en pareil cas l'esprit agit dans le sens que nous appelons mémoire; et il ne l'est pas moins, que c'est l'imagination qui ajoute à ces sensations reproduites une réalité, ou, pour mieux dire, une présence supposée, et qui nous procure par ce moyen des visions nocturnes et même diurnes. La mémoire nous retrace plus ou moins fidellement le passé, l'imagination nous peint à son gré l'avenir; elle domine dans la *prévision*; elle aide puissamment nos conjectures.

3.° C'est avec raison que l'on attribue à l'imagination le pouvoir d'augmenter nos peines et nos plaisirs, de les créer même quelquefois; c'est elle sans doute, qui embellit les objets de nos désirs, qui enlaidit ceux de notre aversion, et qui par ce moyen donne un dégré d'intensité de plus à ces sentimens naturels. L'imagination seule, en parsemant d'illusions les idées que nous nous fesons des biens et des maux, altère notre jugement dans leur évaluation. Elle accumule en ces compositions, ces combinaisons rapi-

des et vraiment intuitives, qui ne laissent point à la réflexion le tems de se déployer, et que la raison a tant de peine ensuite à rectifier, en substituant l'analyse, qui est son ouvrage, à ces synthèses qui sont celui de l'imagination. L'on attribue donc tout cela à cette dernière faculté, parce que c'est elle qui y domine, et qu'il serait aussi inutile qu'impossible de s'énoncer autrement. Mais cela n'empêche pas, qu'au moyen d'une analyse rigoureuse, et vraiment métaphysique, l'on ne parvienne à distinguer dans ces combinaisons rapides, et multipliées, les élémens et les erreurs qui n'appartiennent qu'à la raison et à la mémoire.

4.° L'on doit circonscrire l'empire de l'imagination au sensible proprement dit *quod percellit sensus*, qui affecte nos sens extérieurs, ou qui agit sur le sens intime. Ce n'est que des matériaux de ce genre, qu'elle employe. Car, comment pourrait-on imiter ce que l'on n'a jamais ni vu, ni entendu, ni touché, ni senti intérieurement. Que si elle s'exerce souvent sur des abstractions purement intellectuelles, en leur donnant une existence qu'elles n'ont point; remarquez bien qu'elle leur donne en même tems un corps, de la vie, du mouvement, qu'elle les personnifie, et les met en action d'une manière sensible; là où il n'y a rien de tout cela, il n'y a pas de véritable image, il n'y a pas de création; ce n'est qu'une méprise de l'entendement. Mais vous ne pouvez fixer la pensée, me dira-t-on, sur vos différentes idées, vous ne pouvez vous les rappeler, sans que leur première appa-

rition, ou leur reproduction ne soit accompagnée de quelque image plus ou moins vive; donc l'imagination opère toujours plus ou moins; à cela je réponds, que la cause de ce phénomène tient à l'origine même de nos idées, qui est dans nos sensations; que la reproduction d'une idée matérielle, c'est-à-dire, d'une sensation, ou du signe que nous lui avons associé, n'est qu'un acte de la mémoire, comme la reproduction d'une idée purement intellectuelle, car, nous ne saurions nous rappeler une idée quelconque individuelle, sans nous en rappeler l'objet, et sans que son image ne se retrace d'une manière plus ou moins distincte dans notre esprit. Nous ne pouvons de même nous rappeler aucune notion abstraite et générale, sans que l'image faible ou confuse de quelque individu, auquel nous l'appliquons avec la rapidité de l'éclair, n'accoure au même instant. Pensons-nous à ces êtres moraux que l'on nomme vertu, gloire, raison etc.? alors ou l'image sensible, dont notre imagination les a revêtus pour la première fois, se retrace à notre souvenir, ou l'idée abstraite reparaît accompagnée de l'image du signe consacré à l'exprimer, c'est-à-dire, de la forme des caractères, ou du son même de la parole. Mais dans tout cela je ne vois que l'ouvrage de la mémoire. L'imagination créée en imitant; voilà ses fonctions; le vrai n'est point son aliment, la répétition n'est point de son ressort, en conséquence les images vraies et reproduites ne lui appartiennent point. Si l'on s'écarte de ces distinctions,

l'on retombe dans la confusion, et il vaut mieux n'admettre dans l'esprit humain qu'une seule faculté.

---

Peut-être quelques-unes des distinctions, et des animadversions, dont ce petit ouvrage est parsemé, sembleront-elles frivoles, ou du moins inutiles à ceux de nos lecteurs, qui ne sentent pas toute l'importance d'une nomenclature exacte. On ne saurait disconvenir néanmoins que cette exactitude ne soit dans toutes les sciences un sûr garant de leur perfection.

*Bacon* répète plus d'une fois dans ses immortels ouvrages: qu'en travaillant à l'exécution du vaste dessein, qu'il avait conçu, de régénérer et d'étendre l'empire des connaissances humaines, il renonçait souvent aux fonctions d'architecte pour remplir celles de Maçon et de simple ouvrier. L'on pourrait peut-être observer que, dans un certain sens, il a fait précisément le contraire. Mais il n'en est pas moins vrai qu'en traitant les différentes parties de la philosophie rationnelle, l'on se trouve souvent dans la nécessité de faire quelque chose de semblable à ce que dit ce grand homme, c'est-à-dire, d'exercer les fonctions minutieuses des grammairiens, avant que de remplir la tâche de philosophe, ou plutôt sans cesser de la remplir.

# TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS CET ESSAI.



---

FAUTES A CORRIGER.

| *Pag.* | *Lig.* | | |
|---|---|---|---|
| 66 | 10 | nature de celle que . . | *Lisez* nature de celles que |
| 70 | 22 | ou plutôt en elle, . . . | ou plutôt en elles, |
| 84 | 7 | n'aura-t-il pas mis en jeu, . | n'aura-t-il pas été mis en jeu, |
| 116 | 24 | c'est un disparate . . . | c'est une disparata |
| 147 | 22 | les sens, les matériaux, . . | les sons, les matériaux, |
| 149 | 10 | dans le secours. . . . | sans le secours |
| 154 | 24 | et les contremêler . . . | et les entremêler |
| 167 | 17 | mais ses productions . . | mais ces productions |
| 168 | 5 | ils appartiennent . . . | ils n'appartiennent |

# DISCORSO PRELIMINARE

## O PROEMIALE

### AL PROSPETTO STORICO DE' PROGRESSI DELLE SCIENZE, ARTI E COSTUMI,

DAL SECOLO XI DELL' ERA CRISTIANA
SINO AL SECOLO XVIII.

*DEL CITTADINO*

EMANUELE BAVA S. PAOLO.

*Introductum est enim ab aliquibus genus scribendi, ut quis narrationes aliquas, non in serie historiae continuatas, sed ex delectu auctoris excerptas conscribat, deinde easdem recolat, et tamquam ruminet, et sumpta ab ipsis occasione de rebus politicis disserat : quod genus historiae ruminatae nos sane magnopere probamus, modo hujusmodi scriptor hoc agat, et hoc se agere confiteatur.*

Baconis opera omnia, Venetiis — *De augmentis scientiarum*, lib. II, cap. 10, pag. 136.

# DISCORSO PRELIMINARE

## O PROEMIALE

### AL PROSPETTO STORICO DE' PROGRESSI DELLE SCIENZE, ARTI E COSTUMI, DAL SECOLO XI DELL'ERA CRISTIANA SINO AL SECOLO XVIII.*

DEL C.° EMANUELE BAVA S. PAOLO.

---

Molti scrittori nostri od oltramontani hanno prima di noi, la propria lingua scrivendo o la latina, osservato e discorso con isquisito criterio tutta la serie variabile delle storie, dal principio dell' era cristiana incominciando sino a poco meno che ai giorni, in cui siamo; laonde volendo noi agevolare quella soltanto del secol nostro a chiunque piaccia ai posteri narrarla, qui a riandare atterremci i fatti più importanti, e i più conducenti all' assunto nostro, che sieno avvenuti dal Mille; maggiore disquisizione faremo

---

* L' autore inserisce negli atti dell' Accademia dentro questo discorso, quasi l'epilogo di tutta l'opera accennata, già molto inoltrata, benchè non compita, e attesa la sua mole, da non poter capire dentro l' accademico volume.

poscia d'ogni politico o morale avvenimento dello scorso secolo decimosettimo.

Osserveremo il nuovo sistema, che hannovi preso le cose, come quello, che è poi stato lume, molla e guida di tutto ciò, che nel corrente, cui segnatamente miriamo, è avvenuto o s'è fatto. *

Perlocchè dopo avere bastantemente accennata la sorte diversa de' tempi a noi più lontani, mostreremo che il secolo precedente preparò già quanto abbiam visto in questo istesso seguire, a ciò gli animi inclinando con nuove idee e novità di prospetti, infondendo novelli lumi in ciascuno, e per mezzi non pria adoperati o potutisi adoperare, agevolandone il corso alla meta.

I secoli succedonsi, e quantunque non sempre si rassomiglino, per altro tutto ciò, che addiviene nel secolo, che segue, è l'effetto immediato di quello, che lo antivenne.

Le invenzioni, le nuove dottrine e scoperte, i pensamenti nuovi, ed i libri, che li manifestano, tutte le novità in somma buone o ree, sono in sul nascere combattute o neglette, rispinte o proscritte.

L'autorità riverita degli uomini attempati e maturi per lo più le abborre e condanna, onde in un fascio ravvolte quelle rimangonsi, à così dire, stazionarie per lunghi anni, vuote d'ogni efficacia e senza influenza veruna, anzi in discredito cadono, e le più se ne giaciono vilipese e

* L'autore ha steso questo discorso negli ultimi decennj dello scorso secolo decimottavo.

depresse, finchè spenti gli anzidetti, cui compliva perseguitarle, vengano ad influire e a signoreggiare coloro, che giovani le accolsero e le assaporarono, che poservi ogni loro studio, e che scevri da ogni amore di parti ne rindagarono l'utile e il buono.

Ora costoro sono vaghi al sommo di porre quelle al cimento dell' esperienza, e sì facendo, altri sistemi dagli antichi diversi (comecchè ne derivino) di opinioni, di cose, e di metodi introducendo sen vanno, e imprimono sulla faccia del mondo un nuovo ordine di cose, é un aspetto non mai forse sospettato dai loro maggiori.

Avvien di rado, che un uomo sorga, i cui lumi oltrepassino quelli del tempo in cui vive, ma pur talvolta, non mai vienle fatto per altro di potergli adoperare a generale vantaggio di quell' istessa stagione, in cui egli fiorisce, fuorchè nel caso rarissimo, che a principe assoluto nascesse di una potente nazione.

Se a tanta altezza non comparisce, o non sale, potrà bensì costui per via della penna, e del comodo delle stampe giovare ai posteri, ai contemporanei non mai; i libri, che dai sommi filosofi di una generazione si mettono in luce, hanno poi la ventura di poter fruttificare nella generazione che segue, dalla quale sono a maestri e ad opportuni consiglieri tenuti ed accolti.

Essi perciò sono poi quelli, che non previsti comodi, non escogitate discipline, ed arti, ed innovazioni, ed imprese non per lo addietro riputate possibili vannovi di mano in mano creando, e per modo talvolta influiscono,

che un secolo non pare ad un altro rassomigliarsi altrimenti di quello, che accada tra una città di Toscana e un' orda di Tartari; perciò è, come fu da alcuni notato, che una età d'uomo spesso riesce un enimma insolubile alle susseguenti.

Una quistione assai intricata cadrebbe in acconcio qui di discutere, cioè, se gli utili moderni ritrovamenti sieno un parto uscito dall' industria umana nodrita dall' esperienza di sei mill' anni, o se anche senza di una scuola sì diuturna, alcuni uomini egregi nati in favorevoli circostanze abbiano già potuto alle società procacciarli taluna volta.

Ma a poterla risolvere, ciò che più e meglio sarebbe, l' intera cioè di questi sei mill' anni e minuta storica cognizione, quello si è appunto, che mancaci; tuttavia nella serie dello storico prospetto, che segue, ove starà meglio trattarne, confidianci, se non di sciorla, almeno di recarvi in mezzo tanta copia di lumi e di fatti, che ad altri poscia varrà per avventura a facilitarne lo scioglimento: prescindendone per ora del tutto, porteremo tosto lo sguardo sopra quei secoli, nei quali le moderne società dell' Europa presero qualche stabilità e forma di reggimento, e quindi lo stenderemo eziandio agli altri susseguenti, che hanno preceduto lo scorso.

Veggio adunque in quel torno, ovunque io mi volga od affacci, caduti a un dipresso già gli idoli in ogni parte di mondo allor conosciuto; qui in lor vece una religione signoreggiare pura, rivelata e divina, colà un'

altra, figlia della brutalità e della fantasiosa menzogna, nè anche per altro insozzata d'idolatria, vaghe entrambe di far proseliti, ma da spirito assai diverso a ciò mosse e dirette; quella sobria e cauta nel cercare le scienze, questa del sapere giurata nimica, atte amendue ad infondere negli animi umani maggior serietà di culto e compostezza di costumi e di tratto, che già nol fosse la folle religion de' pagani, che dominò per secoli tanti e paesi, e ravvolsesi tutta in riti sconci, in feste e gaje superstizioni, che quelle cupidigie istesse, da cui nacque, a lei suggerirono; veggio in una parola, dopo andato già in bando il politeismo, i Cristiani dominare in una parte della terra, i Saraceni nell' altra, ed emuli dal primo lor ravvisarsi, or assalire l' altrui, or difendere la propria credenza, la propria contrada l' un e l' altro coll' armi.

Per quelli, che Saraceni abbiam detti, perchè appunto con tal nome salirono al più alto grido di conquistatori, hanno da intendersi tutt' i Musulmani di mano in mano schieratisi sotto le fanatiche insegne di Maometto, e per que', che Cristiani, quanti Europei successivamente arruolaronsi alla salutifera milizia di Cristo.

Ora giova osservare, che anche a' dì nostri gli addetti all' una o all' altra di queste credenze ingombrano tuttavia, partono e signoreggiano, a poco sta, amendue gli emisferi del globo: nè del vecchio continente, in cui dimoriamo, altro occorre eccettuarne, tranne l' imperio Cinese, la rozza Tartaria, pochi tratti dell' Affrica, dell'

Indostano e dell' Indie, al che tutto i pochi Giudei per ogni dove dispersi ponno associarsi.

Nel nuovo poi si venera più o men rettamente il vangelo, ovunque col dominio d'Europa si estesero la coltura e la fede, e di cristiano già portavi il nome ogni popolo, tosto che quello di selvaggio lascia e depone. Or mi si provi, che la tanto celebrata Romana potenza abbia signoreggiato giammai tanti paesi, quanti in oggi i Maomettani e i Cristiani; anzi ardirei asserire, che la floridezza degli uni e degli altri, duri, a un dipresso, ad esser qual era sul primo assestarsi delle moderne monarchie, sebbene, a dir vero, il divario a favor nostro di presente non poco campeggi dopo la segnalata superba conquista di un altro emisfero.

Ma l' organismo feudale contaminò sino nell' origine loro le odierne monarchie cristiane, senza neppur una eccettuarne, che tal era de' feroci conquistatori dell'Aquilone la sconnessa e bizzarra pianta di politico reggimento, la quale recaron essi fra noi dalle loro tane e paludi; forza fu a quante contrade l' auree leggi romane aveano beate tanti anni, lasciarsi disordinare da questa inarmonica feudalità, che commettea con vario metro, ma sempre sotto titolo di vassallaggio, ogni grado e condizion di persone, le une con l'altre.

Forza fu pur anche alla religion nostra piegarvisi, e all' ecclesiastica gerarchia, così bene dalla sua fondazione architettata, darle passaggio, anzi a poco a poco modellarvisi sopra: onde può dirsi, che la romana Europa attonita rimanesse di vedersi già divenuta feudale.

Il trono in ogni reame era debole, inattivo, minacciato sempre dagli emoli inquieti feudatarj, i quali, se più forti e vincitori, faceanne traballare le basi, e ne riduceano la potenza ad un nome: se perditori e vinti, a ristorarsi chiamavano, e della patria a scompiglio, gli stranieri e i Vicini. Questi primarj baroni pativano poscia un non dissimile trattamento, non che dai loro pari, ma dai loro proprj eziandio vassalli; e il siffatto contagioso mal'ordine propagavasi di grado in grado scendendo sino all' infima plebe de' villani derelitta, la qual venia da tutte le classi a lei sovrastanti lacera, malmenata, e a cento doppj d' ogni lato premuta. In somma questa costituzion di governo parea inventata per mettere sott' occhi un fedelissimo quadro dell' obesiana anarchia; non unità in dessa scorgevasi, non concerto, non corrispondenza alcuna di parti e di ufficj, ma nimicizia di tutti con tutti, ma universale perturbazione.

La forza, e certa astuzia per lo più del tradimento compagna, che non merita di politica il nome, cospiravano unite ad opprimere i popoli dal Boristene al Tago, dall' Elba al Garigliano; fa meraviglia l'osservare, che un simil governo abbia potuto tanto tempo reggersi e conservarsi, ma non ostante le scosse, che a quando a quando ebbe a sentire, assai cagioni mai sempre a fiancheggiarlo concorsero.

L' ignoranza, che, come sa ognuno, ingombrò tutta Europa, massime nel decimo secolo, e che nei due, che seguirono, sempre più vi crebbe, e si raddensò, fece

sparire ogni primiera e ragionevole contezza di lingua e di leggi, e di politica antica Greca e Romana; e di leggieri diede a credere ad ogni individuo, ad ogni nobile, o principe, non potersi immaginare, o comporre altra forma di governo più benefica e migliore di questa; la malizia e l'ambizione fors' anche trovò, che non poco complivale di alimentar questo mostro, da cui ripromettevasi l' acquisto ambito dell' autorità universale; era in fatti del triregno Pontificio primario interesse, che un feudo foss'egli il mondo tutto, che i Re ne fossero i primi vassalli, e che il Papa ne fosse il signore in terra supremo. *

Che non poco giovasse ai Papi il girne l'anzidetta opinione insinuando, e sì perpetuare il feudalismo, fede ne fanno e gli scritti, che dalla loro corte emanarono, o che a di lei favore furono fabbricati da certi falsari, che

* Giovava agl' interessi dei Papi, perchè in questa anarchia feudale i più possenti feudatarj, i più deboli del continuo opprimendo, ma più coloro, che terre allodiali godeano, non aveano perciò nè gli uni, nè gli altri altro scampo, che di farsi per i loro beni ligi della Chiesa, la quale glieli restituiva, investendoli di quelli, come di feudi oblati, mediante una qualche annua retribuzione, ma poscia mancando la linea mascolina del così investitone, prendea possesso del feudo devoluto per ritenerselo, o altri infeudarne; le terre passate sotto il dominio Papale erano tanto rispettate, che nessun v'era, che lo spavento delle censure non ritraesse, a que' tempi dal violarle; e il moderno vassallaggio del regno di Napoli alla santa Sede non riconosce altra cagione ed origine; i Principi Normanni Roberto, Guiscardo e Ruggiero fratelli, che allora dominavano in quelle parti, essendon' essi signori nuovi, non trovarono altro miglior modo di ripararsi

volean amicarsela, e ogni scrittura pubblicata a quei tempi dai giureconsulti di parte Guelfa; i fatti innume-

---

contro l'armi dei Tedeschi Imperadori di occidente, i quali come Re d' Italia pretendevano a grado loro di disporre delle provincie di colà tolte ai duchi Longobardi, e contro l'armi de' Greci Imperadori di Oriente, che volevano con miglior ragione riconquistare su questi Normanni quelle altre provincie colà, come Puglia e Calabria, che avevanvi perdute. Nicolò II. fu il primo Papa che ricevesse questa obblazione da' Normanni suddetti in forma pubblica nella città di Melfi, e che ne spedisse l'iuvestitura al duca di Puglia Guiscardo, e al principe di Capua Ricciardo l'anno 1059, e poi lo stesso fece in Saleruo Gregorio settimo l'anno 1075 circa al suddetto Guiscardo, e al gran conte di Sicilia Ruggiero fratelli, e quindi in appresso tutti i Pontefici loro successori fecerne altrettanto—*iisdem quoque diebus* ( così scrisse Lione Ostiense lib. 3, cap. 16 ) *et Richardum principatum Capuanum, et Rothbertum ducatum Apuliæ et Calabriæ atque Siciliæ confirmavit, cum sacramento fidelitate Romanæ Ecclesiæ ab eis prime recepta, nec non investitione census per singulos annos, per singula boum paria denarios* 12.

Stefano Baluzio nelle sue note sopra il libro della concordia dell' Impero, e del Sacerdozio di Pietro De-Marca arcivescovo di Parigi lib. 5 cap. 3. ci ha conservato un discorso dell' anno 1303 di papa Bonifazio VIII, nel quale dichiara Alberto primo essere Imperadore e Monarca dalla mano della Chiesa Romana, e poi soggiunge; « che questo Principe farà bene di portarsi a norma dello spirito d' essa Chiesa, se voglia su di tal trono mantenersi, di cui egli Papa è l'arbitro e padrone nel disporne, che il motivo, che lo determina ora a riconoscerlo in Imperadore è la sua presentanea sommessione alla santa Sede, dalla quale per sua disgrazia erasi per l'addietro sottratto assai tempo. quindi dal riconoscerlo che allora faceva, inferivane » che incoronare e confermare l' Imperadore, cioè il primo tra li Sovrani di Europa, apertamente dimostrasse il diritto suo di disporre di tutti i reami e stati inferiori all' Impero, « così Bonifazio parlava, ma non così l'intendea il re di Francia Filippo il Bello, col quale questo

revoli poi e singolari, sono di ciò la certissima conferma: basti fra tanti quello rammentare di Gioanni Senzaterra re Inglese, che fattosi odioso al Papa, il quale dopo avere questo monarca di tutte le censure caricato ed oppresso * ne diede il regno a Filippo Augusto re di Francia, trattando Gioanni non solo come scomunicato, ma come fellone alla santa Sede; per lo che l'infelice principe abbandonato da' suoi baroni veggendosi, e a mal partito condotto, nelle mani del legato pontificio Pandolfi professò se, e i suoi baroni a vassalli, ed il regno a feudo della sede romana, con che ricuperò lo stato, riottenne il trono, come novellamente dal papa investitone, e Filippo già in punto d' invadergliele, sotto minaccia dei fulmini del Vaticano, ebbe dal legato il cenno di ritirarsi dall' impresa, e assoluto divieto di più allestirvisi, e di approdarvi giammai.

Se le cause narrate valsero a sostenere per alcuni secoli questo mal connesso feudale edifizio, tendeano già in quel torno altre cause, ma per vie contrarie, a farlo traballare e a disfarlo, ma queste eran sempre in contrasto non troppo felice colle prime, e progredivano con tardità somma.

---

Papa era allora in guerra, » si ebbe poi ad avere la peggio, e notisi, che Bonifazio in tal frangente non si piega a riconoscere Alberto, se non che per volgerne l'armi in suo pro contro Filippo, il che però non ottenne.

* Innocenzo III.

Le spedizioni di oltremare, dette crociate, cominciarono ad isconnettere il feudalismo; la corte pontificia, la quale con ogni calore le promosse, altro per avventura non stimò, ciò facendo, che di muovere i popoli cristiani, intenti a straziarsi a vicenda, ad una guerra pia, e ad autenticare coll' esercizio, e non tenendola oziosa, la sua supremazia temporale, alle nazioni comandando un poderoso generale armamento, di cui doveva un suo legato essere il condottiero, l'arbitro e il capo per sì lungo tragitto.

I principi poi, ed i nobili, prendendo a gara sul braccio la croce, ad altro non mirarono, che a scancellare per via delle indulgenze i disordini di una vita per lo più passata nelle violenze e negli amorazzi; al che tanto più volontieri erano mossi, che in cambio delle antiche canoniche penitenze ormai altra soddisfazione loro la chiesa non ingiungea, che di andarne in Oriente a dar pascolo a una lor cara passione, la guerra: ma queste replicate emigrazioni sortirono effetti non mai previsti, e assai diversi dal genio di chi le promosse, o assecondolle.

Imperciocchè pochi lustri tennero i crociati il conquisto di Terra santa, e la divozione di questi pellegrini armati alle pie intenzioni di quanti ne lodarono l'impresa mal corrispose; avvenne in oltre ai gran vassalli e ai nobili tutti vaghi di segnalarsi, d'impoverir tanto per questi viaggi, che ritornati in patria, vender dovettero o al principe i feudi, o ai mercanti o borghesi le terre allodiali e gli arredi. Da questo primo urto ricevuto, il

governo feudale più temperato e men forte divenne; le città marittime s'arricchirono, e quindi a non molto le mediterranee anch'esse, e unite coll' oro fermarono le scorrerie, e l'alterigia fiaccarono de' baroni e signori; sorsero in Italia due o tre doviziose repubbliche, e una lega federativa, detta Lombarda, di molte città insigni e potenti; in Lamagna, includendovi la Belgica tutta, una simile, ma più valida, col nome di lega Anseatica, fu vista prosperare e associarsi, e in ogni reame le giurisdizioni municipali, e i comuni fiorirono, e formarono una tal classe di cittadini atta a far fronte agli attentati, così del principe, come della baronia.

Qualche uomo saggio, il quale anche a' tempi più sciagurati non manca, antivide forse il vizio de' governi di allora, ed indiconne il rimedio; ma a diradare le tenebre di un errore invalso un' età sola non basta, e vuolvene un' altra, e di un altro saggio è mestiero, che ponga in opera l'indicato rimedio, di cui anche l'effetto non si può scorgere e godere, se non dopo l'avvicendar di una terza età d'uomini.

Questo fu, che a un dipresso succedette in Europa; i viaggi oltramarini impoverirono coloro, che a vantaggio della società universale non sapeano far uso delle facoltà, e fecero ricchi coloro, che avvezzi e sdatisi alle navigazioni il commercio accalorivano, e l'agricoltura estendeano; coloro che poco a poco le imboschite campagne sacre, al barbaro diritto delle caccie feudali, fecero sparire, e germogliarvi in lor vece folte le biade diverse.

I viaggi per l'Asia tutta oltre a ciò ampliarono la sfera dell' intelletto di quanti Europei vi passarono, gli animi si assuefecero al mare, s' incallirono ai disagi, ai rischj e alle traversie di ogni maniera, maggiori divennero di prima e di più alte cose capaci, si agguzzarono gli ingegni, e l'arruotamento loro in quel convegno di tutte le nazioni d'Asia, Europa e d'Africa fu sommo e fervidissimo, di modo che era impossibile, che assai dei crociati a casa ritornando non mettessero fuori alcune scintille di tanto incendio di nuovi lumi, che scintillavangli in mente.

Ed ecco l'origine di tante scoperte e di tante innovazioni, che a questa età ebbero il loro principio; e se lento se ne scorge il progresso, e se poi tardi s'ebbe a coglierne il frutto, ciò fu colpa del feudalismo altamente radicato, e della testereccia ignoranza, che guardando a suoi individuali interessi non ha mai le traveggole, e che seppe in allora benissimo contendere alla nuova luce palmo a palmo il terreno.

Mille utili invenzioni furono sbozzate, e aspettarono soltanto ciò che può perfezionarle, all' uso applicandole, il tempo; gli animi ardimentosi diedersi ad attraversare i mari in tutta la vita, ed ecco tosto nell' ozio, e ne' frangenti delle lontane navigazioni un nostro nazionale scoprire la non più nota proprietà dell' ago magnetico di voltarsi al polo più vicino; ecco un Portughese girare l'estremo e borrascoso capo dell' Africa, e girsene per una via o incognita od obbliata all' Indie orientali; ecco

due Italiani portare le vele Spagnuole in un nuovo mondo, Colombo farne la memorabil scoperta, Americo Vespucci delineare la prima carta geografica delle terre di quello.

Svegliatasi pur una volta la curiosità, destatosi l'amor della gloria e della fama d'ogni spezie in que' petti umani, intormentiti in prima, e aggirantisi in un circolo d'idee ristrettissimo, passò l'effervescenza dalle indoli più concitate ed attive a quelli, che di carattere più sedato, eransi volti alle ombratili lucubrazioni, e a più quieti trattenimenti, ciascuno volle nella sua linea distinguersi, e a qualche rinomanza salire.

Senza risparmio di fatica e denaro si cercarono i codici antichi in Oriente, e in parte furono rinvenuti, e più correttamente che per lo addietro ricopiati; lo studio delle lingue fu commendato e rinacque; gli artigiani istessi inventarono col macerare i cenci la carta, e l'arte della stampa non conosce altra sorta d'inventori; questi due trovati favorirono il risorgimento delle scienze Europee più degli altri, procacciandoci col mezzo di stampate edizioni con poco dispendio li mille esemplari degli ottimi libri, e a tutti rendendo più facile lo studiare, venne ad accelerarsi il ritorno dell' esuli lettere, a tal che si può far conicttura, che già sull'entrare del Quattrocento l'Europa si potesse accorgere di essere ancor barbara assai ed ignorante.

La più adeguata cognizione degli idiomi e delle antiche storie, l'accurata emendazione dei papiri e dei codici, diede il nascere alla critica erudita; questa fece dapprima

lenti progressi, ma ciò non ostante, sin d'allora prese in mira di citare al suo sindacato tutte le carte pecore, scritture e diplomi, che nei passati secoli fabbricò, ricopiò e compose la poco colta e oculata, e ancor meno guardinga età precedente; quindi da certe sue regole diretta, applicossi a rigettare le apocrife scritture, ad autenticar le sincere, e finalmente le più o men deturpate e guaste dall' altrui pravità, o dall' imperizia de' copisti, ad iscorgere, e poscia a rimondare, o a proscrivere.

Se la critica diplomatica a perfezionarsi indugiò tanto, giunsevi a passi più tardi e sospesi la fabbrica dell'armi da fuoco, le quali valsero poi a rimutare ogni cosa negli ordini dell' Europa belligerante; la polvere piria, o da cannone fu un ritrovato reso quasi perfetto nel corso di pochi anni nel quattordicesimo secolo, ed è certissima cosa, che senza questo terribile chimico agente, ai tubi micidiali di ferro o di bronzo, cioè cannoni e fucili, non sarebbesi dovuto o potuto apporre il pensiero giammai; ma ciò non pertanto è anche vero, che circa tre secoli stanno interposti tra l' invenzione della polvere siffatta, e l' uso estesissimo e tremendo, che già fu visto farsi nell' andato ultimo secolo dei tubi anzidetti, i quali in questo poi quasi unica arme divennero da adoperarsi nelle guerre del mondo.

Onde questa scoperta non meno, che l' altre comparse durante quello, che suolsi nominar medio evo, e delle altre ottime discipline, che v'ebbero nascimento, non sembrami anch' ella aver conseguito il suo pratico fine prima

del secolo anteriore al presente; che poi a questo sia toccato di estenderne oltre misura l'esercizio e a più oggetti, pregio sarà di tutta l'opera il dimostrare che ciò sia vero.

Ridurremo adunque a sei capi le innovazioni, che valsero singolarmente a cangiare sì in bene che in male, e con più o meno di celerità l'aspetto del mondo, discacciandone a poco a poco e quasi affatto il feudalismo, l'ignoranza, e gli errori almeno i più nocivi e massicci. In questi sei capi siam per discorrere: 1.° la rinnovazione de' buoni studj: 2.° l'ago calamitato, o la bussola: 3.° la carta: 4.° la stampa: 5.° la polvere, e l'armi da fuoco: 6.° finalmente la scoperta del nuovo Mondo, e dell'Indie orientali.*

## RINNOVAZIONE DE' BUONI STUDJ.

### I.

Questo rinnuovamento gittò un primo seme del futuro sapere, quantunque sempre redivivi contrasti ne l'ab-

---

* *Merito hominem homini Deum esse, non solum propter auxilium et beneficium, sed etiam per status comparationem, atque hoc non coelum, non corpora, sed artes praestant, ut cernitur in Americanis, ars nimirum imprimendi, pulveris tormentarii, et acus nauticae rerum faciem, et statum in orbe terrarum mutaverunt, primum in re litteraria, secundum in re bellica, tertium in navigationibus, unde non imperium aliquod, non secta, non stella majorem efficaciam et quasi influxum super res humanas exercuisse videatur, quam ista mechanica exercuerunt.* — Baconis novum organum.

biano lunga stagione impedito di crescere, onde tardò poi tanto a comparire un vero risorgimento delle scienze, il quale potesse farne presagire vicino l'ampliamento moderno e la diffusione di queste; ma ciò non toglie, che di que' primi fugaci ed incerti albori non si ravvisino a quando a quando le tracce nel decorso di tanti lustri di tenebre poco interrotte.

Galeno ed Aristotile, che travisati a noi passavano dalle arabe versioni, e quali unici testi delle scuole da sì gran tempo e tiranni sedeano, dovettero concedere la cittadinanza delle medesime a Ippocrate, a Celso, ad Epitteto, a Platone, e ad assai altri autori greci e latini già emendati, corretti e volgarizzati in gran numero; al che giovò non poco, come tanti avvertirono, la venuta in Italia di parecchi greci scienziati, che da Costantinopoli, tante volte assediata, finalmente espugnata nel 1453, di mano in mano si rifugiarono nel volger tutto del quattrocento, e anche in appresso.

Ma prima ancora che spento venisse il cristiano imperio de' Greci, già in Europa spontaneamente aveano i buoni studj preso qualche piede, che già non senza i lumi ricavati da questi avrebbero potuto nel 1414 i padri del concilio general di Costanza, o di quello di Basilea, che in parte ne fu il supplemento, riconoscere per false ed aprocrife, la donazione di Costantino, e le decretali dal Mercatore raccozzate.

Laonde è cosa perspicua, che lo scisma de' tre papi in Occidente, non meno, che le resíe de' Viclefisti ed

Ussiti, diedero agli studj migliori una prima spinta; pare tuttavia, che le sole materie teologiche o canoniche ne traessero a quell'epoca guadagno, e che la sola autorità pontificia ne tornasse sin d' allora scontenta e debilitata.

Ma ben ebbe questa più ragione di sgomentarsi, quando dopo alcuni decennj un'utilissima classe d'eruditi diede opera di ristituire alla vera lezione, e di emendare e chiarire il testo di quanti codici antichi e manoscritti di ogni argomento, anche de' padri, le venne fatto di aver tra le mani; costoro, a così dire, composero una scienza cara agli amanti della storica verità, la quale prese il nome di critica diplomatica. Io non mi tratterrò a darne qui alcuna benchè fuggevole contezza, che già gli eruditi sanno benissimo ciò ch' ella sia; noterò solamente esser questa una scienza moderna affatto, e agli antichi scrittori di Roma e di Grecia pressochè incognita.

Gli antichi portata anch' essi per avventura l'avrebbero a quell' altezza, in cui la miriamo oggidì, se pari bisogno al nostro loro venia di procurarsela, ma il mondo in allora più giovane essendo, assai più ristretto era lo storico arringo, epperò pochi i punti rilevanti di quello, che di accuratamente dilucidare occorresse.

E sebbene le prische nazioni emergessero anch' esse fuori dai loro secoli favolosi, nientemeno oscuri di quelli, che delle moderne nazioni involvono il nascimento, gli storici loro non credettero poterne dileguar le caligini, mentre i nostri fidaronsi in parte almeno, nè senza fondamento, potervici arrivare; ma comunque di ciò ne sia,

certa cosa è, che quelli non posero in questa disamina troppo studio e lavoro, e che alla rinfusa accozzarono nelle lor narrazioni favole, prodigj, e fatti e concioni, cose tutte talvolta non solamente non vere, ma poco eziandío verosimili, mentre noi col vaglio della critica in volta pogniamo il piede più sul sodo e sul vero, cosicchè quest' arte, o scienza, come più torni il nominarla, è fattura moderna, per cui così dell' antichità più rimota, come di quella de' tempi di mezzo, spessissimo incerta altrettanto, venghiamo i fatti tramandatici a distinguere, gli evidenti a sceverar dai probabili, e i dubbiosi dai falsi.

I primi critici nostri fecero le loro prove sopra i papirj greci e latini, e le pergamene, e su quanto disseppellire potettero dei monumenti di queste nazioni, e forse di quelli di altre parecchie; il che tutto poi venne dagli amanuensi a ciò salariati trascritto a penna in nitide membrane dapprincipio, e quindi a non molto per cura di eccellenti e dotti tipografi mandato alle stampe.

Ma nuovo incitamento ricevette la critica al sedicesimo secolo dalla penna di tanti figli traviati della Chiesa, i quali in essa facoltà, e in altre dottrine per lo più versatissimi, assalirono snaturati con quell' arme la madre; le centurie maddeburgesi misero questa subito in qualche travaglio e pensiero; ma affidata dalla parola del suo divino Sposo, che non può fallire, animò i figli suoi teneri e divoti a ribattere i colpi de' rubelli, e a farsi dotti e sperti nel maneggio di quella stessa qualità d' armi, con cui eran stati d'improvviso dianzi provocati ed offesi.

Durò non poco l' ardua contesa, perchè forse meno agguerriti alle prime zuffe erano i nostri; confortati in seguito per altro essi dai celesti soccorsi e dalla verità, che non sapeano sempre difendere a dovere, ma che pur difendeano, ottennero piena vittoria a giudizio d'ognuno che dallo spirito di parte preoccupato non fosse; le più dure nondimeno e decisive sconfitte sì alla luterana eresia, che all'altre sì varie di quell' età, vennero date nel secolo, che seguì il nascer loro; cominciovvi il cardinale Baronio a rintuzzare gli arditi centuriatori; altri poi come i Maurini, raccolsero e sfoderarono contro costoro armi più poderose e più taglienti; ed altri finalmente, come il Bossuezio, seppero in appresso con mirabile maestria vittoriosamente adoperarle.

Il tridentino concilio ecumenico, chiuso nel 1562, poco non operò contro gli eretici per un canto, e valse per l'altro moltissimo a ripurgare la Chiesa di alcune macchie, che la rendeano men bella, a ravvivarvi la dolce e santa rimembranza de' suoi primi secoli, a rincalorire gli studj ecclesiastici, e a piantarvi da ultimo gli ottimi e salubri stabilimenti, che assai giovarono ad ornarla in appresso di un ricco corredo di scienza sacra e veramente ecclesiastica, e ad averla convinta, che l'ignoranza non mena a nulla di buono.

Ma se i sacri studj spalleggiati dalla critica salirono ad un discreto grado d' eccellenza, già i profani e civili lor per lo meno camminavano a paro; la più vera notizia, che già di mano in mano andavasi rindagando della

romana giurisprudenza, e delle diverse orditure e civili pulizíe, per cui fiorirono le libere città della Grecia, accesero gli animi allo studio del moltiplice e pubblico diritto *, e a tal paragone ogni prestigio favorevole al feudale governo cadette, e comparve, qual è di fatto, disarmonico e difettoso al sommo; epperò a poco a poco dall'opinione, in cui era tenuto, principiò ad indebolirsi e ad alquanto sfasciarsi.

Fu assai prima veduta formarsi fra le rupi d'Elvezia una repubblica federativa sul farsi di quella antica degli Achei della Grecia, e un'altra poscia non dissimile a dilungo dei Dicchi, e nei batavici paduli dugent'anni dopo; in Italia bolliva un indicibile fermento di studj accaloritovi dal mecenatismo dei Medici immortali, sotto i di cui auspizj comparve al mondo la prima accademia detta Platonica, perchè le opere di Platone ne doveau essere l'occupazione speciale ed immediata. **

---

* Ammetto col Filangieri, che la scienza della legislazione sia in oggi quella fra tutte l'altre meno saputa e praticamente meno coltivata e fruttifera, perchè i governanti, i quali son troppo implicati negli affari di governo, e non hanno agio da potersi slacciare dalla romana giurisprudenza, che per un lato talvolta gli comprime, e dalle ancora vigenti leggi feudali, che per l'altro: questa mancanza di tempo lor toglie in oltre di poter dare ascolto agli oziosi filosofi, i quali loro di leggieri potrebbero proporre una legislazione più acconcia a' giorni nostri, usi e costumi.

** Questa fu la prima, che assumessene il nome, e avesse un principe italiano a fondatore, cioè Cosimo de'Medici padre della patria: molte altre particolari eran prima apparse in alcune città d'Italia, e tosto sparite, fra le quali la più celebre quella fu senza meno fondata dal cardinal Bessarione

Nulla dirò delle belle arti, che nel cinquecento andaron tant' alto, che in appresso fu quasi necessità di retrocedere assai, e tra i cancelli della mediocrità soffermarsi; nulla della poesia latina o volgare, la quale già da cent' anni vantava tra noi i suoi classici libri, e questi non accrebbe di poco lustro, associandovi in capo di alcuni anni la Gerusalemme e il Furioso.

Dopo l' erudita accademia platonica, e sull' entrar del seicento, vide Roma la fisica sua accademia de' Lincei in casa del principe Cesi d'Aquasparta; e poi in Toscana quella del Cimento (sparita ahi troppo presto!) le sue cominciò celebri sperienze e fatiche a propalare colle stampe.

Ed ecco che già siamo omai a quell' epoca giunti assai luminosa, in cui il particolare concorso dei varj incitamenti già di volo accennati, e de' quali riparleremo trappoco, alla pratica delle più che sbozzate discipline riunitosi, mise in un nuovo prezioso moto gl' ingegni europei, e fermonne la curiosità sull' immenso libro della natùra non solo fra noi italiani, non solo nel temperato clima di Francia, ma sotto l' aspro nebbioso cielo di Olanda e d' Inghilterra, e fin anche per gli agghiadati terreni del rigido settentrione.

---

nel 1440. Queste accademie tuttavia, più che a pensar da se stesse, eran dedite a interpretare e a comentare gli antichi, sorte meno avventurata della nostra, ma da non potersi per niun modo scansare da que' primi eruditi ristauratori, astretti a risuscitare a poco a poco le lettere, e delle cui (come sogliamo nominarle) improbe fatiche noi godiamo ora il frutto.

Tanto sia detto di questo rinnovamento de' buoni studj; e passiam oltre ad altre nuove indagini e scoperte, cose più materiali delle già riandate, ma le quali per altro riuscirono a queste di non sprezzevole sussidio, e che unite, a così dire, gli stesero una mano amica e vigorosa, onde emergessero dall' obblivione o dal nulla, in cui giacevansi da tanto tempo sepolte.

## L'AGO CALAMITATO O BUSSOLA.

### II.

Questa bussola, che compasso nautico viene ancora detta, è parto di una osservazione non mai fatta dalle antiche colte nazioni, delle cui lingue morte tuttora serbiamo qualche notizia, o se pur fatta, del che però non si trova vestigio, rimasa inutile; è contuttociò non che cosa credibile, ma quasi certa, che Indiani e Cinesi antichissimamente l'abbian fatta, poco nondimeno, o niun pro lor ne venne a quel tempo o dappoi; gli Europei soli adunque trasser eglino sommi vantaggj da quell' osservato fenomeno nella calamita di voltarsi ai poli della terra costantemente.

Le scoperte dal caso esibite, o antivedute dall' umana sagacità, stagnano infruttuose assai volte, e pascono anche per secoli la curiosità delle genti, anzichè a quelle recare alcun bene; la magnetica proprietà della calamita fu a un dipresso conosciuta da tutte, ma l' altra sua di diri-

gersi al polo, alcune o sempre la disconobbero, o, se pur la notarono, per diffalta poi di arti parecchie, che potevano svelarne l'opportuna applicazione da farsene, non mai vennero a ritirarne quel frutto, che pur sen potea; altre finalmente, come toccò a noi, hanno già per tempo saputo col sussidio della bussola diventare le prime e le più ricche fra quelle, che corrono i mari.

A potersi far inventore, lo spirito umano ha mestiero di osservare molti fenomeni della natura, e di verificarne assai fatti; un solo, o poco più non bastano e lascianlo in uno stupore ignavo; ma se in copia gli accumuli, e quindi vi penetri addentro col meditarvi, e talor li confronti e connetta, e talor li disgiunga, sorgeranno di leggieri in esso alcune ipotesi concatenantesi, le quali egli avrà tosto vaghezza di porre al cimento di variate non interrotte sperienze; se reggon queste al paragone siffatto, ecco già una verità di più, posciachè quella certezza, che per noi puossi aver maggiore di una verità, s'incontra mai sempre tra i fatti, che son base ai sistemi, e quelli, che poi ne sono la prova.

La direzion polare di quest'ago cosa di assai minor conto stata sarebbeci al certo, se quando venne a noi fatto di applicarne l'uso ai viaggi di mare, non avessimo avuto nel maneggio delle vele perizia, non ottima nautile architettura, e se non d'armi da fuoco, e mill'altri presidj forniti non ci fossimo fatti incontro ai nudi e timidi Indiani d'ogni emisfero; se finalmente tante astronomiche nozioni non avessero insegnata a leggere nel

cielo assai spesso la traccia più sicura d' ogni via dell' Oceano; anzi io fo pensiero, che una più che mediocre pratica di marineria si richiegga*, perchè vaglia la bussola ad ultimar cose grandi.

Chi vuole che Flavio Gioja o Gisia di Amalfi l'abbia inventata fra noi verso l'anno 1302, altri, che Marco Polo viniziano la portasse dalla Cina tornando sino dal 1260; i Franzesi poi citano i versi di certo Guyot provenzale, e sostengono che l' adoperavano essi già nel dodicesimo secolo *. Ma checchè se ne creda della persona dell' inventore, ciò tutto ci avverte e prova, che quest' ago prima di agevolarne le imprese, che poscia compimmo, durò ad esserci per più di ducent'anni di niuna o poca utilità, attendendo in noi maggior sapere nella nautica, un cumulo maggior di lumi concomitanti, e un favore di circostanze a poterne stabilire ai signori di tutte le pianure dei mari più tempestosi e lontani.

## LA CARTA O CARTIFICIO.

### I.I I.

Attribuisce il chiarissimo Ludovico Muratori la barbarie e l' ignoranza, che bruttarono i nostri secoli di mezzo*,

* I Franzesi aggiungono in prova dell' essere stati eglino i primi fra gli Europei, se non ritrovatori, almen possessori della bussola; la divisa de' tre giglj, che in punta tiene ancora l'ago calamitato; mentre i Napolitani a rivangare per essi quest' invenzione mettono avanti l' arme gentilizie della provincia di quel regno detta Principato, dov' è situata la città di Amalfi patria del Gioja, ora quest' arma è appunto la bussola di mare.

alla rarità di una materia propria allo scrivere, e alla difficoltà di compor libri che dovea derivarne. Osserva egli » che dal novecento sino al tredicesimo secolo il papiro, (son sue parole) fatto di fillare venienti d'Egitto, venne mancando nell' occidente per la rotta corrispondenza de' Greci con noi avviluppati dai Barbari; onde non altra materia restavaci per scrivervi sopra, se non che le pergamene, membrane, o vogliam dire carte pecore, le quali costavano moltissimo, e chi non era ricco non potea provvedersene; il che rovinò fra noi la coltura delle lettere, che poi non ripigliò, che col ritrovato della nostra carta; che le membrane fossero rare, si conosce dal trovarsene parecchie negli archivj, le quali si lavavano prima, e dalle quali poi si radevano i vecchi caratteri per iscrivervi sopra quanto occorreva di nuovo.

Sin quì il Muratori, che reca non poche prove di questo fatto, per cui i vecchi caratteri ancora appajono sopra alcune membrane nuovamente scritte; egli rimanda il ritrovamento della carta moderna al decimo secolo, affidato a certo documento, di cui cita un passo *; ma porta opinione, che non prima dell' undicesimo secolo ne cominciasse ad esser l' uso più frequente e comune, e che perciò il comodo di comporre sempre più venisse crescendo. **

---

* Nel decimo secolo Pietro Maurizio abate cluniacense presso Adriano nelle annotazioni al panegirico di Berengario, scrivendo l'anno 1140 contro i Giudei, ha queste parole : — *chartam ex rasuris veterum pannorum.* —

** Muratori, dissertazioni sulle antichità italiane, tom. II, dissert. 43, p. 663.

Da tutto ciò chiaro apparisce, che la mancanza o scarsità di carta e papiro, contribuì specialmente ad imbarbarire l'Europa, e che l'aver quella ritrovato, assai giovò tosto a ringentilirla; ma ben altri vantaggi parmi, che questo mirabile trovato abbiaci partoriti, imperciocchè se non precorrevala, la scoperta della stampa non era per mio avviso possibile, perchè i papiri e le pergamene nè rinvenianasi in copia pari al bisogno, nè a sì vil prezzo, siccome i fogli di una materia ricavata dai stracci, i quali ad esser conciati a dovere, e fatti carta, basta che vengano purgati e ben maceri e pesti; perchè le carte pecore non poteano sì di leggieri foggiarsi a rettangoli di qualunque misura occorresse a comodo d'ogni qualità di libri e scritture; perchè io non credo da ultimo, che le membrane potessero giammai assottigliarsi quanto la carta nostra in fogli tenuissimi, nè che sia opera piana egualmente lo stamparvi sopra a dritto e a rovescio: onde non dubito di proferir francamente, che se gli antichi fossero stati di questa carta provvisti, avrebbero stampato al pari di noi, dappoichè eglino l'arte possedeano già d'imprimere sopra materie durissime, come sono i metalli, e come le varie gemme de' loro camei. Oh quanti comodi adunque ci sono venuti da un nonnulla, da una materia di rifiuto e da schifo!

Era per gli antichi una fatica anche manuale lo scrivere sulle loro tavolette incerate collo stiletto, per noi colla penna è uno scherzo; i loro volumi o rotoli costavano molto contante, e a noi pochi soldi. Senza l'opportu-

nità di questa, l'arte calcografica, oggimai emola della pittura, noi non avremmo, posciachè nè in rame, nè in legno non sarebbesi giammai intagliato senza una materia, e a ricevere gl'impronti arrendevole, e a poterne moltiplicar gli esemplari di lievissima spesa. Da questa invenzione ogni genere di società e di persone traggono oggidì innumerabili comodi di addobbi e di passatempo colle carte da giuoco *; maggior agio e speditezza all' epistolare carteggio portò, e nel commercio delle cose vendibili, massime dacchè in tutt'i paesi le cartiere sono tante in numero, che omai, tranne l'acqua, non havvi fra noi cosa, che costi meno, e sia più vile della carta. Or chi saprà indicarmi altra cáusa più piccola, che abbia saputo farsi d'effetti altrettanto produttrice feconda? **

## LA STAMPA O TIPOGRAFIA.

### IV.

Parrà, che debba indurne per avventura a minorare la stima, che si ha dell' arte tipografica, quanto finora

---

* I cartocci de'soldati sono di tanto servizio in guerra, che si può dire, che senza carta il fucile sarebbe ancora un'arma imperfetta, e che quest'arma fu trovata in buon punto, essendosi incontrata a nascere quasi gemella alla carta. Non parlo di mille altri usi, come de'ricci de'parrucchieri ec.

** È stato avvertito, che allora unicamente può costare alquanto cara la carta, quando non in conto di carta, ma si vende come involto di merci, cioè di droghe e di comestibili d'ogni specie, perchè i venditori sogliono farla pagare in ragion del suo peso quanto la merce, che sta essa involgendo.

si è ad onore del cartificio discorso; ed in fatti mal potea, a dirne il vero, giungere l' industria umana a perfezionar quella, senza il previo opportunissimo acquisto di questo.

Ma ciò non pertanto, se si guardi a qual lustro di letteratura mercè la sola arte dello stampare già siam pervenuti, se alla sagacità della stessa nello aver immaginati tanti ordigni e stromenti ingegnosi e finissimi all' impressione inservienti, ci parrà tosto, che anzi l'umano intelletto abbia dovuto tutte le sue facoltà scuotere di mano in mano, e logorarvici dietro. Diffatti veggo, entrando in una stamperia, mille invenzioncelle tutte pregievoli, ponzoni, matrici, caratteri fusi e mobili, torchj di squisito meccanismo, cose tutte trovate successivamente, ed atte a ferir di meraviglia tanto i più zotici, quanto i più svegliati e stupendi ingegni del mondo.

Tra il 1430 e il 1460 è fissata l' epoca della mirabil scoperta: Mogonza, Argentina ed Arlemme pretendono a gara di aver mostrate le prime stampe; Gioanni Guttemberg e Fust mogonzesi, Mantel di Argentina, e Koster di Arlemme, sono in tal conto i contendenti primarj; ma qui è da far distinzione tra i primi saggi della stampa, e i primi libri stampati a dovere; dagli uni agli altri, dall' abozzo all' opera, dall' idea all' esecuzione, non è verosimile, che abbian dovuto correre men di trent' anni, perlocchè sembrami, che tutti quelli, che nel siffatto periodo di tempi si portano come inventori, lo sieno tutti veramente; imperciocchè se alcuni avranno trovata la stampa, altri avranno fatto comparire il primo libro stampato alla luce.

Invenzion secondaria sì, ma la quale, anche supposta la prima già fatta, dovrà riconoscersi per ardua oltre il dire e difficile; questo merito viene dai più attribuito allo Schoeffero discepolo e parente del Guttemberg. È però da avvertire, che in quel principio non così in un subito si adoperavano i caratteri mobili, fusi e scolpiti, ma che ogni facciata avea per se la sua stampella.*; passarono alcuni decenni avanti che i suddetti migliori caratteri si ponessero in opera.

Ma frattanto di lastre di rame Maso Finiguerra, e di pezzi di legno Ugone da Carpi in Italia, e Alberto Durero in Germania valendosi, diedero cominciamento luminoso alla calcografia, cioè a quell'arte, che per via di linee intagliate e contornate in iscavo pinge a chiaroscuro, od anche a colori sulla carta, o su consimili cedenti materie ogni idea della mente. L'arti sì tipografica che calcografica spuntarono entrambe verso la seconda metà del Quattrocento, ma a potersi ampliare, e a diventar ricche di successivi ornamenti, e di tutto il corredo, che or le accompagna, dovettero consumare assai tempo.

* La stampa de' manoscritti si eseguisce con caratteri in rilievo o bozza, mentre quella d'intagliò in rame, legno, o altra materia dura e resistente, si fa con le linee e contorni in iscavo dentro il modello.

## LA POLVERE E L'ARMI DA FUOCO.

### V.

Quistion sarebbe ella da non potersi forse sì di leggieri decidere quella di sapere, se nel mutar faccia alle cose abbiano con energia maggiore influito le due anzidette invenzioni, ovver quelle, di cui siamo per dire; intendo della polvere piria o da schioppo, e dell' armi da fuoco.

Laonde noi, che nel siffatto laberinto di discussioni non vogliam ingolfarci, saremo contenti di accennar brevemente alcuni nostri rilievi intorno ad esse, lasciando a cui giovi, lo internarsi più avanti in questo argomento.

E siccome fu essa carta quella tale materia, senza la quale non era eseguibile la stampa moderna, così è cosa certa, chè la polvere da schioppo era la materia eziandío, senza cui le tante maniere d' armi da fuoco, che abbiamo, non poteano cadere nella mente degli uomini; entrambe rinnovarono il tutto nel mondo, ma forse le stampe più presto, e l' armi da fuoco più a rilento avviaronsi a quell' altezza e fecondità d' effetti, a cui le scorgiamo arrivate; forse le prime il mondo letterario cambiarono in meglio, e le seconde non so se in meglio o se in peggio; ma senza dubbio sconvolsero e rimutarono del sistema politico tutte le parti.

Divenne la stampa un opportuno spediente per dimi-

nuire l'ignoranza, e sconfiggere l'errore, e l'arma da fuoco uno stromento divenne acconcissimo a metter in fuga il feudalismo, o a torgli per lo meno ogni prava influenza. *

Perchè la fabbricazione dell' arme siffatta non poco moltiplicando del guerreggiare le spese, dovea poco a poco condurre nel solo erario del principe il nerbo maggiore delle nazionali ricchezze, farnelo di corto cumulo

* Oggi che nelle schiere, sì a cavallo che a piede, si è fatto passare nelle macchine l'energia degli uomini, e che agli uomini date si sono unicamente le facoltà delle macchine; oggi che i veri soldati, i guerrieri reali sono gli schioppi e i cannoni, e che altro infatti non sono più essi gli eserciti, che il pascolo e l'alimento di queste metalliche fiere; oggi che senza saper chi l' uccida, muore il soldato, che que' nemici ed individui, ch' egli non sente, fugge, insegue, od assale senza toccarli giammai, e spesso senza vederli, ricevendo del pari così dal più debole fra dessi, come dal più valido la morte; oggi in somma che le arti belliche hanno cambiato d'aspetto, i legislatori hanno anche dirette alla perfettibilità delle armi quelle cure, che prima dirigevano principalmente alla perfettibilità del soldato e dell' uomo; e alla rivista, che de' corpi in allora facevasi, è sottentrata quella dell' armi; e pago del buon essere di queste, ben diverso dall' antico, il moderno ispettore gitta appena uno sguardo sulla validezza e il vigore di quelle braccia, che demmo impugnarle. Fin qui il Filangieri, *scienza della legislazione*, *vol.* 4, *part. I*; *cap.* 9, *pag.* 5[illegible]. — Dal che tutto a mio parere ne segue, che l'arme da fuoco sono quelle, che hanno reso i principi in oggi assoluti, poichè la forza fisica de' sudditi, che potea pur sempre lor dar ombra, e tenerli in pensiero, si è potuto scemare, senza temere che lo stato ne dovesse scapitare nella difesa, e attesochè a quanto perdevano di forze i corpi del soldato, supplire si potesse con quelle forze che acquistavano l'armi, le quali tutte tenendo il principe in suo potere, nulla ormai a temer s' ebbe, perchè i popoli erano deboli e disarmati, e l'armi cose materiali, ma efficaci, e sue.

e centro delle forze sociali, e il tutto ridurre a tale unità di potenza, che ogni altra minore d' assai superando, facesse scomparire; nazione (posta tal' arme in opera) non v' essendo che assalita potesse in altro modo ripararsi, e difendersi.

E in fatti qual feudatario di corona era da tanto per opulenza o vassalli, che potesse fortificar una o più piazze alla foggia moderna, sostenere assedj dispendiosi, aver arsenali pieni d' arcobugj, cannoni, bombe, petriere, palle, carcasse, come far si vede dai principi sovrani e quasi assoluti, che in oggi sventrano le viscere de'monti per trarne i metalli, che con fossi raddoppiano, con baloardi e terrapieni, l' ambito delle città, e la natura tutta vanno di salnitri per ogni dove depauperando? Nè delle guerre di mare vo qui aggiunger parole, le quali tanto apparato richieggono di marinería da dover ingojare, non che le entrate de' più facoltosi proprietarj e baroni, ma da lasciar esausti, come si vede, i più floridi reami di armi e di soldo, d'uomini e di comestibili.

Epperò fu necessario e piano effetto di quest'arme poderosa il portare nel tesoro de'principi i preziosi metalli, e l' Indie dei due emisferi in tutto o in parte il rendere suddite dell' Europa, a segno che alcuni nostri capitani portughesi, spágnuoli, inglesi, o franzesi con un pugno di fucilieri vedemmo, e poche artiglieríe, sconfiggere gli intieri popoli, e conquistarne le sterminate provincie. *

* Il Dupleix, governatore generale francese dell' Indie nel 1750, diede

Sostengono gl' inglesi autori, che un lor paesano fra Ruggier Bacone conventuale narri manifestamente, così nel suo *opus magnum*, come nel suo trattato *de nullitate magiae*, d' un suo misto chimico di nitro, carbone e zolfo, con il quale ei riproducea a piacimento gli strepitosi fenomeni del fulmine, e ancor più violenti.

Questo Ruggiero fiorì alla metà del tredicesimo secolo, e per non pochi scoprimenti nell' età susseguente poscia effettuati, che accennò, sbozzò, o come possibili antivide, può egli chiamarsi il chimico più insigne di que' tempi oscuri; ciò non ostante, o non volle o non potè dar spaccio, se pur composela, a questa sua polvere, laonde stette il siffatto veleno alcuni lustri probabilmente inavertito e nascosto, come tanti altri, dietro alle misteriose chimiche cortine, finchè all' entrare del secolo,

---

non lungi da Pondicheri la battaglia a Narsingo, allora soubab o nadab di Golconda e Aurendab, e dopo quattr' ore di ostinato combattere ottenne tanto più segnalata la vittoria, quanto maggiore era la disproporzione degli eserciti: quello di Narsingo era composto di 400,000 fanti, di 45,000 cavalli, di 700 elefanti, e di 360 cannoni grandi; mentre non si contava in quello del Dupleix, che soli 800 fanti, e 500 cavalli franzesi, con 360 cipajesi (milizia indiana) e venti sole pezze di campagna, il che non ostante, Narsingo fuvvi preso e morto con tutti, a poco sta, i suoi regoli, il bottino immenso, il regno d' Arcate in poter della compagnia. Il Dupleix venne acclamato nadab di Golconda in vece di Narsingo, ma rifiutò egli, e in suo luogo istallovvi Monzafersingo nipote dell' anzidetto. — Così leggesi nella storia dell' anno, che si stampa in Venezia, anno 1751, lib. 2, pag. 154. — Io non voglio, che ogni circostanza contraria al valore degli Asiatici in questo racconto si meni per buona, ma in complesso si sa da cento altre relazioni venute di colà, che il fatto è vero.

che venne dopo, un altro conventuale tedesco, detto Schwarts, cioè il Nero, o manipololla, o la discoperse anch'egli, e diedele un uso pratiço, inventando, come i più asseriscono, i primi arcobugj a servigio de' Viniziani, che nello assedio di Chioggia se ne valsero contro de' Genovesi, che afforzati vi s' erano.

Circa a que' tempi pretendono nondimeno altre nazioni aversi già adoperato lo schioppo, cosicchè non altro di più vero può da poi riscontrarsi in tal conto, se non che due cose di fatto: cioè che avanti del 1300 non si portò arme da fuoco in esercito alcuno, e che lentissimamente venne poi fatto in processo di tempo lo farne un uso stemperato e l'istituirla, come a' dì nostri addiviene, arme principale, col cui mezzo si debbano maneggiare le guerre.

Nè questi indugj recheranno più meraviglia, se si consideri, che senza l'armi da fuoco un principe greco, e un popolo italiano avevano già soggiogato il mondo; che insigni mastri di guerra già in ogni stagione senza ciò s' erano visti; che a voler accettare la nuova arme era forza tutto sconvolgere l'antico militare sistema, e disimparare o scordare quanto con i rischj della persona, col sudore e colla sperienza imparato già s'era; se poi mente si ponga, che le armature d'acciajo, e le bardature, che usberghi, scudi, elmi e corazze, attrezzi sì cari ai bellicosi paladini di allora, anzichè di difesa, doveau loro riuscir di mero ornamento soltanto e d'impaccio, non si penerà a ravvisare i motivi, per cui tal novità fosse tanto indietro tenuta e rispinta.

Ma più delle allegate, altre cagioni concorsero a sospenderne l'uso vario e moltiplice, e fra queste il dispendio, che in quel principio dovea esser grande per modellare i cannoni, e per costrurre bastioni e mura di nuova foggia, e di maggior consistenza, e tant'altre opere insieme di architettura militare, capaci di reggere all' urto di quelli; che allora eran detti dal frastuono bombarde, o dalla spinta delle palle loro spingarde.

Riflettasi di sovrapiù, che la nuov' arme medesima dovea, prima che se ne potesse perfezionare il meccanismo, esser maneggiata assai tempo e da molti guerrieri, e ricevere quando questo, e quando quell' altro supplemento od aggiunta opportuna, che rendessene l' uso, come in oggi già è, agevole e spedito altrettanto che micidiale; imperciocchè è cosa notissima, che i primi archibuggieri appiccavano il fuoco colle micie, e non collo sferrare sull'acciajo o focile il cadente martello; è noto, che i primi cannoni erano di ferro, e senza le debite proporzioni di asse, e di diametro o calibro, onde dovea da tutto ciò ingenerarsi ritardo in ogni spedizione guerresca e spessi inopinati accidenti di cannoni, che a sconquasso dei cannonieri assistenti scoppiassero.

Da tutte queste cause congiunte ne venne, che sino alla metà del secolo scorso i cannoni, o bombarde si traessero agli assedj soltanto ad offesa o difesa, a fare le giornate campali non mai; ne venne da queste, che poche schiere di un esercito andassero armate di arcobugio o moschetto, del che n' è prova il nome, che

portavano, sono ancora pochi anni, di arcobuggieri o fucilieri in Francia e fra noi, alcuni reggimenti.

Derivonne eziandio, che siansi ancora vedute all' età nostra le corazze, le quali tuttora in qualche paese veder potremmo, onde non ostante l' armi da fuoco continuarono le picche ad essere per un trecent' anni l' arma prevalente, e lo schioppo o fucile riputato non venne, che come l' arma propria di truppa leggiera, da associarsi sussidiariamente alla balestra, benchè più mortale e violenta.

La picca, lancia od alabarda ebbero a protettori e ad encomiatori istancabili i più insigni capitani di que' tempi tutti contro i promovitori dello schioppo, massime dacchè i picchieri svizzeri nella giornata della Bicocca o di Marignano avevan fatto prove sì belle, e di poi in altre battaglie con quella i fanti spagnuoli, cosicchè e ne' suoi libri dell' arte della guerra Nicolò Machiavelli dugent' anni fa circa, e il cavaliere di Folard sull' entrare del presente secolo nel suo dotto comentario di Polibio, e quanti in questo periodo d'anni scrissero di tattica, o di cose di guerra, stettero saldi in voler mantenere più o meno esteso negli eserciti quest' uso della picca, il quale in oggi ad onta di tante valevoli autorità ha dovuto antiquarsi e cadere, perchè ogni cosa che ad eserciti e guerre appartenga, oggimai si è voluto ordinare soltanto a sminuire, a rinforzare, o a ribattere gli effetti dell' armi da fuoco.

Fu assai disputato per sapere quali di queste, o dell'

armi da taglio, dette bianche, riescano più micidiali; se di una giornata o fatto d' arme si parli, direi che senza paragone le bianche assai più, perchè queste adoperando, la sola velocità del fuggire può sottrarre alla morte l'assalito o l'assalitore, cioè l'uno de' combattenti *; ma se dell' intiero corso d'una guerra si muova quistione, quantità maggiore d' uomini senza dubbio dovrà l' arme da fuoco consumare e distruggere, sia perchè richiede quest' arme, che gli eserciti si facciano più numerosi, epperò che copia maggior di soldati a perirvi si espongano, sia perchè i popoli dalla spesa cotanta, che vuol l'arme siffatta, son in breve condotti alla miseria, e smunti di denaro in poche campagne.

E di presente, che ormai coi soli cannoni, fucili, bombe ec. si combatte, veggiamo non più durare le guerre oltre i sei anni, a cagion ch' esse protrarre al di là di tal termine volendosi, le belligeranti nazioni non hanno più mezzi o lena da potervi reggere o da alimentarle.

In somma io credo, che l' arme da taglio sia più fatale al soldato che combatte, e quella da fuoco al popolo che guerreggia, e singolarmente dappoichè per le mine inventate da Pietro Navarro all' assedio del Castelnuovo di Napoli; o da altri a quello di Saravezza, si è tanto e in mille maniere variata l' arte di combattere per via del fuoco in aria, sulla terra, e sotterra.

* Scrive il coltissimo marchese di Berzé nell' opera sua in francese, che ha per titolo: *Réflexions sur les préjugés militaires*, che alla battaglia di Czaslaw l'infanteria prussiana tirò un milione e settecento colpi di schioppo, e che appena due mila Austriaci ne rimasero morti o feriti.

## SCOPERTA DEL NUOVO MONDO E DELL' INDIE ORIENTALI.

### VI.

Se fu primaria cagione, quantunque remota, di queste magnifiche scoperte la bussola, furono poi esse le armi da fuoco cagione immediata delle ampie conquiste, che vi si fecero dagli Europei; non è a dire quanta coltura e quante cognizioni era uopo, che fra noi precedessero la probabilità delle spedizioni siffatte: Gama, Colombo, Magellano, Vespucci, Cortese, e i Pizarri, nomi ignoti ancora sarebbero nel mondo, se prima non suonavanvi altamente quelli dei Gioja, e dei Ruggieri Baconi, e di tanti altri, che l' arti ampliando e le scienze, ridestarono negli abitatori d'Europa quella preziosa inquietudine sopitavi pel durare d' interi secoli, ma che pur non mai appieno estinguibile covava ne'nostri petti; l'Asia in fatti non mai sovra questa parte di mondo rovesciossi, se non allorquando infelicemente a ciò fare Serse trascinossela dietro, mentre noi sotto nome di Macedoni, di Romani, di Crociati, o alcun nome di quelli portando delle moderne nazioni, inondammo già d' armi, e non cessiam d' inondare a vicenda ed a gara le altre parti.

L' uomo d'Asia e d' Oriente forse più saggio guarda l' umana vita come una scena tanto versatile e sì fugace, da non dovervisi istruire o cercarvi gli agj e i piaceri, cui

siale grave abbandonare dappoi; e neppur consente a se stesso di andarsene investigando quanto per avventura succeda in ogni cantuccio di questo pianeta, a cui deve di corto chiuder gli occhi: mentre l'Europeo duolsi, che la consueta durazione del viver suo non corrisponda all'amplitudine del suo soggiorno; per la qual cosa deriva da lor opposto genio, che il primo cada per lo più in un tale quietismo, che sente il letargo, e che il secondo spieghi ne' suoi andamenti un' attività sì grande, che tien della smania.

Le mal note adunque, od appieno sconosciute terre, anzi quelle eziandio, la cui possibile esistenza non solo sospettata non era, ma negata, approdarono le navi europee in men di cent' anni; l' ardimento de' Portoghesi aperse tale scena, e fu sprone ed esempio a destare valevole quello dei vicini e potenti re della Spagna, e successivamente a tutt' i più forti monarchi cristiani venne vaghezza d'acquistar possessioni nell'un' India o nell'altra.

Al che fare essi ebbero in pronto impavidi nocchieri e soldati, che migliorare la loro fortuna su fragil legno non timidi fecero il giro di questo pianeta, e coi fulmini di Europa, coi cavalli, e con altri artifizj e sussidj impaurirono e gli Americani, che al Perù e al Messico pur in conto d'industriosi e d'agguerriti teneano se stessi, e gl' Indiani orientali, che anch' essi aveano nell' animo loro non poca fidanza, cosicchè noi coll'oro e cogli altri metalli preziosi dell' America, e con i prodotti di que' vergini e feracissimi terreni già divenuti nostri, siamo

giunti per via d'un non mai veduto traffico a stendere l'una mano all'ultimo occidente, e all'estremo oriente poi l'altra, e così a ritenere con lucro, o come più ne giovi, a ricambiarne le merci ed i frutti, e signoreggiarne le popolazioni, a coltivarne i suoli, e per lo meno a piantarvi fortezze, a stabilirvi banchi, a fermarvi colonie.

Non è qui mestieri di accennar l'epoca esatta d'ogni contrada o scoperta da una nazione o conquistata in un tempo, o tolta e poscia ritolta in altri tempi da un'altra; son cose note queste, e puossi a un bisogno averne in cento diversi libri pronto riscontro. A noi bastar deve di riempire l'assunto nostro con ogni esattezza sì, ma equilibrata colla maggior desiderabile brevità.

Per non dipartirci per nulla da questa, non dubitiam d'asserire, che le anzidette scoperte, e quella segnatamente dell'America poi conquistata, furon esse immediata cagione, che tutto nell'Europa cristiana pigliasse altra forma sì in bene che in male, o nelle lettere e scienze, o nel politico, o nel vivere socievole, e negli usi e costumi.

## EFFETTI CONGIUNTAMENTE PRODOTTI DALLE COSE DISCORSE.

### VII.

Il Verulamio, inclinato com'era a sperar bene dei futuri progressi dell' umano ingegno, credea incoraggire non poco alle scientifiche imprese gli studiosi, lor ricordando, che a' suoi tempi l'universo era ormai *fenestrato*, fessurato diressimo, motto al pari di tanti altri, che gli caddero dalla penna, sugoso e pieno di amplissimo ed alto significato; ed io fo pensiero, che intendesse dir egli, che veleggiando noi agli antipodi nostri, e inoltrandoci verso i due cerchj polari cotanto, già scorgere potevamo, quasi a traverso della terra che è da noi abitata e premuta, quanto succedea nelle parti opposte, che le stanno per di sotto, e a riscontro; anzi, che non solo quelle del globo terraqueo, ma che eziandio parecchie finestre dell'intiero cielo ed universo ci s'erano aperte, potendosi veder nuove stelle dell' australe emisferio non mai prima vedute, e col valore di migliori cannocchiali e altri sussidj astronomici raccostarcele all'occhio, osservarne le rotazioni diverse, gli orbiti, la densità, le aberrazioni, il volume; in una parola spiare più addentro del sistema solare; il che in gran parte poscia s'ottenne. Per la qual cosa già la sfera della geografia non solamente vedeva egli formisura dilatarsi, ma quella di tutta

la storia naturale, pigliate nella loro intera estensione; onde a voler spinger ben oltre il confine delle scienze, già credea fin d'allora, che agli studiosi altro non fallisse, che il farsi tosto a mietere ed a raccogliere con accuratezza e coraggio quella tanto e sì nuova messe di fatti, che già ci si paravano innanzi, e che la falce nostra aspettava; conciossiachè giunte che sieno le scienze naturali ad una discreta altezza di gradi, fannosi stazionarie, nè più vagliono a farle muovere avanti d'un passo i migliori ingegni, sino a che nuovi fatti si accertino, nuovi fenomeni si osservino, stromenti s'inventino di più squisito magistero e lavoro, e che metodi più brevi, più generali e più comodi vengano a divulgarsi; il che tutto appunto cominciava ad iscorgersi a' tempi del cancelliere Bacone, e il che, giusta i suoi voti, andò più sempre dopo lui morto crescendo, mediante quel corredo di fatti e di strumenti, col quale si è potuto di mano in mano in quel secolo di tanto menomare l'ignoranza.

Ond'è, che in quello tutto fu arrischiato in pro delle scienze; navigazione, commercio, ricchezze di sovrani, scoperte ed invenzioni anteriori non poco accresciute, metodi nuovi di sublime geometria, e tutta quella copia di non prima conosciute meteore, di semplici, di minerali, metalli e animali, dal più voluminoso fino al men percettibile insetto si esaminò, calcolossi, e venne in classi ed in specie partita; al polo e all'equatore non più cariche unicamente di conquistatori e d'armi omicide veleggiarono le navi, ma piene di pacifici filosofi, di dis-

gnatori, di naturalisti, e di scientifico arredo; cosicchè l'esatta circonferenza della terra potette sapersi, e la sua vera forma e figura, ed anche il sito relativo, che tiene nell' universo, epperciò in parte la sua parallassi; riordinato in meglio eziandio venne il triforme regno della natura, del quale si smosse, a così dire, ogni pietra, e l'antica chimica cominciò a spogliarsi del fantastico, e a vestire sembiante di scienza.

Anche le gravi lettere e i studj più serj ricevettero nuovo alimento dalla notizia moltiplice di libri peregrini portati, tradotti e comentati dai viaggiatori già dirozzati e studiosi, e dalle terre boreali, e dalle orientali ci venne data qualche contezza de' scritti di Zoroastro e di Oddino, che più compiuta poi avemmo a' dì nostri. *

Anch'essa la giurisprudenza fu con più di calore studiata, promossa e saputa, e in alcune parti della romana altro difetto non si rinvenne, fuorchè di sembrarne che poco vi s' incontrasse di congeneo a' nostri costumi; difetto non di quella, ma a noi relativo soltanto; le leggi de' popoli barbari eziandio rimaste in Europa tuttora vigenti, cioè le feudali e le canoniche d' ogni maniera, furono poste a squittinio; ma a dir il vero, la legislazione europea in generale non si corresse o migliorò,

* Cioè il Zenda-Vesta, opera enciclopedica di Zoroastro portata ultimamente in Europa da M.r Anquetil Francese; e l'Edda, opera consimile di Oddino, recatasi dalla Scandinavia da Olao Rudbechio: la prima scritta in lingua antica Caldaica, la seconda nell' antica lingua-Runica.

neppur ne' paesi più colti, perchè quelle leggi usuali ed antiche, a cui i popoli vivono abituati da etadi intere, non possono loro, senza grave rischio d'inconvenienti, schiantarsi dal petto, e ciò non si è dovuto tentare, tuttochè da penne egregie siasi fatta campeggiare visibilmente la discrepanza, che passa tra le leggi antiche e i costumi, i bisogni e i governi europei *; le sole nazioni, che stavano sul dirozzarsi, e quasi sul nascere a qualche coltura, come le prussiane e le moscovite, potettero approfittarsene, ma all' altre non parve cosa prudente il rimutarne ad un colpo verun articolo.

L' eloquenza pubblica non venne gran fatto favorita dall' indole dei governi d' Europa, perchè da temersi se ardita ed energica, da riputarsi insidiatrice del vero, se lusinghiera e piacevole; l'eloquenza sacra per altro vestì un non più visto polso e decoro in que' paesi, ove i banditori del vangelo potettero, senz' ombra di umani riguardi, predicarlo ai fedeli.

Le lettere amene, e le bell' arti ingemmaronsi in esso secolo delle acquistate peregrine notizie, e l' inglese poesia

---

* Dice il sopralodato cancelliere Bacone, che il voler accoppiare i moderni costumi colle leggi antiche è lo stesso, che un infliggere ai popoli l' inumano supplizio usato dal tiranno Mesenzio, che facea unire membro a membro e corpo a corpo un uomo vivo con un cadavere, sopra di cui il primo penasse, e spirasse. Perciò è che il Filangieri nella sua scienza della legislazione osserva, che in vece di stabilire, come faceasi in Roma, un censore de' costumi, sarebbe meglio stabilire un censore delle leggi. il quale, in vece di ricondurre i costumi all' antica legislazione, badasse ad adattare questa ai costumi moderni.

in quello specialmente, con certo garbo vedemmo andarsene aspersa di esotiche dottrine.

L'arti del disegno, se mai più non superarono i prodigj italici del cinquecento, o i fiamminghi: quanto nullamen non si estesero nuove foggie d' imitazioni tentando, e nuove materie a ciò fare sceglierido di lane, di sete e di argille, avendosi esse ad effigiare i vergini prodotti di un nuovo emisfero? nè anche le meccaniche si stettero neghittose, ma nel chimico ritrovamento della polvere, già ad ogni bisogno in allora applicato, ebbero in loro balía la più valida leva, a così dire, della stessa natura, onde operare col minore dispendio possibile delle forze umane ogni portento.

Comparvero nel siffatto secolo agitatore degl' ingegni quelle tante e talvolta ingegnose ipotesi di fisica generale o parziale, che diciam sistemi, le quali se pur sono in oggi affatto convinte d' erroneità, è innegabile cosa per altro, che gli errori siffatti sono sempre i parti, o se più vuolsi, gli aborti dei tempi di luce, che ne attestano la fecondità, e fansi a' posteri di miglior prole caparra.

L' uomo di alto ingegno non mi pare mai disutile alle scienze, e neppur quando egli farnetica alquanto, e travía, posciachè que' suoi voli, benchè fuori di traccia, infiammano gli spiriti più serj e più sodi a meditarvici sopra, e sì a farsi avveduti dello scoglio, che s' hanno a scansare; vorrei in oltre, che coloro, i quali puerilmente faun'eco ai declamatori contro i sistemi, osser-

vassero, che senza i medesimi, veri o falsi che siensi, vale a dire, senza un' arte conjetturale di ordinare, connettere, classificare, e per analogia inferir finalmente le leggi della natura, benchè non assoluta prova, ma dieno di se fondati sospetti, non si va avanti d'un passo, e non può farsi un comportabile raziocinio.

Vorrei oltracciò, che intendessero pur una volta costoro, che la mente umana pare non potersi accostare per lo più al vero, se non quando abbia ella già prima molta stagione soggiornato in qualche errore, che la lusinga e seduce, e il quale tosto che per tale conosce, divienle egli stesso scorta al disinganno; e per ultimo, che tutto in un falso sistema non è falsità, e che anche di un tale di questi, già rovinato e proscritto, rimangono ferme e superstiti molte postume verità, che all' incremento delle nostre cognizioni, sono poscia di non poco sussidio, e che se non fosse stato di que' sommi ingegni, che s' ingannarono nel complesso del tutto sistemizzando a talento, il mondo non avriasi godute giammai. Questa via de' sistemi, quantunque io la proferisca sdrucciola al sommo, è quella sola ciò non pertanto, che meno lontani de' nostri maggiori, sebbene di poco, ha noi collocati di quel sempre inaccessibile vero, primaria cagione di tutte le cose.

Delle scienze e dell' arti ciò basti aver detto. Volgiamo ormai lo sguardo alle cose politiche, e a mirare quali rivoluzioni di cose nel seicento la scoperta della doppia India fra noi portasse.

Io non crederei gran fatto dilungarmi dal vero, risguardando in quel torno l'Europa cristiana, raffigurata in complesso qual repubblica conquistatrice, piucchè mai stata prima nol fosse la romana Repubblica *, e il solo divario, che io scorgo tra d'esse, si è, che i romani paghi dei tributi che imponeano alle assoggettate provincie, lasciavano poi loro il rimanente dei loro averi, e spessissimo la libertà di governarsi a lor genio e capriccio; laddove gli Europei si fecero veri proprietarj delle terre scoperte ed invase, e a tal titolo e abitatori e terreni col loro prodotto, e mari e fiumi tutto ghermirono, nè vi lasciarono (come si fa in un podere campestre) altro che il bisognevole di gastaldi e coloni, e di attrezzi rurali, affinchè ogni suolo, secondo l'indole riconosciutavi, meglio e più lietamente fruttificasse, e quindi il soprappiù asportarono seco alle loro patrie.

Questa, se sen' eccettuino alcune poche colonie Inglesi, venne ad essere la condotta a un dipresso degli Europei sì nell' America, che nelle Asiatiche od Africane regioni

---

* Si confrontino le vittorie sempre ottenute da noi con un pugno d'armati nelle due Indie, e poi mi si dica, se i Romani antichi facessero cose più stupendo contro i nimici loro; o se i Greci e Macedoni contro i Persiani: ciò non pertanto alcuni vi sono, i quali sostengono, che l'Europeo sia egli il più lezioso e snervato popolo del mondo, mentre a veder chiare le cose l'Indiano d'America rimpetto ad esso è men che una femmina, e l'Indiano d'Asia poco di più, e mentre l'Affricano dell'interiore paese è tenuto da esso in conto di una sua mercanzia, o di ordigno appropriato per le suo piantagioni e manifatture.

tenute da'Portoghesi, Spagnuoli, Olandesi, e da tanti altri poscia, che lor tennero dietro.

Godè l' Europa adunque da circa tre secoli le rendite, le vettovaglie, e le biade tutte di paesi venti volte più estesi del suo; ma non prima fors' ella, che alla metà del Seicento, venne così bene ad accorgersi del portentoso sopraccarico di derrate e sostanze, che gliene tornava, perchè quasi un dugent' anni dovette colà spendere e logorarsi in contrasti, ed in erudire se medesima ad un trafico di nuova foggia, vastità e speculazione; passarlo dovette a conciarvi i varj suoli alle più appropriate, e alle più lucrative seminagioni.

A quell' epoca appunto, o poco stante, il tutto fu terminato e compiuto, ond' essa, che vide cotanto moltiplicati circolarsi in seno i nobili metalli; riversarsi sopr' ogni suo lido dalle ricolme navi mille sorta di aromi, di bacche, semi, frutti, erbe, ed uccelli, suppellettile tutta quanta di un nuovo mondo da lei messo a sacco, sentì la sua opulenza; ogni nazione Europea, tostochè ciò riconobbe, studiò a gara e accalorì il commercio, e la sua compagna la navigazione aumentò, in conto avendo e questa e quello di mezzi unici e validissimi di poter soverchiare in abbondanza e potere le altre rivali.

Ma trappoco dovettero le più assennate comprendere, che non si possono avere in numero sufficiente i trafficanti e la gente di mare, senza assai manifatture ed arti, che in casa accrescano valore alle greggie materie,

nè senza prima avere in patria tante braccia di agricoltori, quante vuolvene appunto a stralciarvi ogni terreno imboschito e infruttifero.

Le più pigre e prosuntuose, quantunque più ricche, mirarono sbarcare ne' proprj porti, e passare quasi per transito a dilungo le provincie di loro dizione l'oro e l'argento, che portavasi a vivificare ed arricchire le laboriose nazioni popolate ed industri; ma tutta Europa intese subito, che il commercio erasi già alzato a mobile primario, ad iscopo, e a capo massimo della moderna politica. *

* Perchè appunto nell' agricolazione insin ad ora rifusero tutti, a un dipresso, i loro capitali, si è, che le nostre colonie Americane (scrivea l'autore nel 1773) fecer elleno nell'arricchire, anzi nell' opulenza, quei sì rapidi progressi. Altre manifatture non hanno in fatti da quelle in fuori, delle quali il domestico governo non può star senza; grossolane son le manifatture siffatte, e simili a quelle tali, che il solo progredire dell' agricoltura mai sempre e necessariamente accompagnano, e che dentro le case private sono l' incumbenza della madre, o della figliuolanza. Nota quindi l' autore, che circa il prosperamento della società, il quale deve prima ampiamente fondarsi sull' agricoltura, poi nelle manifatture un essenziale sussidio procacciarsi., e nell' estero commercio cercare da ultimo anzi un riparo agli incomodi, e agli ingorgiamenti della troppa copia, che non una aggiunta di prosperità; nota, dico, lo Smith, in proposito del prosperamento già seguito colà, che in Europa si cominciò a pigliarlo per la coda, e a lavorare a rovescio; dal che ne venne, che pria di giungervi non pochi secoli vi si dovettero dietro dagli Europei logorare. Di questa operazion sebben lenta, pure rilevantissima, ebbe l' Europa a profferirsi obbligata a due diverse classi d' uomini, le quali niente meno avean esse in mira, che il bene delle nazioni, cioè li proprietarj facoltosi, o gran Signori da un canto, ed i mercanti e artigiani dall' altro, mossi a ciò ven-

L'Italia, i cui nudi nocchieri aveano scoperta l'America, l'Italia, che avanti lo scoprimento di quella facea quasi

---

nero i primi dal solo appetito di così appagare una lor puerile vanità di pellegrine merci, men ridicoli al certo i secondi, spinti non vi vennero che dal proprio interesse, e a seconda di quel assioma de' mercatantucci di lucrare anche un soldo sempre che il possano. Niuno è per altro di queste due classi, che abbia saputo antivedere o capire la gran rivoluzione, che grado a grado dietro trarrebbesi così la spensieratezza de' primi, come de' secondi l'industria, l'opera del miglioramento siffatto di cominciare, come vuol ragione, dall'agricoltura, fu principiata a caso e indeliberatamente, a poco sta in tutta Europa dal commercio e dalle manifatture delle città, epperò la cagione furono quello e queste bensì, l'effetto non già, come stimano i più della bonificazione, e della coltura dei terreni: ma siccome al corso natural delle cose si oppone un tal mal ordine, il progresso venne ad esserne lento, incerto, interrotto. E in fatti si ponga a confronto il ritardatissimo avanzarsi di questo nell'Europa, la cui ricchezza un frutto è quasi tutto fattovi germogliare dal commercio esterno, e dalle manifatture, colla rapidità dello avanzarvisi, che osserviamo di presente nelle colonie nostre di America, di cui l'opulenza intera dalle agricolazioni provenne, e ne inferirete di corto, che non vi vollero meno di ben cinque secoli del medio evo all'Europa, prima che arrivasse ad aversi il doppio d'abitatori, laddove alle colonie di America, a procacciarselo, soli 25 anni al più son bastati. In Europa, ove i terreni tutti già occupa un proprietario, ogni uomo, non spintovi dalla fame, e il quale formar non possa lusinga d'acquistar in proprio terreni, sdegnerà d'esser fittavolo, massaro, o manovale, e si volgerà anzi alle manifatture; cosicchè le pochissime terre, che vi stanno in vendita, e il caro prezzo, che ne viene dimandato, arrestano al maggior numero de' capitali, che se così non fosse, stati rifusi sarebbero e diretti a migliorar senza dubbio le terre. Nell' America all'opposto 100, ovver 120 zecchini sono per lo più un sufficiente peculio a volervi una piantagione principiare, laonde il comprare un podere incolto colà e bonificarlovi, è un fare, così de' minuti peculj, come dei più cospicui, quel più lucroso che farvisi possa collocamento, è un aprirsi ad un' ora la strada più breve ad ogni fortuna ed onorificenza, a cui uom possa in quelle contrade pretendere. — *Smith della ricchezza delle nazioni*,

sola in Europa ogni commercio in levante e all' Asia remota; l' Italia, i cui popoli ne' tempi andati avean fatto tra di loro fierissime guerre a solo motivo del commercio oltramarino; essa, che già sin d'allora tenea questo in quel gran conto, che tiensi in oggi da tutti: l'Italia dovette non essere partecipe del nuovo e più magnifico commercio, perchè senza spiaggia sull' Oceano astretta venne a rimanersi dimentica nel suo cantoncino, quasi priva d'ogni influenza politica.

Che già ella i mezzi non potè rinvenire di frastornare o impedire l' indeclinabile effetto delle nuove scoperte; il commercio deviò dalle scale consuete a poco a poco, e il centro di gravità di questo, il quale ne' tempi più a noi propizj era nel mediterraneo mare situato, smosso dall'antica sede vedemmo, e stabilito nell' Oceano per sempre.

Così questo nostro vago giardino d' Europa, il quale

---

*vol. 2.° tradotto dal Roucher lib. 2.°, capo quinto pag. 200, e lib. 3 capo quarto pag.* 302 303.

L' antica Egitto, l' Indostano, e la Cina sono in comprova, che è cosa ovvia, non che possibile, alle nazioni l'alzarsi ad un grado altissimo di ricchezza e prosperità, benchè il commercio loro di esportazione sia poco, e questo poco in oltre dai soli forastieri si faccia. Secondo il corso naturale adunque la più gran parte dei capitali di una società che a fiorire incominci, viensi di lancio a rifondere nelle agricolazioni, trapassa quindi alle manifatture, e finisce per essere applicata in parte al commercio del di fuori, così non accadde per altro in Europa, ma in Inghilterra da due secoli questo rifiorimento, per colpa del sistema feudale, preso prima a rovescio, già pel buon verso fu ripigliato, ed altre nazioni la imiteranno. *Idem opera vol. 1.° lib. terzo, capo terzo pag.* 225. 230. 273.

ne' secoli di mezzo, mentre le corti d'oltramonte erano semibarbare, senza splendore e nell'inopia tanto, da non poter sfoggiare, fuorchè in tempi di feste sgarbatamente; questo bel paese, il quale in grembo eziandio di quelle fazioni, che nel tingeano di sangue, facea di se magnifica mostra fino dai tempi della contessa Matilde, e dei suoi antichi marchesi di Toscana, e poi con pompa maggiore e sfoggio non più veduto alle corti dei Visconti, degli Estensi, e de'Medici, è in oggi astretto, quantunque non dell'altrui bisognoso, di vedersi sopraffatto, se non per isquisitezza di gusto, almeno per lusso e potenza, e per commercio singolarmente da tutte a un dipresso le altre genti vicine.

Non siamo noi Italiani impoveriti o scaduti con tutto ciò di comodi e di facoltà, anzi perchè più quieti e tranquilli, troviamci più facoltosi di quando di esser tali avevamo gran voce *; ma come il tutto è relativamente giudicato fra gli uomini, convien dire per altro che già scompariamo in tal conto a fronte delle altre nazioni, le quali hà pochi secoli, da noi veniansene a provvedersi di quanto a comodo, a delizia e a gloria della vita mirasse; laddove esse fino dall'epoca del florido lor commercio tanto d'ogni cosa più o meno abbondano, che a noi oggimai i forastieri ad altro fine non vengono, che per acconciarsi di tavole dipinte, di effigiati marmi, o del peregrino solfeggio, e della voce di alcun nostro mezz'uomo.

* Si rammenti che questo scrivevasi nel 1782.

In fatti così era forza avvenisse, dacchè per due secoli l'oro disseppellito in tutta l'India occidentale approdava del continuo ai lidi diversi dell'Oceano dall'Italia discosto; dacchè le varie biade colà seminate germogliaronvi a benefizio soltanto degli altri Europei.

Per la qual cosa all'oro e all'argento coniati in tutta Europa, convenne smontare alquanto del valore primiero; di assai più smontati sarebbero per avventura, se sacca non poche di quelli non venissero portate da noi e smaltite alla Cina, e all'ultimo Oriente, per trarre di colà spezieríe in vece, profumi, tinture, porcellane e cotoni, di cui al nauseato e difficile lusso europeo venne gola e vaghezza.

E se oltre a ciò in buon punto un nuovo lusso di suppellettile promosso dall'arti raffinatrici non avesse fra noi indorate le case e le vesti, lavorati i vassellami e mille altri ornamenti con i siffatti metalli, e ciò non solamente a fasto e decoro dei gran signori e de' principi, ma a conveniente trattamento di qualunque benestante cittadino, che in faccia a' suoi pari scomparire non voglia.

A questo vorrei che apponessero il pensiero assai scrittori moderni, che vantano la felicità, la magnificenza e il lusso de' tempi feudali, citando e il trono d'oro massiccio di un Dagoberto re di Francia, e il carro e i buoi, e la botte d'argento piena di vin prelibato dal marchese Bonifazio mandata a un imperadore, e tanti trattamenti lautissimi della signoria di Venezia ai principi grandi ed ai Papi.

Io non voglio negar punto, o risecar nulla delle siffatte narrazioni, e menarne per buona ogni menoma circostanza; ma soggiungo soltanto a fare che il divario campeggi tra quelli sfarzi ed i nostri, che allora, toltone i casi di festeggiamenti alle corti de' principi, o alle castella degl' insigni baroni, e toltone le occasioni straordinarie nei gran comuni, ogni cosa ne' tempi consueti e nelle case private era miseria, luridezza, disordine, povertà, oppressione, ladroneccio e spirito di parte; che lo stovigliame delle famiglie nobili era di creta o di mal purgato metallo; l' abitazione un atrio annerito dal fumo, coperto alle pareti con sanguinolenti irrugginite spadaccie, e una camera disadorna, nè godeasi di signorile biancheria; a tal che in oggi un mediocre signore può far vita più leziosa ed agiata, che già nol potesse un re di Francia nel 1200.

Or mi si dica qual riuscire dovesse la vita de' Particolari in quella stagione fra tante fazioni in Italia sì accanite e crudeli, fra tante guerre e peripezie feudali nell' altre parti e reami, dove i sovrani sempre in conflitto coi sudditi, non che a far fiorire lo stato, attendere non poteano a scamparnelo dalle pesti, che tratto tratto infierivanvi, e mietevano quanti erano sfuggiti a tutti i malanni che inondavan l' Europa, la quale pur vuolsi da alcuni troppo favorevoli a quegli anni disastrosi, che popolatissima fosse, mentre è dimostrabile, che presa in complesso dovea dirsi deserta? le paludi occupavano, e le selve sacre alle caccie della baronia scioperata quei

terreni isterilivano, che or fende l'aratro; qua e colà incontravansi rocche e torri tremende, in cui abitava un tiranno in compagnia di concubine, buffoni ed astrologi, assiepato da' suoi sgherri e sicari, e in mezzo agli schiavi e ai gementi villani addetti alla gleba, che loro di stritolare imponeasi; oh quai secoli erano questi, in cui tutto era crociata o roghi e torture del sant' officio, apposizione di stregoneria, carnificina di giudei, e predizioni di un finimondo imminente, che non facevano rinsavire nessuno!

Or mi si narri, come una plebe di contado, che nulla possedea, che non potea procrear figliuoli, che in beneplacito e in pro dell' oppressore, dovesse esser molta e bastevole a sterpare tante boscaglie, ed asciugare sterminate alte maremme, a inalveare fiumane, e a sopra stendervi i ponti? massime che a que' tempi, se a' nostri si confrontino, meschino essendo il modo ordinario, con cui trattavasi quella nobiltà feroce, meschinissimo, era forza che fosse ogni vitto della serva famiglia.

Regole in oltre e cognizioni non v' erano, fuorchè in alcuni monasteri, di pratica rurale economia; e a pochi generi di granaglie, legumi, erbaggi e frutti gentili, di cui oggi abbonda ogni suolo, si era dato opera di conoscere, epperò di piantare o innestare. È fatto provato dall'esperienza e dalle storie, che dove manchi la variata coltivazione de' terreni, manca la popolazione, e dove questa, manca eziandio quella infallibilmente. Svolgiamo adunque quanto di allora di scritto rimanci, e in tal proposito consideriamo meramente la Francia.

Attestano gli scrittori Franzesi, che le antiche loro memorie a tal intendimento discorsero, non farvisi giammai parola o cenno di tanti vini preziosi e rosolj, di tante varietà nella spezie sola delle pere o d'altre frutta, di tanti legumi, delicati erbaggi e fiori, che educa oggigiorno *; e se vogliamo spaziare più largamente, dove erano le sete, i lini, le canape in allora, e le *melighe* nostre? forse qualche esempio di cotali prodotti potrà trovarsi in Italia, nol nego, ma sarà un fatto poco meno che unico, il quale nulla prova in riguardo alla discreta quantità, che occorrea d'averne, ma che attesta bensì l'ignavia e la generale imperizia, che non può, non sa e non vuole trarne esempio e profitto.

Così generalmente spopolata ed incolta stavasi la massima parte dell'Europa, mentre ad appieno ristorarla, e a far che trappoco fiorisse, già apertamente concorrevano le ricchezze portateci dai nuovi mondi dall'un canto, e lo sfasciamento sordo e graduato del feudale sistema dall'altro. Prima di accennare in qual modo queste due cause efficacemente operassero, parmi mio debito il prevenire di risposta coloro, cui per avventura sembrasse potermi qui gravare di contraddizione.

---

* Vedi Buffon supplemento all'istoria naturale tomo 9.° - epoche della natura, epoca prima, pag. 358 - ove con i registri, che tengonsi nel giardino del re a Parigi, mostra, che cinquanta varietà di uno stesso fiore d'un frutto di pesto, di lattughe s'hanno oggidì, mentre a' tempi di Luigi XIII ve n'era di una sola qualità mediocre, conchiude con queste parole « *rien n'égale la puissance de l'homme sur les végétaux, dès que son espèce s'est multipliée.* »

Come, diran essi, che venite voi novellando, che l'America ha popolata l'Europa, mentre il contrario è patente, cioè che l'Europa ha popolata l'America? e si sa pur bene di tanti Europei emigrati, e tutt'ora emigranti, e nulla s'intese giammai di Americani venuti a domiciliarsi fra noi?

Io ciò tutto non nego, anzi confermolo, epperciò non dich'io già, che gli Americani o gl'Indiani siensi trasportati a questa parte di mondo per abitarla, ma affermo bensì, che la scoperta, e conquista degli anzidetti sono state le cagioni, che popolarsi potesse, e che poi valesse a coltivarsi e fiorire, non ostante le innumerevoli e continue emigrazioni de' suoi abitanti; il che tutto, posciachè avrò accennata un'altra obbiezione, terminerò di provare, e siccome confido, semplicemente esponendo come succedessero le cose.

Altri diranno alla loro volta: se appunto dopo spento il feudalismo avvenne, che furono tosto fatte le guerre colle sole armi da fuoco, che a detta vostra alla perfine riescono più micidiali, e se gli eserciti son già per lo meno quintuplicati, dacchè i principi arruolano uomini senza contrasto: come poi pretendete, che il feudalismo, il quale in tanto minor numero esponea nelle guerre le genti, abbia cessando contribuito a moltiplicarle?

A questa difficoltà mi è avviso di rispondere assai adeguatamente dicendo, che anche, supposto che tanti individui non consumasse il governo feudale nelle guerre, o ne' periodi delle sue paci, assai peggiori talvolta delle

prime, che ciò anche posto, er' egli poi sempre contrario alla propagazione del genere umano, e che ad avere popolazioni floride e grandi non si tratta tanto di conservar gli uomini, quanto di propagarli e nodrirli, e di tenerli non oppressi, ma tranquilli ed allegri.

Tempo non vi ha o governo senza i propri suoi difetti inerenti; il male germoglia accanto del bene, e spunta assai spesso da un ceppo medesimo; onde qui non s' intende scolpare il secolo presentaneo o lo scorso da ogni taccia, ma di mostrar soltanto, che i mali sono a' dì nostri diversi e minori e men generali; il che così stando, ecco prima come ciò avvenne, e com' io la ragioni.

Le indiane ed americane terre e ricchezze tirarono colà, massime ne' primi anni, è vero, e attirano tuttodì una moltitudine d' Europei; i lunghi viaggj ne distruggono, e il mare assai ne inghiotte; altri si accasano in quelle parti, e più mai non ritornano alla metropoli; i presentanei governi armano ed allestiscono eserciti immensi, e le guerre che fannosi, son esse quanto può dirsi distruggitrici; io voglio di tutto ciò di buon grado gravare l' acquisto de' nuovi mondi, e la simultanea caduta del pristino feudalismo.

Ma che perciò? se a risarcirne dei danni mentovati, è uscito dagli stessi eventi suddetti un compenso incomparabilmente più grande! scorgo, che le oltramarine produzioni e derrate già diventate nostre hanno ravvivato ogni angolo di provincia europea, ove non regni l' infingardagine; veggo cento arti e mestieri emergere e fio-

rire, che prima non v' erano, e occupare e pascere le migliaja famiglie; veggo le esuberanti sostanze indiane, e la maggiore e meglio intesa coltura europea fornire o le delizie ai comodi cittadini, o il pane ai bisognosi, ampliare, appiacevolire, e far più sane e leggiadre le abitazioni; cangiare gli orridi castelli in amenissime ville; in somma quella popolazione favorire, la quale, sol che abbia sostentamento e sicurezza, a comparire non tarda.

Il commercio o marittimo ed estero, o il da questo accaloritovi nazionale ed interno, esibì sostentamento discreto ad ogni individuo, e una classe di gente ricca fu vista levare il capo in ogni paese, ecclissò questa a poco a poco coll' oro adunatosi l' alterigia dei pochi vassalli rimasti possenti; sicurezza poi a ciascuno apportarono e la costoro infievolita preponderanza, e la rinvalidata autorità e l'influenza del trono, cosicchè nel secolo diciassettesimo queste due cause diedersi la mano per imprimere a vicenda sopra tutte le cose un aspetto, da quello di prima onninamente diverso; il sistema politico cambiò d'ogni canto anch' egli, e da quelle, che ritenne in addietro, pigliò altre mire, talvolta opposte, sempre dissimili.

Già grado a grado erasi procurato di lunga mano dai più oculati principi o ministri di tagliare quando l'uno e quando l' altro dei nervi del feudale governo, il quale strigneali ad esser i capi d'una debole e faziosa aristocrazía, anzichè sovrani e regnanti; ma l'ultimo grave tracollo dopo tante ostili sì, ma poco efficaci spinte già rice-

vute, diede alle rimanenti reliquie del feudalismo pur ancor riluttante, l'invasione dell'America; e quantunque non in un subito se ne sentisse propagata la scossa, la sopraggiunta mole per altro delle ricchezze cominciò da quel punto a colare negli erarj principeschi; fu necessità allora a' sudditi, anche avidi e potenti, che ciò vedessero e sopportassero senza muovere sedizioni o lagnanze, imperciocchè l'ingombro degli affari de'principi aumentando in ragione de' più estesi interessi de' popoli, fu forza, che il trono di un più cospicuo sussidio a potersene lodevolmente sbrigare godesse; e poi oltre a ciò è natural cosa, che il signore d'una doviziosa nazione divenga ricchissimo, e tale comparisca.

Avvenne adunque in quel girar d'anni, che il sovrano già s'incamminasse di piè balenante a farsi trappoco come il ricettacolo, al quale e dal quale ascendea, o discendea, o riascendea diramandosi ogni comodità e sollievo dei sudditi; la gente di mare, di traffico o di negozio, che diciam commercianti, crebbe di numero e di opulenza in ogni nazione, e sola valse talvolta coll'oro raccoltosi ad equilibrare i tesori del principe; questi per altro, in cui sempre più ogni forza ed autorità concentrava, si non durò in qualunque frangente fatica veruna a piegar quella classe a' suoi voleri e bisogni, e benchè niente ben affetta, poco patriotica, e ognora per interesse cosmopolita, suddita la mantenne mai sempre.

Appena i regi si furono accorti d'essere divenuti l'unica sorgente delle grazie, che già più non penarono di trarre

all' esca di quelle la ritrosía castellana alle lor corti, dove gustato un tratto più urbano, un vivere più vario e più socievole, spogliarono questi feudatari feroci in meno di una generazione la ferità natía e i rozzi costumi de' loro antenati; anzi a vergogna tenner eglino poscia il mostrarne avanzo alcuno, e se talora ne fecero ancora parola, fu di motteggio e di beffa.

Rimastovi per l'arti siffatte ne' suoi dominj il principe il solo armato, il solo potente per cannoni ed eserciti, e per li tanti attribuitisi diritti di regalía; domata già avendosi la baronía oppressiva e turbolente, certo d'infrenar egli a talento la classe de' negozianti, potette il governo monarchico uscito già, a così dire, di pupillarità, attendere bellamente e senza impaccio a far fiorire e prosperare lo stato per via dell' agricoltura, di lettere, di navigazione e commercio.

Anzi al commercio fu divisato per avventura doversi, come ad ultimo termine, di corto ridurre tutte le ristorazioni anzidette, posciachè e libri, e sapere, e derrate, e navi d' ogni taglio e capacità, erano cose pur anche da tenersi in grado di oggetti commerciabili, onde divenne il commercio il fonte, la guida e lo scopo d'ogni futura operazione civile, politica e guerresca; faceva forse ancora qualche volta ombra alla regia autorità, e un equilibrio da temersi la pontificia e sacerdotale, ma questa spogliata dai nuovi lumi ed istudi degli usurpati diritti, questa già meglio istrutta ad usare di quei diritti, che le competono inalienabilmente, fu udita ben tosto predicare

ai popoli coll'Apostolo, che dovessero ubbidir ai regnanti, benchè discoli, per obbligo di coscienza e di religione.

Tale in Europa nuovo aspetto le cose pigliavano nel Seicento, non però con eguale celerità e di pari passo in ogni paese, ma sì con più o meno, secondo più o meno assoluti e dotati d' arti regnatrici eranvi i principi e i loro gabinetti, e secondo i popoli più industriosi, sagaci, laboriosi ed attivi mostravansi; la mancanza di queste doti operò, che la Spagna lasciasse spopolarsi dall' America, e che di sovrana della migliore e maggior parte di questa ritenesse più il nome che il frutto, il quale interamente o per poco ad impinguare tuttora sen passa le più solerti nazioni, che ne van creditrici.

L' America scoperta e soggettata, e l' Indie orientali adunque furono immediata e prossima cagione, che s'illuminasse e potesse arricchirsi l' Europa, che vi si attendesse a fecondarvi il terreno, e che finalmente vieppiù popolarsi potesse; questa scoperta a quella unita dell' armi da fuoco ringrandì la potenza sovrana, e posela, come il trono di Giove, superiore ad ogni altro seggio.

Laonde i principi in breve, non più fra le paure vivendo, potettero diventare e mostrarsi umani e clementi senza pericolo *, e il tratto dei sudditi ingentilitosi alle

* In fatti nel secolo XV se non fosse stato dei potenti vassalli, e del più potente fra costoro il duca di Borgogna, Lodovico XI re di Francia, non sarebbe forse sembrato sì crudele ed astuto, nè ad esso sarebbesi affibbiato il sopranome di Tiberio della Francia; ma egli avea ben donde temere de' suoi faziosi baroni, i quali fecergli contro la lega detta del bene pubblico, e fecergli in capo vacillare la corona. — V. *Duclos*, *hist. de Louis XI*, e tutte le storie di Francia e de' tempi.

lor corti, divenne vago di godere e di piacere altrui, ed amenissimo; la socievolezza universale s'accrebbe, a scapito forse della domestica, le amicizie romanzesche, ma forti e tenaci, scomparvero, e sottentrò ad esse un genio ed un tratto in generale più benefico che giusto, più splendido e appariscente che retto e saldo, più ameno che gioviale, più contegnoso che serio ed austero.

Non è il mio assunto e pensiero lo scandagliare i vantaggi o i danni apportatici da tale rimutamento; le amare passioni hanno esse al certo tra noi minore sfogo, alimento ed applauso, ma le molli e dolci forse maggiore; l'amore della gloria e della celebrità, mi è avviso, che meglio sia in oggi diretto, e ad oggetti più giovevoli e vasti; la plebe dannata in ogni età pur troppo ad essere disagiata e tapina veggo in questi tempi alquanto più provveduta di pietosi asili per ogni dove, non più fra gli stenti viver ella in alcune contrade, in altre ancora per altro mendicar sempre e languire, sebbene a dir vero, tiranneggiata e schiava per legge ella più non viva in nessuno a un dipresso de' reami d'Europa.

Dopo di aver notate le cause principali della rinnovazione del tutto, e dopo di avere sulle più immediate segnatamente fatto più lunga dimora, e un più prolisso ragionamento, eccomi a dare un cenno, quasi appendice, di alcune invenzioncelle secondarie e minori, le quali per altro con quelle in ragione della loro importanza cooperarono allo scopo anzidetto e medesimo.

La circolazione del sangue osservata negli animali dall'

Arvejo, o ancor prima dal Sarpi, vantaggiò non poco gli studj di notomia e medicina; gli occhiali del Campana prestarono un opportuno sussidio, massime all'età cadente dell'uomo; all'ordine della vita socievole vennero in acconcio gli orologj inventati dal Dondi Padovano, che dall'opera sua prese il nome, come i Scipioni dall'Africa; gli specchi, le note, linee e chiavi musicali, le viole e violini, e le carte da giuoco, assai conferirono all'ornamento e ad estenuare la noja dei facoltosi cittadini; al che fare cospirarono tante maniere diverse di dipintura ad olio o a fresco e ad acquarella, e tante foggie d'intaglio in sul rame o in sul legno; dal meccanico trovato dei molini a vento gran comodo ne tornò alla società, e specialmente alla plebe; e dallo introducimento dei tanti tabacchi un pingue guadagno ai governi.

Non ci siamo fin'ora, neppur per poche pagine, soffermati ad accennare quale influenza per sorte avessero avuto le nostre scoperte in Africa ed Asia, perchè le nazioni e potenze che colà signoreggiano, sebbene per provincie estesissime, non seppero trarre alcun frutto dall'industria europea, o sì lieve nel ricavarono, che non merita quel poco, che se ne faccia menzione.

Esse sono a un dipresso, quali furono in ogni epoca loro o stagione; alcune, qual si è la Cinese, fece le discoperte medesime, di cui, non ha gran tempo, già noi godiamo, e ingegnosamente assai cose inventò e costrusse, ma poi tenne il tutto in una inutile imperfezione ed infanzia, e niente ancor dirozzò.

Altre, come l'Ottomana nazione, sì a noi vicina, non è credibile che qualche notizia non s' abbia delle nostre invenzioni meccaniche, e de' nostri civili, politici o scientifici progressi, ma non sa ella, o non vuole per niun verso imitarci; onde di terribile, che eraci un tempo, già s' è fatta vile a' nostri occhi.

Le genti d' Africa e Barberia potrebbero un giorno forse scuotersi affatto e svegliarsi, e metterci in qualche pensiero de' fatti loro, conciossiachè al risorgimento di questi Africani, più degli Asiatici desti naturalmente agitati e sottili, assai più resistano le circostanze presenti, che non l' ingegno e i mezzi.

Dei Persiani sempre in rivolta, dei Tartari vagabondi, degli ammolliti, e sempre fanatici Indiani d'Oriente nulla si ha da presagire o temere; epperò senza frapporre altri indugj, andremo qui in appresso scorrendo brevemente i più strepitosi storici avvenimenti del Seicento, e quelli specialmente, e con maggior attenzione, che in questo Settecento influirono; al che poscia che adempito per noi sarassi, compiuto chiameremo il non facile lavoro, di cui qui demmo il compendio.

---

# INDICE

## DELLE MATERIE CONTENUTE IN QUESTA MEMORIA.



---

| | *ERRORI.* | | *CORREZIONI.* |
|---|---|---|---|
| Pag. 220, linea 6. | *deriva da* | leggi | *deriva dal* |
| *Idem*, linea 20. | *che migliorare* | | *che a migliorare* |
| Pag 223, lin. 5. | *quella tanto* | | *quella tanta* |
| Pag. 231, nota, lin. 26. | *al maggior numero* | | *il maggior numero* |

DI

# LIVIA COLONNA

DEL CITTADINO

TOMMASO VALPERGA-CALUSO.

---

FRA le tante utilità della storia non è da sprezzarsi quella, per cui più minutamente fu studiata dai grammatici la spiegazione di molti passi d'ogni genere di scrittori, e in particolare de' poeti; essendo certo non indegna d'uom letterato la curiosità delle notizie necessarie a capir ciò ch'e' legge. A voi pertanto, o eruditi Colleghi, ardisco rivolgermi nell' istorica indagine, in cui m'ha tratto la voglia d'intendere parecchj luoghi delle *rime di diversi autori in vita, e in morte dell' Ill. S. Livia Colonna* stampate in Roma nel 1555. Questa raccolta, che per lo numero de' componimenti ha poche uguali, e col pregio di contenerne assai di poeti insigni, quali sono Monsignore della Casa, Francesco Molza, Annibal Caro, Bernardo Cappello, Angelo Costanzo, Ippolito Capilupo, il Rainiero, il Marmitta, il Goselino, l'Anastagj ec., non è corredata di prefazione o altro, che ci dia lume

alcuno sulla persona o su i fatti della celebrata Livia. Ma le soccorre la chiarezza del suo casato, onde non mi riuscì difficile di rintracciare ch'ell'era figliuola ed erede di Marc'Antonio Colonna duca di Paliano, e di Lucrezia della Rovere nipote di Giulio II. Bambina l'anno 1522 perdè il padre ucciso da sparo di coluvrina sotto a Milano, a cui egli co' Francesi portava guerra, mentr' era la città difesa dal gran Prospero suo zio paterno. Giovinetta nel 1539 fu rapita coll' ajuto del figliuolo del Papa Pier-Luigi Farnese da Marzio Colonna duca di Zagarolo, conte di Manieri, di Cigoli ec.; che invano avendola chiesta, così pervenne a ottenerla consorte, forse non meno desiderata per la pingue eredità, che per la bellezza e gli altri pregj, onde fu tenuta e celebrata da tanti qual singolare ornamento, finch'ella visse, di Roma. Giambatista Adriani, dove ne racconta il rapimento e le nozze, omai sul fine del libro 11.° dell'*istoria de'suoi tempi*, la fa minor sorella di Ascanio, che allora, com' ei dice, era veramente il primo della famiglia, essendo a lui eziandio pervenuto per la morte di Vespasiano fratel cugino del padre di Livia nel 1528 il feudo di Paliano, e gli altri fedecommessi, da cui erano escluse le femmine; e a lui pur anche perciò era passato il carico di quella dote, che a Livia era dovuta su i fedecommessi del padre. Nè però Ascanio di Livia, ma l' avo d' Ascanio fu fratello del bisavolo di lei.

Non so quanti anni dopo il matrimonio da maligno umore, come per oscura nebbia le si appannarono gli

occhi, e perdette affatto la vista, la quale dopo alcun tempo a poco a poco intieramente ricuperò. Ma frattanto molte dolenti rime avevano composte i poeti; fra' quali il Caro, oltre un'assai flebil canzone, scrisse il seguente leggiadro madrigale, che però mostra ch' egli non erane veramente innamorato.

Amor scherzando a sorte
Con la mia donna un giorno,
Le pose agli occhi la sua benda intorno:
E gli fu così dolce il veder poi,
Che non volle mai più riporla a' suoi.
Sicchè vagate or, voi
Occhj miei, lieti, liberi, sicuri,
Che quei, che v' abbagliar, son fatti oscuri.

Ho qualche luogo di conghietturare, che nel 1551 le sia morto il consorte, al quale fece per lei Basilio Zanchi l' epitafio, che qui riferirò.

*Hunc tumulum tibi, mi conjux dulcissime, Marci,*
*Livia ad æternas constitui lacrymas.*
*Nec tecum, mea vita, mori; sed sola manere,*
*Sed volui. in longa vivere tristitia,*
*Ut raram servasse fidem, castumque cubile*
*Me sciat extento tempore posteritas.*
*Atque ubi me Elysiis sociarint numina campis,*
*Nostra ibi perpetuus vincula nectet amor.*

Unico frutto del matrimonio loro era una fanciulla, che nel 1551 non poteva esser nubile ancora, ma poi fu sposa di Pompeo Colonna duca di Colonna, figlio di Camillo fratel-cugino di Marzio, e però egli della sposa cugin secondo.

Ma qui veniamo al punto, che ha stimolata la mia curiosità, e richiede più diligenti ricerche. Da parecchj versi per la di lei morte si ritrae che in aprile del 1554 al più tardi, e certamente non prima del 1550, fu Livia trucidata barbaramente; e dell'uccisore, de' motivi, del modo si veggon cenni qua e là, che bastando solo ad accertare, che sì chiara, bella, e lodatissima donna, tuttavia giovine, ebbe per l'empia mano di congiunta e cara persona atrocissimo immeritato fine, anzi che appagare, incendono il desiderio di saperne la tragica storia.

La quale non essendomi riuscito rinvenire, ho pensato poter giovare a farla dar fuori, se v' esponessi le mie conghietture, quanto verisimili, non dirò; ma sentironne volentieri il giudizio vostro.

Voi sapete, che a' que' tempi i grandi più facilmente che altri ora nol penserebbe, si recavano a barbare uccisioni di persone eziandio del proprio sangue, ove l'interesse o l'ira li sospingeva, affidandosi d'andare impuniti per la prepotenza delle famiglie loro, che per una parte molti mezzi loro somministrava, onde tener occulto o almeno dubbioso il misfatto, per l'altra riteneva paventosi o corrotti i ministri della giustizia, che vigorosamente non procedessero ad accertarlo. Onde fu poi vanto singolare

di Sisto V., che risoluto, imperterrito fattosi incontro a tanto disordine riconducesse in Roma la necessaria giustizia severa ugualmente per tutti. Ma sotto Giulio III forse più che mai, ella vi fu debole e rilasciata. Che però non ho creduto dovermi arrestare vedendomi dagl' indizj condotto a supposti meno verisimili sotto un buon governo.

Rivolta la carta 87 delle mentovate rime si legge, che l' uccisore *l'empio ferro tinse nel proprio sangue*, e alla carta 113 si fa dire da Livia già ferita al micidiale, *che fai, figliuol crudele?* Pompeo suo genero avea tratto il sangue dello stesso casato, non che da Camillo suo padre, da Vittoria sua madre, anch' essa Colonna. E qual altro assassino, che un genero, poteva chiamarsi figliuolo da una donna giovine, che non avea prole maschile? e bene sta che il poeta segua a dire di lui, che alle parole di Livia *ei tacque, e pur di nuovo il telo asconde nel manco lato, e per l' estranio orrore i chiari raggi torse il sole altronde.* Ma veggiamo se i motivi convengono, che nelle citate rime si accennano, di tanta sceleratezza.

Volta la carta 121 vi trovo, che

> *. . . . . . . . la spense empio coltello*
> *Di cieco Pluto, e la superbia e l' ira*
> *D' un ingordo desio, d' un atto vile.*

e alla seconda facciata della carta 130 leggo che fu uccisa *sol per far ricco un uomo;* alla terza la mano del parricida vien detta *forse di sangue ingorda più che di vero onor.* Però cominciamo dall' ingordo desio dell' avere.

Non era necessaria la morte di Livia perchè l'eredità di Marzio passasse alla figliuola, come passò di fatti, e da lei al figlio, ch'ella fece a Pompeo, e chiamossi col nome dell'avolo materno, Marzio, che aggiunse al paterno titolo di duca di Colonna quelli di duca di Zagarolo, e conte di Manieri venutigli dalla madre. Ma Livia aveva ereditato dal genitore Marc'Antonio terre in campagna di Roma, e quanto egli aveva di libero, oltre che dal marito le potè pure venir lasciata pensione od usufrutto considerevole.

Potè adunque Pompeo non picciole ricchezze conseguire coll'uccisione della suocera; di cui se l'eredità non a lui propriamente spettava, ma alla sposa, ognuno sa quanto facilmente dell'aver della moglie sia più, ch'essa, padrone un marito fiero e imperioso. E più fa forza che morendo così Livia senza tempo a disporre delle cose sue, niuno potea guadagnarvi fuorchè la figlia e Pompeo: non lasciandosi dalle rime luogo a supporre, che fosse Livia uccisa da uomo venuto a tor danari e gioielli da' suoi forzieri.

Nè però le frasi di esse ci fanno pensare, che la cupidigia della roba sia bastata a recar Pompeo a parricidio sì atroce. Vi si aggiunse l'ira, della quale non fa d'uopo cercar motivi, poichè tanti e sì diversi ne sogliono sopravvenire alla giornata fra coloro, che hanno a fare insieme; e nel cercare come la superbia con qualche almen pretesto d'onore concorresse a sospingerlo a sì fiera risoluzione ed impresa, troveremo a un tempo

eziandio cagion di sdegno. Perchè parmi più che altro verisimile, che avesse Pompeo concepito gagliardo sospetto, che la suocera segretamente avesse data la mano di sposa a qualche suo famigliare di bassa nazione. La qual cosa di leggieri al suo orgoglio potè sembrare un disonoramento del casato, e particolarmente della sua sposa, e di lui; tanto più che ogni matrimonio della suocera dovea spiacergli per lo pensiero, che in conseguenza n' andrebbe ad altri gran parte di quello, che aspettava dover dalla suocera, quando che fosse, venir a lui. E se riflettiamo nascer di leggieri le sospizioni di matrimonio segreto di donna d'alto grado con alcun suo servitore, quando alcuno più in confidenza, che gli altri, si scorge in ogni contesa od impegno avere sempre la padrona per lui, ci si farà probabile, che un tale ne fosse presso Livia, con cui Pompeo, che di mal occhio il dovea vedere, potè aver parole, e poscia motivo di fiero sdegno contro la suocera, quando questa, forse a ragione, abbia contra lui prese le parti del servitore benveduto. Così almeno molto convenientemente alle frasi delle rime si spiegano i motivi ed il fatto, che mentre Livia una mattina giacea tuttavia nel letto senza pensiero alcuno di timore, fuvvi assalita e percossa nel petto con pugnale da persona, ch'ella chiamò figliuolo, e che dopo averla con raddoppiato colpo trucidata, le troncò la mano. Della qual barbarie non saprei pensare alcuna ragione più verisimile che la credenza, in cui fosse Pompeo, che il primo torto, cagion d' ogni altro, ond' egli era infuriato

contro alla suocera, fosse l'aver data essa quella mano a indegno e a lui odiosissimo sposo. Veggasi alla carta 83, dove l' abate Dardano fingendo ch'ella in visione gli si mostrasse, e parlassegli, prosiegue :

*Indi il lacero petto, ohimè! scoverse,*
*Che sotto un bianco vel tenea celato,*
*E la recisa man, l'aperto lato*
*In sì duro spettacolo m'offerse.*

E s'aggiunga quello, che voltata la carta 112 narra un altro cantore,

*Ne' suoi verd' anni, in la fiorita etade*
*Giaceasi in fra pensieri almi e soavi,*
*Scarca d'odiosi e gravi*
*Sicura e lieta in bianchi lembi involta,*
*Quando da chi non dè l'alma gli è tolta.*

Dove mi giova osservare quanto nell'ultimo verso malamente si spieghi l'autore Francesco Cristiani con quella frase *da chi non dè*, quasi ad alcuno potesse esser debito o lecito così ucciderla. Avesse almanco scritto *da chi men dè*. Ma egli era di que' poeti, che vanno talor intesi per discrezione. La qual cosa io noto, perchè altri non trovi difficoltà, dov' io l'incontrai dapprima non picciola, nella carta precedente, ov' ei finge, che Livia in un sogno presago della sua uccisione dicesse al micidiale,

*Che fai, fedel amico? Io son pur quella,*
*Quella del tuo lignaggio amata ancella.*

E' mi parea, che da grave e nobil poeta non si potesse in bocca d'una principessa Colonna por tale espressione, se non riferita a tal lignaggio, quale altro in Roma a quei dì non v'era, che forse il Farnese, e quello del pontefice regnante *del Monte*. Ma dopo aver indarno su ciò non poco farneticato, mi resi certo avere il buon Cristiani soltanto voluto significare, che mentre v'erano fra varj rami di Colonnesi inimicizie onde venire ad uccisioni, Livia però ben lungi da dover essere trattata come inimica da Pompeo, era sempre stata in buona amicizia colla famiglia di lui, onde potergli dire, con frase pur fra pari usitata per cortesia, *sono buona serva della casa vostra.* Poichè pure della stessa canzone del Cristiani sono le parole, che più mi hanno fermato nell' opinione, che non potesse l'uccisore essere altri che il genero, poichè ella il chiama *figliuolo*. Nè a persona alcuna di maggiore stato può convenire l'aggiunto di *domestico* dato all' assassino a carte 117, ove ci si dipinge

*Sanguinoso di Livia il corpo esangue,*
*Cui domestico morse inimico angue.*

Altro pertanto non aggiungerò, se non che volendo alcuno riscontrare quanto ho detto con ciò, che se ne trova nell' opera di Domenico de' Santi *Columnensium procerum icones, et memoriæ a* MDCLXXV, è bene ch'ei sappia, che Livia v'è chiamata Lucia, come anche la di lei zia moglie di Girolamo, v'è nomata Lucia dall'

Anguillara nell' ultima pagina del foglio *d*, mentre nella seconda e nella settima dello stesso foglio v'è detta Livia, come nella penultima carta dello stesso volume è Livia certamente, quella di cui v' ho ragionato, figliuola di Marc' Antonio duca di Paliano, viva nel 1551. Forse però. Lucia fu il nome cristiano sì della nostra Colonna, che della zia dell' Anguillara, benchè sì l'una che l'altra più si suolesse chiamar Livia per quell'amor de'nomi d'antichi illustri Romani, per cui molti furono i Colonnesi, Camilli, Giulii, Fabrizj, Marcelli, Marc' Antonj, Scipioni, Pompei, Ottaviani, Vespasiani, e per cui dubito che la figliuola della nostra Livia da Domenico Santi chiamata Orintia, Oritia, trovisi altrove chiamata Ortenzia. Sarebbe d' uopo avere alle mani le memorie e scritture, che in gran numero si saranno serbate da tante famiglie tuttora superstiti Colonnesi per ischiarire, accertare ogni cosa. Ma potranno forse i dubbj, che a voi presento dar cagione a chi 'l possa, di trarne fuori le necessarie notizie, e pubblicare non una divinazione, qual è questa mia, ma un ben fondato racconto dello scempio atroce, dell' acerbo destino di una donna, che abbiamo ragion di credere degna quanto altra mai, cui fosse concesso di passare dolcemente dopo lunghi giorni al riposo eterno.

DELLA

# NATURA POETICA

POEMETTO

DI VINCENZO MARENCO.

---

O TU qualunque alla difficil meta
Brami poggiar del monte a Febo caro,
E al vanto aspiri d'immortal poeta,

Se te d'un lauro il più sovente amaro
Punge tanto desir, nè temi il morso
Di macra invidia, che gli cresce a paro,

Pria che te spicchi al periglioso corso,
E premer tenti al corridor Febeo,
Spesso indocile al fren, l'aereo dorso

Odi, e non pensa, che Latin, nè Acheo,
Non Tosco, od Anglo, o Gallico maestro
Vagliano a farti emulator d'Orfeo.

Mentre ancor precettor, ch' il cammin destro
Mostrasse non v' avea, ch' ei già le genti
Al suon traeva dell' armonic' estro.

Nè il Sofo, indagator di tutti gli enti,
Scritto avea d'arte ancor, che mille e mille
Del grande Omero ripetean gli accenti.

E Grecia tutta del superbo Achille
L' ire cantava, e di valor guerriero
Da que' bei carmi ritraea faville.

Così, se sciorre il gran cantor primiero
Potè sol per se stesso il divin canto,
Che lungi lascia ogni secondo Omero.

Qual pro di leggi, e di spiar cotanto
Come a forza di regole trapasse
In te virtù, che di Natura è vanto?

Nè di Laura il cantor finchè dettasse
Dell' Italica cetra alcun le leggi
A volar sopra tutti indugio trasse;

Ei senza queste de' Toscani seggi
Pur tiene il sommo, e 've seguì precetti
Forz' è ch' assiso tra sezzai lo veggi.

Studia dunque te solo e i proprii affetti;
Che se possente in te Natura annida,
Uopo non è ch' altro soccorso aspetti:

A lei di sviluppar la cura affida
De' sensi tuoi l' impression; che fia
Essa d' ogni altra assai più certa guida.

Perciò sappi quai doti uopo è che dia
A te Natura a questo fine; e' sono
*Senso*, *Imaginazion*, *Gusto*, *Armonia.*

S' ella di tanto a te fatto avrà dono,
Greco, Latin, Tosco, Britanno, o Franco
Mastro di musa e precettor di suono

Lascia alle scranne, e con piè sciolto e franco
T' avvia pel calle, che su Pindo adduce,
Nè dubita per via di venir manco.

Con tali pregi, e tal maestra e duce
Tu dei l' arte formarti, e van consiglio
Spregiar, che gli altri a seguitar t' induce.

A te sta di condurre il tuo naviglio,
E bench' il lido opposto il mar ti copra,
Nè tutto il possa misurar col ciglio,

Lasciar non devi di por mano all' opra;
Che pronto ardir più di prudenza a prova
Vale, che nulla di magnanim' opra.

Icaro cadde, è ver: ma via pur trova
Dedalo di volar coll' ali stesse;
Sì quel, che nuoce all' uno, all' altro giova.

Se il buon Roman, prima che fronte fesse
 Sul ponte all' armi di Toscana tutta,
 Di farlo il come ponderato avesse,

Ragion non v' era, ch' all' inegual lutta
 Valesse a esporlo; eppur l' ardire insano
 Salute a Roma, ed a lui gloria frutta.

E il prode vincitor dell' Oceano
 Pria d' accingersi al calle anco intentato
 L' ignoto mar non misurò con mano.

Primo dunque di senso il pregio innato *
 T' è d'uopo, e ch' abbia a te Natura in petto
 Pieghevol fibra ad ogn' impulso dato.

Da sensi esterni il ricevuto obbietto,
 Ch' a pinger s' ha, deve con forte scossa
 All' interno passar, che *Senso* ho detto

Da questo all' alma, che vuol esser mossa,
 Come per mezzo, ei dee con pari forza
 Portarsi, ond' essa al par ne resti scossa.

Che tale è 'l nodo, ch' all'esterna scorza
 Lega l' alma, ch' ognor mutuo diviene
 Ogni lor moto, e l' uno l' altro afforza.

Or tu che bevi alle Pierie vene,
 Se, poichè 'l concepisti, altrui pur vuoi
 Oggetto pinger come più conviene,

S' uopo è che quel per via de' carmi tuoi
Tal faccia impression, che tu presente
All' uditor lo renda e a' sensi suoi,

Sicchè quantunque appieno finto e assente
Di veder, di toccar quello, che muovi
Oggetto a pinger, a pensar lo tente,

Come farai tu ciò, se pria nol provi
Tale in te stesso? Più sentire altrui
Far non potrai ch' in te non senti e trovi.

A questo fin può giovar solo a nui
Imaginazione, o Fantasia
Chiamar vogliamla, co' soccorsi sui:

Che se calda in te ferve, a qual si sia
S' adatta oggetto, e quel che il *Senso* ad essa
Tramanda, bee, nè mai di traccia obblia.

Per lei la forma nel cerebro impressa
Di fervidi color s' anima ed orna,
E pronta n' esce e vivamente espressa:

Essa a quanto le manca, in foggia adorna
Supplisce, e veste di lucente ammanto
Ciò che finge animosa, o all' esser torna.

E quanto esiste in mare o in terra, e quanto
Serrano i Cieli, nell' immensa sfera
Del volo suo tutto ha di stringer vanto.

Sovente ancor sovra natura altera
S' erge nel volo, e nuovi Mondi e nuove
Sol possibili forme al guardo schiera.

Ma non sempre al bollor, che questa muove
Appien fidar le temerarie vele,
Se vuoi biasmo evitar, però ti giove.

Nè possente Ragion, che il ver disvele,
E 'l ben discerne, e 'l male, e al Ciel sormonta,
Varrebbe a farti in ciò guida fedele.

Altra norma più certa a te sia conta,
Che quanto il fren stringer convenga o sciorre
A Fantasia tacita accenna e pronta.

Questa *Gusto* si chiama, ch' in te porre
Sol può natura, u' l'arte aspira invano,
U' non giunge Ragione, ei sol soccorre.

L' orator guidi l' arte, e 'l varco arcano
Mostri ai sofi Ragion, che scorge al vero;
Ma regga i vati il Gusto sol per mano.

Stolto sarebbe il definir pensiero
Quale e quanto in noi possa, e come il Gusto
Sentirlo è tutto, lo spiegarlo è zero.

Pari all' occasion su filo angusto,
Ma vario sempre ei corre, e il sommo vanto
È a ciascun pel suo fil coglierlo giusto.

Ei sol può far sentir fin dove, e quanto
Nè più, nè men convenienza regna,
Nè può precetto alcun giungere a tanto.

Nè già meglio l' esempio a te l' insegna,
Mentre ciò ch' oggi Gusto a te pur detta,
In me domani egli condanna e sdegna.

Non tempo e luogo, non materia eletta
Dargli può legge, o circoscrive in certo
Confine l' orma da lui sol diretta.

Ma se di sommo vate al raro merto
Giunger tu vuoi, che il sacro lauro cinge,
Sarà Armonia, che te ne avvolga il serto.

Essa in carmi le voci aduna e stringe,
I carmi al canto, il canto a varj oggetti
Adatta, e questi quali son ne pinge.

E non men che pennel vivaci e schietti
Farebbe al guardo, essa parlanti all' alma
Co' suon gli rende all' imitar perfetti.

Suon che non lascian l' uditore in calma;
Ma nell' impeto lor lo portan seco,
E sui fissi colori intera han palma.

O sventurato, e più che talpa cieco
Chi insensibile ha l' alma a tal lusinga,
Degno d' inospital barbaro speco!

Ma più chi tanto ad ottener s' accinga
Dal numerar sulle tranquille dita
Freddi accenti, ond' i carmi accozzi e spinga;

Ch' Armonia crede star nella compita
Cesura od emistichio, e versi mena,
Cui nega Apollo un giorno sol di vita;

Ch' ov' è d' uopo volar, van zoppi appena,
E volan se villan sterpo aspro deve
Schiantare a forza di braccia e di schiena:

Ch'imago mai non dan lunga, nè breve
Di sensi e suoni, dal cui solo accordo
Anima e moto Poesía riceve.

Degni versi, ch' un canti all' altro sordo,
O 'n nozze d' usurajo a spenti rai
Funeral gufo, o qual v' ha augel più lordo.

Ma, se propizia in ciò Natura avrai,
Spontanei sempre ti verranno a bomba
I carmi, ed atti a ciò che dir vorrai.

E *od aspri ringhi, o rauco suon di tromba,*
*O gli stridenti strai scagliarsi a sghembo*
*Tra 'l tuon ch' intorno romoreggia e romba;*

*Il crebro a terra grandinar da grembo*
*Di rotta nube, oppur ruenti ruote*
Dirai, *che volvon d' atra polve un nembo.*

Tristi augurj paranmi e cure vuote,
Se per trarre ogni verso uopo a te fia
Roderti l'unghie, o di graffiar le gote.

Destrier, che sempre ha dello spron per via
D' uopo, i' non curo, e quel prepongo e lodo,
Che mai zampa all' andar non ha restía.

So, che non sempre a noi si mostra a un modo
Facile Apollo, e carmi a stento detta
Talvolta, e tienci tra martello e chiodo.

E allora? allora tu la penna getta,
E lascia pur che senza un sonettaccio
Cinga chi vuol la dottoral berretta.

Lascia a chi tocca di sposar l' impaccio;
E credi pur, che l' *alma sposa* ancora
Senza di te torrà lo sposo in braccio.

Canterà il prete, o il frate alla stess' ora
La nuova messa, senza che *sull' ali*
*D' ode* tu 'l desti nella prima aurora.

Se far non vuoi come que' due cotalí,
Ch' i sonetti del Bondi e Botta-Adorno
A se stessi calzar come stivali,

Ed ardirono apporvi al pieno giorno
Nomi loro e cognomi in foggia chiara;
O Patria! o Muse! o padre Febo! o scorno!

Tu a sceglier dunque i buon momenti impara,
Quando son gli seconda, e non ascolta
Chi vuol di freno allor tua destra avara.

Lodo sui carmi tuoi più d'una volta
Tornar, ma fallo è l' arrestar d' un tratto
Corridor, che galoppa a briglia sciolta.

Sdegna o schiva un censor, che troppo esatto
D' arte favelli, sebben scranna ei copre;
Tutto spesso ei condanna ad ogni patto:

Spesso avvien, ch' egli colpa in te discopre,
Non per altra ragion, se non se quella,
Che l' arte sola in giudicarti adopre.

L' Arte un dì, ch' era ancor giovin zitella,
Del Gusto s' invaghì, ch' in pari etade
Scorrea del Mondo questa parte e quella.

Ma siccome in amor sovente accade,
Tanta per essa indifferenza ei prese,
Quant' essa avea per lui grazia e bontade.

Pur galante qual era, e assai cortese,
Il Gusto a bada alcuni dì la tenne,
E novellando a corteggiarla attese.

Però sul sodo alfin batter convenne,
E dir di nozze; ei per sottrarsi al groppo
Fuggì, nè presso lei mai più sen venne.

L' Arte irata col Dio volubil troppo,
Per dispetto sposar volle sul punto,
E al Metodo si diè stitico e zoppo,

Che, per esser di vita infermo e smunto,
Sulla cattedra sempre immobil siede.
E di dettar prese coll' Arte assunto.

L'un nell' altra ha tuttor speranza e fede,
Ma prole magra, e al genitor simile
Nacque pur troppo dall' infauste tede.

Così fu Pedantismo, che di *stile*,
*Tropi*, *figure*, *regole* severo
Sempre parla e d' *esempio* in tuon servile.

D' amore intanto sotto il dolce impero
Pur venne il Gusto, e d' una tal fanciulla
*Fantasia* detta s' invaghì davvero.

Piacquersi entrambi al primo sguardo, e sulla
Buona fè si legaro, e s' aman anco,
Benchè spesso il cervello a costei frulla;

Che gaja e vispa sul piè destro o manco
Sempre saltella, e al facile marito,
Se può, furtiva si sottrae dal fianco.

Corre dietro al Capriccio, il quale ardito
Or le fa vezzi, or beffa, e con costui,
Dicon, tiene talor notturno invito.

Quind' è, che sì sovente i parti suí
Son dissimil tra lor, nè facil cosa
È i veri scerner dai supposti, altrui.

Leviamo il velo all' una e all' altra sposa,
E l' Arte fiacca, e Fantasía sospetta
Vedi, e stolto chi troppo in lor ríposa.

Là Pedantismo, qui Capriccio detta
Carmi, e giudizj, e l' un non men fallace
Però dell' altro con ragion t' aspetta.

Dona libero il Gusto a chi gli piace
Del bello il senso, e l' ignorante spesso
Fa più del dotto in giudicar capace.

Talora in verde etade, e in uom dimesso
S' annida, o in tal che mai non lesse testo,
Sovente alberga ancor nel molle sesso.

Almen nomarne una potrei, che questo
Leggiadro nume ha savia Donna amico,
U' nol vietasse il suo pensar modesto.

Ch' animo nutre e cuor piucch' io non dico
Eccelsi, e degna è che novel Petrarca
Sorga per essa ad emular l' antico.

Ma di sue laudi s' io la lingua ho parca;
È che minor ne fora ogni mio metro,
Nè fral naviglio l' Ocean ben varca.

Dunque in tal dubbio di censor t' arretro
Dal troppo ardente ricercarne alcuno,
Da se pur troppo e' ti verranno dietro.

Pochi né ascolta almen se non nessuno,
E pensa che talor d' ottimo è prova,
Ch' i tuoi carmi dispiacciano a taluno.

Ch' il bel nel brutto, e questo in quel sol trova,
E s' ignoranza non è che lo imbocchi,
Mattana batte o forse invidia cova.

Che strilla, se due volte avvien ch' adocchi
Un vocabolo istesso in un sonetto,
Ragrinza il naso, e 'l muso strigne e gli occhi.

Che da capo a piè danna un poemetto,
Se, benchè lunge, la medesma rima
Avvien che fossi a replicar soggetto.

Pria che da' detti tu dal viso estima
Sempre i giudizj; il vate, abil pittore,
Legger vi dee quale cagion gli esprima.

Pensa, che raro è ritrovar censore,
Che sappia e voglia e giudichi a ragione,
E d' un Arisba abbia la mente e 'l cuore.

In tal m' avvenni, ch' al divin Marone
Sebben critico in altro esatto egregio,
D' Eteocle il cantor però prepone.

E che se quei, cui dee la Francia il pregio
Del più nitido gusto in poesía,
Del Tasso odi parlar con tanto spregio?

Ogni cosa per ottima che sia,
Punger si può, se a modo tuo la vesti,
E di punger t' invade la manía.

Così s' alle querele i motti innesti,
La desolata ancor tenera Elisa
In Taide o Frine a trasformar verresti.

Di molti in bocca il provocar le risa
È facil vanto; come all' aura foglia
Sta lor cervello, o di battocchio a guisa.

Lascia a ciascun, che riso o pianto scioglia
A suo talento, e al tuo de' proprii carmi
Suonar fa l' aure e la Pieria soglia.

Ma e tu che spingi altrui, d' intender parmi,
Ond' è che primo di salir non cures,
E all' ardua cima di volar risparmi?

Forse saría che se men tristi cure
M' avessi intorno, o che le stelle alquanto
State ver me fosser men torbe e scure,

Che per l' Italo ciel di miglior canto
Avrian suonato un dì le nostre Muse,
E l' Eridano mio n' avrebbe or vanto.

Ed o l' Eroe, che Rodi tenne, e chiuse
Al Trace il varco entro l' Ausonie sponde,
Detto avrei, come Febo al cuor m' infuse,

Oppure a queste di valor feconde
Rive scorto a fondar le mura nostre
Fetonte avrei per le Ligustich' onde.

Ma vuole il Ciel, ch' in altro campo i' giostre,
E assai fia, se non atto a salir io,
Almeno il calle altrui n' accenni e mostre,

A cui faccia questi ozj un qualche Dio.

---

*ANNOTAZIONE.*

* Per senso vuolsi quivi intendere la facoltà di sentire, o per cui s' imprimono le sensazioni nell' anima originate dai sensi esterni, che pare impropriamente si chiamino sensi, non essendo questi che gli organi, per cui si eccita il senso, e si mette in azione.

SERVANDUS EST
IN LITERARUM STUDIIS EXCOLENDIS LABORUM,
ATQUE ANIMI CONTENTIONUM MODUS.

# PARADOXUM

AUCTORE VIGO.

---

HIPPIAM quemdam ab Elæa, sophistam suis temporibus celeberrimum, adeo magnifice se se quondam extulisse ferunt in quinquennali olympico certamine, ut nullam omnino esse artem diceret, vel ingenuam, vel illiberalem, quam ipse apprime non calleret. Vere ne usquequaque, an sophistarum more valde arroganter, haud equidem definire ausim; neque magni referre arbitror id penitus nosse: ejus vero multiplex scientia, quum a Cicerone, velut instar summæ cujusdam, perfectissimæque facultatis non sine laude commemoretur, quin revera eximia, ac prorsus admirabilis fuerit non est profecto dubitandum. Præsertim, Academici sapientissimi, quum memoriæ proditum ab historicis locupletissimis fuerit, nonnullos alios, ut vestrum neminem latet, summos viros

extitisse in omni doctrinarum genere versatissimos, atque ita inter eruditos, excultosque homines excelluisse, ut nihil eorum sapientiam incredibilem fugere posset. Quum autem pro certo etiam habendum sit, diurnis, nocturnisque laboribus ad hujusmodi tam inusitatam, admirabilemque sapientiam eos contendere oportere, si qui tam magnis sint, tamque eximiis naturæ præsidiis instructi, ut non temere audere valeant ad eam adspirare, non immerito quæri potest, qui nam isti labores esse debeant; assidui ne, et immodici, quo citius (sic enim nonnulli opinantur) ad propositam curriculi metam perveniatur; an contra, pro ingenii, atque corporis viribus, moderati ac remissi, sed ita tamen, ut nihil unquam languori, ac desidiæ tribuatur, nihil voluptatibus, etiam non pœnitendis, quæ tamen avocare animum ab optimis studiis vel paullulum queant, diligentiæque, atque industriæ cursum retardare.

Mihi quidem, Academici, mecum sæpe numero quæstionem hanc expendenti, ita semper visum fuit; quemadmodum necessarium arbitror in optimarum artium, disciplinarumque studiis rectum ordinem, sedulitatemque non mediocrem; ita modum etiam quemdam in laboribus, animique contentionibus, quæ ad eximiam, suisque numeris omnibus absolutam earum scientiam assequendam requiruntur, necessario esse servandum. Idque statui breviter vobiscum recognoscere.

Quantum possit in hominum animis discendi cupiditas nemini vestrum pro certo habeo non exploratissimum

esse : quid enim ea facilius atque evidentius, quamcumque eorum ætatem intuearis statim perspicitur ? Admodum aperte ea se se prodit in pueris, aliquid semper vel veri, vel commenticii audire, ac discere gestientibus, plurimarumque rerum caussas intelligere optantibus : flagrat in adolescentibus, etiam studio non satis deditis, ingenio tamen non exiguo; suamque vim vel auget maxime, vel retinet in virili ætate ; neque in senili minor esse consuçvit, adeo ut sapientissimus Solon ( rem loquor vobis notissimam ) non modo *gloriaretur se aliquid quotidie addiscentem senem fieri*, sed etiam moriens eamdem discendi cupiditatem præ se tulerit. Quo autem major, ac vehementior est ejusmodi præclaræ, honestissimæque, a natura insitæ cupiditatis vis, eo diligentius cavere illi debent, in quibus flagrat, ne plus æquo ei obtemperent, ipsiusque impetu abrepti nimii sint in perferendis laboribus, nimii in vigiliis atque curis, animique contentionibus, quibus ad eam explendam uti necessario, atque conflictari se debere arbitrentur; hæc enim nimietas tantum abest, meo quidem judicio, ut citius ad eum summæ doctrinæ, sapientiæque gradum, ad quem tendunt anhelantes, totoque impetu feruntur, illos perducat, ut impedimento vel maximo plerumque sit, quo minus eis res ex animi sententia procedat, et fere semper in caussa sit, cur medio in cursu insistere, et jacere cogantur viribus defecti, aut certe idem cursus haud parum retardetur.

Ac primo secum reputet velim unusquisque vestrum,

quod vel ipsis tyronibus, modo communis hominum naturæ non ignaris compertum est, mentis humanæ facultatem, quantacumque illa sit, finitam esse, suisque terminis circumscriptam, atque, ut corpus nimis longo et gravi labore deficit denique, atque languet, ita animum quoque nimia contentione valde debilitari, ac fatiscere. Quum autem attritæ, et exhaustæ jam fuerint ipsius animi vires; quum nimis diuturna, ac vehementi occupatione pene obruta mens languore tabescet; quum denique, ut paucis complectar, ita erit necessaria ejus remissio, ut, hac ei negata, suum ipsa munus non amplius fungi, aut certe ægerrime possit, quod tandem operæ pretium quilibet faciet, aut quem fructum ex improba sua contentione sperare poterit, pertinaciter in ea, et ipsa natura, ac ratione reclamitante, persistendo? Nempe irriti excident omnes ejus conatus, frustraque consumti temporis magna pars peribit, et non modo nihil admodum ad id, quod jam perceperit commentando, addere poterit, sed aliquid potius ex eo deperdet, aut saltem efficiet, ut multo facilius elabatur. Quemadmodum enim ex Fabii sententia, cujus verbis quamplurimis utar, si plus cibi sumatur, quam stomachus concoquere, ac digerere possit, tantum abest, ut in succum denique, et in sanguinem rite conversus, et per omnes corporis partes, ut par est, diditus ejus vires alat et augeat, ut ipsi stomacho crudus innatet, et non exiguum etiam afferat valetudini detrimentum; ita si nimis longo temporis intervallo adeo intendatur mentis acies, ut valde ingenti

rerum copia non compleatur pectus, sed oneretur, et hebescet mens, vigore insito amisso, et, si quid deinceps ægre contendendo perceperit, quæ facillime prius arrepta, et compreheusa fuerint, dum vigeret, omnia illud perturbabit, atque confundet, minoremque porro, ne dicam nullum capiet ex omni sua contentione pertinacissima fructum.

Hac ego de caussa, Socii doctissimi, etsi non satis probanda mihi videtur, aut certe nimis late patere illa Crassi sententia apud Ciceronem * affirmantis, *quod quis cito non discit, numquam omnino ab eo posse perdisci*; in ea tamen opinione semper fui, ex quo literis operam dare cœpi, ut existimarem, quod parte satis magna vel diei, vel noctis, vel utriusque, studio acerrimo, curaque intentissima non efficitur, difficiles res, atque graves meditando, aut scribendo, frustra id, aut certe ulla sine laude, tentari, si diebus noctes, ac noctibus dies, nulla fere interposita remissione, jungantur, totoque usque pectore, quantum quidem post immanem, diuturnamque contentionem effici potest, eadem in studia incumbatur. Vel hac igitur una de caussa, quodcumque demum curriculum ingressus quis fuerit, modum teneat oportet suis in studiis, laboribusque, ut et durare diutius in eis possit, et facilius atque tutius ad propositum sibi finem pervenire.

* Lib. III de Orat.

Sed enim concedamus, si libet, nonnullos ex iis, qui ad literas nati, et ad omne doctrinarum genus, earum in tractatione honestissima, vehementi amore inflammati, assidue versantur, ita magno et excellenti ingenio, naturæ munere, beneficioque præditos esse, ut, nihil unquam, nisi eximium, ac sublime cogitantes, quæcumque per diem, atque noctem, temporis spatio vel longissimo, eodem usque tenore insistentes commententur, omnia facile arripiant, animoque complectantur, num hac ratione, viaque, immodice scilicet, assidueque nervos omnes ætatis, ingeniique contendendo, facilius tandem indomitam suam discendi cupiditatem expleturos eos esse putabimus, quam si necessarium statuentes improbis laboribus, et contentionibus modum, ab illis se remitterent identidem, viresque ingenii, vel debilitatas maxime, vel attritas opportune recolligerent? Res ipsa per se loqui mihi quidem videtur, suaque illos opinione minime falli semper existimabo, qui mecum sentiant, non modo magis compendiariam non esse illam alteram præcipitem viam, sed cum plus arduam, minusque tutam, tum etiam fortasse longiorem. Quorsum enim tandem recidere solent tam vehementes, et effusi, nulla interjecta ad necessariam relaxationem intercapedine, conatus? Plutarchum audiamus disertis id verbis docentem: non aliter (sic egregius scriptor, post narratum brevissimum apologum suo in libro *De sanitate tuenda*) non aliter animo accidit, qui, dum paullulum laxare, ac remittere abnuit fessum corpus, id postulans., mox febri aliqua, aut ver-

tigine ingruente, dimissis libris, et studiis, et disputationibus, una cum illo ægrotare, ac laborare cogitur: οὕτω συμβαίνει τῇ ψυχῇ, καὶ μικρὰ χαλάσαι, καὶ προίεναι μὴ βουλομένῃ πονοῦντι, καὶ δεομένῳ τῷ σώματι μετ᾽ ὀλίγον, πυρετοῦ τινος, ἢ σκοτώματος ἐμπέσοντος, ἀφεῖσα τὰ βίβλια, καὶ τοὺς λόγους, καὶ τὰς διατρίβας ἀναγκάζεται συνοσεῖν ἐκείνῳ, καὶ συγκάμνειν.

Heu quot nominare hic ego possem et ex nostris, et ex alienigenis, literarum præstantia clarissimis viris, qui nimis ingenti animorum ardore sua in studia insistentes, et ad summum doctrinarum omnium, præclaræque gloriæ fastigium præter modum nitentes, aliquo tandem ex iis morbis, qui literatorum morbi a medicis appellantur *, medio in cursu correpti, acerbaque morte sublati, tristissimum sui desiderium propinquis, et amicis, maximum literariæ reipublicæ, quæ multo majorem, ac diuturnum ab ipsorum commentationibus, ac laboribus, si moderati fuissent, fructum capere poterat, suum ante diem reliquerunt. Quos ego viros illis cum arboribus comparandos censeo, quæ nimia cultorum arte, curaque præpostera intempestivos, et præcoces fructus edere coactæ, brevissime consenescunt, et effœtæ tandem intereunt!

*Quod caret alterna requie durabile non est*, inquiebat Ovidius; *neque res est ulla*, Quintiliano auctore, quæ perferre possit continuum laborem; atque » ea quoque, quæ sensu et animo carent, ut servare

---

* V. Dissert. V.C. *Bernardini Ramanzini* Carpensis, de morbis literatorum.

» possint vim suam, velut alterna quiete retenduntur. » Sic ille: hominum autem animi, ut prudenti, ac modica remissione, post ingentem, et gravem contentionem, recreati multo fiunt ad novos quoscumque labores sustinendos, magis alacres, et ad eos, ut Dion docet, *utiliter præparantur*; ita ab eadem contentione, si nimia sit, nimisque diuturna franguntur. Quare sapienter Plato, qui unus omnium studiosorum hominum, doctissimorumque instar esse potest, cunctos admonet, literaria in palæstra se se rite exercentes, summaque cum laude in ea versantes, ut, quo maxime tempore animo socium se se corpus præbet et laborum et contentionum, maximam ei tunc curam, levationemque impertiantur: ὥτε τῇ ψυχῇ συνέργει τὸ σῶμα, καὶ συγκάμνει τιλειςὴν ἐπιμέλειαν αὐτῷ, καὶ θεραπείαν ἀποδιδόντα.

Valeat igitur etiam in optimarum artium doctrinarumque studiis, illud vetus Græcorum adagium μηδὲν ἄγαν, ne quid nimis; et qui modus, Venusino vate magistro, omnibus est in rebus servandus, ille scilicet, quem recta ratio præscribit, ipsis etiam in studiis, et in laboribus, animique contentionibus adhibeatur. Secum id reputent qui ad literas nati, atque instituti, ad summum decus, immortalemque gloriam vehementi animi ardore nituntur, multo plus, quam nimios, et immodicos, moderatos, ac remissos labores prodesse, plusque profici breviori temporis spatio, si subide se se animus relaxet, ac recreet, quam longiori, si non remittatur, ubi opus est, et eum intra modum, cujus necessitatem, vobis omnibus notis-

simam, persecutus hactenus sum, opportune quiescat. » Relaxatio ingeniorum (verba sunt eruditissimi scriptoris*) » relaxatio ingeniorum mediocris facit, ut ad studia re- » versi plus efficiamus vigore animi, licet breviori tem- » poris spatio »: idque Æsopus etiam apud Phædrum docet his verbis:

... Lusus animo debent aliquando dari,
Ad cogitandum melior ut redeat tibi.

---

* Josephi Langii.

DOCTI HOMINES CUM ALIIS MORBIS,
OB IMMODICAS, ET GRAVES CONTENTIONES ANIMI,
TUM VERTIGINE POTISSIMUM TENTARI SOLENT.

# ELEGIA

## EODEM AUCTORE.

---

Quid tandem, o Superi, quid peccat magna virorum
 Pars, quibus ingenii maxima cura sui;
Queis vigilare dies, noctesque est sola voluptas,
 Solaque, quæ a studiis fama, decusque placet?
Nam quot repperias, quos non vis impetat ulla *
 Morborum, immodicus quos parit usque labor?
Eripit huic macies languenti e corpore vires,
 Plurimus et docto pallor in ore sedet:
Huic caput, et renes tentat dolor; illius aures
 Hebescunt; oculos his gravat humor iners:
Innatat his lentus circum præcordia sanguis;
 Aut fluit ad fauces acer, et ore ruit.

---

* Literarum disciplina, ut animo præcipue omnium necessaria, ita corpori inimica est. *Celsus*, *lib. 1.*

Nulla tamen patrio magis improba pestis ab orco
 Prodiit in miseros, nec magis ulla furit,
Quam quæ sæva caput, nervosque invadit, et imis
 Visceribus dominans ipsa vel ossa petit.
Vertigo Ausoniis dicta est, Græcisque σκότωμα,
 At nulla est pestis nomine digna magis;
Namque ubi pervasit, stigioque infecta veneno
 Insedit cerebrum prælia dira ciens.
Heu quot tetra lues, nulla medicabilis arte
 Impetit afflictos, exagitatque modis!
Sunt, quibus obducta caligant lumina luce,
 Nec varius rerum cernitur inde color:
His caput in gyrum dubia vertigine, et una
 Quidquid circumstat sæpe videtur agi;
Sub pedibusque solum nutare, et cuncta moveri;
 Atque novus semper concutit ossa pavor;
Nec relevare quies (miseros!) renuentia somnum
 Membra, nec incessus læta per arva potest.
Præterea in varios tabes infanda furores
 Sæpe agit, et species induit ipsa novas.
Hinc omnem hic cœtum consortiaque omnia vitans,
 In tenebris solus tempora dura trahit:
Ille dolore amens tectis se turbidus effert;
 Hacque illac præceps, illa agitante ruit.
Hic pedibus terram (visu lacrymabile!) pulsat,
 Et mortem impatiens in sua vota vocat:
Nec raro multi, nisi mens haud læva vetaret,
 Vel ferro auderent consuluisse sibi.

Quin etiam heu quanto monstrum execrabile sævit
Valdius interdum quum fera fata parat.
Sedibus e Stygiis tunc semina quæque dolorum
Secum effert, miscens atra aconita manu;
Invaditque ferox, virusque in viscera spargit,
Quo vena infuso non vacat ulla statim.
Quare ægri subito languescens supprimitur cor;
Dein tremit, atque fluit cuncta per ossa tremor:
Mox pedibus, genibusque labat, vel denique victus
Procumbit pulsans pectore sæpe solum.
Tuque, o Phœbe pater, vexari ita sæpe, diuque
Qui tua sacra colunt aspicis, et pateris?
Bacchari pateris pestem hanc impune, tuumque
Tam sæva haud properas eripere hoste genus?
Pelle, precor, terris, stygias et denique ad undas
Detrude, ipse tuus si tibi gratus honor.
Sit fas, si teneros tibi quis sacraverit annos,
Hac peste amota, te colere inde diu.
Quod nisi fas terris expellere, nullaque morbo
Est medicina truci, nec relevare licet
Si fata obsistunt immota, ah! segnia tantum
Pectora fac tandem, ut pestis acerba petat.

# VERSI

DI

DIODATA SALUZZO ROERO-REVELLO.

---

## L' OZIO

CANZONE.

Oh d' armonico ciel figlio canoro!
Inno sublime e forte,
Che in turbine di luce
Aleggi intorno alla mia cetra d' oro,
Prendi il mio cuore a duce,
Il non imbelle cuore
Disprezzator della volubil sorte,
E 'n mezzo al cielo sali,
A rivestir grand' ali
Stellate, immense, lucide, divine.
Lascia! lascia! bell' inno avvivatore,
L' impoverite e sarde rupi alpine;
Ch' io pittrice di duolo
Seguiterò l' inarrivabil volo.

Presso alla grotta immensa,
Ch' alla profonda reggia
D' Eternità gli anni veloci guida,
Inno, il tuo volo arresta,
Fra l' atra notte e densa,
Che sulle vaste porte signoreggia,
E ch' interrompe poco
Pallida luce infida
Di quell' errante fuoco,
Onde s' abbaglia l' uom, quando vaneggia
Sull' orme dubbie dell' età remote,
Scuoti l' ali fiammanti,
Dall' erte balze ignote
Così fugando tenebría funesta;
Mirabil scena in luoghi occulti e santi
Quivi t' aspetta, oh nato
Nel magnifico ciel inno beato!

Scalzo e lacero il piede,
Sciolta la breve e mal troncata chioma,
Quivi una Donna, anzi una Diva siede,
Languida la pupilla, afflitta, e muta,
Slacciato l' elmo, e la fatal lorica
Sovra 'l suolo caduta;
Ella stupida vede
Fra l' una e l' altra mamma ampia ferita;
L' affetto mio te 'l dica,
Ch' io piansi, piango, e piangerò, sintanto

Ch' ella ha cagiôn di pianto;
Oh dolce madre antica
Della caduta, e della nuova Roma,
Italia! Italia! il mio dolor ti noma.

Vedrai, che stalle a fianco
Un giovine lascivo e lusinghiero;
Al crin lungo dorato
Forma un serto di rose elmo e cimiero,
Velo olezzante e bianco
Orna le belle membra, e non le copre;
Molle agli atti, al sembiante, al velo, all'opre,
Specchio argentino il fianco
Destro gli adorna, ed il sinistro lato
Orna catena di vermiglie rose;
Colle rosate dita
Tutte asperse di miel, soavemente
Preme d'Italia la bocca amorosa,
Languido, seducente,
Dei fati prischi a ragionar l'invita,
E in lei, buon narrator d'antiche istorie,
Pasce albagía colle vetuste glorie.

L'Ozio, il sappi, è costui.... d'ogni delitto
Sorgente infausta, e dell'Italia amante;
Pur dell'Italia egli ha il bel sen trafitto.
Lentamente dal seno
Stilla il sangue, e vien meno

Vaneggiando la Donna, e fatta serva
Di sua voglia proterva;
È costui l'Ozio, insultator del Nume;
Ch'a riempire il sempre vuoto istante
Vil sofista l'anniénta, e non l'onora;
Fonte al truce costume,
Alla di fama non curanza vile,
E a voluttade ingorda e seduttrice,
Per lui la sozza e ricca meretrice
Trionfa, in cocchio aurato,
Del pudor non curato;
E per lui, casta sposa in sorte umile
La sorte invidia al turpe amor servile.

L'oro, e le false lodi
Egli brama e dispensa; Italia bella
L'oro, e le false lodi, a lui consacra,
Pur ch'egli in dolci modi
Le rannodi del crin le sparse anella,
E molli baci imprima
Sovra la faccia disadorna e macra.
Oh sì pudica in prima!
Oh magna Italia! egli di fior t'abbella;
Forza ti toglie, e'l vedi,
E a sue lusinghe cedi,
Ahi veramente rimbambita ancella!
Inno lucido, sacro, t'avvicina,
E piangi in lei la maestà Latina.

Verrà il giorno, cred' io, ch' alle sassose
Terribil porte il Tempo affaccierassi,
E la vigil lucerna
Discovrirà le trasandate cose;
Poichè in mezzo alle mobili rovine
Della sua reggia eterna
Perenne luce Veritate ascose;
Al balenar del lume suo tremendo
Il nobil ciglio alfine
Italia pingerà d' alto rossore,
E le piaghe tergendo,
Che già le fece un vergognoso amore,
Morte lenta, ma certa, in sen vedrassi,
E forte più dal prisco error farassi.

Sin che il Tempo non sorge,
E di costei sugli occhi abbacinati
La infallibile sua luce non porge,
Ferma i modi cortesi ed onorati,
Oh nato a Veritade immo fulgente,
Ma se le piaghe sente,
Se vedi i folli amori abbandonati,
L' inchina reverente,
E dille, torna a' magni fregi usati,
Vincerai gli usi effemminati e rei,
Or che veracemente Italia sei.

## XII. SONETTI

### IN MORTE DI GIOSEFFINA PROVANA RIPA.

### I.

Se l' increato Amore ascolta ed ode
Pietosamente il suon de' preghi tuoi,
Misti col suon di sua perenne lode,
Ottiemmi pace, tu che farlo puoi.

Tempo con morte la tua salma rode,
Memoria fugge, ella morrà con noi,
Ma so, che nel tuo cuor beando gode
Quel Dio, che ti fa speglio a' raggi suoi.

Da che divise siam, candido giorno
Non sorse, e stassi all' affannato cuore
Nube di morte ottenebrata intorno.

Sola nel cieco allegro mondo i' sono;
Io sempre, ah! sempre piansi al tuo dolore,
Or tu perchè lasciarmi in abbandono?

## I I.

Dietro al gran velo della notte oscura
Flebile voce al mio languir si duole,
Odo il suon delle angeliche parole
Soavemente dir, chi mi ti fura?

Sciolse il mio fragil vel sorte e natura,
Anzi 'l volere dell' eterno Sole,
A che piangi così? ti racconsole
Pensar, che umanità passa e non dura:

Avrai pur calma nel mio seno e pace,
Che qui t' aspetto, e 'l rimaner fia corto,
Io le porgo le palme, e ferma! esclamo,

Io t'amo ancor..... Ella sen fugge e tace;
Ahi! più non m' ode, e va mio grido assorto
Per l' aer vano, ridicendo io t' amo.

## III.

S' io fanciulletta rivolgeva il piede,
Col pensier che attraeva il tuo candore,
Alla tranquilla tua placida sede
Rideva il volto, e palpitava il cuore.

Ah! l' alma ancor rammenta, ancora vede
E le dolci accoglienze, e 'l dolce amore,
Udir per anco il romoroso crede
Allegro, puerile, alto clamore.

Adulta ti serbai la fè soave,
E se mai volsi al tuo novello seggio,
Recaivi meco la dolcezza antica.

Or guarda in dietro il mio pensiero, or grave
M' è 'l viver dove non ti sento e veggio,
Oh d' ogni mia stagion fedele amica!

## I V.

Sovra 'l carro del Sol vid' io colei
Che mi fea dolce quest' amara vita ,
Piovevan gemme i crini d'oro e bei
Giuso dell' etra per la via fiorita.

No ! così vaga da che la perdei ,
Dal giorno dell' amara dipartita ,
No , così chiara su questi occhi miei
Non balenò la sua vista gradita.

Come a balcone d' or stava del Cielo
Tra 'l bel fulgore , e colla man di neve
Mezzo schiudeva l' odoroso velo.

Oh gioja assai maggior d' ogni mio vanto ,
Se da quel fonte ove la luce beve ,
Ella vien tratta al suon mesto del canto.

V.

È questa l' ora! è questa l' ora stessa
Ch' io teco pur sedei sotto quel faggio;
Notte stellata lucida s' appressa,
E risplende del Sol l' ultimo raggio;

Qui pur mi seggo, immobile ed oppressa,
E cupa guato sovra il suol selvaggio,
Mentre mie chiome, sospirosa anch' essa,
Lambe l' auretta del ridente maggio.

Qui t' aspetto, qual pria tu m' aspettavi,
E invan ragion mi va gridando in cuore,
Che più non tornerai come tornavi.

La tua voce, i tuoi passi, in dolce inganno
Rapita ascolto: ah! senza il caro errore,
Ah qual vivrei fra sì penoso affanno!

## V I.

### IL RITRATTO.

Ell' è pur dessa : . . . . . quel soave riso ,
Ecco sul labbro morbido ridente ,
Ecco 'l bel guardo tenero languente ,
E i dolci vezzi del sereno viso.

Stommi coll' occhio avidamente fiso ,
Nè più 'l fiero dolor l' anima sente ,
Ch' un vivo , un forte immaginare ardente
L' illuso cuor ha da ragion diviso.

Aspetto , ahi van desir ! ch'ella favelli ,
E co' teneri nomi , onde solea
Chiamarmi un tempo , me dolente appelli.

Taccio , spero , la guardo ! alfine il santo
Volto corro a baciar ; la tela rea
Cede al mio bacio , ed io mi sciolgo in pianto.

## VII.

Io piango, e 'l pianto doloroso e vano,
Misera me! tuo cuor non sente e vede;
Forse svanito ogni pensiero umano,
Scordasti la mia lunga e pura fede?

O più non vedi il lagrimare insano,
O nol compiangi, or ch' egli tanto eccede.
Ah che rivolto hai l' amor tuo lontano
Da questa mia mortale afflitta sede!

Tutta t' involvi nel gran Sole eterno,
Scintilla accesa di quel fuoco vivo
Con gli Angiol vibri tuo fulgore alterno,

Mentre del pensier mio di gioja privo
Fa cupo duolo asprissimo governo;
Non ti vedo, non t' odo, e pur io vivo!

## VIII.

Vibrato ha morte rea l' iniquo telo,
E sciolta è l' alma veritiera e pura,
Io la chieggo del marmo al freddo gelo,
Alla umana, volubile Natura;

La chieggo invano al non pietoso Cielo,
Che lei beando mia speranza fura,
A te mi volgo, invan mi volgo, oh dura
Terra, che cuopri suo caduco velo!

Orrida vista d' immenso dolore!
Indarno piango, e prego il nudo sasso,
Egli non sente il pianger mio d' amore.

Tuoi giorni asperse Eternità d' oblío,
Oh! tu sì cara, ed io rimango? e 'l lasso
Viver non sciolse quell' eterno addío?

## IX.

Era la chiara', folgorante stella,
Che il cuor traeva ed i pensieri a riva,
Novellamente di sua luce priva
Tra la crudele occidental procella:

Al soffiar d' aura dolorosa e fella
Dal bruno ciel pallida luce usciva,
Io pel cammino stanca, fuggitiva,
Cercava la mia scorta antica e bella.

Solo poteva il mio solo pianeta
Al pavido segnar piede fugace
L' oscura scelta della dubbia meta.

Or stommi, e manca l' ardir mio primiero;
In cieca stommi neghittosa pace,
Che vedo morte al fin d' ogni sentiero.

X.

Dov' è quel caro, quel soave pianto,
Pianto di dolce non mentito amore,
Che al solo udir il tenero mio canto
Tante volte ti uscì dagli occhi fuore?

Dov' è lo sguardo, u' sfavillava il tanto
Di me ripieno, tuo verace cuore?
Dov' è 'l desio d'onor sublime e santo?
Dove il semplice tuo nobil candore?

Dov' è 'l sorriso, ch' ogni detto mio,
Ogni scherzo leggier nascer facea?
Tutto m'ha tolto, ah tutto il destin rio!

Sol men rimane la memoria amara,
E dall' amor, ch' eterno io mi credea,
A nulla amar quaggiù quest' alma impara.

## X I.

A venticel simile odo lontano
Tenera voce, languida, dolente;
L' orecchio no, ma l' anima ne sente
Il favellare armonioso e piano.

Ella mi chiama, ed io piangendo invano
Seguo 'l mio vivo immaginare ardente,
Veggo l' amica balenar presente,
E m' alzo, e spingo ad afferrar sua mano.

Lenta ella passa, lenta il nome mio
Ripete, sospirosa pellegrina,
E fammi un dolce di morir desío.

Ch' io l' odo fuora del terreno velo
Dirmi: a che tardi? fugge la mattina,
Ed io t' aspetto sul meriggio in Cielo.

## XII.

Fallace senso ha l' amistà fallace,
Onde si fregia ogni volubil cuore,
Iniquo senso ha 'l folleggiar mendace;
Che dai men fidi vien nomato amore.

Lusinga è gloria, e 'l so! lusinga è pace,
Che men stabil di gloria ha men fulgore;
Fa dura guerra il duro tempo edace
Alla credula speme, ed al candore.

Oh tu cagione del mio lungo pianto,
No! non fia ver ch' altri t' involi mai
Parte di un' alma, che ti piacque tanto.

Ma s' io mi serbo qual veduta m' hai,
Egli è favor di sorte, e non mio vanto,
Che femmi scuola d' infiniti guai.

## AD UNA BENNATA E SPIRITOSA FANCIULLETTA

### NEL SUO GIORNO NATALIZIO.

D' Amori vividi, fanciulli Amori,
Nembo volteggia sovra la cetera
Cantando teneri versi canori.

In un nettareo soave fiume
I versi piovono, come le gocciole
Dell' alba in nitide marine spume.

A questa armonica vibrante lira
Deh t' avvicina fanciulla amabile!
Ella il tuo candido nome sospira.

Perluzza in tremola fresca conchiglia,
Sul gambo verde rosetta tumida
La tua dolcissima beltà somiglia;

Così sfuggevoli l' ore leggiere
Strinsero al seno la vaga Eufrosine,
Che a lei volgevano sei primavere.

Amori vividi dolci cantate,
Eco faravvi la bianca cetera,
La nuova Eufrosine Amori ornate.

Un lustro rapido sull' ali d' oro
Fuggì dal molle suo fianco picciolo,
Di giorni innocui fatto tesoro.

E su quel roseo, latte stillante
Intatto labbro, un bacio timido
Diede nel volgere l' amiche piante;

Un bacio diedele mentr' ei volgea,
E 'l nuovo lustro, che sorger videsi,
Al seno strinsesi la bella Dea,

Cresci, dicendole, oh verginella
Fanciulla! e teco gli vezzi crescano,
Cresci di Venere prole novella;

Non della Venere audace diva
Prole, ma prole dell' alma Urania,
Cresci a' femminei diletti schiva

Cresci alle morbide cure restía,
D' Urania nata, cresci all' altissimo
Concento equabile dell' armonia.

O se più piacciati disciorre 'l canto
Col nobil estro, e sorger fervida
A lucidissimo canoro vanto.

O se pur piacciati dell' alte sfere
Mirare il giro, e trar dall' etere
Luci fatidiche d' alto savere.

O gli ammirabili corpi terrestri
Scomporre cupida, fior, erbe fragili,
E 'l metal vario de' monti alpestri.

O moti, e circoli lenta librando
Proporzione, del vero origine,
Fra sacri calcoli ir ricercando.

O se più piacciati nobile palma,
Tutti indagare i sensi celeri
Tutte conoscere le vie dell' alma.

E come sorgono turbe d' affetti,
E dagli affetti gli eventi sorgono
Cui sono i mobili regni soggetti.

Cresci alle morbide cure restia,
D' Urania nata, cresci all' altissimo
Concento equabile dell' armonia.

La nuova Eufrosine Amori ornate;
Eco faravvi la bianca cetera,
Amori vividi dolci cantate.

E tal delizia suave spiri
L' armoniosa cetra purissima,
La nuova Eufrosine così l' ammiri.

Che 'n lei fiammifero raggio discenda,
Di temprar cetra smania vivissima,
E dell' Aonide fuoco s' accenda.

Ben io pei cantici alti d' onore
Dal primo lustro fanciulla semplice
Sentiva struggere tutto il mio cuore.

Ella pur sentalo, e ridestata
Dal sonno fiero l' Italia misera,
A strazio barbaro abbandonata,

Oda 'l vergineo carme immortale,
Brama di gloria, figlia d' Urania,
A vol durabile ti libri l' ale;

Vuo' che tu vincami nel volo ardito,
E sia 'l sublime soave cantico
Al padre Eridano dolce gradito.

E un giorno i vividi fanciulli Amori
A me volteggino sovra la cetera,
E i tuoi mi cantino versi canori.

---

## L'AMORINO.

*Risposta ad una gentil Donna Italiana, che scrisse all'Autrice scherzando delle lodi d'amore, invitandola a cantarle anch' essa.*

Verno crudo
Stassi nudo
Fra le gelide pruine,
E fa 'l ghiaccio
Duro laccio
Alle anella del suo crine.

Notte bruna,
Senza luna,
Guata 'l verno su dal Cielo,
Nè più stella
Tutta bella
Orna 'l lembo del suo velo,

Ratto gira,
E sospira,
Con la faccia smorta smorta
Amorino
Fanciullino,
Cui la speme si fa scorta

Vezzosetto
Fanciulletto
Vedi nube bigia e nera,
Fiocca neve,
Lieve lieve,
È tua scorta menzognera.

La speranza
Non ha stanza,
Vive sempre all' aer vuoto,
E potria
Quella ria
Lasciar te sul lido ignoto;

Lascia l' ali
Con gli strali
Se le porti quell' infida,
Col bel viso,
Col bel riso,
Folle cuor ella derida.

Vuol, ch' io canti
De' tuoi vanti
Amorosa pastorella,
Che dar lode
Sempre gode
Al poter di tua facella,

Senza vanni,
Senza inganni,
Senza strali, e senza speme,
Pinge amore
Allegratore
Che non caugia, e che non geme;

Va cantando,
Va narrando,
Che ad Aglauro fe' corona.*
Onde udirsi
Del buon Tirsi**
Doppie lodi in Elicona;

Poi seguendo,
Va dicendo,
Ch' ei d'Imene il laccio serra,
E non muta,
Se canuta
Vien l'etate, e gli fa guerra.

Ah! se 'l vero
Lusinghiero
Ella narra, Amor cortese,
Qualor dice,
Che felice,
E che insigne, Amor la rese,

Oh! smarrito
  Sul mio lito
  Re dell' orbe, re dell' etra,
Vieni, e sali
  Senza strali
  Fra le corde della cetra.

Senza spene
  Amor viene,
  Non più cieco, e mentitore,
Ma senz' ali,
  Senza strali,
  Senza speme, è questo Amore?

Sì ch' è desso!
  Quell' istesso,
  Che tiranno ognor divenne.
Indiscreto,
  Irrequieto,
  Gli rinascono le penne.

Vedi, ei tocca,
  E ritocca
  Quelle vaghe corde d' oro,
Poi si volge,
  E sconvolge
  Quell' armonico lavoro.

Rio fanciullo!
Per trastullo
Lacerò le corde aurate,
Che pudica
Musa amica
Ha baciate, e ribaciate.

Ah protervo
Fatto servo
D' iniquissimo costume!
Ah ben finge
Chi ti pinge
Senza strali, e senza piume!

Nume acerbo,
Che superbo
Muti 'l nome e non l' usanza,
Vola, e scherza,
Questa sferza
Punirà la tua baldanza,

Sferza è questa
Che m' appresta
La mia Musa in Elicona;
Casta Musa
Ch' è pur usa
Senza Amore aver corona.

Pastorella
Tutta bella,
Come vuoi ch' io canti e dica?
S' egli tutto
Volve in lutto
Servator d' usanza antica;

È senz' ali,
Senza strali,
Pure è sempre acerbo e fiero.
Non più voto,
Nume ignoto,
Non più canto menzognero.

Pastorella
Tutta bella,
Ah! t' illude il nobil cuore,
Se stizzoso,
Dispettoso
Non dipingi il traditore.

Lasciam' ire
Giù fra l' ire
Di stagione rovinosa
Il fanciullo,
Che ha trastullo
Di sconvolgere ogni cosa.

Dirà 'l canto
Suo bel vanto,
Oh soave Pastorella!

Darò lodi
A sue frodi,
Al poter di sua facella,

Ma pria fuori
Tra bei fiori
Vuo' che sorga rosellina,

Or che crudo
Stassi nudo
L'alto re della pruina.

---

*ANNOTAZIONI.*

* Faustina Maratti Zappi.

** Felice Zappi.

## GLI ATOMI.

Entro stilla rugiadosa,
Mezzo ascosa
Sovra 'l verde sermolino,
Scorger donna mi parea,
Che ridea
D' un bel ridere divino;

Troncai l' erba tenerella,
E con quella
La gentile immaginetta,
Onde uscì la testa fuore
Dal licore
La donzella piccioletta.

E mi disse : vanne in pace
Troppo audace
Pastorella turbatrice;
Vanne in pace! ti perdono,
Sai chi sono?
Ritrattino son di Nice.

Ben s' unir atomi cento
Nel momento
Che formarla al Nume piacque,
Tutti vaghi, tutti belli
Eran quelli,
E bellissima ella nacque;

Particelle poste in giro
Tosto usciro
Da quegli atomi gentili,
E più piccoli, più brevi,
E più lievi,
Formar átomi simili;

Or cadendo furon posti,
E disposti
Come quei che forman Nice,
Ond' io nacqui, ritrattino
Suo divino,
Pastorella turbatrice.

Dunque, ah! dunque sì perfetta
Forma eletta
Raddoppiare amò Natura?
Oh di Nice bella imago
Fa 'l cuor pago,
Datti a me, che t' avrò in cura;

Che s' è ver ciò che pur dice
Bella Nice,
È bellezza un gran tesoro;
Aver cura d'un bel volto
Val più molto
Ch' aver cura d' un alloro.

Tacqui, e lenta mi rivolsi,
Via la tolsi
Con un timido sospetto,
Io temei ch' ella cadesse,
Si sfacesse
Pria di giungere al tempietto.

In tempietto tutto d'oro
Bel lavoro,
Dove sono i Lari miei,
U' l' auretta non s' accosta;
L' avrei posta
Sovra l' ara degli Dei;

Ma toccava appena appena
Quella arena,
Ch' è vicina al tetto mio,
Che più rapida voltarsi,
Trasformarsi
Quella immagine vid' io.

Un bel atomo fu scosso,
E rimosso,
E sparì tutto l'incanto,
Che una lieve particella
La donzella
Di distruggere ebbe vanto.

Qui 'l dirò? nol dirò mai!
Giù da' rai
Cadde il pianto sdegnosetto,
La bellezza del divino
Ritrattino
Via sparì con il diletto.

Oh se altiera a me pur dice,
Bella Nice,
Ch' è bellezza un gran tesoro,
Or so come val più molto
D' un bel volto
La bellezza d' un alloro.

---

# DE LA BEAUTÉ

## RELATIVEMENT AUX ARTS

## DE PEINTURE ET SCULPTURE.

### PAR LE CITOYEN PÉCHEUX.

---

LA beauté n'a jusqu'à présent eu aucune définition satisfaisante, soit parce que l'on n'est pas encore convenu de ses attributs, ou soit parce que l'on ne les a pas assez examinés : en général, l'on regarde ce mot-là comme isolé, se suffisant à lui-même, ou signifiant une existence unique : ce point de vue a trompé beaucoup de monde, et les a jetés dans une confusion d'idées dont ils n'ont pu se tirer.

Beauté est le nom de l'état d'un être le plus près possible de la perfection de son existence, et physique et morale. Les êtres animés tirent leur perfection de l'un et de l'autre; les êtres inanimés, du physique seulement. Il convient à l'homme avec un beau corps d'avoir une belle ame; tandis qu'à une belle fleur, à un bel arbre, un heureux physique suffit.

La beauté chez l'espèce humaine, est relative, et ne saurait exister sans quelque attribut; ce sera ou la grace ou la douceur, la majesté ou la pudeur, et même la fierté : sans quelque dose d'une de ces qualités, ce serait un être qui rentrerait dans la classe des inanimés, et qui nous resterait indifférent, puisque ce ne seraient que des formes et des symétries rassemblées, auxquelles il manquerait la principale qualité qui est le sentiment et la communication : car alors point de passions, point de caractère, et aucune représentation.

La beauté dépend des parties comme du tout, par le même principe et en raison des propriétés relatives au caractère de son sujet; car telle belle partie employée hors de son caractère, deviendra défectueuse, comme n'étant point convenable au tout ensemble de ce caractère : quoique le sentiment de la beauté soit inné à l'homme, il n'a pu se développer que par la réflexion et les passions; la réflexion a produit l'application de la beauté relativement à l'âge, au sexe et au caractère; les passions ont produit, par l'émotion du cœur, l'amour, l'admiration et la vénération.

L'homme dut bientôt s'apercevoir de la courte durée de la beauté chez le sexe, dont il avait été premièrement frappé; la réflexion la lui fit plaindre, et les passions ne surent la fixer; dès-lors il jeta ses considérations sur la beauté naissante des enfans, sur celle de la beauté accomplie dans la puberté, et vit la beauté languissante dans la maturité de l'âge. Il trouva même une sorte de

beauté chez la vieillesse : il fixa donc des points de beauté qu'il ne confondit jamais les uns avec les autres, et accoutuma par degrés son imagination à se former une idée de beauté relative.

La religion chez les peuples policés du midi, cherchant à avoir des images plus frappantes que les symboles qu'elle avait usés jusqu'alors, fit naître les beaux arts : mais les difficultés multipliées que ces premiers artistes rencontrèrent, les retint dans la barbarie pendant plusieurs siècles. Ce ne furent que leurs élèves, les Grecs, qui, après de longues fatigues, et un sentiment vif et délicat, et de grade en grade, après avoir acquis la partie de l'imitation apparente des corps, pensèrent à ennoblir l'art et l'assujettir à la philosophie, n'hasardant plus rien sans un profond examen du sujet et de ses convenances. De-là ils formèrent des préceptes fondés sur la géométrie, l'anatomie, l'équilibre des mouvemens, la santé et la force. Ce ne furent plus des ames ignobles, et de simples ouvriers qui pratiquèrent les beaux arts, mais de vrais philosophes qui devinrent l'objet de l'estime et de l'admiration de leurs concitoyens.

Dans cet exercice de la raison, ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il fallait se proposer un genre de beauté propre à représenter les objets de leur culte, exprimant, par le caractère du visage, le port et l'habillement, les propriétés que leurs théologiens leur attribuaient.

Leur imagination s'exalta, et réunit, sous un seul point de vue, toutes les parties les plus parfaites de la

beauté humaine; elle y ajouta la grace, la douceur et la majesté, et forma, par cet assemblage, des êtres infiniment plus beaux que ceux que la nature même nous présente, et créa ainsi ce que nous appelons beauté idéale.

Nous avons donc trouvé deux genres de beauté, la naturelle et l'idéale, toutes deux tirées des êtres à nous connus. La naturelle chez les hommes est de l'âge, du sexe, du caractère et de la condition. L'idéale chez les dieux et les héros, devient aussi relative à l'âge, au sexe, au caractère et à la condition : l'un et l'autre genre de beauté est susceptible de grandes variétés, toujours en raison des sujets auxquels elle doit être appliquée, et nous laisse presque toujours quelque chose à désirer dans la nature même.

Les yeux d'une belle fille nous paraissent quelquefois trop languissans; d'autres, au contraire, nous paraîtront trop dissipés. La bouche de celle-ci est trop portée à rire, celle de l'autre, quoique belle, est trop fermée. L'une porte la tête trop haute, l'autre la laisse trop négligemment penchée, tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre épaule; l'une a la marche timide, et l'autre l'a trop voluptueuse.

La beauté idéale obtient sa perfection de la force et de l'étendue de notre imagination, qui peut réunir plus de convenances, faire des plus justes applications, et faire passer avec plus de netteté à l'esprit du spectateur l'image du sujet qu'elle s'est proposée. Parmi les différens caractères de la beauté idéale, celui qui réunit le plus d'admirateurs, est le majestueux: il inspire le res-

pect et l'admiration ; il relève l'ame en nous présentant une image de la divinité. Cette beauté n'excite point les passions, mais elle rappelle à la vertu, et la fait aimer; elle excite en nous l'amour de la gloire et l'attachement à nos devoirs; elle est des trois âges, jeunesse, virilité et vieillesse. Quoi de plus intéressant qu'une jeune beauté majestueuse, avec un port de prudence et de modestie? quoi de plus consolant que de voir une grave matrone capable d'élever de bons citoyens? quoi enfin de plus vénérable qu'un beau vieillard qui porte en lui l'image de l'expérience, du conseil et de la bienfaisance? La beauté voluptueuse, à la vérité, séduit la première jeunesse, mais ne la fixe que rarement, et ne reçoit que de courts suffrages des deux autres âges. Ce caractère est cependant près de celui de la beauté virginale, l'âge et les parties sont presque les mêmes; en l'un c'est la grace qui l'anime, en l'autre c'est la simplicité et la pudeur qui la décorent. Comme c'est l'action des parties qui donne l'expression extérieure, il n'y a de la pudeur à la volupté que le différent emploi des mêmes parties; il en sera de même de la majesté à la sévérité.

Minerve majestueuse devient sévère, Jupiter et Junon sont susceptibles de l'un et de l'autre caractère. Venus voluptueuse peut devenir la tendre Galatée. Diane dans ses temples ou à la chasse, change d'expression; là l'on la voit déesse de la chasteté, ici elle est agitée par l'ardeur de la chasse. De toutes ces observations il résulte que le type de la beauté reçoit bien des variétés, et

que sans une juste application, il ne saurait exister une vraie beauté.

La beauté de l'enfance, depuis les 4 mois jusqu'à trois ans, a un caractère à soi, qui consiste dans la délicatesse des parties, la rondeur des formes, la fraîcheur de la couleur, un air de gaieté, la naïveté des mouvemens, et la richesse de la chevelure, soit annelée ou soit lisse (celle-ci d'ordinaire est aux enfans d'un tempérament moins gras, l'autre suit plus ordinairement les formes plus rondes).

La nature est exposée, depuis quatre ans jusqu'à douze, à tant de changemens dans l'un et l'autre sexe, qu'elle n'a aucun caractère décidé, et par conséquent point de genre de beauté. Elle est déjà trop éloignée de la beauté de l'enfance, et n'est que la préparation à celle de l'adolescence.

Depuis quinze jusqu'à vingt ans aux filles, depuis dix-sept jusqu'à vingt-quatre aux garçons, la beauté est dans sa fleur, c'est le printems de l'âge : tout y rit, tout est grace. La beauté de cet âge est la tête ovale, les joues cependant encore un peu rondes, et teintes de roses, le nez petit sans articulation, les narines peu ouvertes, la bouche vermeille et petite, formant l'arc d'amour, les yeux bien fendus et un peu convexes, le sourcil d'une courbe douce, le menton développé, mais sans ressaut des joues, le front formant avec les cheveux un peu moins que le demi-cercle, les cheveux annelés et sur le front et sur les épaules, le col rond et élancé de la poi-

trine, la poitrine relevée, l'acromion délicat, les bras ronds, les mains petites et ovales, les cuisses rondes, les genoux peu énoncés et déliés, les jambes rondes sans muscles, les chevilles petites et charnues, le pied petit et potelé, la peau doit aussi être fine et luisante, et laisser transparaître le sang, sur-tout au visage, à la poitrine, à l'avant-bras, aux genouils et aux jambes; les autres parties auront une couleur plus laiteuse, parce que moins sanguignes à l'extérieur.

Je parlerai à présent du troisième âge depuis vingt aux filles, et vingt-quatre aux garçons, qui est, comme je l'ai dit, l'état de la perfection à l'un et à l'autre sexe, parce que la nature a fait tout son développement, et qu'elle n'a pas encore pu rien perdre de la richesse des parties qui constituent la beauté, ni par trop d'exercice, ni par trop d'inaction, car trop d'exercice détache les muscles, et trop d'inaction engorge les jointures et donne du ventre. Il est donc de la beauté de cet âge, que toutes les parties soient dans le point de leur perfection; que chacune soit distincte par elle-même, que les distances intermédiaires leur cèdent, comme n'ayant que des fonctions subalternes. Une fois ce principe posé, nous devons donner à chaque partie un intérêt proportionné à sa plus grande affinité avec l'ame.

La tête donc devient la principale partie de l'homme; après elle la poitrine et l'estomac; puis les mains, les bras, les cuisses et les jambes. La tête indiquera, dans tous ses points de vue, un ovale, elle sera plus ou

moins légère, en raison du sujet que l'on aura à traiter; la ligne des yeux sur le point de l'intersection des deux diamètres; le sourcil couronnera l'œil par une courbe plus ou moins sensible, plus ou moins éloignée de l'œil que le sujet et le caractère de passion l'exigera; le nez qui commencera des sourcils, s'étendra en saillie jusques sur le point qui formera le quart du long diamètre de l'ovale, et cette même quatrième partie de l'ovale sera divisée en trois : sur le premier point l'on placera la bouche, et un peu au-dessus du second point, la courbe supérieure du menton; les oreilles termineront à la hauteur du nez, et seront moins élevées que les sourcils; le col ne laissera paraître ses muscles ou nerfs, que dans le cas qu'ils serviront à tourner la tête, et se perdront moëlleusement dans la clavicule et le trapèze; les yeux en forme d'amandes sont les plus nobles et les plus tendres; le nez sans ondulation sera du même caractère; la bouche petite, excédente de peu la largeur des narines, dont la lèvre inférieure un peu plus saillante que la supérieure, sera divisée et renversée, et un peu entrouverte; le menton doit aussi être distingué, sans cependant interrompre l'ovale dans le contour des joues.

Les épaules abaissées et le deltoïde charnu ont de la grace. La poitrine large et relevée indiquera avec l'estomac un ovale jusqu'au nombril; les hanches doivent être bien distinctes, et se dessiner avec le bas-ventre; et l'origine du sexe sera le milieu de toute la hauteur de la figure, quelque caractère que l'on ait à représenter; les cuisses longues,

et indiquantes l'ovale ; les genoux déliés ; les jambes moins grosses que les cuisses ; les chevilles peu relevées ; les mains et les pieds petits avec les doigts longs seront de très-bon choix.

Cet âge servira de plan général de beauté, d'où peuvent dériver tous les différens caractères de la beauté relative, en y ajoutant ou diminuant quelques parties : par exemple, les jeunes filles doivent avoir les épaules plus abattues et plus étroites que les jeunes hommes, les hanches plus hautes et plus larges, les mains et les pieds plus petits et plus potelés, enfin toutes les parties plus arrondies et plus enveloppées sous la peau.

Après cet âge, partie de la beauté languit, c'est une fleur qui commence à se faner, et le sexe féminin pour nous fixer recourt à l'art. L'homme perd aussi à la vérité de cette première beauté, mais il finit de se former, et de prendre le caractère viril et athlétique, qui lui tient lieu avec avantage de la perte qu'il vient de faire.

La beauté de la vieillesse consiste dans un reste de vigueur de l'âge viril, une maigreur sans décharnement, la peau transparente, les yeux sains, les lèvres encore soutenues, le front chauve, les cheveux d'argent, et un air de sérénité, contribuent aussi à lui donner un caractère vénérable.

Les différentes beautés que j'ai proposées, sont très-rares par-tout, quoique d'après les descriptions des historiens et des voyageurs, il semble qu'elles le sont moins chez les Orientaux que chez nous, et que les Grecs,

qui avaient commerce avec eux, ont eu occasion d'y faire de bonnes observations. Nos climats abondent de jolies personnes qui nous charment, et nous enchaînent quelquefois sans être belles. Cette faculté, qui d'ordinaire dépend plus de la vivacité et de l'harmonie du tout ensemble, que du choix des parties, a peut-être autant d'effet sur le cœur humain que la beauté parfaite, mais en peinture et en sculpture, il n'en est pas de même; une tête, comme aussi une figure qui manque de choix, ne saurait être de style héroïque, et quelque bien exécutée qu'elle pût être, elle ne présentera jamais à l'esprit du spectateur que la froide idée d'un portrait.

---

# RECHERCHES

## PHILOSOPHIQUES

## SUR LE LANGAGE DES SONS ARTICULÉS,

—

### PAR LE CITOYEN DÉPÉRET.

*In tenui labor*, Virgile.

En réfléchissant sur l'influence étonnante que le langage des sons articulés a sur les passions humaines, j'ai observé d'abord qu'il est un très-grand nombre de circonstances où nous nous faisons entendre et où nous intéressons nos auditeurs par le charme de notre diction, sans cependant réveiller, dans leur esprit, l'image précise des objets, soit physiques, soit métaphysiques, que les mots employés alors, sont susceptibles de présenter; c'est-à-dire, que la majeure partie des mots dont nous nous servons dans une infinité de cas, sont plutôt employés pour causer des sensations que pour exprimer des idées.

Cette première observation m'a conduit à rechercher ce qui fondait le pouvoir des sons articulés, et à déterminer le principe auquel on pût rattacher tout ce qui

appartient au style, à la déclamation tant oratoire que théâtrale et même au chant.

J'offre aujourd'hui une partie de mes découvertes sur cet objet intéressant. Je ne tarderai pas à en faire connaître les suites.

Je reprends et je demande si en communiquant aux autres nos pensées, nous ne nous attachons pas souvent plutôt à exciter en eux les sensations, qui chez nous en sont la cause, qu'à leur exprimer purement et simplement les idées qui sont les parties de ces mêmes pensées; et si dans le choix des mots que nous employons alors, nous ne préférons pas toujours ceux qui ont un grand pouvoir sur les sens, à ceux qui nous paraissent n'avoir que la simple propriété de présenter des images à l'entendement.

Cette question, comme on le voit, suppose que les mots peuvent en général avoir dans le discours une double fonction, et par conséquent, un double pouvoir: celui d'émouvoir, de frapper les sens et celui d'éclairer l'entendement.

Je dois donc, avant de la résoudre, démontrer qu'en effet les mots ont essentiellement, dans leur emploi cette double fonction et ce double pouvoir. Des observations suffisent pour amener cette démonstration.

Mais ces observations, pour nous fournir des principes incontestables ont besoin de reposer sur des faits qui aient un principe unique et évident.

Ce principe est le besoin qu'a tout homme vivant en société, de manifester ce qui se passe au dedans de lui,

à ceux qui peuvent lui donner les secours nécessaires, dans tout ce qu'il fait pour assurer sa conservation, se procurer du plaisir, éviter la douleur et se soustraire à l'ennui.

La conséquence la plus immédiate de ce principe, est l'emploi du langage ou des signes qui peuvent exprimer les différentes situations de son ame et les divers points de vue, sous lesquels son esprit considère les objets extérieurs.

Mais, vu son organisation, le langage des sons articulés doit avoir, sur tous les autres, la préférence.

Les motifs de cette préférence sont dans la facilité plus grande de son emploi, dans les moyens plus nombreux qu'il offre pour l'expression de l'état intérieur de celui qui s'en sert, dans l'avantage qu'il a de pouvoir toujours s'unir au langage d'action, et même de le remplacer sans nuire beaucoup à ses propres effets.

La nécessité et l'origine du langage des sons articulés étant reconnue, examinons ce qui le constitue.

Le langage des sons articulés se compose de deux choses bien distinctes, qui dans l'emploi se trouvent toujours unies et confondues : pour les montrer séparément et bien marquer l'influence que chacune d'elles a dans le résultat de leur union, il faut considérer, l'un après l'autre, le signe et l'organe qui l'emploie, les mots et les sons que produit la voix en les prononçant.

Une langue n'est qu'une collection de mots choisis arbitrairement pour être les signes de nos idées, et les

idées ne sont que l'image, la représentation des objets qui ont causé en nous des sensations.

Mais si ces signes ont été choisis arbitrairement, ils étaient donc aussi indéterminés qu'ils pouvaient l'être; car le motif qui a fait choisir tels ou tels mots, pour exprimer telle ou telle idée, bien loin de rendre douteuse cette indétermination, est, comme je le démontrerai, ce qui la rendait nécessaire en eux, avant l'emploi. Ce qui a porté les algébristes à préférer les lettres de l'alphabet pour désigner des quantités, en a-t-il jamais restreint l'indétermination?

J'affirme donc, d'après Condillac et beaucoup d'autres grammairiens, que les mots ont été pris arbitrairement pour être les signes de nos idées, et que ces signes avaient, avant l'emploi qu'on en a fait, toute l'indétermination possible.

L'organe qui les articule et que nous nommons la voix, est un instrument dont le charme et le pouvoir sont uniquement liés à la perfection de ses parties, aux modes dans lesquels on en joue, aux sons choisis et variés qu'on sait en tirer.

Sans articuler aucuns mots reçus ou expliqués, la voix peut plaire, toucher et peindre les situations de l'ame. Les sensations l'animent, la montent et la mettent en jeu.

Lorsqu'elle articule des mots qui sont tirés de langues étrangères que nous n'avons pas apprises, son pouvoir s'augmente et son charme s'accroît de celui des articula-

tions qu'ils nécessitent en elle. Elle peint alors d'une manière plus circonstantiée, les différentes affections de la sensibilité. Je pose même en fait que dans ce cas, un littérateur exercé et par-là j'entends un homme sensible, et qui a perfectionné sa sensibilité par un exercice bien entendu, ira jusqu'à deviner les sujets que traiteront ensemble et devant lui, des hommes parlant une langue dont il n'aura absolument aucune connaissance.

Ce qui prouve que les organes, qui dans l'homme sont destinés à l'exercice, au développement, à l'expression de sa sensibilité, sont susceptibles des consonnances que nous observons dans les corps dont la sonoréité est bien prononcée.

La vibration d'une corde dans un instrument quelconque, se reproduit dans toutes les cordes qui, dans d'autres instrumens voisins de celui-ci, sont susceptibles de rendre le son qui résulte de cette vibration.

Plutarque, Aristote, Buffon et plusieurs autres auteurs nous parlent d'une infinité d'animaux susceptibles de joindre à propos quelques accents, au bruit des tambours et des trompettes, au son de la voix humaine et d'autres instrumens de musique. L'éléphant, le chien, les cerfs, les dauphins, l'araignée, les bœufs, les chevaux, les lézards, etc. donnent des signes très-évidens de l'impression que fait sur eux la musique et les accens de la voix . . . . aucun de ces auteurs n'en donne la cause physique.

« J'ai vu, dit Buffon, quelques chiens qui avaient un

goût marqué pour la musique et qui arrivaient de la basse-cour ou de la cuisine, au concert: y restaient tout le tems qu'il durait et s'en retournaient ensuite à leur domicile ordinaire.

« J'en ai vu d'autres, ajoute-t-il, prendre assez exactement l'unisson d'un son aigu qu'on leur faisait entendre de près, en leur criant à l'oreille, etc.

« On chante et l'on siffle continuellement les bœufs pour les entretenir dans leurs travaux.»

Mais je borne là mes citations, et je renvoie aux auteurs que j'ai nommés, qu'on y recoure, on verra combien sont nombreux les faits qui démontrent les principes de consonnance que je viens de mettre en avant, et qui nous découvrent la cause physique du pouvoir des sons sur les organes des animaux.

Que si maintenant nous considérons l'homme sous ce point de vue, oserons-nous nier que son organisation et l'exercice varié de sa sensibilité, la délicatesse et la flexibilité plus grandes de ses organes, le nombre et la perfection de ses sens, ne le rendent pas encore plus susceptible de produire cette consonnance? et douterons-nous que les sons de la voix, ne soient pas seuls capables, sans le secours des autres sens, de l'agiter, de l'émouvoir et d'imprimer à ses organes un mouvement parfaitement égal à celui qu'ils pourraient avoir reçu d'une autre cause?

De plus si toutes les situations de l'ame ont leur expression dans telle ou telle disposition des organes capa-

bles de les faire connaître, ne faut-il pas pour qu'elles soient connues des autres, que nous puissions rencontrer ou amener en eux une égale disposition dans leurs organes analogues: *format enim natura prius nos intus ad omnem fortunarum habitum, post effert animi motus interprete lingua.*

Lors donc que le hasard ne nous fait pas rencontrer cette disposition dans ceux que nous avons un grand intérêt de toucher, quel est le moyen le plus puissant que nous employons alors pour les exciter? c'est celui que la nature nous offre dans la voix; c'est par le pouvoir invincible des sons qu'elle produit, que nous parvenons à les agiter, à les entraîner, comme malgré eux, et à mettre leur ame dans la même situation que celle où nous nous trouvons.

Et la compassion est-elle autre chose que cette consonnance, lorsque c'est le cris de la douleur qui l'a produite?

Je répète donc que toutes les situations de l'ame ayant leur expression dans telle ou telle disposition des organes de la sensibilité, il faut nécessairement, pour qu'elles soient connues des autres, que nous puissions rencontrer ou amener en eux une égale disposition dans les organes analogues; ce n'est que par ce moyen qu'un homme peut connaître la manière, dont est affecté actuellement celui qu'il voit et qu'il entend. *Nihil est enim in intellectu, quod prius non fuerit in sensu.*

Mais si cette disposition intérieure est trop faiblement

exprimée par les gestes, les attitudes, le jeu des muscles, et qu'alors l'organe de la vue ne transmette point en nous assez de mouvement pour exciter la consonnance, qui seule peut nous faire connaître parfaitement la situation de l'ame de celui que nous voyons; croyez-vous que le son de la voix toujours analogue à cette situation, ne viendra pas victorieusement achever ce que l'organe de la vue n'aura pu seul exécuter?

La voix a pour cet effet, indépendamment des mots, deux moyens puissans, celui des sons qu'elle produit, et celui du mode dans lequel ces sons se succèdent; et ne voilà-t-il pas la source des charmes et des effets de la musique? le mode est aussi varié, aussi multiplié que peuvent l'être les situations de l'ame et les dispositions des organes qui en forment l'expression. Il est pour chacune invariable et déterminé dans tous les êtres doués de la même organisation.

Le son de la voix est une force active, un mouvement puissant qui s'applique aux organes analogues à ceux qui l'ont produit, qui les sollicite et les force de céder aux efforts qu'il fait pour les mettre en vibration.

Lorsqu'un homme vivement affecté exprime par les sons de la voix, la situation de son ame, à l'homme sensible qui l'écoute; je vois en eux deux mobiles qui, par la même aptitude et par le mouvement que l'un d'eux a imprimé à l'autre, se meuvent ensemble et exécutent les mêmes mouvemens.

Mais le même mouvement dans des organes parfaite-

ment semblables, peut-il n'être pas la cause de la même sensation dans des êtres doués de la même organisation?

Concluons donc que l'organe de la voix est un instrument assez parfait et assez docile pour produire invariablement des sons conformes au mode propre à peindre la situation de l'ame, et capables d'exciter dans les organes analogues de ceux qui nous écoutent, une vibration qui devient la peinture de cette situation; que l'effet de ces sons, indépendamment des mots, est toujours modifié par l'aptitude plus ou moins grande qu'ont nos organes à céder, à entrer en consonnance avec les analogues qui les produisent.

Qu'enfin l'exercice plus ou moins grand de notre sensibilité, tant par notre propre expérience que par la lecture et la conversation, est la cause de l'inégalité d'impression que le même homme peut faire par les sons de sa voix sur un certain nombre d'auditeurs.

La distinction qu'il fallait établir entre les moyens que le langage des sons articulés nous offre pour exprimer nos pensées, et peindre les situations de notre ame, est assez sentie pour que je puisse bien assigner l'influence que chacun de ces moyens a dans l'effet qui résulte de leur concours.

Les mots en tant que simples signes de nos idées, sont, avant l'emploi, aussi indéterminés qu'ils puissent l'être, et l'organe de la voix possède seul le pouvoir de peindre les situations de l'ame en réveillant en nous les sensations qui les ont déterminées.

La réunion de ces deux principes nous montre clairement, que le choix des mots admis dans une langue, a été déterminé par deux motifs, l'un tiré de l'organe de la voix, et l'autre tiré de la combinaison des lettres et des syllabes qui composent les mots.

Je veux dire que dans l'emploi des mots, le choix qu'on en aura fait pour exprimer une pensée, aura toujours été déterminé par l'accent de la voix dans le mode propre à peindre la situation de l'ame, et par l'aptitude des mots employés à entrer dans tel mode plutôt que dans tel autre, en offrant des articulations plus analogues à la disposition actuelle de l'organe qui doit les produire.

Et je le demande, en passant, n'est-ce pas là la vraie cause de l'harmonie imitative?

Mais les motifs de ce choix, considérés dans les mots, ne prouvent-ils pas qu'il était nécessaire qu'ils fussent indéterminés, autant qu'ils pouvaient l'être, et que le pouvoir de signification qu'ils reçurent alors, ne réside que dans la variété des articulations, et dans les nuances que le son de la voix est obligé de prendre dans la prononciation de leurs syllabes?

A quoi, en effet, attribuer dans les mots la force de signification?

Des voyelles et des consonnes écrites ou prononcées, n'offrent dans l'un ou dans l'autre de ces deux états, rien qui puisse ressembler aux objets que leurs combinaisons peuvent rappeller à l'esprit.

Les mots prononcés n'offrent que des sons modifiés

ou nuancés par les articulations qu'ils nécessitent, et la combinaison des voyelles et des consonnes qui en fait des tons distincts et séparés, est seule ce qui les rend capables de devenir le signe de telle ou telle idée.

Les mots écrits ne sont que la notation de ces sons. Ils sont comme les notes dans la musique, ils nous indiquent, par l'organe de la vue, de quelle manière la voix doit articuler et retentir pour reproduire à l'oreille les sons, dont la combinaison particulière est devenue le signe d'une idée.

L'écriture indique des sons et des articulations, la musique écrite n'indique que des sons; ni l'une ni l'autre n'a des signes pour noter le mode, je veux dire, pour marquer la situation précise où doivent être les organes qui donnent l'impulsion à la voix, ou qui tirent des sons d'un instrument quelconque. L'expression d'un discours, comme celle d'un morceau de musique, ne se notent pas; aussi, de combien de manières différentes le même ouvrage en littérature et en musique, n'est-il pas rendu?

Pour le bien rendre, il faudrait sentir comme celui qui l'a fait.

Tout ce que je viens de dire sur les mots considérés comme signes de nos idées, la variété qu'ils offrent dans la combinaison des lettres qui les forment, et dans les articulations que nécessitent leurs syllabes, l'attention que nous avons en écrivant ou en parlant, de n'employer que des mots avoués par l'usage, et propres à nous fournir des sons agréables à l'oreille: *Si modò legitimum*

*sonum digitis callemus et aure*, la différence des classes que nous avons établies dans les mots relativement à l'harmonie, aux styles, aux genres de peintures que nous voulons faire; toutes ces choses ne sont-elles pas une preuve incontestable que les mots ont un pouvoir plus grand que celui de rappeller à l'esprit l'objet réel ou idéal, qui est le sujet ou le terme de l'action qui a déterminé telle situation de l'ame?

Et qui pourrait calculer l'augmentation du premier pouvoir sur le second? l'usage en fait tellement varier les dégrés, qu'elle peut aller au point, dans un grand nombre de mots, que la force de signification ne soit plus qu'un infiniment petit, à l'égard de celle qu'ils ont acquise par l'emploi fréquent qu'on en a fait dans tel mode plutôt que dans tel autre.

Les circonstances où se trouvent les interlocuteurs, l'indication une fois faite des objets qui vont les occuper, les sensations plus ou moins vives, plus ou moins nombreuses qu'ils ont reçues de la part de ces objets, l'attention que tous donnent aux discours de celui qui parle, les gestes qui accompagnent la déclamation, le mouvement des yeux, les attitudes du corps, le jeu apparent des muscles; toutes ces choses font, sur les organes, une impression qui les montent et les préparent à recevoir l'impulsion que le son de la voix peut leur donner, et cette impulsion produit en eux un mouvement de vibration qui est tout à-la-fois, l'expression de la manière dont est affecté celui qui parle, la peinture de l'objet

qui l'affecte, en un mot, la cause de tout ce que nous éprouvons alors.

Mais quoique les mots prononcés doivent essentiellement présenter à l'esprit une image, il est faux qu'ils le fassent toujours, l'exercice du pouvoir qu'ils ont de réveiller et de causer des sensations, suffit le plus souvent pour nous rendre inutile l'exercice du pouvoir de signification. Les sensations ont des dégrés, des nuances et des caractères qui les distinguent et permettent de les comparer aussi bien que les idées qui le plus souvent en résultent.

Croit-on qu'il me soit impossible de le prouver?

Blacklock, poëte écossois, né aveugle, a fait un petit recueil de poësies fort estimées; il est peu d'hommes parmi ceux qui ont le bonheur de jouir de la vue la meilleure, qui puissent décrire les objets visuels avec plus de chaleur et de justesse que cet excellent poëte.

Je vous le demande: a-t-il eu des idées plus claires des choses qu'il décrit, que n'en ont communément d'autres personnes? non! aucun des mots qu'il a employés dans ce cas, ne réveillait en lui l'image des choses qu'ils pouvaient représenter. Il avait combiné d'une nouvelle manière, et avec beaucoup de propriété, d'énergie et de savoir, les sensations que les mots qu'il employait, avaient fait sur ses organes, lorsqu'il les avait entendu prononcer dans un autre ordre que celui où il les a reproduits. Et pourquoi l'organe de l'ouie ne rendrait-il pas à celui de la vue ce que ce dernier rend aujourd'hui

à ceux qui, dans l'institut des sourds et muets, sont journellement rendus capables de peindre la parole, et de parler aux yeux?

Saunderson, professeur de mathématiques à l'université de Cambridge, avait acquis de grandes connaissances dans la physique, dans l'astronomie et dans toutes les sciences qui dépendent des mathématiques; ce qu'il y a de plus extraordinaire et ce qui prouve ce que j'ai avancé, c'est qu'il a donné des leçons admirables sur la lumière et les couleurs : il a enseigné aux autres le système des images qu'ils avaient, et qu'il n'avait assurément pas lui-même, puisqu'il était né aveugle.

Les sensations qu'ont pu causer en lui, les mots *rouge*, *bleu*, *vert*, etc. valaient pour lui les images des couleurs mêmes. Les mots par lesquels on lui aura fait sentir les dégrés de réfrangibilité, qui sont dans chacune plus ou moins considérables, auront produit en lui une suite de sensations, dont les nuances seules auront guidé son esprit dans le travail qu'il fit pour en former un traité d'optique.

Les mots *justice*, *honneur*, *prudence*, en un mot presque tous les substantifs métaphysiques, ne vont point jusqu'à l'entendement y former des images; l'impression que fait sur nous l'organe de la voix qui les prononce, cause une sensation qui est aussi puissante que l'image qu'on pourrait en retirer, et l'influence de tous ces mots, tant sur les passions humaines que sur nos mœurs, est également forte.

Et ne puis-je pas dire en passant, que toute langue

parlée emploie des mots qui n'ont ni signification, ni caractère, que l'inflexion de la voix peut seule déterminer le sens dans lequel ils sont employés, et que le même mot, étant susceptible de plusieurs inflexions, est aussi capable d'être pris dans plusieurs sens?

J'ai souvent écouté attentivement la conversation des gens du peuple, dans ces momens, où les soins du travail ne les occupant plus, permettent à leurs organes le jeu le plus libre et le plus facile. Leurs colloques sont alors très-animés et très-longs. J'ai cherché à découvrir la part que l'entendement pouvait y avoir, je n'ai eu pour résultat de cette recherche que la preuve de la réalité de ce que j'ai dit sur le pouvoir physique et musical des mots; dans ces colloques, comme dans les pièces de beaucoup de poëtes, *sunt verba et voces, prætereaque nihil.* Les uns et les autres n'emploient les mots que pour tâcher d'exciter des sensations, et point du tout pour présenter des images à l'entendement; aussi à la fin de leurs discours, au moment qu'ils cessent d'agir physiquement sur nos sens, et qu'alors libres dans l'exercice de nos facultés intellectuelles, nous voulons réfléchir sur ce qu'ils ont dit, tout a disparu, et nous nous écrions aussitôt: qu'a-t-il dit?

L'effet de leurs discours est pour nous, comme celui d'un rêve léger, dont l'impression n'a été qu'au point de nous faire soupçonner sa simple existence.

Démosthène, lorsqu'on lui demanda, quelle est la première partie de l'éloquence? répondit, la *déclamation*.

La seconde, lui dit-on? la *déclamation.* La troisième? la *déclamation.*

Que dirons-nous donc de la poësie considérée dans la prose et dans les vers? car la déclamation ajoute encore plus à la poësie qu'à l'éloquence. Prononcez mal des vers, que leur faites-vous perdre? L'harmonie, le pouvoir qu'ont les mots qui les composent, de réveiller des sensations, d'émouvoir, d'entraîner, d'attacher. Je sais bien que les mots sont les signes vivants de nos idées, qu'ils peuvent les montrer dans tout leur jour; mais essayez en poësie d'attacher un sens à tous les mots, faites que chacun d'eux présente une image à votre entendement? Qu'on analyse un des passages les plus sublimes de quelque grand poëte que ce soit: et l'on verra la vérité des principes que j'ai posés. Que dans cette analyse on ramène tous les mots à n'avoir de pouvoir que celui de simple signification, et nous verrons si la sublimité du passage ne s'évanouira pas, ou bien le plus souvent ne se changera pas en extravagance. Le mot-à-mot qu'on exige des enfans qui expliquent un auteur grec ou latin, n'est-il pas pour eux-mêmes, et plus encore pour l'homme instruit qui les entend, un amphigouri des plus burlesques, et le tissu des plus absurdes rêveries que la folie puisse inventer?

Fontenelle a dit, que les choses perdent plus de la moitié de leur prix en passant de l'imagination à la réalité, et moi je dis que les mots perdent tout, en passant de l'exercice de leur pouvoir musical à celui de signification. Les mêmes mots perdent leur identité en passant

de la plume d'un géomètre ou d'un logicien, à celle d'un poëte ou d'un orateur.

Le plaisir et la facilité avec lesquels les jeunes gens se livrent à la littérature, le dégoût et la difficulté qu'ils trouvent dans l'étude des sciences abstraites, est aussi une bien grande preuve de ce que j'ai dit sur le double pouvoir des mots.

Dans le premier cas, les mots ont à exercer sur eux plutôt le pouvoir qu'ils ont d'exciter des sensations, que celui de présenter purement et simplement des images. Aussi voyons-nous qu'un homme qui a beaucoup d'imagination, qui par la lecture et par sa propre expérience a beaucoup exercé sa sensibilité, trouve très-pénible et extrêmement aride, l'étude des mathématiques? On peut même assurer que notre aptitude à y faire des progrès, est en raison inverse de l'activité de notre imagination.

Les tons différens du style, dans la prose et dans les vers, ont leur cause principale dans le pouvoir musical des sons articulés.

Voyez un poëte occupé de quelque composition; son extérieur peut seul vous indiquer de quel genre est l'ouvrage qui l'occupe. Suivons-le: un sujet vient de lui être offert. Voyez comme il est fixe, immobile et pensif. Il regarde l'objet, il le tourne, le retourne; les idées qui ont quelque rapport avec celles qui le lui représentent, accourent en foule; il les parcourt, les examine les unes après les autres, il adopte, il rejette, il cherche à former un ensemble. Déjà la lumière commence à

briller dans ses yeux, sa figure s'anime, un mouvement nouveau est imprimé à toutes les parties de son corps, sa tête se relève; un noble orgueil éclate sur son front; sa bouche s'entr'ouvre; l'organe de sa voix s'étend, s'arrondit, se monte par dégrés, et prend enfin une disposition analogue au mode dans lequel doivent se succéder les sons pour peindre la manière dont l'affecte l'objet qui vient enfin de se montrer plus clairement à lui: *Musa dedit ore rotundo loqui;* il va faire une ode. Horace ou Pindare viennent d'accorder sa lyre; il chante, et les mots dont les sons et les articulations sont le plus analogues au ton de l'ode, viennent comme d'eux-mêmes servir à peindre la situation de son ame.

L'ode est faite. Croyez-vous que pour l'apprécier, et, je dirai, pour la bien lire vous-même, il ne sera pas nécessaire que vos organes prennent la même disposition que celles que vous venez de remarquer dans les organes de son auteur? Oui: et si votre sensibilité n'est pas assez exercée, si vous n'avez jamais éprouvé les sensations qui peuvent vous assurer cette disposition, cette ode sera pour vous sans effet, et ce sera envain que vous rechercherez dans les mots qui la composent, les pensées qu'elle peut exprimer. *Odi profanum vulgus et arceo*! Présentons notre poëte dans un autre situation, un second sujet vient de lui être offert . . . comme la première fois, il cherche à s'en pénétrer, et l'attention qu'il lui donne, met tous ses organes dans une situation qui n'est l'expression d'aucune sensation, elle en exprime seulement

l'attente. Il voit . . . mais sa vue n'est point encore fixée sur ce qui doit émouvoir vivement sa sensibilité. Très-peu d'instans après, je vois le mouvement, et la vie se répandre dans tout son corps. Sa tête se penche mollement; ses paupières reprennent leur mobilité et leur souplesse; ses yeux se couvrent d'un nuage léger; tous les muscles de sa figure se relâchent; je n'en vois d'actifs que ceux qui, par leur correspondance avec les nerfs optiques, peuvent par leur action amener les pleûrs sur ses joues. Sur tout son extérieur, se réfléchissent l'attendrissement et la douleur; sa voix est douce, ses accens sont entrecoupés; *manat rara lacryma per genas, et facunda decoro inter verba cadit lingua silentio:* il fait une élégie; il ne fait pas des vers, il les soupire.

Mais qui saura y retrouver le charme qu'éprouva celui qui les écrivit? ce ne sera pas un saint et austère anachorète. Pour les sentir et même pour les lire; c'est peu d'être poëte, il faut être amoureux!

Amans heureux et passionnés, faites parvenir jusqu'à nos oreilles, une partie de ces entretiens délicieux, par lesquels vous savez prolonger la première jouissance, jusqu'à ce qu'elle ait été remplacée par une seconde; c'est de votre langage enchanteur, que je puis tirer les plus fortes preuves de la vérité de mes principes.

Mais le langage des amans est une musique mystérieuse qui n'est entendue que par les initiés; il n'est pour l'homme qu'un âge, qu'une saison, où il peut en

éprouver le charme, l'amour seul nous fait trouver de la douceur et de l'harmonie dans les diminutifs, et dans ces accens entrecoupés et cadencés dont se servent les amans; et toutes les précautions inutiles, les fausses démarches et les soins ridicules des tyrans surannés, dont l'amour se joue journellement, n'ont d'autre cause que la perte d'une influence aussi puissante. Leurs fibres ont perdu ce qui les rendit propres à retentir sous les doigts de la volupté, elles ne sont plus tendues que par la jalousie; aussi les sons lugubres qu'elles produisent, causent une dissonnance qui fait fuir les amours.

Mais ce que je dis de l'âge qui est au-delà de celui de l'amour, doit s'entendre plus facilement de celui qui le dévance.

La lecture de Racine ne plait point aux jeunes gens; leur sensibilité n'a point été assez exercée; ils n'ont point encore éprouvé assez de sensations; les situations de leur ame n'ont point été assez variées; le pouvoir musical des mots est presque nul pour eux; leurs organes n'ont point encore acquis, par l'exercice et l'expérience, cette aptitude à la consonnance, qui seule assure le plaisir qu'on peut goûter à la lecture ou à la représentation des chefs d'œuvres de cet auteur divin.

La variété des goûts en littérature, n'est-elle pas entièrement fondée sur ces principes?

Je vois pourquoi un mathématicien profond dit, après la représentation d'un chef d'œuvre dramatique: qu'est-ce que cela prouve?

La différence des nomenclatures des langues, n'est à mes yeux qu'une conséquence de ces principes; le climat, les mœurs, la nourriture, apportent dans l'organisation des différens peuples, des modifications qui, sans changer la manière de sentir, doivent nécessairement varier celle de peindre les situations de l'ame.

Il est dans la peinture différentes écoles!

C'est dans l'organe même qu'il faut considérer les mots nouveaux, pour s'assurer s'ils sont dans le génie de la langue qu'on parle.

Je laisse à mes lecteurs le plaisir de multiplier les applications qu'on peut faire des principes que je viens de poser.

Ce qui suit est en même tems le résumé de ce que j'ai dit, et le complément de ce que j'avais à dire, pour indiquer la cause physique des effets que produisent sur les passions humaines, la musique, la poësie et la déclamation tant oratoire que théatrale.

Le son est une cause physique, capable d'agir sur tous les corps, il les ébranle, les agite, et malgré son action fugitive, il se fixe toujours, pendant un certain tems, dans les corps qui sont susceptibles des mêmes vibrations que celles du corps qui l'a produit.

Mais les mots considérés dans l'organe qui les prononce, n'offrent que des sons modifiés et nuancés par les articulations qu'ils nécessitent? ils ont donc, sous ce point de vue, le pouvoir d'agir sur nos sens, de mettre nos fibres en vibration, et d'établir une consonnance entre les

organes de celui qui parle et ceux de son interlocuteur. Et peut-on rapporter à une autre cause la communication intime qui s'établit entr'eux?

Toutes les situations de l'ame ayant leur expression dans telle ou telle disposition des organes de la sensibilité, ne faut-il pas nécessairement, pour qu'elles soient connues des autres, que nous puissions rencontrer, ou bien plutôt amener en eux une égale disposition dans leurs organes homologues? et la nature nous a-t-elle fourni, pour cet effet un moyen plus puissant que celui de la voix?

Mais les mots ont encore le pouvoir de peindre et les objets et la manière dont ils nous ont affectés.

Le langage des sons articulés a donc le triple pouvoir de peindre les objets, d'exprimer la manière dont ils ont agi sur nous, et de reproduire dans les autres l'impression que nous en avons reçue.

Le mode des accents de la voix, les sons qu'elle produit, et les articulations que les mots nécessitent, sont les causes de ce triple effet.

Par les modifications et les nuances que les lettres et les syllabes donnent au son de la voix dans la prononciation, les mots deviennent capables de représenter les objets; par le mode du son, la situation des organes de la sensibilité est exprimée; par la force active du son, les fibres de l'auditeur sont ébranlées et mises en vibration.

Ce triple pouvoir dans les mots, les rend évidemment

capables, dans une infinité de cas, de produire en nous des effets plus grands que ceux qui résultent de l'impression des objets mêmes, et l'on doit les regarder comme un système de causes, tout-à-fait à part, relativement aux affections humaines.

Les objets extérieurs font, sur le même individu, une impression toujours dépendante de la disposition de ses organes. L'intensité de leur action varie en nous, comme l'intérêt et les idées que nous avons déjà : et cette action va toujours en diminuant, lorsqu'elle s'exerce avec continuité, et que l'habitude s'établit; d'où il suit que les mêmes objets ne font pas sur tous la même impression : car tout ce qui est reçu, est reçu suivant la disposition et l'état de ce qui reçoit.

Mais par le pouvoir du langage des sons articulés, cette impression peut être augmentée dans quelques-uns et souvent rendue égale dans tous; les moyens qu'il nous offre pour communiquer aux autres nos affections, étant toujours accompagnés d'une force capable de les leur faire éprouver au même dégré.

Je veux dire que l'impression des objets extérieurs peut être augmentée en nous par celle que les autres en ont éprouvée, puisque le langage des sons articulés n'établit entr'eux et nous une communication intime, qu'en nous mettant, par la force active et par le mode du son, dans la même disposition intérieure que ceux qui nous parlent.

Et n'est-ce pas par-là que le goût dans les arts se forme;

que la même manière de sentir, dans un grand nombre de circonstances, se détermine; que les hommes vivant en société s'éclairent et se perfectionnent, en augmentant leur sensibilité?

Pour me faire goûter et aimer un chef d'œuvre dans quelqu'art que ce soit, c'est peu de me le montrer, il faut que vous me disiez de quelle manière il vous affecte; c'est dans l'artiste même que je dois puiser les moyens de sentir et d'apprécier son ouvrage.

Vous, poëte, lisez-moi vous-même votre composition? vous peintre, vous sculpteur, détaillez-moi les beautés de votre ouvrage? l'accent de votre voix peut seul mettre mes organes dans la disposition où ils doivent être pour recevoir la vraie impression que vous avez voulu faire.

De ce que j'ai dit du triple pouvoir des mots, et de l'impression inégale que font sur nous les objets extérieurs, il suit nécessairement qu'en peignant aux autres la manière dont nous sommes affectés, nos expressions auront dans leur force l'un de ces trois dégrés de comparaison, ou l'effet de notre peinture sera égal à celui que nos auditeurs ont reçu de la part des objets présentés, ou il sera moindre, ou il sera plus grand; dans le premier cas l'expression sera juste et vraie, dans le second on sifflera le peintre, dans le troisième, nous l'admirerons, il nous entraînera, comme malgré nous, il nous fera éprouver quelque chose d'inusité que nous ne nous croyons pas capables de sentir.

N'est-ce pas là le principe auquel on peut rapporter

ce qui appartient au style et à la déclamation tant oratoire que théâtrale ?

En effet, puisque les objets extérieurs font sur les hommes une impression inégale, et que cependant ils se servent le plus souvent du même mot pour peindre l'objet qui en eux a produit cette impression, ne faut-il pas que les mots aient un autre pouvoir que celui de simple signification ? que s'il en était autrement, l'uniformité ne serait-elle pas constante, dans la manière de peindre les mêmes pensées ; et comment pourrait-il se trouver des hommes distingués par leur style ou par leur déclamation ?

De plus, la vie d'un être sensible et réfléchi se compose de la succession des sensations que peut lui faire éprouver l'impression des objets extérieurs. Plus cette succession est rapide et variée dans ses élémens, plus l'exercice et le développement de sa sensibilité sont grands, plus cet être a de plaisir ; car c'est à cela seul qu'on peut en attribuer la cause : l'expérience même le prouve, et je pourrais le démontrer, mais ce n'est pas ici le lieu. Je me contente de dire, que les circonstances, où nous pouvons éprouver une plus grande suite de sensations, nous offrent plus d'attraits, nous assurent plus de plaisirs et d'amusemens que les circonstances où nous pouvons exercer notre entendement, et avoir une belle suite d'images et d'idées ; qu'en un mot, les plaisirs du cœur ou de la sensibilité, l'emportent sur ceux de l'esprit ou de l'entendement.

Je conclus donc de tout ce qui précède, que le langage

des sons articulés a le triple pouvoir, de peindre les objets, d'exprimer la manière dont ils ont agi sur nous, et de reproduire, dans les autres, l'impression que nous en avons reçue; que les dégrés d'intensité dans l'exercice de ce triple pouvoir, ainsi que la séparation qu'on peut faire de leur action, nous découvrent les causes de toutes les différences que nous trouvons dans le style de nos interlocuteurs, dans la déclamation des acteurs au théâtre et dans les effets de la musique; que les mots étant capables de causer des sensations et de rendre plus vives les impressions qu'ont pu nous faire les objets extérieurs; ce pouvoir doit, en eux, l'emporter de beaucoup sur celui de simple signification; en un mot, qu'il est un très-grand nombre de circonstances où nous nous faisons entendre et où nous intéressons nos auditeurs par le charme de notre diction, sans cependant présenter dans leur esprit l'image des objets, soit physiques, soit métaphysiques, que les mots employés alors sont susceptibles de retracer.

J'ai donc pleinement répondu à la question que j'ai faite en commençant; c'est-à-dire que j'ai prouvé qu'en communiquant aux autres nos pensées, nous nous attachons le plus souvent, plutôt à exciter en eux les sensations, qui chez nous en sont la cause, qu'à leur exprimer purement et simplement les idées qui sont les parties de ces mêmes pensées, et que dans le choix des mots que nous employons alors, nous préférons toujours ceux qui ont un grand pouvoir sur les sens, à ceux qui nous paraissent n'avoir que le simple pouvoir de signification.

# PROSPETTO

## DELL' ISTORIA POLITICA DELL' UOMO

### PER USO DELLA GIOVENTU' REPUBBLICANA DALLA CREAZIONE DEL MONDO SINO A GIULIO CESARE.

# DISCORSO

## DEL CITTADINO GRASSI.

---

L'uomo creato da Dio libero, ed in tutto eguale ne' suoi naturali diritti, appartenendo per le prime proprietà degli elementi, ond'è composto, ai regni minerale, e vegetabile; e pel numero e perfezione de' sensi, così esterni, come interni, ond' è dotato, al regno animale, trascende in oltre tutti gli altri esseri quivi coesistenti per la ragione, ond'è distinto; e per essa indubitatamente pare ch' egli arrivi alla dignità ancora delle cose celesti. Quindi è che non senza motivo si ammirò epilogato in lui solo tutto l'universo; ed il noto attributo di *Microcosmo* applicato all'uomo è di data antichissima La conoscenza pertanto di quest' essere così maraviglioso esser non può meno utile, che difficile;

ed il precetto di conoscerci noi stessi fu giudicato di tanta importanza, che se ne attribuì la gloria dell' invenzione all' oracolo. Ora l' anatomico esamina l' uomo nel meccanismo del suo corpo, affine o di conservarlo sano, o di guarirlo ammalato. Il metafisico contempla l' uomo nella natura del suo animo, affine di stabilir le basi alle sue facoltà, e dirigerne le operazioni a quel solo fine, per cui fu fatto. Il logico analizza l' uomo nei principj del suo intendimento, affine di guidarlo sicuro alla ricerca della verità, evitando l' errore. Il morale finalmente considera l' uomo nei principj che muovono la sua volontà, affine di tirarlo pel suo vero bene al conseguimento della sua così privata come pubblica felicità. Oltre a queste nobili scienze così occupate nell' importantissima disquisizione dell' uomo, due altre sono da aggiungersi, le quali non ragionano, ma narrano; non formano sistemi, ma presentano fatti: e le quali naturalmente debbono precedere le prime in quanto che lor somministrano i materiali. E queste sono l' istoria dell' uomo naturale, e politica. La prima descrive l' uomo tale qual fu, ed è nel suo stato di natura, nell' origine, ne' suoi progressi, nelle sue modificazioni d' esser bianco, moro, olivastro, selvaggio, marittimo, isolano, solitario, o aggregato: espone le sue naturali facoltà, inclinazioni, espressioni, occupazioni, vigore, malattie, mostruosità, vita e morte. La seconda lo descrive già dirozzato dallo stato di natura allo stato di civilizzazione; e lo rappresenta sotto certe leggi, e forme di governo unito in

orde, in tribù, in popolazioni, in nazioni, fabbricarsi delle città, formarsi delle costituzioni, fondarsi degli stabilimenti d' agricoltura, di commercio, d' arti e di scienze: sollennizzar culti religiosi, dichiarar e amministrar guerre, celebrar paci, erger tribunali, distribuir premj, e infligger pene, e cercare in somma quelle felicità, che sempre si spera. Il quadro variato dei moltiplici evenimenti in iscorcio di quest' ultima per istruzione della gioventù repubblicana, è l' oggetto del presente discorso.

Questo prospetto dell' istoria politica dell' uomo non conterrà che fatti avverati; e ( dovendo il molto stringersi in poco ) gli evenimenti, personaggi, ed epoche principali saranno nel gran quadro piuttosto delineati, che dipinti: provvedendosi anche così all' utile esercizio della studiosa gioventù nell' aggiungere da se i tratti, che mancassero al compimento del disegno. Riducendosi adunque tutti i governi cogniti al democratico, aristocratico, oligarchico, monarchico, dispotico, teocratico, ed anarchico ( che propriamente non è governo, ma confusione di governo ) sotto questi capi o semplici, o composti, e sotto altri capi loro subalterni ordineremo quanto è accaduto nelle più famose epoche del mondo dalle prime memorie degli uomini sino alla nostra età; nè seguiremo nell' intrapresa altri duci, che i due più graditi Numi de' mortali, la verità, e la libertà.

Il governo popolare, se non è primo d' instituzione, lo è certamente di diritto: perchè il popolo stesso è

l'unico fonte d' ogni civile diritto. È anche primo di ragione: perchè egli è ragionevolissimo, che chi dà altrui il diritto di governar se, possa alternamente riceverlo anch' egli da governar altrui. Egli è medesimamente il solo governo, che possa dirsi veramente libero: perchè la libertà del governato non è trasmissibile per altro condegno compenso, che per la capacità di poter governare a sua vicenda. Questo egli è o semplice, o misto d' una, o di più altre forme di governo.

Il semplice, di cui ci faremo subito a parlare, fa la più cospicua figura nella storia de' popoli del mondo; ed occupò, e tuttavia occupa una vastissima estensione della terra. Giacchè per gli Ateniesi si dilatò non solamente nell' Attica, ma in una gran parte della Grecia, dell' isole dell' Arcipelago, e dell' Asia minore. Per i Cartaginesi ingombrò le vaste spiaggie dell' Africa, le grandi isole del Mediterraneo, Sardegna, Corsica, e Sicilia, e si sparse ampiamente per tutta la Spagna, non ristringendosi nemmeno ne' limiti delle famose colonne d' Ercole. Che dirò de' Romani, il cui governo nella fanciullezza acquistò l' Italia; nell' adolescenza domò l' Africa, il Mediterraneo, la Spagna, la Macedonia, e la Grecia; nella virilità poi trascorse vittorioso la Gallia, la Germania, l' Inghilterra, il Levante, l' Austro, il Settentrione, ed infin tutto il Mondo? queste sono le principali Repubbliche antiche di semplice Governo popolare, se vi si aggiunga la Repubblica degli Achei, molto considerabile ( nella brevità del tempo che durò ) per gl' insigni

patriotti, che produsse; e quella de' Marsigliesi per la saviezza, e solidità del suo governo.

Fra le Repubbliche moderne di semplice governo popolare non è da ommettersi la Ligure, primacchè si fissasse nel governo aristocratico per opera d'Andrea Doria: la quale, benchè non vasta di dominio, fu assai considerabile di dignità; e per le sue colonie del Mar nero, dell' Arcipelago, e di Cipro cotesta conquistatrice della Corsica divenne nommeno ricca di commercio, che potente di flotte.

Egli fu altresì sotto la benigna influenza d'un tal governo, che Firenze si fondò, si arricchì, si abbellì; e non solo si fece capo della Toscana: ma si dispose ad essere l'Italica Atene per la pulizia di sua lingua, per la vivezza de' suoi ingegni, per la celebrità de' suoi artisti, e per la moltiplicità de'suoi eccellenti scrittori d'ogni genere.

Ma qual meraviglia, che Atene, che Cartagine, che Roma, che Genova, e che Firenze tanto prosperassero sotto la dolcezza d'un libero governo, così esposte come erano per clima e per situazione ai vantaggj del suolo, e del mare, se l'istessa animatrice libertà empì di città, e di villaggi le falde scoscese del Giura, del piccolo, e del gran S. Bernardo, e delle altre alpi della Suizzera? portò la lieta abbondanza dove squallidiva un'ispida sterilità? e fece trovare i conforti della vita ad un popolo bellicoso, ed industre, dove un perpetuo rigido inverno parea aver innalzato per sempre il suo mortifero trono fra i nembi, le nevi, ed i ghiacci?

Un popolo, che vanta libertà, ma che non dubitò, non ha guari di profondere le sue pene, i suoi tesori, il suo sangue, e la sua riputazione per rincatenare chi era determinato d'esser libero; il popolo Inglese, dico, volea tiranneggiare le sue colonie d'America. L'ingiustizia gridò per tutto : la ragione eccitossi dei partigiani : e la libertà è invincibile nel difendere i suoi diritti. Franklin le prestò la sua voce : Washington il suo braccio : e la libertà trionfò della tirannia. Ora un mezzo emisfero ( in grembo di dolce libertà, e all' ombra de' suoi freschi allori ) fecondo di coltura, e d'armenti per le vaste pianure, ed aprici colli; opportuno al commercio per l'immense spiaggie, adatti seni, e navigabili fiumi; ricco d'una pesca prodigiosa, e preziosissima, stassene in pace conformando i suoi costumi, dettandosi savie leggi, promuovendo l'agricoltura, e la navigazione, stabiliendo manufatture, coltivando arti e scienze, ed abbelliendo e popolando le sue città.

Ma già in Europa lo stendardo di libertà, che stava anticamente inalberato sul Tevere, si è novellamente rinnalberato sulla Senna; e Parigi nella sua libertà nascente è già divenuto ciò, che era Roma adulta, il terrore di potenti tiranni, ed il difensore delle oppresse nazioni. Ma quello, che è particolar vanto della Francia, è d'aver rivendicato all'uomo i suoi diritti. Quelli, che natura formò eguali in tutto come poteva un merito fittizio differenziare per cotanto intervallo? A te, lor liberatrice, o Francia, gli schiavi di superstizione ( gli ebrei ); a te,

lor protettrice, gli schiavi d'avarizia ( i negri ) consacrano pieni di gratitudine i lor ceppi infranti; e gli appendono al tuo altare di libertà, monumento dell' altrui barbarie, e dell' umanità tua! Segui, o gran Nazione, il tuo luminoso destino d' essere stata eletta dalla provvidenza divina a ridrizzare la giustizia così privata come pubblica, che l' orgoglio impunemente per cospirazione oltraggiava. Opponi pure valore a furore, generosità a malizia, prudenza a cabala, vera pietà a ipocrita superstizione! i tuoi trionfi sono fatali, e le tue vittorie così certe come la tua causa è sacra! e poichè l' eroe, che seguisti sempre vittorioso, potette tanto vincere col consiglio le difficoltà nei congressi, quanto vinse col valore il furore negli assalti, da dare la bramata pace al mondo desolato, altri trionfi, altre più degne vittorie ti aspettano non sanguinose ( epperò anche più convincenti ) nel pacifico esempio dell' impero della legge, che imparziale ricompensi il merito, e punisca il delitto; che formi il costume al sentimento, e non alla servitù; che distingua la pietà vera dalla simulata ipocrisia; che nel vero amor di fratelli sotto la madre patria faccia vivere il coltivatore, l' artista, il commerciante, il soldato, il dotto, il religioso, il magistrato; e che finalmente mantenga nella repubblica quella lieta abbondanza, che nasce dalla creatrice industria, e dalla benintesa economia.

Figlie della Francia, cui debbono la loro esistenza per creazione e per conservazione (giacchè il Piemonte con voto universale non anela, che ad essere incorporato colla

Francia stessa) la Ligure, e la Cisalpina si apprestano liete a correre l'illustre carriera di libertà. Le luminose traccie, che hanno da seguire, lor sono gloriosamente segnate dall' immortale gran Madre. Possano per sempre essere intimamente convinte le due nobili sorelle di questa verità essenziale alla felicità ed esistenza loro, d'essere sempre strettamente unite fra esse sotto gli auspizj della gran Nazione. Nell' enumerazione delle Repubbliche, che vivono popolarmente libere, non debbono ommettersi la piccola coltivatrice Sanmarino; e la piccola trafficante Ragusi: tanto più degne d' essere commemorate, che conservarono colla prudenza quella libertà, che non avrebbero potuto difendere colla forza. Queste sono le repubbliche libere, che rammemora l'istoria politica delle Nazioni: le cui gesta e personaggi insigni accenneremo, quando avrò rammentate altresì le altre forme di governo, che colla precedente compongono lo stato universale dei popoli.

Fra i governi di forma popolare mista di monarchia, o se altrui più piace d' oligarchia (poichè le famiglie regnanti erano gli Euristenidi, ed i Proclidi, od Euripontidi) merita certamente d'essere nominato primo il famoso governo di Sparta, capo d'opera di Licurgo. Ma comunque un tal governo sortisse pieno effetto secondo la mente del legislatore; comunque sia stato insigne per grande numero di grandi uomini che produsse; per le grandi virtù, che inspirò; e per le grandi imprese militari, che fece: tuttavia misurate col modello

d' uguaglianza per rispetto agli Iloti, trovasi non essere stato altro che un governo aristocratico-tirannico.

Alla medesima forma di democratico-monarchici hanno da ridursi, secondo me, tutti i governi de' tempi eroici, gl' Inachidi, i Danaidi, i Pelopidi, cui appunto successero gli Eraclidi nella forma da Licurgo prescritta. Così i Cecropidi d'Atene (eccettuati i Pisistratidi, che erano tiranni) finchè introducessesi la forma popolare di Solone, di cui si è parlato di sopra. Questo si prova sparsamente da Omero, ed in particolare dove descrive assemblee di popoli tenute da tali re, ch' egli or chiama duci, or comandanti, or pastori. Quindi è ancora, che il governo di Roma, da Romolo fino a L. G. Bruto (tranne il tiranno Tarquinio superbo) fu pure dell' istessa forma democratico-monarchica.

Democratico-monarchico si potè pur dire il passato governo Olandese sotto lo Statolderato: e fu mentre prevalse la democrazia dapprima, che questa valorosa Nazione spiegò la più grande energia per difendere da un sanguinoso tiranno la sua libertà a casa; e per estendere importanti conquiste, e fondare commerciali stabilimenti al di fuori. Lo Statolder volle insorgere nel dispotismo, e ruinò: ed il sagace emolo vicino sottrasse nella scossa della divisione non poche valutabilissime spoglie. Ma la brava nazione Olandese, restituita a' suoi antichi diritti, e possessioni per opera di sua possente alleata, la gran Nazione, a mantenersi nel pristino splendore non ha che a ricordarsi de' suoi antichi sforzi per la libertà.

Misto di democrazia, aristocrazia, e monarchia è il governo Inglese: ed è in verità vantato dai dotti; confermato da un lungo corso di prosperità: ed è forse realmente buono per un popolo isolano.

Se per governo aristocratico intendessesi quello dove comanda e regge precedenza di merito: vale a dire se i più saggi moderassero i consigli della repubblica, se i più giusti ne reggessero i tribunali, i più illibati ne maneggiassero le finanze, i più sperimentati ed intrepidi ne conducessero le armate, ed i più gravi e severi ne censurassero i costumi, l'aristocratico governo, se non fosse decretato per costituzione, dovrebbe decretarsi per elezione. Ma se per aristocrazia s'intendesse una ereditaria pretesa d'esser saggio nell' inapplicazione, moderato nelle sregolatezze, laborioso nell'ozio, costumato nella lascivia, economo nello scialacquamento, giusto nella prepotenza, e civile nell' orgoglio, siccome in tal modo ella è contro natura, così ella dev' essere fuori d'uso. L' antica aristocrazia dei Bacchiadi in Corinto, finì un po' prima del tempo di Tarquinio Prisco: le moderne di Venezia, Genova, e Lucca tramontarono allo spuntare della repubblica Francese. Il governo aristocratico-monarchico di Pologna sparì pure alcuni anni prima.

Il governo monarchico parve avere dei particolari vantaggi, siccome modellato sul governo paterno, certamente il più antico in natura. Vale a dire che un uomo che abbia il cuore veramente paterno verso i sudditi, amandoli egualmente come figli; che preferisca il loro

interesse al suo riposo, la loro sicurezza alle sue passioni, la loro abbondanza al suo fasto: che creda non essergli lecito di dar pane alla bocca, sonno agli occhi, sollievo alla stanchezza delle membra, se sa esservi un suddito, che patisca d'ingiustizia: che in mezzo alle reali ricchezze sia convinto d'essere il più povero: che cinto di tutta la forza pubblica, sia guardingo nel conservar l'innocenza d'inerme bambino: che nei reali banchetti non abbia pur tempo di sorridere per tema, che in quel mentre alcun de' suoi sudditi non pianga per sua colpa; un tal uomo, dico, verso i suoi sudditi sarebbe piuttosto padre che re. Or dov'è colui che dubiti di sacrificare le migliaja di sudditi ad un privato risentimento? ad una privata ambizione rivestita di causa pubblica? Dove è chi si faccia scrupolo di sottrarre dal desolato padre di famiglia danaro, provvisioni e propri figli per darli ad ingojare ad una vorace guerra o non giusta, o non necessaria? Ma questa è l'ingiustizia dell'occasione. Giornalmente chi potrebbe tollerare le innumerevoli prepotenze nei ministri, e nei cortigiani? le parzialità nei tribunali? le soperchierie negli uffizj? Chi potrebbe più soffrire gl'inestricabili labirinti della legale cavillazione, reti alla ragione tese dalla frode? ma chi ridirebbe gli aggravj sul coltivatore? le avanie sul negoziante? gl'incagli sul manufatturiere? i monopolj tollerati perchè comprati? e la mercede qualche volta impunemente defraudata agli operaj? Io non dico che il monarca sia reo egli stesso di tutti questi eccessi: ma accadendo nel suo regno,

nè dovendo accadere, gli sono meritamente imputati, come se li commettesse. Laddove nell' impero della legge e della libertà l' offeso è subito libero accusatore; e tutto il popolo non corruttibile giudice.

Quanto al despotismo osservo, che l' Asia n'è sempre stata il teatro, tanto nella storia antica, quanto nella moderna. Sia che abitassero in Ninive, e che fossero chiamati Assirj; sia che abitassero in Ecbatana, e fossero chiamati Medi; sia che abitassero in Persepoli, e fossero chiamati Persi, sempre non fu che una medesima schiava sotto a differenti tiranni. Ed il Macedone, che dai monti della Tessaglia, e Macedonia adocchiava insidiosamente la Grecia già da cinque secoli per incatenarla, o distruggerla divisa, non infranse all' Asia i suoi ceppi antichi, che per ribattergliene de' nuovi. Dopo la morte di Alessandro, il suo vastissimo impero si sminuzzò in altrettanti minori quanti erano i suoi duci attossicati dal suo dispotico comando. Ma essendosi la maggior parte distrutti fra loro a guisa di scorpioni, emersero solamente stabili dall' universale conflitto i Lagidi nell' Egitto, i Seleucidi nell' Assiria, gli Antiochidi nell' alta Asia, i Cassandridi nella Macedonia, i Mitridatidi ( dell' antica stirpe degli Istaspi) nel Ponto, ed indi a poco gli Arsacidi nella Partia. Le quali meteore tutte (eccetto i Parti) andarono ad ecclissarsi nello splendore della repubblica romana: che consumò altresì la tirannia di Sicilia.

Ma ecco quanto possa uno sfrenato lusso, che pone la felicità nelle ricchezze in qualunque modo acquistate,

che lo fomentano! una non repubblicana disuguaglianza, che arma il puntiglio di quella forza, che unicamente era consecrata alla difesa della libertà! Si cominciò a guardare la semplicità del costume antico, come prisca rozzezza; e prevalendo il vile egoismo al sacrosanto nome della patria, si accerchiarono dei partiti, in cui il ben pubblico non era che mendace velo all' ambizione privata. Da quel momento la madre degli Eroi, il santuario delle nazioni, il luminare del mondo, il tempio della legge, l'ara della libertà, la figlia in fine dei Bruti, dei Valerj, dei Decj, dei Fabj, dei Virginj, dei Fabrizj, dei Catoni, la repubblica romana stessa precipitò miseramente sotto la più odiosa tirannia. L' impero divenne mostruoso e bicipite: e tanto nell' orientale, quanto nell' occidentale venendo giornalmente meno nella nuova viltà la forza, che ancor restavagli dell' antico valore, il torbido Nord gli scatenò contro le devastatrici sue orde: le quali fissarono ereditario il dispotismo quinci nella Germania, Francia, Spagna, Italia ed Inghilterra; quindi nella Pannonia, Grecia, Asia, Persia, India, e China.

Rimane a parlarsi della teocrazia, intorno alla quale si può determinare in questa e piana e ovvia maniera. O la divinità abbia manifestamente parlato da se ciò che concerna o 'l governo, o la condotta di vita degli uomini: e allora chi dubiterebbe doversi seguire le massime più giuste, meglio fondate, e più perfette, che immaginar si potessero? o l' uomo faccia parlare per zelo alla divinità ciò che è conforme alla ragione, alla giustizia,

alla saviezza: e nè anco allora non è questa la voce di Dio, fonte di ragione, di giustizia, e di saviezza; la quale certamente porta seco gran peso nell' inclinare gli uomini ad abbracciar con riconoscenza quanto spetta alla lor propria sì pubblica, che privata felicità. O finalmente l' uomo per malizia autorizza colla divinità ciò che è contrario alla ragione, giustizia, e saviezza; ed è una solenne impostura, la quale non solamente ha in se la disapprovazione della falsità: ma mena seco ancora l'abborrimento dell' empietà nell' attribuire a Dio le scelleratezze dell' uomo. Con questa triplice distinzione possonsi por sott' occhio insieme l' istoria del vecchio, e del nuovo testamento; l' istoria ecclesiastica, e le leggende: la mitologia antica: i mistici libri di Zoroastro, di Trimegisto, di Pitagora, delle Sibille: l' Egeria di Numa, il genio di Socrate: le tradizioni dei Bardi: i libri sacri de' Persiani, degl' Indi, de' Chinesi; l' Alcorano, le superstizioni del Lama ec.

Ecco sopra quale quasi campo, o tela il giovine repubblicano deve vedere spiccare ombreggiata la libertà dalla schiavitù, il patriotismo dal tradimento della patria, il magnanimo valore dalla vile pusillanimità, l'uguaglianza del cittadino dall' ingiuria del prepotente, l' integrità del magistrato dalle soperchierie del despota, la pietà vera dalla simulata ipocrisia; in una parola l' equità della legge dall' iniquità della tirannia. Ma avviciniamoci oramai agli istorici.

O per ingenita anticipazione d' immortalità, o per

lodevole inclinazione di giovare ai posteri, od anche pel germinare dei naturali semi di vanità, hanno sempre gli uomini nodrito un costante desiderio d' eternare le proprie imprese nelle età future. Al qual desiderio degli antenati di tramandare le proprie gesta ha sempre eziandio corrisposto con eguale sollecitudine la curiosità de' posteri nell' accoglierle. Quindi ebbero origine i tanti monumenti o costrutti, come edifizj rammemorativi, archi, templi; o intagliati, come piedestalli, colonne, tavole di bronzo; o scolpiti, dipinti, trappunti, come statue, bassi-rilievi, quadri, arazzi; o coniati, e incisi, come medaglie, e camei; o finalmente descritti, come storie, e poemi.

Ora in questi monumenti d' arti diverse trovasi in vero una grande differenza se siano fatti da mano abile, o da mano inesperta; presso nazione pulita, o presso nazione barbara; in un' epoca illuminata, o in un' epoca rozza. Ma la differenza è ben molto più importante nell' essere opere d' un popolo libero; od adulazioni d' un popolo schiavo. Nel primo caso rispondono all' oggetto dell' opera, ed insegnano a' posteri la verità; nel secondo caso non rispondono, che all' oggetto dell' artefice o violentato o corrotto; ed ingannano o ingegnosamente o magnificamente la posterità: nel primo caso egli è un volontario tributo della gratitudine al merito tanto per ricompensarlo, quanto per eccitarlo; nel secondo caso egli è un finto omaggio venduto dall' adulazione al despotismo per decorarsi ai posteri col manto della virtù:

in una parola nel primo caso è verità, nel secondo menzogna.

Secondo questa norma puossi giudicare della verità anco morale ( non che filologica, o di man d'opera,) d'ogni tali monumenti o antichi, o moderni, come sono i marmi Arundelliani, la tavola d'Iside, le dodici tavole, le colonne Trajana, ed Antonina, i trofei di molte capitali, i mausolei di Roma moderna, di Firenze, di Londra, ed il presente museo di Parigi. Secondo questa norma, quale differenza non troverebbesi egli tra le statue, o monumenti d'Aristide, di Milziade, di Leonida, e de' suoi trecento, di Temistocle, di Cimone, di Conone, di Trasibulo, di Focione, d'Epaminonda, di Pelopida, d'Agesilao, d'Arato, di Filopemene, di Timoleonte, di Cinegiro, d'Armodio, e d'Aristogitone da quelle di Pisistrato, Ippia, ed Ipparco, di Periandro, di Falaride, dei Dionigi, di Policrate, dei Bacchiadi di Corinto, e dei trenta tiranni d'Atene? Quale figura debbono esse fare nella mente dei giusti estimatori delle cose le statue ( ancorchè qualche volta indorate, e ridicolosamente contraffatte ) dei Tiberi, dei Claudi, dei Neroni, dei Domiziani, dei Comodi, degli Eliogabali, e d'altri loro somiglianti, messe a confronto con quelle dei Bruti, degli Orazj, degli Scevoli, dei Postumj, dei Decj, dei Camilli, dei Cincinnati, dei Fabj, dei Papirj, dei Marcelli, dei Flaminj, degli Emilj, degli Scipioni, dei Fabrizj, dei Regoli, dei Catoni? Quale moderno stromento della tirannia confronterebbe lo splendore dei bravi di-

fensori della libertà Dessaix, e Jobert? come potrebbe Pit star vicino a Chatham suo padre? Quanto a Washington non ha degno confronto che nell' immortale Bonaparte, l' eroe Americano nell' eroe Europeo.

Così circa gli storici l' allievo repubblicano deve cercar quelli, in cui regna libertà, non in cui serpeggia adulazione; quelli, presso cui verità prevale a profitto; quelli, che sprezzano ugualmente il timore, e la grazia nel dar fiato alla tromba della fama; quei che unicamente parziali alla ragione, alla verità, ed alla giustizia, hanno criterio da discernerla, abilità da descriverla, e coraggio da pubblicarla. Che pensare di quegli storici, che hanno scritto sotto il flagello dell' inquisitore, e sotto il *veto* del revisore, nell' inestricabile dilemma o di tradire i posteri, o d' incorrere la pena de' viventi? Bonfadio, Nannoni, e Carpi bastano a far vedere il valore degli storici, che scrissero non perseguitati. Epperò il vero natío suolo della storia sono i paesi liberi, dove l' uomo è accostumato a pensare, parlar, e scrivere liberamente: dove non ha altro conto a rendere, che delle contravvenzioni alla legge: dove finalmente havvi il vero soggetto storico, i diversigeni atti di patriotismo.

I primi storici adunque da essere raccomandati alla gioventù repubblicana sono quei della Grecia, madre insieme della libertà, delle buone leggi, del buon gusto nelle arti, e della profondità nelle scienze. La franchezza repubblicana spiccherà ancorchè parlino d' altri governi, come si vede in Erodoto, Diodoro Siculo, Pausania.

Tucidide poi sviluppa i più intimi ordegni, che misero in moto le repubbliche energiche d'Atene, e Sparta: ma nel dipingere i funesti effetti delle nazionali dissensioni insegna colla irrefragabile dimostrazione dei fatti il bene della concordia. Senofonte fu gran filosofo, gran capitano, e grande storico: epperò triplicemente degno di disciplinare la gioventù liberale. Plutarco poi nella diversità di personaggi, nella diversità di tempi, nella diversità di paesi, e nella diversità di governi conserva sempre un medesimo libero e ricco criterio; e non descrive gli eroi che per farli. Polibio egli è giudiciosissimo, ed esattissimo scrittore delle cose Romane. L'istesso dee dirsi di Dionigio d'Alicarnasso: che è però qualche volta un po' troppo minuto. Questi sono i principali storici fra' Greci, che dedicarono liberamente la lor penna alla ragione, alla giustizia, ed alla verità; e che somministrarono esimj esempj di virtù patriotiche da seguire; ed ottimi modelli di composizioni da imitare.

I Latini, che non avean bisogno d'apprenderne la libertà, ne appresero l'eleganza. Tito Livio è il più atto a dar forma ai caratteri, ai luoghi, ed alle cose. Egli produce la costituzione Romana in azione, nei fatti, e nelle parlate: economo di parole, e ricco di vigorose sentenze egli offre tratto tratto dei caratteri degni del repubblicano entusiasmo. Sallustio è buon filosofo, buon cittadino, ed eccellente istorico: non so però s'egli non abbia meglio riuscito scrivendo, che insegnando. Quando si descrivono dei mali debbono avere il lor rimedio, e

non la loro autorizzazione. Ora una generale corruzione esagerata autorizzasi da se stessa. In somma io giudico Sallustio elegante d'elocuzione, robusto di sentenze, e regolare di metodo: ma ( nel significato del nuovo vocabolo ) lo stimo un po' troppo *allarmista.* Vellejo Patercolo ovunque si aggira porta sempre seco l'eleganza attica, ed il criterio romano. L'elegante Cornelio Nipote non ha fatto poco in vantaggio della sua patria, e d'ogni paese libero: trascelto un numero de' più insigni patrioti, egli ha degnamente esposte le loro virtù all'emulazione degli animi generosi. Quanto a Giulio Cesare, perchè non ha egli fatto in maniera, che si dovesse tanto studiosamente imitare ciò che fece, quanto ciò che scrisse? Scrivendo le sue gesta egli avrebbe il più abilmente scritte le gesta del più grande Eroe, se il suo patriotismo non avesse ceduto alla sua ambizione. La sua storia formerà sempre i gran generali: piaccia a Dio, che non formi mai de' distruttori delle patrie leggi! Nè anco Svetenio mancò di avvantaggiar molto la causa della libertà col dipinger nuda la tirannia, detratta la maschera della comparsa: nel che egli segue piuttosto la veracità dell'uom libero, che l'acerbità del satirico. Ora debbo parlare alla gioventù repubblicana d'uno storico insigne, che le può essere insieme utile e pernicioso; che commenda energicamente la libertà, ed insegna efficacemente la tirannia; che è sommamente imitabile pel suo stile sentenzioso, e laconico, e sommamente da abborrirsi per le particolarità del soggetto; che finalmente è la prima

origine di tutta l'estimazione, e di tutto l'odio, onde va carico Machiavelli: e questi è ( se fa d'uopo ch'io pur lo nomini ) Cornelio Tacito, lettura favorita dei despoti, e dei loro ministri. Leggasi ad ogni modo dagli alunni della libertà bene imbevuti delle massime della giustizia repubblicana: abborriranno con disprezzo l'empie sottili reti della tirannia nei Tiberj, e nei Neroni; e compiangeranno con lagrime di sdegno il destino dei Trasea, e dei Seneca! L'interessante compilatore Giustino compresse con ragionato metodo in piccol volume la gran mole dell'istoria universale fino a' suoi tempi. Egli tiene da se l'esser sempre grave, sentenzioso, istruttivo; d'altrui l'essere qualche volta meno istoricamente esatto. Del resto anche nelle cose straniere egli si mostra sempre Romano: pregio che forse si desidererebbe talora nel nitidissimo Curzio; il quale qualche volta si mostra troppo sorpreso del suo Macedone eroe. Floro non si contenta di porre in iscorcio il gran quadro dell'istoria Romana sino ad Augusto: ma ne ribadisce tratto tratto l'impressione, utile ai principianti per poi impararla in grande; ed a chi l'ha studiata per rammentarsi delle cose principali. Ed ecco i soli fasti autentici della libertà latina: alcuni de' quali l'hanno celebrata in trionfo sotto la Repubblica stessa per attuale sentimento; altri l'hanno celebrata già oppressa sotto gl' Imperatori per antica consuetudine: perchè quanto ad Eutropio l'istessa libertà si vede ridotta agli ultimi aliti così nello storico, come lo era a' suoi tempi ( non che la libertà con tutte le arti ) la medesima potenza Romana.

Prima di compiere le storie delle repubbliche antiche, ragion vuole ch' io non tralasci di parlare di quella, che, per molti principali motivi, dovea certamente commemorarsi la prima: voglio dire l' istoria originale della repubblica ebrea: opera senza dubbio, per irrefragabile antichità, veneranda; per dignità di scrittori, più che umanamente autorevole; per importanza di materie, maravigliosa; e per semplicità e veracità di stile, sommamente commendevole. Come non avrebbe anche principal parte nell' instituzione della gioventù repubblicana un libro famoso con tanto consentimento degli uomini creduto divino? il quale rappresenta la nazione da Dio prescelta sotto forma repubblicana durante un grande spazio di tempo; la minaccia a nome di Dio di pentimento quando è disposta a cangiarne; la descrive in fatti oppressa, angustiata, straziata da una duplice serie di despoti; suscita di quando in quando degli uomini divini, degli zelanti patrioti, a rinfacciare ai tiranni le loro iniquità; e finalmente la compiange sterminata dalla forza straniera per le incorreggibili sceleratezze del da lei voluto trono?

Lo spazio abbracciato dai sopra memorati storici antichi contiene quanto di politicamente insigne si operò in Europa, Asia ed Africa per più di quattro mila anni, secondo l'approvato computo. Ecco da quali insigni epoche (quasi prospetti) la gioventù repubblicana dee considerar l' istoria antica fino a Marco Giunio Bruto. Creazione del mondo: diluvio universale: Belo, o fondazione dell' im-

pero degli Assirj: vocazione d'Abramo: Inaco, Deucalione, Cecrope; Mosè o legge scritta: assedio di Tebe, Argonauti, presa di Troja: Colonie greche sparse nell'Asia; gli Eraclidi nel Peloponneso. Salomone, o fabbricazione del Tempio: Codro si sacrifica per la patria; indi gli Arconti perpetui in Atene: prima Olimpiade: Romolo, o Roma fabbricata: presa d'Itome; indi del monte Ira; ed i Messenj passano a Messina con Aristomene: Solone in Atene ordina la repubblica; Pisistrato se ne fa tiranno: Atene liberata da Armodio e Aristogitone. Roma liberata da Bruto: schiavitù degli Ebrei in Babilonia; lor liberazione sotto Ciro: trionfo della libertà Greca a Maratona; alle Termopile, a Salamina, a Platea, ed a Eurimedonte: trionfo della libertà Romana in Orazio al Ponte; in Scevola al campo di Porsena; in Postumio al lago Regillo contro i Tarquinj. Dissensioni fra Atene e Sparta: Temistocle presso Serse: guerra del Peloponneso sotto Pericle: sconfitta degli Ateniesi sotto Siracusa; a Ægospotamos da Lisandro: i trenta tiranni d'Atene: amnistia di Trasibulo. I nobili tiranneggiano il popolo a Roma: istituzione del tribunato sul monte Aventino: trecento Fabj uccisi in difesa della patria: le dodici tavole: Virginio, o la ruina della decenvirale tirannia.

In Sicilia Timocrate vince i Cartaginesi: Dionisio primo se ne fa tiranno: Dione scaccia Dionisio secondo, che poi rientra: il bravo Timoleonte appare; e Dionisio è maestro di scuola a Corinto. Nell'Asia un poco avanti

Artabano uccide Serse: il prode Cimone costringe Artaserse ad una pace gloriosa per la Grecia: Ciro, fratello d'Artaserse secondo, vinto: ritirata famosa dei repubblicani Greci, sotto la scorta di Senofonte. In Grecia un poco dopo i Lacedemoni vinti in mare da Conone: Pelopida scaccia Febida dalla rocca di Tebe: i Tebani ruinano Platea: Epaminonda vittorioso degli Spartani a Leutra: assedia Sparta: more vincitore a Mantinea. In Italia i Romani guerreggiano intanto cogli Equi, Volsci, e Vejenti: Camillo Dittatore espugna Vejo: Roma incendiata dai Galli: il prode esule Camillo libera la patria: Manlio, volendo sottommettersi la Repubblica, è precipitato dal Campidoglio, che avea difeso: primo console della plebe creato: Curzio si sacrifica per la patria nello Speco: principio della guerra contro i Sanniti, intrapresa a favor de' Campani alleati.

In Grecia insorge la guerra sociale; indi la Sacra: Filippo ne approfitta per soggiogarla: abbandona l'assedio di Bisanzio: vince gli Ateniesi a Cheronea: viene ucciso dal giovane Pausania, che avea insultato. In Giudea (ma molto prima) Esdra fonda la nuova repubblica Giudaica, rifabbricando Gerusalemme: tempio di Garesim, edificato dai Sammaritani. Nella Persia Artaserse Oco, riconquistato l' Egitto, vi cade avvelenato dall' eunuco Bagoa: Dario Codomano, ultimo re di Persia, sale sul trono. In Macedonia Alessandro succede, imbevuto dell' ambizione del padre, anzichè della filosofia del maestro: fonda il suo credito sulla ruina di Tebe: trascelta una

piccola armata di veterani, si slancia in Asia con vaste idee: battaglia al Granico, dove la disciplina trionfa del numero: egli è moribondo al Cidno per leggerezza degli umani accidenti: l'amico medico, non ingannando la sua confidenza, lo manda risanato al nemico: battaglia all'Isso importante per l'acquisto dei tesori di Dario, più importante per la sua moderazione nel trattar le prigioniere: Tiro espugnata paga il fio di sua barbara temerità: Alessandria fondata con saggie mire politiche ad esser chiave dell'Egitto alla Grecia: il furbo sacerdote di Ammone conferma per l'oracolo del Dio la pazza ambizione d'un giovine esaltato da sue vittorie: il fasto barbarico del dispotismo Persiano cade ad Arbella con incendio di Persepoli: Alessandro, corrotto dalle prosperità, punisce di morte il libero zelo degli amici: termina le sue vittorie al re Poro nell'Indie: e mandando la flotta a scoprire le spiaggie dell'Eritreo, il dio Macedone viene a morire, o di veleno, o d'intemperanza, in Babilonia, colla costanza però del grand'uomo. Nelle sue vaste conquiste (dopò i gran riurti, in cui la maggior parte de' suoi capitani periscono a vicenda) restano stabiliti i Tolomei nell'Egitto, i Seleucidi nell'Assiria, gli Antiochi nell'alta Asia, i Cassandri nella Macedonia.

Nell'Italia Alessandro Epirota, cercandovi la gloria che suo nipote guadagnava nell'Asia, vi trova la morte. I Romani sotto Papirio scancellano l'onta delle forche caudine: Sannio cede finalmente al valore della repubblica Romana: anche i Galli e gli Etruschi provano invitto

il braccio repubblicano, al lago Vadimonio. Pirro, venuto in sussidio ai Tarentini, violatori del diritto delle genti, tiene alquanto sospesa la vittoria de' Romani per l' aspetto lor nuovo degli Elefanti: la parsimonia repubblicana di Fabrizio sprezza l' oro regio: Pirro alfine sconfitto, è obbligato a rimbarcarsi; ed i Tarentini vinti ottengono pace, libertà, ed alleanza da quel popolo, che avevano così indegnamente oltraggiato.

In Grecia gli Ateniesi, dopo vani sforzi di mantenere la loro libertà, ricevono presidio Macedonico in Munichia; e condannano Focione alla cicuta. Cassandro, padrone di Atene, vi stabilisce pretore Demetrio Falereo: ma Demetrio Poliorcete per generosità (affinchè la madre delle scienze non istesse in ceppi) liberolla. Gl' ingrati Ateniesi poi, non volendo ricoverare il lor liberatore fuggitivo, furono sforzati a riceverlo vincitore. Nell' Asia (continuando ambizione a far versar sangue) segue battaglia tra Antigono da una parte; e Lisimaco, Cassandro e Seleuco dall' altra, con rotta e morte del primo. Demetrio Poliorcete rinforzato, volendo ricuperare il regno paterno, perde ogni cosa: ed è costretto a porsi nelle mani del genero Seleuco, che avea sposata per amore, e ceduta per pietà al suo figlio Antioco la famosa di lui figlia Stratonica. Pirro, tornato in Grecia, dopo diversi scherzi di fortuna or prospera, ed or avversa, finì l' avventuriero suo corso in Argo. In Egitto Tolomeo Filadelfo è fatto re dal padre ancor vivente. In Sicilia Agatocle, abile tiranno, ci si costituisce coll' armi:

battuto da' Cartaginesi in Sicilia, riporta loro le stragi nell'Africa; ed assedia Cartagine sì vigorosamente, che per liberarsi dai mali esterni, in vece d'adoprar valore, quei superstiziosi ricorrono al più orrido delitto interno, sacrificando i lor figlj all'immane idolo. Passando poi Agatocle in Italia, fu dal nipote avvelenato. Sciami di Galli sotto varj duci, spargendosi in diverse parti per saccheggiare quali in Tracia, quali in Pannonia, quali in Macedonia, quali penetrando fino al Parnasso ed alle Termopile, v'incontrano diversa sorte.

In Italia lo zelo repubblicano nella prima guerra Punica fa sorgere quasi all'improvviso una flotta; ed il valore, benchè inesperto in mare, trionfa con essa sotto Duillio. Regolo vincitore per terra e per mare, in Sicilia ed in Africa, in un momento d'imprecauzione è vinto, e preso da Santippo Spartano: ma Lutazio disfà intieramente i Cartaginesi alle Egati: che privi delle isole, restano tributarj de' Romani. Il tempio di Giano è chiuso per poco: i Liguri sono presto compressi: Teuta e gli Illirj imparano a rispettare il diritto delle genti: ed il Console Marcello reca a Giove Feretrio le spoglie opime di Viridomaro duce de' Galli Gesati, che minacciava catene al Campidoglio. In Grecia la repubblica degli Achei sotto il pretore Arato getta fondamenti più entusiastici, che sodi. In Asia fonda Arsace il regno de' Parti.

Intanto Amilcare prepara la seconda guerra punica nell'animo del giovinetto Annibale, cui fa giurare all'ara odio eterno a' Romani. Egli vi si apparecchia con stu-

diosa disciplina sotto il parente Asdrubale: cui appena succede al comando nella Spagna, che dichiara guerra a Roma coll'incendio di Sagonto: porta la bellicosa procella dall'Ibero al Po; e tuona orrendamente al Tesino, alla Trebbia, al Trasimeno, e a Canne. Il valore de' veri repubblicani può esser qualche volta sorpreso: non è mai intieramente abbattuto. Roma invitta provvede all'Italia con Fabio Massimo, il cui cauto ritegno reprime l'impeto d'Annibale; alla rivoltata Sicilia col prode Marcello, che espugna Siracusa malgrado le macchine d'Archimede; ed alla Spagna cogli Scipioni, che tengono a freno Asdrubale, che conduceva rinforzi al fratello. Marcello passato in Italia, espugna Nola, assedia Capua, ed osa misurarsi con Annibale. Ma la disfatta degli Scipioni nella Spagna, e la prossima unione dei due fratelli sembrava risommergere l'Italia in inestricabili mali. Quando il valoroso giovine Scipione con entusiasmo repubblicano rassicura gli spiriti, prende il comando delle Spagne, espugna Cartagena, sommette gli Spagnuoli più colla grazia, che coll' armi, passa vittorioso nell' Africa a seminarvi lo spavento: ed unito a Massinissa batte il richiamato Annibale a Zama; e detta le condizioni di pace alla superba Cartagine.

In Sparta Agide, volendo rinvigorir le leggi antiche nella tenacità de' costumi allor presenti, suscita tumulti alla repubblica; ed a se morte nel tempio di Minerva Calcidica. Gli Achei si applicano, per opera d' Arato, con eccessivo ed invidiato ardore a riunire nella lor lega

tutto il Peloponneso, anzi tutta la Grecia, sollevandò l'Attica, espugnando Corinto, scacciando il tiranno Nicocle di Sicione: il che lor eccita contro, fra gli altri, Cleomene re di Sparta: cui non essendo sufficienti a resistere, sono costretti al pessimo partito di comprar la Lega del Macedone Antigono: che, sconfitti gli Spartani, obbliga Cleomene a rifugiarsi nell'Egitto presso Tolomeo Evergete: dove morì ultimo degli Eraclidi regnanti a Sparta. Indi assaliti i medesimi Achei dagli Etoli (pur. nell'impotenza di difendersi) commettono la guerra sociale a Filippo: vale a dire la difesa della libertà a un despota, che in vero tenne a freno gli Etoli: ma che finì per far avvelenare il zelante patrioto Arato. Apportò poscia qualche luce alla libertà Achea l'insigne capitano e patrioto Filopemene: il quale (ucciso Macaniba tiranno di Sparta; ed indi Nabide ucciso dagli Etoli) aggiunse questa città famosa alla Lega Achea. Ma sorpreso Filopemene dai Messenj, e condannato a morte, con lui cadde non solamente il sostegno degli Achei, ma eziandio l'ultimo grand'uomo fra' Greci. Intanto le mire di Filippo erano dirette contro la repubblica Romana, se il Console Levino non l'avesse ad un tratto ripresso.

Nell'Asia dopo varj tumulti tra l'Assiria, e l'Egitto suscitati dall'ambizione, ed odio femminile di Berenice e Laodice, segue la campale battaglia di Raffia pel possesso della Cele-siria fra Antioco surnomato il Grande, e Tolomeo Filopatore. Così questa provincia importante, che

teneva il primo per tradimento, ricupera il secondo colle armi: e la ritiene indi sempre finchè a sua morte, cospirando Filippo, ed Antioco per occupare gli stati del suo figlio Epifane, i sudditi salvano l'Egitto col porre il pupillo sotto la tutela de' Romani; e l' occupata Cele-siria rimane per allora ad Antioco. Onia, sommo sacerdote degli ebrei, emigrando fonda un tempio a Eliopoli.

I Romani ( pacificate le cose con Cartagine ) commovevano contro Filippo le proprie loro ingiurie, ed i pressanti richiami dei loro alleati gli Ateniesi, ch' egli impunemente devastava. Invano Filippo ridusse Abidene all' estremo. Il superbo tiranno prova ai Cinocefali il valore repubblicano; e Tito Quinzio Flaminio, che diede a lui la legge sulle sue atterrate falangi, proclamò l'universale libertà della Grecia nei giochi Istmj con tanto applauso, che i survolanti uccelli ne caddero dello stordimento. Ma l' inimico genio d' Annibale continuava la guerra ai Romani per ispirazione. Antioco eccitato da lui, dagli Etoli, e ancor più dal suo dispotico orgoglio, negl' immensi preparativi della sua armata sì di terra, che di mare, non faceva altro che preparare i repubblicani trionfi. Lucio Cornelio Scipione coll' assistenza del famoso fratello l' Africano gli atterrò in una sola battaglia cinquanta mila satelliti pedoni, e quattro mila a cavallo; ed ordinò al despota di pagar le spese della guerra, e di non comparire al di quà del Monte Tauro. Gli Etoli, che s'erano uniti ad Antioco nella guerra, lo seguono nel trionfo. Intanto Perseo era succeduto al trono

di Macedonia, erede dell'odio paterno contro la Repubblica, e macchiato del sangue del fratello Demetrio: che parziale ai Romani gli era stato facile di far condannar a morte dal Padre per calunnia. L'odio contro Roma, l'orgoglio Macedonico, ed un nuovo piano di difesa l'aveva rimbaldanzito a riprovar la guerra. Niuno ostacolo arresta l'ardore repubblicano: e Paolo Emilio, penetrando luoghi inaccessibili, gli porta inaspettato la strage nel mezzo di sue barriere. La Macedonia non è più che una provincia romana. Gli Illirj, che aveano cospirato con Perseo, seguono anch' essi il Macedonico trionfo.

In Asia Antioco il Grande nel depredare il tempio di Belo resta ucciso; ed Eliodoro, ministro di suo figlio, nel depredare il tempio di Gerusalemme viene da mano ignota battuto. Antioco Epifane, gonfio d'una vittoria navale, e tutto intento all'assedio d'Alessandria contro Tolomeo Filometore, e suo fratello protetti dal Senato, il repubblicano Ambasciatore circonda magnanimamente d'un cerchio; nè lo lascia uscire prima d'aver promesso d'ubbidire al Senato, che gli ordinava di sciogliere l'assedio. Sdegnoso il tiranno di dover cedere al più forte, sfoga la sua dispotica rabbia sul più debole; ed empie Gerusalemme di rapine e di strage, ed il tempio di polluzione. La giustizia, la libertà, e la patria religione armano Matatìa contra il tiranno: e morendo anima i suoi figli Macabei ad opporsi alle di lui sceleratezze.

Ma egli è destino di tutte le cose umane, che ciò, onde nasce la perfezione, convertasi principio di distru-

zione; vinti i Macedoni, ed Antioco la città, e Repubblica Romana sentì nel suo corpo due maniere di cangiamento nelle insolite esterne ricchezze introdotte, e nelle adulazioni dei Re, e degli stranieri popoli sollecitamente accumulate. Ciò alterò la salubrità dei consiglj della Repubblica, in guisa che sopra leggieri apprensioni risolvè di botto l' incendio di Corinto, e l' abolizione della Repubblica degli Achei, che non doveva che correggersi: decretò la distruzione di Cartagine in vece o di compiangere l' abbattuta, o di conservar l' emola: e quel che è peggio si ostinò nella ruina di Numanzia, quando doveva applaudire alla pietà de' Numantini nello accogliere i Segidesi loro amici, o commendar il valore nel difendere lor propria giusta causa. Il sangue ingiustamente versato reclama sempre espiazione; e, violati una volta i vincoli di giustizia, il corpo politico tende subito alla dissoluzione. Euno schiavo visionario, ebbe il credito in Sicilia di sollevarsi settanta mila seguaci facinorosi, che, prima d' esser disfatti dal Console Rupilio, inflissero sanguinose piaghe alla Repubblica, lasciando nell' avvenire una funesta impressione. Qual vantaggio vuol egli un despota recare ad un popolo libero? le istesse ricchezze d' Attalo furono a' Romani funesta face di discordia nella divisione; e pessimo incentivo nella possessione. Invano Tiberio Gracco cercò di diminuire l' insorgente fortuna privata, accrescendone quella dei comuni indigenti. Chi ne riceveva benefizio l' abbandonò ai colpi di chi pretendeva riceverne ingiuria. Questo grand' uomo

credette di ben meritare dalla patria; e Scipione Nasica, che l'uccise, parlava a piena bocca della sua nobile impresa. Colla morte del fratello non era Cajo ben persuaso, che il voler cercar non cautamente di far bene al popolo è un voler tentar cosa assai pericolosa: ne fu convinto colla propria inutilmente. Ma l'avida vendetta aristocratica non si saziò di due illustri vittime: essa ne fece legalmente assassinare fino a tre migliaja per mezzo del Console Opimio. Saturnino fu più ambizioso, più turbolento, non più felice dei Gracchi; e Livio Druso, credendo d'ottener tutto col promettere tutto a tutti, perdette la vita egli, e fè perder la calma a tutta quanta l'Italia. Intanto il Console Fabio inalbera i repubblicani trofei sopra i vinti Allobrogi, e la soggiogata Gallia Narbonese. Ma i Teutoni, ed i Cimbri, dal settentrione portando ceppi al mezzogiorno, colle iterate sconfitte di Silano, e Scauro spargevano il terrore sui confini della Repubblica; e colla strage della predace armata di Cepione sembravano vendicatari dell'avarizia. Nè v'andò meno del prode Mario, il quale colle dotte marcie avendoli prevenuti alle falde dell'Italia, disse a' suoi che non avevano acquazione: ecco il Tanaro ingombrato da nemici! non siete voi repubblicani? Tanto bastò perchè ducento mila barbari mordessero il terreno; e settanta mila fossero fatti prigionieri. Il medesimo fece l'anno dopo alla colonna di Cimbri, che era sboccata in Italia dalle alpi Rezie. Giugurta avea creduto di poter comprarvi a Roma l' assenso a quanto le sue mani

dispotiche avrebbero saputo operare in Africa: e l'astuto tiranno le fece lavorar sì bene, che ammazzò i suoi due fratelli Jempsale, e Aderbale per occupare le loro porzioni di regno: riuscendogli intanto d' eludere in fatti col danaro e la giustizia d'alcuni senatori, e le operazioni d' alcuni duci mandatigli contro. Ma Metello, che era repubblicano di buona razza, l'avea battuto più volte, non però disfatto. Egli era riserbato a Mario di sbaragliare intieramente le sue armate, sorprendere le sue inespugnabili rocche, ed impossessarsi della sua stessa persona. Roma vide incatenato di ferro quel tiranno, che avea sovente detto esser facile d' incatenar Roma d' oro.

Nell' Asia Demetrio Sotere, fuggendo di Roma, ov'era ritenuto ostaggio, occupò il trono d' Assiria, tolto di mezzo Antioco Eupatore, figlio d'Epifane. Indi spedì Nicanore contro Giuda, cui il valoroso Macabeo vinse: ma in un' altra spedizione, abbandonato da' suoi, e combattendo valorosamente con pochi seguaci, cadde sul campo, lasciando il sommo sacerdozio al fratello Gionata. Intanto l' uccisore d'Eupatore fu ucciso da Bala; e questi da un Arabo al salir del trono di Demetrio Nicatore, figlio dell' anzidetto Sotere: regnando in quel mentre in Egitto Evergete Fiscone, fratello di Filometore, mostruoso tiranno, più simile a Belva, che ad uomo: che nello abbracciare Cleopatra sua moglie e sorella, soffocò suo nipote; e scacciato in Cipro per le sue crudeltà dagli Alessandrini, all' udir che avevano atterrate le sue statue, mandò in Alessandria suo proprio figlio sminuzzato in

una cestella. Gionata, che avea fatto lega co' Romani, cadde vittima del perfido Trifone: che fu ucciso anch'egli da Antioco Sidete, fratello di Nicatore. Gli Ebrei sotto Ircano, figliuolo di Simone, ebbero un po' di bonaccia: e conquistarono l'Idumea. Demetrio, che avea sposata Rodogune, figlia di Fraate, venne coi parti a scacciare Antioco Sidete: ma Cleopatra, prima moglie di Demetrio, non lasciò vivere lungamente lo sposo di Rodogune. Antioco Gripo, lor figlio, dopo d'aver fatto prendere alla madre il veleno, ch'ella avea preparato per lui, in alcuni anni giacque ammazzato da Eracleone, lasciando quattro figli di Grifina: i quali succedendosi gli uni gli altri con vicendevoli catastrofi, i Siri alfin stanchi, si diedero a Tigrane, re d'Armenia. Che dopo un corso d'anni vinto da Lucullo, la Siria sotto Pompeo divenne provincia romana.

Nell'Italia avvampando il fuoco da Livio Druso acceso, i Latini, che aveano mancato il colpo tramato d'uccidere i Consoli Filippo, e Lucio Cesare, proruppero nella guerra sociale. Ma il Padre di Pompeo il Grande (Gneo Pompeo Strabone) che fugò i Latini di Fermo; e che, preso Ascolo, ridusse all'ubbidienza i Vestini, ed i Poligni; e Lucio Silla, che riportò molte e gravissime vittorie, posero felice fine a questa guerra. Ma ecco che ad una gravissima guerra esterna connettesi altra più grave e più funesta guerra civile. Poichè appena ebbe Silla il decreto d'andar contro Mitridate ( che avea scacciato Ariobarzane di Capadocia, Nicomede di Bitinia; che avea fatto

trucidare ad un cenno in un determinato giorno più di ottanta mila Romani per tutta l'Asia; che avea repentinamente invaso la Macedonia, la Tracia, la Grecia con Atene ) appena ebbe, dico, Silla questo decreto, che convenne disputarlo contro Sulpizio Tribuno, e contro Mario: il primo de' quali esso uccise, il secondo fugò di Roma prima di recarsi alla destinata impresa. Egli guida l'armata repubblicana nella Grecia, che espugna Atene, batte replicatamente l'armata del tiranno, e lo costringe a far la pace, abbandonando tutte le sue prede. Ma frattanto ( oh ambiziosa discordia, vera peste delle repubbliche! ) Cinna, Mario, Carbone, e Sertorio entrati quadripartitamente nella città, affrettano Silla dall' Asia per venir a rifarsi della strage che hanno fatto del suo partito. Chi potrebbe pur pensare senza lagrime al grande numero d' uomini eccellenti d'ambe le parti, che il furor delle fazioni immolò in tale occasione? Il vincitor Silla si fa creare Dittatore perpetuo; inualza il partito aristocratico sulle ruine del partito popolare; e reo di tante stragi depone volontariamente la dittatura: vive privato in pubblico; e muorsi tranquillamente nel suo letto. Tanto potè contare in vero sul suo sopranome di Felice. L'inquieto Mitridate rimovendosi, il valoroso Lucullo lo batte in terra e in mare; ed inseguendolo fin nel cuore degli stati di Tigrane, suo protettore e parente, con un pugno di Romani loro sbarraglia prodigiose armate di satelliti Asiatici; prende Tigranocerta, e Nisibi: ed il Duce repubblicano detta la legge al Re dei Re.

Ma se i precedenti generali potettero battere Mitridate, toccò al grande Pompeo di sconfiggerlo: perchè inseguito da vicino ne' suoi proprj stati, ed accorato nel veder sollevarsi contro l'armata, e 'l proprio figlio Farnace, questo non mai vinto nemico de' Romani diedesi la morte da se. Gneo Pompeo, uomo veramente straordinario, spense la guerra servile, crollò la sertoriana, consofocò la piratica, terminò, come testè si disse, la mitridatica, portò conquistando le armi Romane all' estremo oriente, e mezzogiorno, se davanti a Cesare avesse potuto o mantener fermo il suo credito, o diminuire la propria ambizione, la Repubblica Romana sarebbe stata felice d'averlo prodotto. Mentre Pompeo ampliava i confini della Repubblica colle arme contro l' esterno nemico, il Console Cicerone salvò la capitale col consiglio contro Catilina e i suoi congiurati. La diligenza di questo famoso Magistrato nel salvar la patria avendo superato la scelératezza d' uomini perduti ed avidi nel distruggerla, egli ne fu meritamente chiamato padre.

Ma in Giudea la calma d' Ircano primo era passata: Aristobolo secondo col titolo di re, ed il cuor di tiranno intorbidava il governo d' Ircano secondo suo fratello: il quale rifugiossi alla fine in Arabia. Ma Pompeo, espugnata Gerusalemme, lo ristabilì, conducendo prigioniero a Roma Aristobolo con Alessandro ed Antigono, suoi figli. Dei quali il primo fuggitosi di prigione, e turbando la Giudea fu d' ordine di Pompeo decapitato colla scure: il secondo pur fuggitosi in Partia condusse un' orda di

barbari, che, mutilato Ircano suo zio, stabilirono lui in patria. Ma Erode Idumeo, figlio d' Antipatro, che per opera dell' amico Marc' Antonio avea ottenuta dal Senato la Giudea, coll' ajuto delle Romane legioni occupò in breve Gerusalemme; e spense in Antigono la linea Asamonea de' Macabei. Erode seguendo ( nelle grandi scosse della guerra civile Romana ) il partito, che conveniva, si mantenne pur in trono: ma roso internamente da acerbi sospetti di tiranno, e d' amante, uccisi i fratelli e lo zio della moglie Marianna; alfine uccisa Marianna stessa, e i proprj figli, ch' ebbe poi a compiangere, finì nelle smanie amaramente i suoi giorni, lasciando il regno ad Archelao nipote.

Cesare, Pompeo, e Crasso trovarono lor particolare interesse ad unirsi in un partito: ottenendone Cesare il consolato, la Gallia provincia, e la guerra da amministrarvisi; Pompeo la ratificazione de' suoi atti dal Senato, e la Spagna provincia; Crasso poi la Siria provincia, ed in essa la guerra partica. Cesare, profittando egregiamente dell' occasione, vinse battaglie, espugnò città, conquistò paesi, domò popoli sollevati, varcò il Reno contro i Germani, passò l' Oceano contro i Britanni, e si fece un tal credito nell' armata, e presso il popolo da dar ombra all' istesso Pompeo. Crasso in quell' istante cadde coll' armata nella sconfitta ricevuta dai Parti. Rotto il vincolo che teneva uniti Cesare, e Pompeo, seguì subito la divisione dei partiti. I Consoli Cajo Claudio Marcello, e Lucio Cornelio Lentulo col Senato ( essendo

Pompejani ) revocano per decreto Cesare dalla provincia Gallia, e dall' armata. I tribuni del popolo Antonio e Cassio ( essendo Cesariani ) interpostisi al decreto inutilmente si rifugiano al campo di Cesare. Nell' aperta rottura venuto Cesare in Italia tutto cede, tutto fugge. Cesare fattosi far Console in Roma va tosto nella Spagna a battere e disarmare i luogotenenti di Pompeo, Petrejo ed Affranio. Al ritorno commette a Bruto l' espugnazione di Marsiglia Pompejana. Muovesi contro lo stesso Pompeo in Grecia, che dopo diverse abili operazioni batte a Farsaglia. Vola in Egitto, dove, sorpreso nella città, doma con pochi Romani gli Alessandrini, e 'l perfido Tolomeo: e lasciando il regno a Cleopatra va, vede, e vince Farnace nella Bitinia. Passando in Africa vince Scipione, vince Giuba, entra in Utica, e tutto sommette fuorchè il solo Catone! indi superati finalmente i duri contrasti nella Spagna dei figli di Pompeo, ritorna vittorioso a Roma a crearsi Dittatore perpetuo, a trionfare del vinto Mondo, e ad instituire il famoso anno Giuliano. Qual momento per Cesare di mettere il colmo alla gloria immortale di sue gesta col ristabilire l' afflitta Repubblica! la patria nol supplicò lagrimevole: ma l' adulazione offeriva corone. Egli ascoltò l' ambizione: e meritossi l' infamia d' aver sovvertite le leggi della sua patria.

---

# ESSAI *

## SUR LA PALINGÉNÉSIE

### DE TOUTES ESPÈCES *

PAR LE C.en ÉMANUEL BAVA S. PAUL.

---

La nature est en proie à une palingénésie perpétuelle, ou, ce qui est la même chose, le tout y circule tour-à-tour de la corruption à la régénération, ou de celle-ci à celle-là, et l'on peut également avancer que ce qu'il y a de vivant et d'animé en elle, s'y alimente du mort, ou que ce qu'il y a de mort, se régénère à la vie, et s'y réorganise des dépouilles de la mort.

Les philosophes savent très-bien, que tout s'y altère à chaque instant; que tout s'y change, mais que rien n'y périt, et s'y perd ou rentre dans le néant, pas même le plus petit atôme; qu'il n'y a que les formes qui disparaissent, mais que les substances restent debout. La

---

* Cet essai a été lu dans la séance publique de l'Académie, l'an 10 thermidor.

* Ce mot grec doit être connu des gens de lettres, puisque le savant Bonnet, Citoyen de Genève, a fait imprimer, il y a plusieurs années, un ouvrage admiré et connu de tout le monde, portant le même titre de palingénésie.

contexture et les contours des corps et même des corpuscules s'oblitèrent, se dérangent, le tout enfin s'y dissout pour recomposer d'autres principes, d'autres organisations, d'autres individus d'espèces différentes, du moins selon l'apparence, mais la masse reste là la même en quantité et en grandeur.

Les progrès étonnans que les sciences naturelles ont faits de nos jours, ont déjà démontré non seulement à l'entendement humain, ce qui ne serait pas si frappant et nouveau, mais aux sens de l'homme, ce qui l'est bien davantage, qu'il existe une palingénésie non interrompue entre l'élément de l'air et l'élément de l'eau.

Nous voilà en beau chemin à cet égard, car il est à croire qu'on pourra constater dans peu l'existence d'une semblable palingénésie entre la terre brute et le feu fluide, quelqu'animé qu'il paraisse, sur quoi on a déjà rassemblé en bon nombre les aperçus lumineux et très-significans, de façon que nos neveux ne seront pas peu surpris de se trouver convaincus que les quatre élémens de nous leurs ancêtres n'en font qu'un seul, dont les phénomènes à nos yeux cependant se varient sous quatre faces différentes jusqu'ou presque jusqu'à l'infini. Ils auront pu pour lors réaliser enfin cette vérité toujours sentie, jamais démontrée à la rigueur, savoir: que la connaissance du vrai système de la nature, dépend d'y pouvoir discerner l'unité, au milieu du prestige des variétés, dont elle couvre son jeu et son mécanisme.

Ils pourront encore s'être mieux assurés que nous ne

le sommes, que l'empire de cette palingénésie ne se borne pas à la planète que nous habitons, mais qu'il s'étend à tout l'univers et dans le firmament parmi ces globes lumineux qui roulent sur nos têtes; car les Astronomes ont déjà observé par leurs télescopes, que les soléils ou les astres s'y changent parfois en planètes, ou en terres opaques, comme la nôtre, en s'y encroûtant, ou en s'y enveloppant de vapeurs atténuées, ainsi qu'un enfant dans ses langes.

C'est pourquoi, dès qu'on remarque dans quelque étoile un pareil phénomène, on annonce l'apparition d'une nouvelle Nébuleuse, phénomène toujours provoqué dans l'univers par l'empire de cette palingénésie, qui transforme par des procédés toujours sûrs et à des époques marquées, le liquide en fluide ou en fixe, le lumineux en nébuleux ou en opaque.

Mais cette palingénésie, mot grec qui admis au nombre des mots techniques dans nos langues modernes, y signifie à-peu-près vicissitude ou régénération, n'étendra-t-elle pas aussi ses lois, comme elle le fait dans l'immensité de l'espace, dans la successivité indéfinie des tems et des époques des nations, perçant jusqu'au moral de celles-ci et des hommes qui les composent?

C'est là une question qui dans cet essai, nous nous flattons, sinon de resoudre, d'entourer au moins d'autant de faisceaux de lumière qu'il en faut, pour que quelques philosophes plus clairvoyans y parviennent après nous, et puissent ranger, si la chose est possible, sous un seul code

de loix identiques la marche de la nature et celle de la morale et de la politique et assimiler en quelque manière l'homme à l'univers.

On a dit que le passé est gros du présent, et celui-ci de l'avenir; c'est donc de l'histoire que je dois ici emprunter le flambeau, seul capable d'éclairer mes pas dans ce labyrinthe obscur, où mon sujet me place et qu'il m'impose de parcourir.

Ce ne sera donc que de la notion générale de l'histoire soit naturelle, soit politique, qui est présente à mon souvenir et au vôtre sans doute, d'où je m'en vais tirer les résultats les plus propres à me conduire à mon but.

J'ose donc avancer que la palingénésie s'opère aussi visiblement, et plus qu'ailleurs, dans l'économie des choses humaines ou morale, ou politique, ou commerciale, ou intellectuelle et littéraires.

En effet, considérons ici un seul individu de notre espèce, et c'est sur les débris de son enfance que bientôt sa jeunesse se hante, se compose et s'agrandit; c'est ensuite d'après le refroidissement graduel de celle-ci que l'âge viril et mûr prend sa consistance, et que de la disgrégation de cette consistance, l'homme dégénère dans la vieillesse et dans la décrépitude et va être livré dans peu à la corruption du tombeau.

Mais en tout ceci, on ne voit que la palingénésie animale, dont nous parlions tantôt; celle de son entendement d'âge en âge ne se prononce pas moins et pour la crayonner en courant telle que je la conçois, voici

les époques, ou les vicissitudes que parcourt l'homme intellectuel, ou son entendement, vis-à-vis de son corps; enfant, à cause de celui-ci et de l'imbécillité de ses organes, il ne pense, ou plus exactement, il ne réfléchit point, il végète; dans l'adolescence et la jeunesse, il ne pense que par son corps et ses bouillantes et vives émotions; dans l'âge mûr, il ne pense que conjointement et en raison composée avec son corps; dans la vieillesse il pensé encore, mais presque sans aucune impulsion et en dépit de son corps, et après la mort il continue à penser, mais sans corps.

Une semblable palingénésie se deploie bien mieux prononcée dans les associations politiques des hommes que dans chaque individu isolé, les nations encore sauvages ne pensent que d'après leurs besoins urgents et naturels de se nourrir, de se défendre, de se vêtir, de se donner un abri; les nations tant soit peu dérouillées commencent à former chez elles un gouvernement de famille et patriarcal, celles qui sont à demi-policées voltigent et sont tour-à-tour dominées par le régime populaire, ou des notables, ou d'un seul, dont la ruse ou la force ont pris le dessus.

Mais c'est sur les nations depuis long-tems policées qu'il faut s'arrêter à loisir, c'est là, où comme dans un vaste amphithéatre soigneusement paré, on peut contempler cette palingénésie politique et morale dans son plus grand jour et dans toute son activité; ici l'affluence et l'abus des richesses, ici le raffinement du goût et des

passions, la satiété de ce qui a été et le désir véhément de voir ce qui pourrait être, donnent des ailes à l'imagination, des aperçus à l'industrie, de la patience au courage, enfin des couleurs ou séduisantes ou ternes aux caractères. De-là ce tournoyement plus ou moins accéléré, mais continuel; de-là cette pression d'une opinion qui va dominer, sur un autre qu'elle supplante et qui tombe, et à laquelle il ne reste bientôt plus que l'épithéte de proscrite et de surannée.

La Grèce a vu dans la languissante et longue durée de son bas empire, encenser lourdement ses Empereurs absolus sur le même sol, où jadis, au siècle des Thémistocles et des Démosthènes, on vouait les despotes au glaive des nouveaux Alcides et des Timoléons. Je ne parlerai pas de l'Italie et de Rome, dont la physionomie a revêtu des caractères si disparates, depuis qu'en elle les traits de l'ancien caractère romain semblent avoir disparu avec son énorme puissance. Mais je ne puis à moins que de faire un moment de pause et quelques réflexions sur notre moyen âge en Europe, rien de si intéressant selon moi et de si instructif à la fois, que d'y voir l'homme et de l'y sonder, lorsqu'il agit en raison composée d'un peu de lumière et de beaucoup d'ignorance.

Je brise sur les princes de ces tems-là, dont ordinairement l'autorité n'influait en rien, ou sur peu de choses; je ne m'arrête pas aussi aux grands vassaux ou à leurs arrière-vassaux, dont l'influence, quelque grande qu'elle fût, ne se portait que contre le trône et ne pesait que sur

les manants de leurs fiefs plus ou moins immédiatement; mais ce qui m'y frappe et m'étonne, c'est d'y trouver quatre classes ou castes, dont deux principales et deux accessoires et subalternes, également enthousiastes et entichées pour des opinions exclusives à chacune.

La première c'était celle qu'on qualifiait de haute chevalerie, à laquelle, quoiqu'elle se fût guindée, ainsi que l'ancien Stoïcisme de la Grèce et de Rome, à une hauteur de vertu présomptueuse, et si haut que l'homme par lui-même ne peut s'y soutenir, nous devons cependant le précieux avantage et même, à travers ces longues périodes d'anarchie, nous devons, dis-je, que la pratique des actions héroïques n'ait pas souffert de prescription, et que bien loin de-là, elle ait fourni des exemples, d'autant plus favorablement accueillis, que ces louables actions étaient encore sanctionnées par la morale la plus pure de l'évangile, qui pour lors était, il est vrai, mal suivie, mais non encore calomniée et méconnue.

La seconde des latinistes de toute faculté qui, dans un latin ostrogot et léonin, défiguraient la langue et la diction des Virgiles et des Cicérons, disputant et heurlant parfois dans les écoles.

Ceux-ci, ou théologiens, s'efforçaient presque toujours d'assimiler Aristote au christianisme, et par un choix plus heureux, quelquefois Platon; ou médecins, sectateurs à l'envi de Galien, d'Hyppocrate ou des Arabes de Salerne et d'Espagne.

Ces latinistes avaient subjugué, je ne dirai pas l'esprit

(ce qui n'aurait pas été un grand effort), mais l'ame forte, ce qui l'est bien davantage, des preux chevaliers, lesquels tirant sur leurs yeux le bandeau d'une foi implicite vis-à-vis de leurs docteurs, qui savaient écrire et parler le latin, n'osaient opiner d'après eux-mêmes, et n'avaient d'autre orgueil pour l'ordinaire que celui qui leur revenait de l'honneur d'exécuter, avec la loyauté du courage, la tâche, quelque pénible et périlleuse qu'elle fût, qu'on leur avait imposée et déléguée; on pouvait encore discerner dans ces siècles deux classes subalternes d'individus qui pour lors ne jouissaient pas d'une considération éclatante, mais qui du depuis influencèrent dans leur avenir, où nous sommes arrivés et en bien par rapport à nos arts et à nos sciences.

L'une était celle du gai-savoir, connue sous le nom des Jongleurs et des Troubadours, laquelle ne chantant ou n'écrivant que dans les langues vulgaires ou romances, et sur des sujets galants de chevalerie, quoique la bien venue partout et fêtée, n'était néanmoins regardée que comme une bande de gens réjouis et de comédiens.

L'autre qui est celle qui faisait le commerce, moins bruyante et non moins active que la précédente, confinée dans quelques républiques ou villes commerçantes d'Italie, d'Allemagne ou de Flandres, faisait tacitement très-bien ses affaires, et sous-tirait à elle tout l'or et l'argent de l'Europe, métaux, qui avant la découverte du nouveau monde n'y roulaient pas en aussi grande abondance qu'à présent, où cette classe couvre de ses

agens tout le globe, embrasse nos Antipodes et, comme en tout tems et pays, toujours Cosmopolite, nous achemine cependant, sans s'en aviser peut-être, vers la fraternité et la philantropie universelles.

C'est à vous qui me faites l'honneur de m'écouter, à vous rendre compte des résultats divers qui ont dû être le fruit successif du froissement et de la combinaison des quatre classes ci-dessus mentionnées, de leur action et réaction réciproque; et d'après la découverte d'un nouvel hémisphère et de tant d'autres non moins étonnantes, qui toutes ont été ébauchées dans ces siècles ténébreux, de vous expliquer à vous-mêmes, comment elles ont pu produire les palingénésies qui, à petits intervalles, se sont succédées l'une à l'autre dans les siècles derniers, et celle encore plus signifiante, soit dans l'ordre des sciences, de la politique ou des mœurs que nous avons sous les yeux.

Je me ferais un plaisir et même un devoir de vous en épargner la peine, si un autre devoir encore plus grand et presqu'officiel, ne me commandait d'être court. J'écarte donc loin de ma plume la foule des faits et des réflexions qui s'empressent de l'assiéger, afin que dans le tracas et dans les variations des palingénésies que je viens de vous esquisser en courant, encore plus qu'elles, nous ne perdions pas de vue la seule boussole, à laquelle il faut les rattacher pour les ramener toutes à cette précieuse unité, qui dans un seul point et unique de notre esprit, concentre toutes les aberrations des choses de l'univers,

Cette boussole, cet axe inébranlable, autour duquel toutes les palingénésies de la nature et toutes les aberrations partielles, ou en masse, de l'esprit humain tournoyent continuellement sans pouvoir jamais s'éloigner du centre de l'unité, auquel le Créateur les a assujetties et liées indissolublement, c'est la religion, c'est-à-dire, ce rapport inévitable qu'il a établi entre lui et ses créatures, douées sur-tout de la raison et de l'intelligence.

Inébranlable cette religion au milieu des abus qu'on en a fait, qu'on en fait, et qu'on en pourra faire, le besoin que l'espèce humaine sent d'avoir d'elle, la lui ramène tôt ou tard, comme à la raison suffisante et finale du bien qu'elle avoue et sanctionne, ainsi que du mal, qu'elle désavoue et condamne.

Quand je dis religion, sans l'envisager sous toutes les fausses acceptions qu'on s'est efforcé de la prendre, j'entends parler de cette religion auguste qui, descendue du ciel pour démentir ou accomplir celles qui l'avaient précédée, vient récemment d'être promulguée pour la religion de la majorité de la Grande Nation, qui par ses exploits n'a pas moins étonné l'Europe tremblante de ce qu'elle vient de la consoler, et de s'en faire admirer et chérir par l'hommage qu'elle a fait de tant de victoires au Dieu des armées, à ce Dieu qui, après avoir rempli d'un courage héroïque l'ame du nouveau Cirus qu'il avait préparé depuis les années éternelles, ainsi que l'ancien, pour délivrer son peuple de la tyrannie des nouveaux decemvirs, la remplit aujourd'hui de la sagesse de Salomon,

en le faisant son organe et son coopérateur de la paix des consciences et de l'Église; de cette paix religieuse enfin, qui seule peut rasseoir et peut raffermir la fraternité des nations sur la terre, en les ralliant toutes à cette paternité auguste, laquelle n'habite que dans le plus haut des cieux.

C'est de ce Grand Consul, à qui le Piémont doit être cher, parce qu'ici la valeur, ici le sol inégal et hérissé de contrastes qu'il a surmontés, lui ont fourni des prémices brillantes de lauriers dignes de lui; c'est donc de lui, dis-je, que nous devons attendre qu'il veuille choisir au plutôt, parmi tant de moyens que le sort a mis en sa puissance, celui d'entre les mêmes qu'il jugera dans son équité et dans sa sagesse le plus assorti à nous délivrer du retour de toutes les fâcheuses palingénésies que nous venons d'éprouver.

---

# DISCOURS

## SUR L'UTILITÉ DES GRANDES COLLECTIONS DE MÉDAILLES ANTIQUES, ET SPÉCIALEMENT PAR RAPPORT AUX BEAUX ARTS,

### PAR LE CITOYEN TARIN.

---

L'ÉPOQUE heureuse de la renaissance des sciences et des arts en Italie, fut aussi celle du commencement de la science numismatique. Plusieurs savans d'après l'examen des types, des inscriptions et des légendes des médailles antiques, connurent de quelle utilité pouvaient être pour l'histoire, pour les langues, pour la mythologie, la géographie et pour les beaux arts ces monumens frappés d'ordre des autorités publiques.

Dès qu'on en eut reconnu le prix, ils furent recherchés avec le soin le plus empressé, et les connaissances que l'on en retira, engagèrent de grands princes protecteurs des sciences à former des collections riches et bien choisies, qui ouvrirent aux hommes de lettres un vaste champ pour faire des découvertes utiles et intéressantes.

Il a paru un très-grand nombre d'ouvrages composés par de célèbres auteurs sur l'utilité de ces monumens antiques échappés aux révolutions, dont aucun état n'est exempt, pour transmettre à la postérité des faits qui, sans ces monumens, auraient été ensevelis dans une nuit éternelle.

Mais ces ouvrages étant volumineux, et d'une érudition immense, j'ai imaginé de vous exposer, académiciens, avec cette rapidité qu'exige le tems fixé pour nos discours dans les séances publiques, les avantages d'une grande collection de médailles antiques, spécialement par rapport aux beaux arts; sujet d'autant plus utile et intéressant qu'il est moins traité par d'autres auteurs.

Si les médailles examinées individuellement sont précieuses sous les rapports de la perfection du travail, et du langage précis, noble et ingénieux qu'elles renferment, elles deviennent bien plus intéressantes quand, unies collectivement et rangées par ordre, elles nous mettent sous les yeux une histoire continuée de tant d'anciennes nations, de tant d'hommes célèbres, et d'une infinité de villes renommées: que d'importantes connaissances ne nous fournissent-ils pas tant de types de villes grecques, impériales et autonomes? Ce sont ces types qui ont contribué à éclaircir plusieurs points obscurs de chronologie; qui ont servi à déterminer plus exactement la position géographique de plusieurs villes, et c'est par leur secours que des savans nous ont fait mieux connaître les mœurs, les cultes et les gouvernemens de différens peuples. Outre

les Génies des nations, des provinces et des villes, combien d'emblêmes, combien de divinités allégoriques n'offrent pas ces mêmes types dans lesquels on découvre l'esprit d'une admirable invention poétique?

En un mot la mythologie et l'histoire ont reçu et reçoivent encore de ces monumens tant de développemens qu'ils suppléent en grande partie à la perte des mémoires et au silence des auteurs.

Il est vrai que nous ignorons encore la valeur de certains signes et de quelques caractères isolés; mais les rapports en ont déja été aperçus par des hommes très-instruits, qui en ont fait des applications très-heureuses.

Or, les caractères métalliques étant les plus anciens et les seuls qui nous restent, ils peuvent être considérés comme des squelettes de l'écriture symbolique et hyéroglifique: c'est pourquoi en considérant et en comparant les changemens et les formes différentes que subirent en diverses époques ces élémens alphabétiques de diverses langues très-anciennes qui sont inconnues, on peut espérer d'en découvrir la dérivation, ainsi que les rapports, et se procurer en conséquence des rayons de lumière qui nous guident dans la ténébreuse histoire de l'émigration des peuples, et qui nous donnent plus de certitude dans l'interprétation des langues sus-énoncées.

L'utilité de ces recherches et de ces observations ne se borne point aux langues très-anciennes; elle s'étend aussi sur ces tems barbares où toute lumière s'étant

anéantie, il se forma un chaos et une confusion telle qu'on ne savait plus distinguer l'authenticité des titres, des diplômes et des donations.

De ces grossiers traits métalliques et des caractères de ces légendes mutilées, un ordre monastique auquel la littérature et les sciences doivent leur renaissance, sut former des bases fixes pour la science diplomatique qui dissipa les ténèbres, et rétablit l'ordre et la tranquillité.

Parmi ceux qui firent des collections de médailles, il y en eut plusieurs qui en ne les considérant que comme monnaies, en examinèrent et comparèrent la valeur avec celle des nôtres, et par une sage critique, ils réussirent à éclaircir une quantité de points obscurs d'histoire et de répandre des lumières essentielles sur l'origine et les gouvernemens civilisés.

Les découvertes que l'on fait tous les jours de ces monumens, nous font espérer de nouvelles connaissances, qui augmenteront notre érudition: et si une médaille récemment trouvée, eu égard aux lumières qu'elle peut répandre sur l'histoire, est préférable à toutes les autres déjà connues; celles-ci n'en sont pas moins intéressantes et doivent être conservées avec le plus grand soin, à cause de leur utilité pour l'étude des beaux arts.

Les philosophes avaient déjà observé que l'histoire de l'humanité ne serait parfaite tant qu'on ignorerait l'origine et les progrès de ces arts qui ont le dessein pour base. Mais la nécessité de ces connaissances fut mieux sentie par les artistes célèbres qui marchent sur les traces des anciens.

Le nombre infini de statues, de torses, de fragmens tirés des anciennes ruines, examinés par des antiquaires célèbres, a fourni des matériaux pour former l'histoire de l'art: mais comme la plus grande partie des monumens anciens ne retient plus les symbôles qui les caractérisaient, il aurait été impossible, sans le secours des types des médailles, de remplir les lacunes de cette histoire, et de réparer les dommages causés, moins par le tems que par la barbarie.

C'est par l'immense quantité de ces types, spécialement de médailles grecques, et moyennant leurs légendes ou les symbôles qui les remplacent, que nous apprenons non seulement les noms des villes où elles furent frappées, mais nous y voyons aussi gravés des simulacres ou temples très-anciens, dont il existe encore de nos jours des ruines, comme le *parthenon* d'Athènes: sur d'autres on voit gravées des statues dont il ne reste aucun vestige, comme de la Minerve en bronze formée par le célèbre *Phydias*, avec les dépouilles des Perses vaincus à la journée de *Marathon*.

On savait déjà que les Grecs, en recevant les sciences et les arts des Égyptiens, en imitèrent d'abord, jusqu'au style colossal dont nous avons un essai dans la médaille d'*Ægium* dans l'*Acaye*, dont le revers représente la statue colossale de *Lucine* sculptée par *Damophoon*; et c'est par une médaille d'Athènes seulement que nous avons des traces de la statue d'*Hécate* appelée par Pausanias *Épypirgide*, ou ayant la hauteur d'une tour, ouvrage

d'*Alcamènes* disciple de *Phydias.* C'est ainsi qu'au moyen d'une suite de types intéressans, on peut connaître les progrès des arts du dessin dans des tems fixes et déterminés.

Ce mode d'établir une base pour l'histoire de l'art, est d'autant plus sûr, que les anciens représentèrent constamment sur leurs monnaies les formes diverses que l'on donnait aux divinités en différens tems.

Que d'idées sublimes et poétiques ne faisaient pas naître les faits éclatants de la nation Grecque! ses dieux sujets aux mêmes passions que les mortels auxquels ils étaient seulement supérieurs par la beauté et par la majesté, étaient bien propres à échauffer l'imagination des poétes et des artistes: nous en voyons plusieurs expressions dans les types de ces médailles. Combien d'emblêmes et d'allégories!

Vous savez, Académiciens, que l'allégorie dans les beaux arts nacquit de la nécessité. Le grand peintre des histoires anciennes, ayant étudié avec soin la nature du cœur humain fut le premier à peindre les passions et les sentimens d'une manière qui y est toujours conforme. Que d'allégories ne présente pas l'Iliade! d'autres poétes après lui, des auteurs de fables morales, des philosophes formèrent des allégories qui fixèrent l'attention des artistes.

Mais comme il aurait été difficile à ces derniers d'imaginer un mode idéal de peindre et personnifier les passions et les vertus, d'après l'expérience et la persuasion qu'une allégorie serait autant instructive qu'une sentence,

ils créerent, d'accord avec les premiers, tant d'allégories des vertus et des vices, qu'on peut avancer qu'ils ont symbolisé sur les métaux et sur le marbre presque toutes les vertus et les passions humaines.

L'introduction de l'allégorie dans les beaux arts développa le génie des artistes, et leurs productions devinrent bientôt poétiques et sublimes.

Les dessinateurs des médailles anciennes, observant les ouvrages des artistes les plus renommés, les prenaient pour modèles, et en imitant leur style, non d'une façon servile qui éteint le feu de l'imagination, mais avec la noble ardeur de l'émulation, ils laissèrent sur les types des médailles des traces de ce beau idéal que l'on voit dans les statues célèbres qui nous restent encore.

Cette uniformité de style dans les statues représentant des divinités et des héros, et dans les figures gravées sur les médailles, nous fournit un nouveau motif de croire que les anciens avaient dans leurs compositions adopté certains signes consacrés aux beaux arts, et que ces signes formaient une espèce d'écriture dont les formes étaient les élémens.

Pour mieux se convaincre de la vérité de ces assertions, il serait à présent nécessaire de choisir sur une précieuse collection de médailles bien conservées, une suite des plus belles têtes représentant des sujets renommés chez les anciens. Avec quelle satisfaction et avec quel intérêt ne serait-on pas curieux de découvrir dans les traits et dans l'expression de ces visages respirants fierté ou douceur,

cruauté ou pitié, férocité ou sensibilité, la passion qui prédomine dans l'histoire de leurs actions!

Si cette suite était composée de revers choisis pour connaître les progrès et la perfection de l'art, on verrait aussi dans ces petites figures l'uniformité de style que l'on remarque dans les ouvrages en grand. On verrait comment ces dessinateurs savaient rendre sensible l'expression d'un sujet, soit par le caractère général de la physionomie, soit par l'accord de celle-ci avec les mouvemens du corps et l'action des membres dans les divers symptômes d'une action, et avec quelle grace ils savaient fixer et modifier les sentimens intérieurs et leur assigner un tel dégré d'expression convenable qui en rendît, pour ainsi dire, l'ame même visible.

Mais pour être à même de sentir et de connaître dans les beaux arts, il est nécessaire de se former un goût particulier, en accoutumant nos sens à voir et à étudier des objets beaux et parfaits: il faut de plus une grande érudition qui ne s'acquiert que par une longue étude.

Plus heureux que nous, les anciens avaient sans cesse sous les yeux de belles productions, et les artistes étaient admirés par des connaisseurs éclairés qui savaient apprécier le mérite de leurs ouvrages, et les faire passer à la postérité. Ciceron était orateur, philosophe, et homme d'état; mais il était aussi grand connaisseur dans les beaux arts; Pline était un grand naturaliste, mais ses études sur les productions et sur les phénomènes de la nature ne l'empêchèrent pas d'être profondément versé dans l'art. Les

descriptions que ces deux grands hommes nous ont transmises de tant de chefs-d'œuvres qui n'existent plus, sont si exactes et si parlantes qu'elles peuvent être regardées comme des copies fidèles de ces célèbres originaux. Tant il est vrai que le caractère d'un siècle éclairé consiste dans l'union des sciences et des beaux arts.

Par ces réflexions, outre plusieurs autres que la briéveté du tems ne me permet pas de vous exposer, vous pouvez, académiciens, conclure de quelle importance et de quelle utilité est une collection riche et bien choisie de médailles antiques. Si on l'examine sous le rapport de l'érudition, elle peut être regardée comme un trésor d'histoire figurée que Ciceron appelerait *testis temporum, lux veritatis, vita memoriæ, magistra vitæ, nuntia vetustatis.*

Si on la considère sous le rapport de l'avantage et du profit que peuvent en retirer les artistes, c'est un trésor de dessins; trésor qui par la petitesse des monumens, par la solidité de la matière avec laquelle ils sont formés, est facile à conserver, puisque comme dit Horace:

. . . . *Non imber edax, non aquilo impotens*
*Possit diruere aut innumerabilis*
*Annorum series, et fuga temporum.*

---

# LA MITOLOGIA

## CONSIDERATA COME MAESTRA DI MORALE, E DI POLITICA

### DI FRANCESCO REGIS.

---

Il precursore della filosofia, il gran cancelliere d'Inghilterra Bacone, quando col nome di sapienza degli antichi appellò certi mitologici enimmi, certi strani racconti, non intese egli già le grossolane leggende di persone immaginarie, che da meri facitori di versi introdotte di poi, non presentano più nè senso, nè istruzione nessuna. Ma sì bene mirò alla mitologia primitiva, a quella maravigliosa possanza voglio dire, la quale per bocca de' primi saggj incantò tanto tempo gli uomini, e da ferini e salvatichi li trasformò in ragionevoli e colti. Che un dì le muse non limitavano la loro influenza, il poeta, anche vero filosofo, non era l' unico lor favorito. La favola fu il primo apparato, sotto cui si mostrò la sapienza, fu il mezzo più sicuro, onde per

istruire e persuadere si valsero i padri di tutte le scienze, e quelli segnatamente della morale, e della politica. Fra i penetrali di queste due facoltà; anch'esse di nostra scientifica magione abitatrici, io entrerò per poco, Accademici, e se voi mi reggete la mano, tenterò di alzare alcun angolo del velo, con cui esse ricoprono gli avanzi del mistico senno, che loro a traverso di tanti secoli venne da' primi mitologi trasmesso.

Una grande conoscenza del cuore umano, poco amico talora alla verità, un'aria misteriosa, possente mai sempre a svegliare la curiosità degli uomini, un lusinghevol piacere solito a provarsi dall'amor proprio nelle un po' difficili scoperte, furono questi i precipui motivi, che gli antichi nell'insegnamento altresì della morale, e della politica chiamarono le allegorie, e le finzioni. Sull' ale della immaginazione trasportiamoci, se ne piace, nella terra, che fu madre de' misterj, e iniziatrice di tutte quasi le religioni del mondo. Qui verso il cominciare di primavera veggiamo le due sponde del Nilo coperte da gran gente raccoltavisi a celebrare la festa dell' antico Dio Pan, e la statua di esso Dio avente i piedi di capra osserviamo nel suo magnifico tempio orbicolare esposta con la maggior pompa a ricevere l'incenso, e le preghiere del sacerdote nudo, e del popolo prostrato. Qui sentiamo a ridirci, che dessa è la dimora da innumerabili secoli gradita agli Dei: qui troviamo gran parte di adoratori devoti star su certe simboliche cerimonie muti e pensosi. Or crederem noi, che gli Egiziani fossero

veramente persuasi, che i loro Dei avessero delle figure mostruose; che questi da più milioni d'anni tenessero stanza tra loro; e che tanti simboli torre si dovessero per cose vere e reali? il popolo lo avrà pur fatto; che il popolo in ogni tempo, in ogni luogo egli è pur sempre popolo. Ma tal non era de' sacerdoti, de' magistrati, de' savj. Questi riguardavano i loro riti qual frutto di profonda riflessione, qual mezzo d'imprimere e conservare nello spirito del pubblico le massime di virtù, di onestà, di religione. Questi coll' antichissimo natío soggiorno de' loro Dei voleano ( ciò che ambivano sopra ogni cosa ) ingenerare a tutti gli Egiziani verso il loro paese, come il più antico, il più santificato di tutti, anche un amore il più rispettoso, il più sacro. Questi ben lungi dal credere che le divinità fossero quali apparivano, sotto a quelle informi spoglie veneravano il più alto potere della provvidenza, e gliene prescriveano la riconoscenza più profonda, come ne fanno fede alcuni loro inni salvi ancora a noi dall' ingiuria del tempo pervenuti.

Che se dall' Egitto passiamo in Grecia, quali e quanti soggetti di morale ne presenta l'immenso corpo delle Greche allegorie? i giganti accintisi a dare la scalata al cielo, e l'ambizioso Bellerofonte stato ardito di cavalcare il Pegaso, non ci avvisano eglino di rimaner paghi di nostra condizione, e di non aspirare a cose al di sopra di nostra portata? Marsia tratto fuori della vagina delle sue membra, e Niobe per lungo piangere i suoi figliuoli

cangiata in pietra, non ne consigliano essi a guardarci dall' orgoglio, e dalla maldicenza? Similmente Apolline, divenuto pastor di gregge sulle rive di Anfrisso, co' suoi lamenti è di esempio a chi mal pazientemente comporta le vicende della fortuna; Licaone co' suoi urli nelle foreste lo è a' malvagj, e crudeli; Issione agli sfrenati ed impudichi, e Tantalo agli avari. Ecco d'altra parte il cielo, dove Ercole, e una folla di altri eroi per loro imprese poggiarono a bere il nettare della immortalità. Ecco i campi Elisj, ne' quali discesero contenti tutti coloro, che ben operando han tra' mortali gloriosa memoria acquistato.

E che? il primo pittore delle memorie antiche, il poeta sommo e sovrano poteva egli e più spesso, e più giustamente ne' suoi figmenti ispirare il ben pubblico, l' amor della patria, la virtù sociale? Soprattutto poi maraviglioso egli è per la dottrina altissima, che ci porge nella superiorità, che a' Greci attribuì sopra gli Asiatici; superiorità, ch' egli manifestò incontrastabile non già coll' avere semplicemente rappresentato trionfatrice dell' Asia la Grecia, ma bensì coll' avere, siccome fece, prudentemente compartito gli Dei tra queste due nazioni rivali. Dalla parte dell' Asia è Venere, cioè il piacere, la gioja scherzevole, e la mollezza. Dal canto della Grecia Giunone, cioè la gravità di una matrona, e l' amor conjugale, con Mercurio l' eloquenza, e con Giove la prudenza reggitrice delle città. Dalla parte dell' Asia il brutale impetuoso Marte, cioè la guerra senza senno in-

trapresa e condotta. Dal canto della Grecia Pallade, ossia la disciplina militare, e la bravura dal consiglio indirizzata e sostenuta. Che lezioni di morale, e di politica insieme non sono queste per tutte le età, per tutti i popoli della terra?

Dico anche di politica; che Omero con tal compartimento delle divinità, anzi con tutto il disegno de' suoi poemi mostrò, che nulla meno si propose, che assicurare il riposo pubblico, e stabilire la felicità degli Stati; degno perciò che lo stesso Alessandro il Grande lo dichiarasse maestro suo nell' arte di governare.

Io potrei pur qui da' recinti della mitologia chiamare come a rassegna moltissime favole piene e gravide di politici arcani. Ma nè le leggi del tempo mel consentono, nè la vostra somma erudizione ne abbisogna. Onde a integrità del proposto argomento voglio che mi basti lo additarne ancora un qualche breve saggio soltanto.

Giove ( favoleggiò un gran savio ) tocco da eccessivo dolore per la morte del suo Sarpedone, ordina a Mercurio di recarsi dalle Parche, per aver da esse la cassetta, ove rinchiusi stavano i decreti eterni. Obbedisce il Messaggiero, e nulla ommette per indurre le medesime a secondare il volere del gran Tonante. Ma elleno sorridendo gli rispondono, che l'estremità della catena d'oro, che serviva a chiudere la cassetta, era sì forte attaccata al trono di Giove, che, se a staccarsene veniva, nè anch' egli vi poteva più seder sopra stabile e sicuro. Or volendo la sublimità di questo apologo applicare agli

affari quaggiù di governo, se un principe, o altro reggitor di popoli fosse in procinto di scuotere le fondamenta di sua propria grandezza, se un ministro stesse per abbattere chi n'è la più ferma colonna, non è egli vero che avrebbero questi ad appropiarsi la risposta medesima, che al Padron degli Dei fecero le fatali sorelle?

Il figliuol di Filippo avea chiesto agli Ateniesi otto Generali in ostaggio. Che fece allora in pro della patria il maggiore degli oratori? Lasciato da parte ogni altro mezzo, che la ricca sua facondia gli offeriva, fece scelta di questo particolarmente. Narrò a' suoi la favola di Esopo, ove parlasi della pace tra i lupi, e le pecore conchiusa: e dal barbaro-tradimento, che queste co' loro cani sostennero dagli avversarj, venne Demostene colla minor invidia possibile contro la malfida domanda a persuadere il popolo assai meglio, che fatto non avrebbe con qualunque altro sforzo di sua sperimentata eloquenza.

Pieni di mal talento contro i Padri si erano ammutinati i Comuni di Roma. Si spedisce ad essi ambasciator dal Senato Menenio Agrippa: egli entra nello steccato de' malcontenti, racconta loro l'apologo delle membra venute in discordia col ventre; e tanto basta per ispegnere la fiaccola della sedizione, che stava per ardere e divorare lo ancor giovine corpo di cotanta Repubblica avvenire. Livio, che ne fa menzione, chiamò vieto e ruvido questo modo di parlare, che tenne lo Inviato. Io non pertanto, se troppo non ardisco, per l'alto effetto,

che uscinne, fo più conto di questa semplice favola, che di ogni più studiata aringa, che s'abbia lo storico Romano.

Ma in Oriente si fece ancora più spesso sentire questa mitologia politica; e indelebili vestigj ne conserva la Scrittura santa, tesoro inestimabile di antichità, e di sapienza. Trattasi di aprire gli occhj, se pur era possibile, ad empj Elettori di un non legittimo Sovrano? Ecco ci si offre la favola degli Alberi adunatisi ad eleggere uno in Re loro, della quale Jotham l'ultimo degl' infelici figliuoli di Gedeone acconciamente si valse in parlando a quei di Sichen, i quali aveano posto ingiustamente lo scettro in mano di Abimelecco. Tentasi di fare con dolce maniera ravvedere un Monarca, il quale abusando di suo potere, violati avea con pessimo esempio de' sudditi i più sacrosanti diritti del maritaggio? Ne si para dinanzi il favoloso racconto di Nathan, udito il quale Davide pronunziò contro di se la meritata sentenza, e pose a sì gran male quel compenso, che per lui si poteva il migliore. Vuolsi a questo stesso Monarca ammollire il grave sdegno conceputo per una sgraziata colpa di un suo figliuolo, astretto perciò non senza gran duolo dello Stato a viversene in doglia, ed in esiglio? Ne viene sott' occhj la parabola della savia vedova di Tecoa, per la quale mosso il Real padre acconsentì che Assalonne dalla città di Gessur, ove stavasi rilegato per aver su del fratello Amnone troppo duramente vendicato un domestico scorno, ritornasse finalmente a rallegrare col suo bellissimo aspetto la capitale della Giudea.

Or donde viene egli mai, Accademici, che questa maestra mitologica, la qual tante e sì belle massime dettò a indirizzo degli uomini, e de' popoli, la qual videsi da' più famosi spiriti dell' antichità pel grand' uso, che ne fecero, nobilitata; donde viene egli mai, io dico, che prima ed ora sia dessa stata a' dardi della critica, e del disprezzo spietatamente esposta? Non parlo di parecchj ecclesiastici, alla testa de' quali scorgo pure uno de' più luminosi prelati della chiesa Gallicana, il dotto, l' eloquente Bossuet. Che forse come già ad alcuni padri della chiesa, così fu ad essi in ciò motore e consigliero un pio prepotente zelo di religione. Ma gli altri, tuttavia ben troppi in numero, come poteano essi divenire sì aspri censori di questa misteriosa precettrice, se non perchè a scoprir l' arte, e l' eleganza delle ingegnose di lei finzioni, a sentirne la forza e l' estensione non arrivò mai il debole acume, la corta lor perspicacia? Avvi ( dicea il sopralodato Bacone ) avvi due sorta di spiriti: i primi con calda immaginazione, con maniera di pensare elevata, e con ampia conoscenza, atti a scorgere di botto la rassomiglianza delle cose, a distinguersi nella poesia, nell' arti, e a sparger lume su quante materie lor si appresentino: i secondi con cervel secco, con fredda immaginativa, buoni a discutere di leggieri le differenze delle cose, e a segnalarsi nella controversia, e nella disputa. Or que' che per sentenza del gran savio Inglese nell' abbondevol classe di questi ultimi sono confinati, no non si stupiscano essi, se per loro non fa il mito-

logico insegnar degli antichi. Il signor di Malezieux, quando uscì da prima alla luce l' Henriade di Voltaire, disse che il più de' leggitori non avrebbero quell' epopea gradito, perchè il più d' essi non aveano epica testa. Tal io, e con più ragione, dirò di cotestoro, no non avranno essi mai cara ed in prezzo la mitologia, perchè essi non hanno testa mitologica. Ma almeno, soggiugnerò ancora, almeno, posciachè da loro è il difetto, si ricredano eglino una volta, e si persuadano, che quel che per tanto tempo occupò la mente de' filosofi, la lingua de' poeti, e la man degli artisti, non si può se non con somma temerità sindacare.

---

# LA FORTUNA

## CANZONE

## DI DIODATA SALUZZO.

---

Quel Dio, che immenso con un dito volve
Roteando la Terra in sovra i poli,
E con un soffio cento mila soli
Nell' infinito muove,
Com' aura muove la terrena polve;
Quel Dio, che vibra la perenne luce,
Che sovra noi riluce,
Con li grand' oççhi, da cui fiamma piove;
Quello, che dall' eccelse insino all' ime
Parti della lucente
Chiara stanza sublime,
Dov' egli posa eterno eternamente,
La schiera reverente
De' Santi adora con prostesa fronte;
Quel Dio, che schianta il monte

Sol ch' ei l' accenni, inaridisce il mare,
E all' onde salse amare
Incava il letto, come al picciol fonte;
Egli che libra, ineluttabil, forte,
Dell' insetto e dell' uom natura e sorte;

Ei creò la Fortuna, egli che siede
Cinto da' fuochi dell' azzurra notte
Fra le bilance eterne
Immobilmente appese
Del Sol, gemma del Cielo, all' asse aurato;
Sacre bilancie, in cui l' orbe allor nato
Il Facitor sospese
Pria di vibrarlo fra le danze alterne
Dell' universo vasto equilibrato.
Creò Fortuna quell' Iddio che vede
Quai nuvolette in Ciel disperse e rotte
Passar del trono folgorante al piede
Col rinnovar de' secoli leggieri,
E delle schiatte infide
I brevi sempre succedenti imperi,
E quasi padre allor che manca il segno
Il Bambinello arcier guarda e sorride,
Ride egli eterno con un lieve sdegno
Sovra le cure dell' umano ingegno.

Creò Fortuna allor che al fango vita
Diede, e che 'l fango rubellossi a Dio;

Ed ahi! l' insania ardita
Meritò che celasse
Suo giusto scettro l' alta ed infinita
Sapienza dell' opere create,
Quasi caduto fatalmente in mano
Ad un potere insano,
Sicchè dal nulla Sapienza trasse
Costei, non so s' io dica o Furia o Diva,
Insana, multiforme, fuggitiva,
Che sulle terree spiagge afflitte e basse
Incominciò dalla primiera etate
La gran carriera, che per lei s' apriva.
Poc' anzi la vid' io
Starmisi a fronte, quasi in me fissasse
Gli scintillanti lumi
E mi porgesse le lucenti chiome,
Dicendo: sai chi sono?
Per me varian costumi,
Per me mutan le cose e pregio, e nome,
Per me sorge il potente, e per me cade,
L' universo è 'l mio trono;
Dammi la cetra, ed il mio crin ti dono.

Ella face tenea,
Che più del Sole a me lucente apparve,
Benchè 'l fuoco n' ombrasse un aureo velo.
Questa è la face, che volgendo crea
Ripopolato di mirabil larve

Un Universo, emulator del Cielo;
Ondeggiava il crin lungo, e giù piovea
Mollemente diviso,
Quanto ha di gemme l' Indica Marea:
Un' aura orientale e lusinghiera
Far mille ciocche volteggianti parve
Sferzando col crin biondo il gajo viso;
Mezza celata dalle ciocche ell' era,
Quale in aurato profumiero ascosa
Fresca vergine Rosa:
Vuoi tu 'l mio crin? diss' ella, ed un bel riso
Dolce fè, tra pudica, e desiosa,
Qual chi dir molto puote, e pur non l' osa.

Proruppi: un vil desiro
In vero Italo cuor vedesti mai?
Non io per soffermarti
Prenderò tuo bel crin, labil Fortuna:
È noto a me quale di magic' arti
Vario rapido giro
Usi col volgo, qual sorridi e stai,
E qual tuo crin si volve e si raguna:
Nè a prezzo vil la non vil cetra avrai.
Oro! oro! grida questa molle etate,
E dove oro non è ride superba,
Onde senno, dottrina, ed onestate
O stan coll' oro, o 'l volgo gli disprezza.
Tutto vidi. Sia pur. Me non vedrai

Pregar che tua mercè mi serbi alcuna
Gemma d' alta ricchezza.
Te preghi colle labbra miniate
Da man lasciva ad emular bellezza
Chi sol d' Itala donna il nome serba,
Nacqui ove nacquer nell' età pudiche
Porzie, e Cornelie antiche,
Nacqui u' nacque Vetturia, e mel rammento,
In cuore, in volto a niuno liscio avvezza,
Come ferisci impavida provai
Chi 'l tuo fallace lusingar disprezza,
E ancor sent' io più d' una
Di tue ferite, ahi mia nemica acerba!
Provai qual ridi e fuggi al par del vento,
Dell' amor, del pensiero, e del momento.

Qual esempio non vidi? il tuo livore
Fiede ancor l' agitata fantasia,
Odo, ancor odo, il chiaro Genitore
Sei volte ricco d' amorosa prole,
Da noi cinto, in magnanime parole
Pingere l' alma che in tai voci uscia:
Oh! sol cognito ai saggi, oh patrio amore!
Oh gran premio de' saggi eterna fama!
Misero il freddo cuore
Che più di voi Fortuna apprezza e brama.
Buon Padre! non scordai com' ei diceva,
E qual con brevi palme il picciol coro

De' figli imberbi plauso gli faceva!
Ah pera il vile! a noi concesso fia
Sederci all' ombra del paterno alloro,
Noi! noi! cresciuti a non umil valore
Te sprezzando Fortuna o lieta o ria,
Te ch' allor vidi atrocemente irata
Della fraterna lega ed onorata
Trarre feral vendetta: un ne colpisti,
Ahi furia dispietata!
Noi da noi dividendo, e ne punisti.
Ahi campi di Verona! ahi del fraterno
Sangue bagnati! Ahi mio dolore eterno!

Io farò sì colla spontanea cetra
Come nascesti, ed il perchè narrando,
E come vai de' veri saggi a scorno
( Di poche voci incanto memorando! )
In fazioni dividendo il mondo,
Ch' invan del crine adorno
Andrai le ciocche lucide mostrando.
Ella proruppe in riso, e come? e quando?
In ogni tempo mi scherzò d' intorno
Turba, che del mio crine il volo incerto
Guata, ed osserva ogni aura, e ne sospira,
Turba, che se quell' aura avversa gira
Oppostamente il bel tesoro biondo,
Grida, che in giro unquanco
Altri nol rimirò com' ella il mira;

Ma tu ben sai, che 'l Fabbro onnipossente
Immoto è solo sull' immobil etra,
Ch' ei simil fè 'l passato, ed il presente,
E l' avvenire, u' l' occhio non penetra;
Sai ch' anni fur pari a quest' anni, e certo
Sull' orbe vecchio rinnovato e stanco,
Ove tutto si muta,
Fato al tuo fato ugual vid' io sovente;
Potrei cangiarne le nocive impronte,
Se cangi 'l cuore austero ed inesperto;
Ma nol vuoi tu, cuor alto e verecondo;
Tienti 'l tuo Plettro, Parlatrice arguta,
Che 'n guiderdone al merto
Tu, che serbi a Fortuna e sprezzi ed onte,
Da questo dì non mi vedrai la fronte.

Fuggì labil Fortuna ed incostante,
Nè 'l suo fuggir mi cale.
Ho cetra, ho cuore, e nasceranmi l' ale,
Che ho grandi esempi luminosi avante;
E starò forse a contrastar col Fato,
Tra l' ombre di Alighieri, e di Torquato.

---

# COUP D'ŒIL

## SUR

## LE RÈGNE DE CHARLES-MAGNE,

### PAR LE CITOYEN BAVA S. PAUL.

---

1. Je jette ce coup d'œil sur un règne, dont l'éclat s'est trop tôt amorti dans des siècles peu faits pour le vivifier et pour en soutenir long-tems la splendeur; semblable cet éclat à l'éclair, il cessa de luire, dès qu'un autre souffle que celui d'un Jupiter, n'eut plus la force et l'adresse nécessaires pour en diriger les rayons et pour en prévoir les effets et l'influence.

2. Issu d'une race et d'une longue suite de maires du palais, qui sous ce nom gouvernaient la France à la place de ces bénêts de rois fainéants qui en portaient encore la couronne, Charles-magne se voyant déjà fils de roi en naissant et bientôt sur le trône, réunit en lui toute la capacité pour le gouvernement, dont avaient été doués les maires ses ancêtres, et le roi Pepin son

père, à celle qu'auraient dû y porter ou y acquérir les faibles et derniers Mérovingiens.

3. Lors de son avénement à cette couronne, la chûte en occident de l'Empire Romain ne datait que de trois cens ans environ, et par conséquent les débris de son ancienne grandeur et de la sagesse de la législation de cet empire, se conservaient plus entiers et plus reconnaissables que de nos jours; il devait donc en avoir une idée plus fidèle et plus vive; mais considérant qu'en Europe le genre humain avait dégénéré et s'était abruti, au point de ne pouvoir de sitôt être relevé à la hauteur, dont il le voyait déchu, que fait-il? il arrange et combine dans sa tête un plan de gouvernement, qui en raison composée résulte à la fois, et de celui de l'Empire de Rome, tombé sans ressource, et du régime féodal, qu'en venant au monde il trouva avoir en Europe désormais poussé de si profondes racines, qu'on ne pouvait y toucher un peu mal adroitement, qu'au risque de tout bouleverser.

4. Il se pénétra de cette maxime en apparence paradoxale d'un Grec « que la partie vaut souvent plus que » le tout » c'est-à-dire, qu'en politique un moindre bien qui est praticable, vaut mieux qu'un plus grand bien, qui ne l'est pas.

5. Habile et prompt à toujours discerner et saisir un sage milieu entre ce qui peut être exécuté, et ce qui devrait l'être, mais sur quoi il n'est encore ni à propos, ni prudent de rien innover ou entreprendre, Charles,

ne commençait, après la mort de son frère Carloman, qu'à régner sur la France entière, qu'il avait déjà mis un frein salutaire aux désordres et aux abus que le régime des fiefs, si, par une main attentive et vigoureuse, il n'est comprimé, introduit toujours dans les monarchies qui l'ont adopté. Les grands vassaux et les petits tenus en échec par ses capitulaires ( ce qui était les loix de la nation ) se voyaient forcés de rentrer dans les bornes du pouvoir que leur accordait le droit public, aussitôt qu'ils avaient osé les franchir.

6. L'impunité qui auparavant avait nourri leur audace, disparut, et la loi inexorable armée du glaive de Thémis se montra à sa place.

7. Les capitulaires sus-mentionnés étaient l'organe de ces loix; toute la nation assemblée aux champs dans le mois de mars et de mai en parlement présidé par Charles, rédigeait les anciennes loix, ou en portait de nouvelles, et ce Prince qui était bien décidé à les faire exécuter dans leur plénitude, ne manquait jamais d'y faire ajouter à côté la sanction de la peine infligée par la loi contre les réfractaires, quelques puissans qu'ils pussent être. Prompt, actif, il fit durant son règne ce qu'on n'a jamais plus vu du depuis dans les règnes subséquens, et pendant la longue durée du gouvernement féodal.

8. Toutes les personnes tant soit peu versées dans l'histoire des siècles de ce Moyen-âge, n'ignorent pas que pour lors l'état n'entretenait nulle part des armées permanentes pendant la paix et qu'à l'ouverture d'une

guerre le roi ou seigneur Suzerain convoquait à la hâte pour marcher à l'ennemi le Ban, et l'Arrière-ban des grands vassaux, et que ceux-ci en faisaient de même à l'égard de leurs propres vassaux, si néanmoins leur docilité, leur intérêt ou leur faiblesse les persuadait de devoir obéir, ce qui n'arrivait que rarement; au contraire il arrivait que chacun, ou refusait son contingent tout court, ou le faisait marcher lentement, ou même allait en renforcer l'ennemi.

9. De pareilles armées d'ailleurs composées de manants des terres féodales, qui ne pouvaient avoir les sentimens de ce qu'ils n'étaient pas, c'est-à-dire de citoyens; point du tout exercées et disciplinées d'avance, ne pouvant en aucune manière être aguerries; n'ayant jamais vu d'ennemi en face, le soldat y était mal vêtu et mal armé; chaque bande étant commandée par des chefs presque toujours différens et sans dépendance les uns des autres, on n'y voyait ni unité de commandement, ni uniformité dans la tactique, soit pour le service, soit pour les combats; des troupes si mal amalgamées, si mal dressées et assorties, se débandaient au moindre choc ou revers; et à la plus petite mésintelligence entre les chefs, on les voyait se fondre en moins de rien et s'éparpiller.

10. Charles-magne sentit que le tems n'était pas encore venu d'établir une milice permanente, à l'instar de celles que nous avons sous les yeux, pour faire respecter un empire, le rendre illustre et ferme, et pour

l'agrandir; que pour y parvenir, ce qui n'était pas praticable pour lors, il eût fallu détruire de fond en comble le régime des fiefs.

11. Et c'est là-dessus, et d'après cette conviction qu'après avoir tout bien balancé, il fit une espèce de miracle, eh quoi donc? le voici. Il fit de ce ramas confus, hétérogène et mal assorti, et d'une multitude auparavant incapable de subordination et de discipline et de sentimens d'honneur, il en fit, dis-je, une armée organisée, presqu'aussi bien que les armées de nos jours; l'ordre y régnait dans les camps et campemens, les subsistances y abondaient; le manant bien exercé aux évolutions et aux manœuvres, y devenait soldat en peu de jours; en prenait la contenance et les sentimens et étalait par fois la bravoure des preux chevaliers et des paladins, de façon que Charles-magne créa l'ordre, pour ainsi dire, dans le cahos même, et l'y maintint jusqu'à sa mort.

12. Aussi était-ce à la tête et au moyen de ces armées, qu'il le maintenait sur-tout au-dedans, où l'esprit remuant et séditieux des hauts feudataires était contenu et réprimé; c'est à la tête d'une pareille armée qu'il partait pour aller dompter dans leurs marais les saxons et leur chef intrépide le brave Witikind, et qu'il passait de-là sur les bords du Danube et de l'Ins pour subjuguer la Bavière, et en mettre le Duc Tassilon dans ses fers, qu'il revolait ensuite à tire d'aile aux Pyrénées pour en repousser en de-là les Maures et les Sarrasins d'Espagne et d'Afrique, conduits par leurs rois ou miramoulins. C'est encore

avec de pareilles troupes qu'en franchissant bientôt les alpes, il vint chez-nous, en Italie, y détruire la domination des Lombards, s'emparer de Ravenne, y assiéger dans Pavie Didier leur dernier roi, et en faire son captif; pousser ensuite jusqu'à Rome, s'y faire revêtir du patriciat romain et dans un second voyage y aller prendre la couronne impériale.

13. Sa politique ne fut pas moins agissante et éclairée vis-à-vis d'une puissance d'autant plus à craindre, si on ne la ménage qu'elle tient dans sa main, pour y tout règler, le département d'une vie avenir et d'une religion qui parle au cœur et à l'esprit de tout homme, qui s'occupe de cette vie future, et s'en pénètre et s'y attend.

14. Sa lutte avec cette puissance, c'est-à-dire avec la puissance ecclésiastique, à laquelle sa maison, lui-même devaient toute leur élévation et leur grandeur, ne fut des deux côtés qu'une lutte de prévenances, de protection et de services réciproques. Il donna beaucoup aux Papes, comme on le sait, mais je ne sais, s'il n'en reçut pas encore davantage, en se faisant donner par eux, et dans Rome même la souveraineté de cette ville célèbre et de l'Italie, avec la couronne de l'Empire d'occident.

25. Il est vrai cependant que pour un Prince, maître de toute la France, de la haute et basse Allemagne et de l'Italie, le nom d'Empereur n'était qu'un mot, qui n'ajoutait rien à sa puissance réelle, mais ce mot était un titre éblouissant depuis plusieurs siècles et les titres

ont toujours été, et seront à l'avenir tout pour le vulgaire; le Pape d'ailleurs, quant au temporel, se reconnut son sujet, ainsi qu'auparavant il l'était des empereurs romains d'orient, et lui transféra le droit qu'avaient ceux-ci de confirmer les élections de ses successeurs au saint siège.

16. Quoiqu'il fût le sévère gardien des canons de l'église, il enrichit cependant par des fondations et des dotations multipliées le haut clergé, les monastères et les abbayes. Son siècle était ignorant sans le savoir, il l'était aussi par conséquent lui-même, mais il le savait et le sentait vivement, et il avait le double regret de l'être et de s'être aperçu, qu'on ne trouvait nulle part pour lors des moyens d'instruction ou pour lui, ou pour ses sujets.

17. Il voulut donc, en augmentant les individus dans le clergé séculier et les ordres monastiques ( ce qui comprenait le petit nombre d'hommes qui alors savait lire et écrire et un peu de mauvais latin ) et en les mettant à leur aise, il voulut relever le goût des lettres.

18. C'est encore dans cette vue qu'il appella d'Angleterre le fameux moine Alcuin à sa cour, et Pierre de Pise d'Italie, et qu'il y retint le savant Éginhard, auquel il donna même l'une des Princesses ses filles pour épouse; ceux-ci présidaient dans son palais d'Aix-la-chapelle, à une espèce d'académie, à laquelle il ne manquait jamais d'assister dans ses momens de loisir, et quoiqu'il résidât ordinairement à Aix-la-chapelle, ce fut néanmoins à Paris

qu'il établit cette école dès lors célèbre, qui parce qu'elle avait des maîtres pour toutes les sciences, se donna du depuis le titre pompeux d'université des études.

19. L'impératrice Irène, très-belle princesse et ambitieuse, Athénienne de naissance et veuve de Léon IV.$^e$, dit le *Chazare*, siégeait alors sur le trône de Bisance, Charles-magne contracta une étroite amitié avec elle, dans le double dessein de se procurer de Constantinople des moyens d'instruction, et en laissant croire à l'auguste Athénienne qu'il avait envie de l'épouser, de l'amuser de l'espoir de réunir sur sa tête par ce mariage les deux couronnes de l'ancien empire romain; en quoi ce prince ne dédaigna pas de couvrir sa politique d'un vernis de coquetterie galante, tandis qu'occupé ailleurs, il ne pouvait faire front en Italie aux attaques des Grecs, mais dès qu'avec des forces formidables il put y paraître, il repoussa leurs hostilités et la détrompa.

20. Sa correspondance et sa liaison avec le grand Haaron Raschild, qui, en dépit de Mahomet, avait attiré de la Gréce les sciences et les arts à sa cour de Bagdad, n'avait aussi d'autre but plus direct que celui d'en obtenir des moyens d'instruction, ce Calife lui envoya la première orgue sonnante, ou Clepsidre, qu'on eût encore vu en Europe, et l'apparition des chifres arabes, ou indiens ne date chez nous que de ce règne.

21. Il était convaincu que ce n'était que par les lumières et les lettres qu'il aurait pu dissiper cette barbarie qui le révoltait; celle-ci ayant tout infecté, n'avait

pas épargné à beaucoup près les dépositaires de la religion; mais comme il sentait que la raison de tous les hommes en demande une, et qu'on ne peut la leur refuser, il crut qu'ils devaient adopter la seule qui soit vraie par ses preuves et par sa morale. Il ne balança donc pas à se servir de tous les moyens, qui, dans le tems, étaient prônés, comme les meilleurs, pour l'épurer et l'étendre: chrétien, d'ailleurs de bonne foi, il était aussi exact et régulier qu'un novice de monastère dans les pratiques de piété, et il révérait les ministres du culte, comme un simple fidèle, quoiqu'il fût bien loin de les croire des anges.

22. Il ne laissa pas d'être cruel contre les Saxons, rebelles à deux fois envers lui et apostats du christianisme, et même il le fut, dans quelques occasions, vis-à-vis de sa famille, quoique doux naturellement de caractère et d'humeur; mais quant au premier cas, c'était un point décidé par les opinions religieuses de ce tems-là que le zèle de la propagation de la foi, même en se couvrant de sang, devenait méritoire; la raison d'état qui, en tout tems, s'essaya à justifier tant de meurtres, paraît vouloir faire dans le second cas son apologie.

23. On lui reproche encore d'avoir eu plusieurs femmes à la fois, malgré sa dévotion, hélas! l'en excuserai-je, en disant que c'est-là le côté faible des héros? non, parce qu'on doit être héros sous tous les rapports et plus encore sous celui-ci, tels que l'ont été Épaminondas et Scipion l'Africain.

24. Si on veut pallier en quelque sorte et amoindrir ses fautes sur cet article, il vaut mieux lui savoir gré de ce que tant de femmes, ou maîtresses n'influèrent jamais sur le gouvernement de ses peuples, que l'intérieur de sa maison était règlé avec l'économie d'un Particulier, excepté aux occasions d'éclat, où il devenait indispensable d'étaler la magnificence d'un Empereur.

25. Ce titre et l'empire seraient peut-être encore dans sa race, s'il n'avait partagé son héritage, en en détachant l'Italie, et s'il eût fixé à Rome sa résidence. Mais tous ces défauts de l'homme en lui, toutes les bevues et tous les mécomptes du politique et les faiblesses du héros disparaissent à l'aspect de la première et de la plus stricte vertu des princes qu'il posséda éminemment.

26. Car il fut juste dans toute l'étendue du terme; cette justice il la portait dans son cœur, d'où elle monta dans son esprit pour y sièger en souveraine de toutes les vertus.

27. Homme, il l'était contre ses passions, qu'ordinairement il domptait, qu'il condamnait, ou que du moins il désavouait; comme père de famille ( pratique étonnante dans le faste des grandeurs pour nos jours corrompus! ) il réglait par lui-même le compte de sa dépense journalière et privée, entrait dans les détails les plus minutieux, ou pour parler comme nous parlons, les plus bas, ainsi qu'aurait pu le faire un petit gentilhomme. Non ébloui de son élévation, par sa douceur il se faisait pardonner

de ses Semblables le choix que le Ciel avait fait de lui pour les commander.

28. En qualité de seigneur Suzerain et d'empereur, cette justice il se la fit premièrement contre lui-même, ensuite il en soutint les droits appartenans à chacune des différentes classes de ses sujets; enfin il imagina les moyens les plus propres de surveillance, pour qu'elle fût faite et rendue sans délai à chaque individu, quelqu'obscure, ou relevée qu'en fussent l'extraction et la naissance et quelque part que dans un empire aussi vaste, il fût question d'en exercer les devoirs et d'en propager l'influence et l'action.

29. Pour comprendre jusqu'à quel point il se tint dans les limites du pouvoir, que la nation lui avait décerné, c'est-à-dire jusqu'à quel point il fût juste contre lui-même, quoiqu'empereur; il me faudrait vous le montrer dans les diètes, ou libres assemblées du champ de Mars, ne paraître occupé qu'à recueillir les suffrages et les résultats de la volonté générale, pour les rédiger en lois, lesquelles aussitôt qu'il avait fait publier, il se faisait un devoir vraiment officiel de faire exécuter à la rigueur.

30. Et c'est encore en ceci, messieurs mes Collègues, que pour y parvenir jusqu'aux recoins les plus reculés de l'empire, son esprit était inépuisable en ressources, et en expédients; mais parmi tant d'autres, dont il s'est servi, il en est un, donc l'efficacité et le succès lui démontrèrent la bonté et l'énergie.

31. Ce fut celui d'envoyer des inspecteurs qu'on ap-

pellait messagers du seigneur * dans les innombrables districts de ces états pour y tout voir, pour y tout remarquer, pour y redresser sur la règle des lois toutes les déviations et les abus, mais sur-tout pour y dénoncer les prévarications des gens en place.

32. De retour à la cour d'Aix-la-chapelle, ces messagers fidèles qu'on pouvait appeller « les yeux du prince » ainsi qu'ils l'étaient dans l'ancien royaume de Perse, où de pareils inspecteurs étaient chargés de semblables missions, ils faisaient leur rapport à Charles, d'après lequel l'empereur infligeait, sans acception de personnes, les peines portées contre les infracteurs.

33. On sent que, quelque sage que pût être cet établissement de Charles, tout le succès du même devait cependant dépendre du choix des personnages chargés de ces courses; aussi se connaissait-il en hommes, et il ne déléguait à ces importantes missions que des magistrats intègres, dont la pénétration et la prudence étaient éprouvées et connues, ainsi que la fermeté et le désintéressement.

34. Ces personnages en parcourant tous les tribunaux établis dans l'empire et révisant les comptes des fonctionnaires publics, notaient sur leurs redoutables tablettes toutes les blessures et les exactions faites, non seulement contre la lettre, mais contre l'esprit de la loi, c'est-à-dire

* Éginhart les nomme *missi dominici.*

contre l'équité; car, à quoi la loi servirait-elle, si les vengeurs, si les dépositaires de la même ne l'interprètent qu'à leur profit, si les oracles n'en sont dirigés qu'au bas accroissement de leur fortune, et si elle ne renferme dans elle le frein qui les oblige eux-mêmes les premiers à l'obéissance?

35. Si j'ai trop pesé peut être, chers confrères, sur l'utilité d'un pareil établissement, c'est dans la joie de mon cœur, c'est parce que je le vois remis en vigueur et en action par le premier Consul de la République Française, lequel, à la tête des armées et par sa politique, ayant rattachés de nos jours une partie des membres épars et détachés de la monarchie de Charles-magne, paraît encore, après mille ans révolus, devoir ramener dans l'Europe bien plus éclairée de nos jours, une sorte de tranquillité et de bonheur, digne des lumières du siècle où nous sommes et des siennes.

36. Tels sont les présages fondés et les vœux sincères, respectable Administrateur général, que cette compagnie que vous honorez de votre présence, ne peut que vous manifester. C'est à elle, à qui la tâche du double progrès des sciences et des lettres est confiée, et c'est sous vos auspices augustes qu'elle se promet d'obtenir tous les appuis nécessaires au succès de ses travaux dans cette 27.e Division militaire de l'empire français.

37. Elle s'en flatte d'autant plus qu'elle connaît les favorables dispositions de votre cœur envers un pays, qui n'est pas nouveau pour vous et où l'on conserve le

doux et précieux souvenir de vous y avoir vu, avant même que vous eussiez rempli de vos exploits l'Afrique, l'Asie et le nouveau monde.

38. C'est sous votre ministère que les peuples que nous tâchons d'éclairer, que les sciences et les lettres que nous cultivons, apprendront enfin à oublier les désastres qui nous ont affligés; que la morale et la vraie religion rentreront chez nous dans les droits imprescriptibles qu'elles ont sur les hommes, et qu'il nous sera encore plus aisé et satisfaisant d'apprendre ( ainsi que nous avons déjà commencé à le faire ) à vous chérir de plus en plus et à vous bénir, et qu'à l'envi nous nous efforcerons de mériter de votre part un retour de bienveillance et de sollicitude.

---

# DISCOURS

## SUR L'HARMONIE EN PEINTURE,

### PAR LE PROFESSEUR PÈCHEUX.

---

L'HARMONIE que l'on comprend en général pour une convenance et un accord de sons différens de plusieurs parties, accord agréable de voix ou de paroles, union de personnes, ou de choses qui tendent à une même fin, est aussi appliquée en peinture à un accord de plusieurs couleurs réunies, de différens degrés de lumière, de différens degrés d'ombre et de quelques accidens d'effets pittoresques, ingénieusement introduits. Il n'est personne qui ne soit sensible aux effets de l'harmonie de la musique; comme aussi l'harmonie en peinture a un charme pour les yeux qui les retient sur les tableaux, en laisse parcourir tous les détails à notre esprit, le recrée par la variété des couleurs comme le fait la mélodie de la musique. Cette partie de l'art, l'une des plus agréables, est à la portée de tout spectateur,

et quoiqu'elle exige une délicatesse naturelle de l'œil, elle peut, étant analysée, se reduire en préceptes et devenir familière aux jeunes artistes et aux amateurs de la peinture.

L'harmonie en peinture dépend de trois choses, lumière, couleur et ton. 1.° De l'expansion de la lumière et sa dégradation sur les objets voisins entr'eux. 2.° De l'homogénéité des couleurs entr'elles et de leur place. 3.° D'un ton proportionné des ombres avec les lumières et relatif à la couleur naturelle des objets: car, il ne saurait exister de l'harmonie, s'il n'existe la même différence de couleurs entre les ombres des divers objets, que celle, qui existe entre leurs couleurs naturelles dans le clair.

La liaison des lumières qui a une cause principale et unique, reçoit cependant de la variété par la diversité des couleurs, dont quelques-unes ont un éclat plus vif et plus propre à se réfléchir, comme aussi par la dégradation des distances et les différens reliefs des corps et leur densité.

L'homogénéité est une approximation des couleurs entr'elles, ou par leurs propres substances, ou par des mélanges qui les composent, comme celui du bleu avec le jaune qui produisent le vert, ou celui du rouge avec le bleu qui produisent le violet, ainsi que de beaucoup d'autres.

Le ton qui est un point que l'on s'est proposé de soutenir dans tout l'ouvrage, doit être relatif au sujet,

étant un juste rapport de la couleur locale de chaque objet entre la lumière, les demi-teintes et les ombres; il s'ensuit qu'il peut être transparent, grave, triste et opaque.

L'harmonie ne peut exister que par l'équilibre de ces parties constituantes, car, si la lumière était trop dilatée, elle rendrait les couleurs trop unissones et manqueraient de ton; et s'il y eut trop grande variété, et multiplicité de couleurs, en en diminuant les volumes, elles causeraient un papillotage, qui détruirait l'harmonie.

Il est donc du jugement de l'artiste de placer les couleurs les plus éclatantes sur le devant du tableau et sur la principale figure du sujet, puis les couleurs mûres, de manière à soutenir et déterminer le ton général qu'il s'est proposé.

Peu de tableaux ont de l'harmonie; j'entends de cette harmonie musicale, qui recrée en remuant les passions que le sujet excite, je dis recrée, car, étant appliquée judicieusement à un sujet quelconque, soit gai, soit pathétique et même terrible, si le ton sera relatif et bien balancé de lumières, de couleurs et d'ombres, l'ouvrage ne manquera pas de produire aux yeux du spectateur une sensation équivalente à celle, que produit à nos oreilles une musique harmonieuse.

Des anciens philosophes ont soumis l'harmonie à une relation de nombres dont ils ont déduit des préceptes; mais il paraît qu'ils ont été plus souvent et plus avangeusement appliqués à la musique et à l'architecture qu'à

la peinture; pour ce qui regarde la sculpture, la symétrie et le balaucement d'équilibre lui tiennent lieu d'harmonie.

Pline, parmi les louanges qu'il donne aux anciens peintres, n'en loue aucun sur l'harmonie, et je n'en suis pas étonné, car ils s'occupaient entièrement des autres parties de l'art, comme de la symétrie, de la proportion et de la grace; de plus leurs moyens, pour cet objet, me paraissent impuissans et peu susceptibles d'être appliqués à leurs compositions, puisque la plupart des sujets qui leur ont mérité tant d'admirateurs, sont des figures seules, nues et isolées sur un fond obscur, ou la dégradation verticale de lumière suffisait, et lorsqu'ils ont entrepris des sujets copieux, ou la variété des carnations, les différens sexes et leurs habillemens auraient pu être susceptibles d'harmonie, leur manière de composer, observant rarement la perspective linéaire et aérienne, s'y refusait. La description du tableau de la bataille de Marathone, qui était dans le pœcile d'Athènes, ne présente à l'imagination d'un artiste instruit qu'une confusion d'objets les uns sur les autres et par étages; ce qui, faute de bonne critique, fut trop imité les siècles suivans par des artistes même de quelque mérite, et n'a cessé d'être pratiqué qu'au 15.e siècle, depuis que Massaccio le premier en eut reconnu le ridicule et ouvrit la carrière du bon goût aux excellens artistes qui lui ont succédé.

Nous ne connaissons donc aucun exemple d'harmonie en peinture antérieur au 1550, tems auquel Léonard

Vinci, Titien, Corrège, Paul Véronèse, la sentirent, composèrent et disposèrent des groupes capables de produire dans leurs ouvrages cette partie intéressante de l'art. Léonard l'obtint par une fine dégradation de lumières sur chaque objet et un ton grave; le Titien par la justesse des couleurs locales, placées avantageusement; Corrège par un ton mélodieux et diaphane; Paul Véronèse en suivant les mêmes préceptes du Titien.

Dans le second âge de la peinture, j'entends parler du 1600, Guido Reni, Pietro da Cortona, Rubens, Vaudik, Andrea Sachi ont produit des modèles d'harmonie en différens genres, dans des ouvrages d'un immense travail et dans des compositions enrichies d'architectures, de paysages et de toute sorte d'objets; ce dont le public recevait une agréable sensation, sans en savoir expliquer la cause: au contraire l'on a souvent vu le même public blamer des ouvrages d'après une sensation dont la vue se trouvait fatiguée, par un effet généralement altéré et sans harmonie.

Il est donné à tout homme né sensible de goûter la peinture et la musique, comme aussi d'être affecté de leurs dissonances; c'est aux artistes qui aujourd'hui ont de beaux exemples, et sont encouragés par les chefs des nations, à s'occuper de tout leur pouvoir pour acquérir de nouvelles lumières sur cette agréable partie de l'art, qui, en contribuant à sa perfection, leur méritera à eux-mêmes l'estime de leurs contemporains, accroîtra la gloire de leur patrie, et fera passer leur mémoire à la postérité.

58

# NOTIZIA

## DE' PRINCIPALI SCRITTORI DI ARTE MILITARE ITALIANI

## DI GIANFRANCESCO GALEANI-NAPIONE.

---

Il più antico Scrittore di Arte militare dopo la seconda barbarie di Europa fu un Claustrale italiano, singolarità che, se fosse stata nota a chi scrisse in Francia non molti anni sono passati intorno allo Stato religioso *, non si sarebbe ommessa, nè si sarebbe mancato di rilevare, che non solo l'agricoltura, le scienze e le arti, ma le armi stesse devono professar obbligazione a' regolari. Fu questi Egidio Colonna Religioso Agostiniano uscito però di famiglia militare, e che produsse poscia un Prospero, un Fabrizio, un Marco Antonio Colonna. Nato nell'anno 1247 giunse per lo saper suo, e riputazione di saviezza e pru-

---

* *De l'état religieux par MM. de Bonnefoi et Bernard. Paris* 1785. *chap.* IV. *Des services que l'état religieux a rendu à la société, pag.* 103, *etc.*

denza civile ad essere precettore del Re * di Francia Filippo il Bello, e scrisse per istruzione di lui la sua opera *De regimine principum.* Ma nè il Tiraboschi, nè alcun altro, che io sappia avvertì, che la terza parte dell' ultimo libro di quell' Opera, è un giusto, ed assai ampio Trattato di scienza di guerra, e che i principali precetti ricavati sono da Vegezio, vale a dire da quello scrittore, che dal Montecuccoli è messo all' eguale de' più riputati capitani, tuttochè non abbia mai guidato eserciti; ed è oltremodo lodevole Egidio Colonna per aver saputo fare scelta di una scorta così autorevole, e così sicura in un secolo semibarbaro ed affatto incrudito.

Non fu però il Colonna il solo che conoscesse il pregio dell' opera di Vegezio in quella età in Italia: perciocchè Buono Giamboni Giudice ne fece pure intorno a quei tempi un volgarizzamento **.

Se il Colonna fu il primo scrittor militare dopo quelli dell' antichità, la lode di aver risuscitata la milizia viene attribuita a Castruccio Signor di Lucca, che fiorì nel Secolo del 1300 susseguente. Di lui e delle sue imprese parlano il Villani nelle sue Storie, il Tegrimo, il Machiavelli, e sopra tutto Aldo Manuzio il giovane. Ma non avendo egli lasciato memorie de' suoi fatti come Cesare, come Montecuccoli, non può entrar nel novero degli scrittori militari.

* Tiraboschi Storia della letterat. ital. tom. IV, pag. 113, 114, ediz. prima Modenese.

** Tiraboschi tom. IV, pag. 381.

Tra questi bensì, e tra' primi, tanto in ordine a' tempi, quanto al merito si dee collocare Roberto Valturio, che fiorì prima dell' anno 1468 *. La sua opera *De re militari* dedicata a Sigismondo Malatesta Signore di Rimini, patria di esso Valturio, il mostra versatissimo negli autori greci e latini. Fu questa stampata la prima volta in Verona ne' principj dell'Arte tipografica, cioè sin dall'anno 1472 ** con quantità di figure, come osserva il Maffei, d'armi, di macchine, d'edifizj. Fu poscia tradotta dal latino in italiano, ed anche in francese. È cosa degna di particolar considerazione il trovarsi in quel libro tra le altre macchine non solo descritte, ma ancor disegnate e chiaramente espresse, le bombe *** inventate dal mentovato Sigismondo Malatesta quasi un secolo e mezzo prima delle guerre di Fiandra ****, in cui credesi comunemente, che sieno state per la prima volta adoperate. Del rimanente l'Opera del Valturio fu celebratissima a' tempi suoi, ed abbiamo una lettera del mentovato Sigismondo Malatesta, da cui appare, che la inviò al Gran Signore Maometto II come regalo degno di quel conquistatore formidabile.

Scrittore meno conosciuto, ma non senza merito, e di cui si dee tener conto, se non altro per ragion

---

* Tiraboschi storia letter. d' Italia tom. IV, parte I, pag. 322, 323.

** Maffei Verona illust. parte III, cap. VI, pag. 278, ediz. alt. di Venezia in 8.

*** Valtur. *de re milit.* lib. X.

**** Saggio istorico della real galleria di Firenze, 1779 tom. I, p. 114, e nota LI, tom. II, pag. 68.

d'antichità e per essere il primo, che abbia scritto di cose di guerra in Lingua italiana, anzi in versi, si è Antonio Cornazzani Piacentino. Era egli già poeta di grido verso l'anno 1471 *, fu per qualche tempo col celebre Generale de' Veneziani Bartolommeo Colleone, di cui scrisse la vita. Oltre ad un' opera in prosa italiana indirizzata al Duca di Ferrara Ercole d' Este, e intitolata *Dell' integrità dell' arte militare*, che conservasi nella biblioteca Estense, abbiamo alle stampe la sua *Arte militare* scritta in terza rima, e divisa in nove libri, con altri opuscoli dello stesso argomento e nel medesimo metro: ciascun libro è diviso in più capitoli. Forse fu il primo, che a lungo trattasse di cavalli, impiegandovi tutto intero il libro secondo, che incomincia

» *L'età moderna è de' cavalli amica,*

» *Perchè con essi guida ogni sua impresa ec.* »

Tuttochè la dettatura del Cornazzani sia rozza assai, si sostenne in credito il suo libro sino inoltrato già il secolo dell' eleganza, voglio dire il secolo XVI. Bernardo di Filippo Giunta colto stampatore Fiorentino nella prefazione alla edizione, che ne procurò, il dice uomo letterato, e nelle cose della guerra espertissimo; e che gli scritti suoi meritavano di essere lodati da quelli, che esercitavano l' arte militare. Ma per quanto si aspetta alla lingua, chiama l' opera di lui sommersa in una Lombarda barbarie, motivo per cui dice essersi affaticato per correg-

* Tiraboschi storia lett. d' Italia, tom. VI, parte II, pag. 160 ec.

gerla, e che si era volto principalmente a farla in molte sue parti più intelligibile, prendendo vocaboli più noti, e usando modi di dire più larghi. Confessa però che, sebbene si lusingasse di averla resa più facile ad intendersi, contuttociò non gli aveva potuto torre quella sua nativa barbarie.

Il pregio della eleganza non mancò certamente ad un'altra Opera militare celebratissima pubblicatasi in quegli anni in Firenze nella stessa stamperia dei Giunti, intendo di parlare dell'*Arte della guerra* di Niccolò Machiavelli, che uscì per la prima volta alla luce nel 1521 *. Questa è forse l' opera più limata di quel forbito Scrittore rispetto allo stile, essendo l'unica delle cose sue che siasi stampata lui vivente. È dettata alla foggia della maggior parte delle opere didascaliche eleganti de' Greci, e de' Romani in forma di dialogo, e si è l' opera di lui meno infetta, se si riguarda bene, di quelle perverse massime, sempre giustamente rinfacciate al celebre Segretario Fiorentino, e sempre seguite e praticate da chi non ha altro scopo delle proprie azioni fuorchè giugnere a dominare.

Ma la purità della lingua, l' eloquenza vibrata e forte non sono le sole qualità, per le quali degno è di lode quel Libro. L'Algarotti nelle Lettere sue militari, ed anche il nostro Baretti nella prefazion sua alle opere di Messer

---

* *Bandini Junctarum typograph. annales*, tom. II, pag, 171.

Niccolò, sebben dettata in quel modo suo scherzevole, e motteggiatore, mostrarono come i più valenti autori militari delle età posteriori, e delle straniere nazioni trassero lumi, precetti, ammaestramenti dal nostro Politico Fiorentino. Il lodano principalmente per aver richiamata in vita la legione, e gli ordini de' Romani, per aver rimesse in credito le fanterie, mentre nel finire del 1400 que' condottieri d'arme guidavano ogni loro impresa, come appunto dice il Cornazzani, co' soli cavalli, e per aver mostrato, che non si debbono lasciar consumar gli eserciti dall' asprezza dei siti, e che contro le artiglierie non vi ha miglior riparo, che lo assalirle, e non dar tempo loro di trarre, il che abbiamo veduto mettersi con buon esito ad effetto in fatti d' arme sanguinosissimi delle ultime guerre.

La parte della scienza militare, in cui confessar si dee che il Machiavelli non è sicuro maestro, si è quella di fortificar le terre. L' ingegno de' Toscani dovette cedere questo vanto a' Lombardi. Il Maffei ha mostrato come la gloria di aver fatti bastioni con angoli, è dovuta al suo Veronese Sammicheli *. Altri spingono più addietro ai tempi più antichi l' invenzione de' bastioni; ed il già Direttore delle Scuole militari di Torino De-Antoni asserisce, che uno de' bastioni di Torino detto poscia il *garitone de' fiori* era stato fabbricato molto prima di

---

* Maffei Verona illustrata, parte III, cap. V.

quelli di Verona del Sammicheli *, fondandosi sopra antichi computi e memorie manoscritte del secolo antecedente del 1400.

L'opinione che attribuisce l'invenzione dell'architettura militare moderna allo Ussita Ziska, od ai Turchi, è nata, dice il Paradisi nell'Elogio del Montecuccoli, da false descrizioni **. E chi sa, che da ingegneri italiani non fossero state disegnate, e piantate quelle fortificazioni, che si credettero opera di Boemi, o di Turchi? Da un decreto del Comune di Bologna del 1479 sapiamo, che Aristotile Fioravanti famoso architetto Bolognese, quegli che eseguì il mirabile trasposto della torre, era a' servigi dello Czar di Moscovia Basilio; ed altronde il Barone di Herberstein ***, che fu Ambasciatore in Moscovia presso il nipote di quel Sovrano, narra che esso Czar Basilio avea fatto fabbricare il suo castello con opere di fortificazione da architetti italiani, e secondo l'uso d'Italia; dal che se ne può inferire, che l'Architettura militare italiana sin dal 1400 avesse fatto progressi notabili, e che per avventura il bastione già fosse stato ritrovato. Già abbiam pure accennato, che il libro del Valturio era stato regalato al Sultano Maometto II.

---

* Prefazione del Deantoni alla Fortificazione regol.

** Paradisi elogio del Montecuccoli, pag. 77, nota (mm)

*** *Ejus castri propugnacula .... ab hominibus Italis, quos, propositis magnis præmiis princeps, ex Italia evocaverat, Italico more extructæ sunt.* Rerum Moscovit. comment. pag. 65, presso il Tirabos. Storia della lett. ital., tom. VI, parte I, pag. 326.

Ad ogni modo la fortificazione, come dice il Maffei, è tutta nostra*, in Italia nata, in Italia perfezionata. Mostra egli, che italiani sono originariamente tutti i vocaboli proprj di quell'arte. Moltissimi poi ne sono gli scrittori da esso Maffei annoverati, che fiorirono nel 1500: ma il più famoso fu senza dubbio il Capitano Francesco Marchi Bolognese autore dell' opera intitolata *Architettura militare*, libro, che sebbene venuto alla luce compito, soltanto dopo la morte dell'Autore nel fine del secolo in Brescia, era però stato lavorato molti anni avanti. Rarissimo è quel libro, ed ognun sa che dal Maffei, e dal Corazzi si è provato, che i ritrovati più rilevanti attribuiti al Vauban sono frutto dell' ingegno di quell' Architetto Bolognese. La stupenda rarità di sì fatta opera, e lo sterminato prezzo, a cui si è veduta salire, si attribuisce da Apostolo Zeno ** allo esserne procacciati quanti esemplari han potuto quegli stessi ingegneri, che hanno involate molte delle invenzioni del Marchi, affine di nascondere più facilmente i loro furti: che che ne sia di questo, un uffiziale Lorenese *** scrisse una Dissertazione, in cui dimostra, che i tre metodi di fortificare attribuiti al Vauban, sono quanto alla sostanza di questo Ingegnere Italiano.

Ma degli Scrittori di fortificazione Italiani, che scrissero

---

* Maffei Verona illustr. *loc. cit.* pag. 123, e seg.

** Zeno note alla Bibl. Ital. del Fontanini, tom. II, pag. 397.

*** Dialoghi sopra l'architettura del P. Ermenegildo Pini, Milano 1770 presso il Tiraboschi, tom. VII, parte I, pag. 434.

59

nel 1500, e posteriormente il succennato Maffei, il Fontanini, il Zeno, il Tiraboschi ne hanno tessuto assai ampio catalogo. Accennerò di volo come novità in arte scientifica così antica la *Fortificazione a rovescio* di Donato Rossetti Livornese, che fu Maestro nell' Accademia di Torino, stampata qui nell' anno 1678; il nuovo sistema poi di fortificazione del tuttora vivente Architetto Rana, pubblicatosi ne' Volumi delle scuole di Artiglieria, tutto formato di linee curve, meritò d' esser lodato come ingegnosissimo da persone intelligenti.

Gli Architetti in Italia non si restrinsero del resto agli studj della fortificazione, e non furono già soltanto gli Architetti militari, che ponessero studio nelle cose di guerra. Andrea Palladio, l' elegantissimo Palladio il Raffaello dell' architettura civile rivolse le speculazioni sue all' Arte militare quanto ampiamente si estende alla Tattica, alla Strategica. Io non parlerò di quanto egli scrisse sopra Polibio tanto tempo prima del Folard, fatica molto accetta al gran Duca di Toscana Francesco De-medici, a cui l' avea dedicata, perciocchè tal òpera è creduta inedita da Apostolo Zeno *. Ma in nessun modo passar si dee sotto silenzio l' opera insigne de' Comentarj di Cesare illustrati dal Palladio con XLI tavole incise in rame, rappresentati gli alloggiamenti, i fatti d' arme, le circonvallazioni delle città, e le molte altre cose in essi comentarj descritte; fu stampato quel libro nell' anno 1575 dedi-

* Zeno note alla Bibl. del Fontan. Tom. II, pag. 398.

cato a Jacopo Buoncompagni Generale di Santa Chiesa sotto Papa Gregorio XIII.

Nè solamente co' disegni, ma colla penna eziandio mostrò quell'Artista celebratissimo, quanto avanti sentisse nella Milizia, e quanto studio durante il corso di molti anni avesse posto negli Scrittori, che ne aveano trattato; intendo parlare del dotto Proemio, nel quale da uomo grande ragiona delle legioni, dell' armi, e delle ordinanze, dei Romani, Proemio, in cui il Temanza * autore della vita di lui dice, che sminuzzò egli tutto quello, che all' antica Milizia Romana appartiene; nè mi diffonderò maggiormente intorno agli studj militari del Palladio, dacchè l' Algarotti impiegò uno de' suoi Discorsi per divisarne i pregj partitamente.

Un' altra generazione d' uomini, oltre agli Architetti rivolsero in Italia l' animo agli studj della Milizia nel 1500; furono questi i letterati, e gli eruditi di professione. Ragionando di questi non si può lasciar da parte, sebben da Apostolo Zeno tacciato come novatore, ** Francesco Patrizio autore dell' opera intitolata *La Milizia Romana di Polibio*, *Tito Livio*, *e Dionigi d'Alicarnasso dichiarata*, pubblicatasi in Ferrara nel 1583, e dell' altro libro *Dei paralelli militari*, *in cui si fa paragone delle Milizie antiche colle moderne*, stampato in Roma in

---

* Temanza Vita del Palladio, pag. 61.

** Zeno note alla Bibl. ital. del Fontan. Tom. II, pag. 391.

folio nell' anno 1594. Altri presero a volgarizzar Greci, e Latini; quale tradusse Polibio, come Filippo Strozzi, quale Vegezio, quale Eliano, quale Onosandro Platonico *Dell' ottimo Capitano Generale*, quale il Trattato *Dello schierare in ordinanza gli eserciti di Lione Imperatore*, come Filippo Pigafetta, il primo de' quali Trattati fu pure stimato degno di essere tradotto in francese a questi ultimi tempi dal dotto e sperimentato Ufficiale Prussiano Guichard, il quale loda assai parimente la traduzione del Pigafetta della Tattica di Lione, e le note aggiunte ad essa * e commenda gli studj de' nostri Italiani del Secolo XV, e XVI posti nella parte scientifica dell'arte militare.

Tra gli scrittori militari si devono pure annoverare gli storici, sia quelli che scrissero vite di Capitani illustri, come quelli, che, scrivendo le storie generali de' tempi loro, dovettero descrivere imprese di guerra, segnatamente quando memorabili e grandi sieno state quelle fazioni militari, di cui doveano tener registro. Non toccheremo se non di volo le storie delle vite dei Generali famosi Italiani, quali furono quella di Castruccio

---

* *Préface à la traduction d'Onosandre*, note (c). *Principes de l'art militaire extrait des meilleurs ouvrages anciens*, tom. II, pag. 74. « *Les Italiens qui » dans le quatorzième* (forse volle dire *quinzième*) *et le seizième siècle s'ap» pliquaient beaucoup à la théorie de la guerre, firent grand cas de la tactique » de Léon, on en a une très-bonne traduction faite par certain* Filippo Pi» gafetta, *sous le titre* Dello schierare in ordinanza gli eserciti ec.; *le tra» ducteur y a ajouté de fort bonnes notes.* »

degli Antelminelli Signore di Lucca, scritta dal succennato Aldo Manuzio il Giovane, giudicata dal celebre Storico francese de Thou, e da Apostolo Zeno * superiore di molto a quella del Machiavelli, ed all' altra scritta da Niccolò Tegrimi; la vita di Filippo Scolari Conte di Temswar Generale di Sigismondo Imperatore, scritta dal Mellini, quella di Bartolommeo Colleone scritta da Pietro Spino. Nè lascieremo in disparte la vita dell' Ammiraglio celebratissimo di Carlo V. Andrea Doria, scritta in latino dal Sigonio, ed in lingua nostra da Lorenzo Cappelloni, e quella del Generale dell' Artiglieria dello stesso Imperatore Gian-Giacomo De-Medici stesa da Marco Antonio Missaglia.

Piena di notizie riguardanti l' arte militare e particolarmente la Storia militare del Piemonte a' tempi delle guerre di Carlo V, e di Francesco I, è parimenti la *Storia de' fatti di Cesare Maggi da Napoli, raccolta da Luca Contile*; ma troppo lunga cosa sarebbe il ragionar degli Storici italiani, che si debbono tener in conto di scrittori militari. Basterà lo accennare, che il Guicciardini, tuttochè uomo di Stato, e di lettere parla di guerra nelle sue storie non diversamente da Tucidide, avendo egli pure dirette fazioni militari. E quale abbondante messe di ammaestramenti riguardanti l' Arte della guerra non si può raccogliere dalle Storie delle guerre

* Zeno note alla Bibl. ital. del Font. Tom. II, pag. 259.

civili di Francia del Davila, e delle guerre di Fiandra del Bentivoglio, descrivendosi in ispecie in queste ultime le segnalate imprese di due gran Capitani italiani Alessandro Farnese, ed Ambrogio Spinola?

Se non vi ha forse Nazione, i cui storici originali si sieno mostrati più intelligenti di arte militare, quanto l' italiana, si può senza veruna esitazione asserire, che nessuna ha il vanto di aver prodotto il Poeta più versato e più dotto in quest' arte terribile. La scienza militare, che alcuni dotti ed ingegnosi Scrittori, ed anche uomini di guerra trovano in Omero ed in Virgilio, se vogliam dire il vero, è frutto piuttosto dell' ingegno dei Comentatori, che non vera dottrina di que' poeti; sono come que' pomposi edificj, e paesi, e battaglie, che un immaginoso pittore, guardando fiso nelle macchie di un muro, gli è avviso di vedere, e che il valente maestro di Dipintura Leonardo da Vinci consigliava di mettere in disegno. Non così interviene rispetto alla scienza militare di quel Poeta italiano, di cui intendo di ragionare. Non parlo già dell' Arte militare del troppo rozzo poeta Didascalico Cornazzani, di cui si è detto più sopra; neppur intendo di far parola del Trissino, che dicesi fosse maestro nell' Arte militare del famoso Palladio, come quegli che, oltre ad essere più critico, che poeta, era pure più versato nell' arte della guerra a modo di antiquario, che non di scrittor militare. Quello, che da me qui si accenna, si è il Cantore immortale della Gerusalemme Torquato Tasso. Non mi estenderò a divisare

in questa parte i pregj dell' italiano Virgilio, avendo in questo argomento molti anni sono steso un particolare discorso *; mi compiaccio bensì di vedere questa lode del Tasso ingenuamente riconosciuta, e celebrata da un chiaro scrittor Toscano, che recentemente ne dettò un Elogio, dicendo, che niuno antico o moderno Poeta può contendere in ciò che si appartiene all' Arte della guerra col nostro Torquato **.

Oltre agli Storici italiani, ed a' Poeti, di guerra pure trattarono i nostri Scrittori politici persuasi che l' arte militare è parte sostanzialissima della scienza di Governo. Già abbiamo toccato sopra del Machiavelli; a questi si vuole aggiungere un altro Fiorentino Donato Giannotti, che di milizia ragiona saviamente nell' ultimo libro del suo *Trattato della repubblica Fiorentina* scritto nell' anno 1534. Scrissero pure di guerra Paolo Paruta Procurator di S. Marco in alcuno di que' suoi savj *Discorsi politici*, e particolarmente in quello intorno alle fortezze, e il Garimberto Vescovo di Gallese, che dedicò il suo libro *Del Capitano Generale* al Duca di Parma padre del rinomatissimo Alessandro Farnese testè accennato, e Monsignor Anton-Maria Graziani, che in più luoghi delle opere sue parlò di guerra con profondo accorgimento

* Discorso sopra la scienza militare di Torquato Tasso. Torino 1777.

** Fabroni elogj di Dante, Poliziano, Ariosto, e Tasso. Parma 1800, pag. 264; vedi anche il Serassi nella Vita del Tasso.

per quella parte, che al governo si aspetta, ed alla sicurezza degli Stati.

Più a lungo forse d'ogni altro ne parlò un Politico Piemontese celebratissimo a' suoi tempi, cioè verso il fine del 1500, e nel principio del Secolo susseguente, e degno di esserlo ancora a' dì nostri, voglio dire Giovanni Botero. Oltre a quello che ne scrisse ne' suoi libri della *Ragione di stato* tradotti in tutte le lingue d'Europa, ne trattò exprofesso in diversi opuscoli, come in quello *della Eccellenza degli antichi Capitani*; *Dell' agilità, delle forze*; *Della fortificazione*, ed in altri.

Che se in Italia gli uomini di Stato, e di lettere, e gli artisti diedero opera agli studj teorici dell' Arte militare sin da' tempi più remoti, che dir dobbiamo di quelli che fecero professione della milizia? Molti in vero tra essi, paghi di operar valorosamente, lasciarono ad altri il pensiero di descrivere le azioni loro memorabili. Non mancarono però in gran numero quelli, che congiunger seppero le opere della spada con quelle della penna: un Capitano Levo * Piacentino descrisse il modo di ordinare, ed ordinò le milizie del Piemonte poco dopo l' anno 1560, e passò quindi a ordinarle in Portogallo. Sebbene poi per avverso destino, mentre si cavarono dalle tenebre, e si stamparono tanti insulsi parolaj vuoti

* Discorso stampato in Vercelli dal Pelipari nel 1567. Nell' anno antecedente 1566 se n'era fatta la prima edizione in Torino presso Martino Cravoto.

di cose, giacciano tuttora inedite opere lodatissime, appartenenti all' arte della guerra, come quella di un Gian-Jacopo Leonardi universalmente desiderata, dice Apostolo Zeno, che non sapea perchè non mai pubblicata si fosse, e l' altra grand' Opera di Valerio Chieregato Vicentino, che lo stesso Zeno * dice aver osservata fra i codici della libreria Foscarini, con elogi di molti grand' uomini del tempo suo, ed in particolare di Filippo Pigafetta summentovato, ciò non ostante i Generali, ed Uffiziali Italiani, le opere de' quali ebbero la sorte di venir pubblicate, si distinsero cogli scritti loro non meno, che co' magnanimi loro fatti.

L' Arte militare terrestre e marittima di Mario Savorgnano Conte di Belgrado venne alla luce non prima dello spirar del secolo XVI; ma l' autor suo avea militato con lode sin da' tempi di Carlo V, e mancò di vita in Vienna d' Austria l' anno 1597 lasciando imperfetti questi suoi libri d' Arte militare, della quale era in sommo grado per istudio e per pratica intendentissimo, ** che furono poscia pubblicati da Cesare Campana. Lungo sarebbe lo annoverar le opere de' Militari italiani, che si stamparono nel fine del Secolo XVI, e nel principio del

---

* Zeno note alla Bibl. ital. del Fontan., tom. II, pag. 405. Tra le Opere insigni italiane rimaste inedite, appartenenti a cose di guerra, si dee pure annoverare *il Vocabolario di tutte le voci e maniere di dire dell' arte militare sì terrestre, come marinesca di Ugo Cacciotti* mss. nella libreria Medicea. *Zeno note alla Bibl. del Fontan.* Tom. I, pag. 73.

** Zeno *loc. cit.*, pag. 403.

susseguente, massime a' tempi delle guerre di Fiandra. Tali sono i *Carichi militari* di Fra Lelio Brancaccio Cavalier Gerosolimitano, Maestro di Campo del Re di Spagna, stampati in Anversa nell' anno 1610. Gli *Esercizj della cavalleria* di Flaminio della Croce stampati pure magnificamente in folio in Anversa nell' anno 1625. *Il modo di esercitar fanterie* del Colonello Pelliciari Modenese, che si pubblicò nel 1613, ed altri assai.

Ma tutti questi scrittori vennero offuscati dal Gran Maestro di guerra, il Montecuccoli, che al pari di Cesare non fu meno celebre colle opere della spada, che con quelle d' ingegno. Nato quel celebratissimo Modenese nel 1608, chiuse i suoi giorni nel 1681 in Vienna, ma le sue Memorie non furono stampate, se non se parecchi anni dopo la sua morte, vale a dire nel 1704 in Colonia. Il Libro andava attorno manoscritto da amanuensi non italiani; e gli strani vocaboli, e sconci, che vi s' incontrano, il mancarvi in alcuni luoghi il senso medesimo grammaticale, dice il Paradisi *, si devono attribuire all' Editore Tedesco, che non possedeva l' Italiano, non mai al Montecuccoli, che avea studiata la propria lingua sui buoni autori, e segnatamente sul Segretario Fiorentino, e che era coltissimo, e scrivea anche in poesia italiana. Se di Opera sì gloriosa per l' Italia non si è pensato sinora di farne una buona edizione in Italia, è una fatalità,

* Elogio del principe Raimondo Montecuccoli del conte Agostino Paradisi Reggiano. Bologna 1776, pag. 26, nota (p).

un fenomeno, di cui è difficile il trovar la spiegazione *. Io non mi diffonderò nelle lodi di quest' Opera; basterà il dire che questo fu il libro, su cui studiò l' Arte dei conquistatori Federico II Re di Prussia, che ne fa elogi amplissimi nel suo Poema *Dell' Arte della guerra*, e che il celebre Folard non teme di asserire, che le Memorie del Montecuccoli sono rispetto alla Scienza militare quello, che sono rispetto alla Medicina gli Aforismi di Ippocrate ** onde non a torto fu detto essere il Montecuccoli, come scrittor militare superiore a Cesare, che ci tramandò soltanto ne' suoi Comentarj il risultato della sua perizia nell' Arte della guerra, ma non ce ne lasciò i precetti.

Se il Montecuccoli fu senza controversia il più grande scrittor di guerra Italiano, non fu però il solo Generale di grido Italiano della età sua. Tali furono Ottavio Piccolomini Sanese, Mattia Galasso Trentino, il Caprara Bolognese, ed altri di cui scrisse l'autore dell' Opera intitolata *Scelta di azioni egregie operate in guerra da' Generali e da' soldati Italiani dall' anno* 1600 *sino all' anno*

---

* Il precitato Paradisi pag. 75, nota (II) non si mostra neppure contento della Traduzione, e Comento francese del conte Turpin Crissé. V. un Opuscolo francese del Pecis stampato in Milano nel 1773, intitolato *Lettre sur le dernier Ouvrage du comte de Turpin de Crissé, maréchal des camps, etc.* La prefazione alle Memorie del Generale Alessandro Maffei pag. XXVIII. e la traduzione francese stampata in Venezia nel 1741, come pure ciò che si dice a pag. XVIII circa al modo, con cui erano state sfigurate le Memorie del Montecuccoli.

** Folard, sur Polybe *Observations sur le passage du fleuve Achelous.*

1700 *. Del Caprara, e del Piccolomini, si annunciò eziandio che pubblicar se ne dovessero le Memorie **; ma non si sa se abbiano poi veduto la luce.

Pochi sono in vero gli Scrittori militari Italiani, che abbiano dato alla luce opere pregevoli durante il Secolo ora scorso. Meritano però ciò non ostante special menzione le Memorie del Generale Alessandro Maffei, fratello del celebre letterato il Marchese Scipione, le Lettere e i Discorsi militari dell'Algarotti Scrittor leggiadro, ed ingegnoso, che visse lungo tempo in corte di Federico Re di Prussia, l'Elogio del Montecuccoli del Paradisi; e per non parlare di due Dizionarj militari, il primo in lingua Latina del P. d'Acquino, l'altro Italiano *** d'un Caval. Antonio Soliani, opere militari assai pregevoli sono quelle del già Direttore delle Scuole militari di Torino De-Antoní, che secondo che attesta il Denina **** si leggono e servono di testo a'Professori d'artiglieria in Prussia.

Ma, se non abbondarono i libri militari in Italia a'questi ultimi tempi, non si può dire, che sieno mancati i Condottieri famosi di Eserciti: perciocchè i due Generali che guidarono le imprese di guerra più strepitose, e riportarono le più segnalate vittorie uno ne'primi, l'altro negli ultimi anni del Secolo ora spirato, furono due Generali Italiani.

---

* Stampata in Venezia in 4.° nel 1751.

** Memorie del generale Alessandro Maffei, traduz. francese precitata, *avertissement*.

*** Stampato in Venezia per Luigi Pavini 1759.

**** Denina Vicende della letteratura, ediz. di Berlino, tom. II, pag. 202.

# LA CAPANNA.

## POEMETTO PER NOZZE

A

## TOMMASO VALPERGA-CALUSO

FRA GLI ARCADI

*EUFORBO MELESIGENIO.*

## DIODATA SALUZZO-ROERO

FRA GLI ARCADI

*GLAUCILLA EUROTEA.*

---

L'Aer è freddo, lenta lenta cade
Minuta pioggia dalla densa nube,
Ch' uguale e bigia tutto copre il Cielo;
Più bassa nebbia le fangose rive
Cinge del fiume; van radendo terra
I fuggitivi augelli, a cui sull' ali
Pesa l' aria gravissima, cedendo
A stento e poco al remigar de' vanni;
Il domestico augel nunzio dell' alte
Ore di notte, e del mattin primiero,
Di pioggia or nunzio, colla acuta voce
D' umido verno il bruno dì saluta;
Qui dell' Eurota sulle vaghe rive,

Ove mi diè l' Arcade Genio amico
Tessuta d' alga rustica capanna,
Pur scese il verno; nell' umil soggiorno
Chiuso l' armento sta; l' arbor fecondo
Che tutto cuopre dell' Eurota il lido,
E a cui rosseggìa ancor tra fronda e fronda
Di Piramo, e di Tisbe il sangue antico,
Inaridì; cadon le foglie, e s' ode
Fischiare il vento, fra gli avanzi estremi
Della sacra a virtù rigida Sparta,
Reverite rovine, onde superba
Stassi la sponda del famoso fiume.

Tepida è l' aura sotto l' umil tetto,
Dorme 'l buon veltro sulla nuda terra
Presso all' acceso fòcolare, e pende
Al lauro appesa la negletta avena;
Salve Euforbo immortal! salve! ti piaccia
Con lieve passo penetrare in questa
Arcade mia solinga magionetta.
Tu pure Arcade sei! tu pur sei quello
Che ai gravi studi, alle sublimi cure
L' amore adegui delle Aonie scuole.
Ma dolcemente, Euforbo, deh calchiamo
Il suol di questa capannuccia; dorme
Morbidamente su le sparse rose
La più vezzosa delle Grazie. Fanno
Sostegno al capo di que' dolci carmi,

U' l' ardir di Mafalda, e l' amor nato
Da sua fama chiarissima pingesti,
Gli eletti fogli, ed il bel crin d' Aglaja
Cuopre coll' oro le ridenti carte.

Oh! vedi nella queta capannuccia
Al tuo venir l' ali scuotendo cento
Liriche sospirose immaginette
Stanmi d' intorno, e da me chiedon vita
Col noto suon della canora voce.
Il loro vario e rapido atteggiare
» Dell' armonico bel sovrana idea
Desta per entro alla sensibil alma.
Così lo stuolo delle aurate pecchie
Di rosa illanguidita in sovr' al lembo
Vanno, e coll' arte lor traggono il mele,
Benchè ella in sen racchiuda ingordo verme
Che pria di notte ad invecchiar la spinge.

Una vivace immaginetta sorge
Al destro lato; d' un fanciul vezzoso
Veste sembianza. Le sue liscie gote
Pienotte, rubiconde, adorna un molle
Sorriso pueril ch' invita a' baci.
Ride, ah ride 'l bambin, le brevi palme
Insiem battendo, e festosetto cuovre
Le ritondette sue rosate membra
Coll' ali d' oro; eccoti l' Estro! ai vati

Messaggiere fedel, nacque nel cuore
Del gajo Anacreonte, insieme ai mille
Pigolanti amorini. Egli ministro
All' opre del cantor, porge la cetra,
Rallenta, annoda le argentine corde,
E dagli aurati suoi dipinti vanni
Spicca la penna ond' io mi servo; poscia
Nella candida man breve tagliente
Acciaro stringe, e con leggiadro ardire
La sottil penna, fanciullino esperto,
Tempra così, che s' io mi siedo e scrivo
Da quella penna magica di versi
Un nembo piove facile suave.

Dì, non ti piace mia capanna, Euforbo?
Piace ai Numi silvestri, ed io sovente
Li miro intorno a carolare, e muovo
Talora insieme le carole anch' io;
Talor giocosamente, una giocosa
Pastoral canzonetta modulando,
Invito al ballo l' altre ninfe. Invito
Or io ti fo d' udire il carme sacro
All' imeneo dolcissimo, onde sei
Felice spettator, jer la cantava
L' addormentata or nella mia capanna
Vergine diva timidetta; oh come
Presaga d' ineffabili dolcezze,
Nè mentir san le Grazie, inno sciogliea!

Oh come degli sposi i pregi aviti,
I grati studi, i casti affetti, i pari
Voleri, ed i purissimi costumi
Degni d' età miglior lodò, col tuo
Alternando il lor nome! Oh come pare
Ch' ancor sin entro l' anima risuoni
Il divino suo cantico, qualora
Ella invocò d' amor la face eterna
Riproduttrice eternamente! seco
Gli amorini cantavano. Ridirti
Quel canto vo' sulla mia cetra... oh vedi,
Vedi, che l' estro me la reca?.... dammi
Pargoletto gentil, dammi la cetra....
Sorridi.... mi sogguardi... e taci!... dimmi
Ah che mai festi di mia cetra?... forse
Protervo fanciullin l' hai tu furata?
Ah sai, che sferza non possiedo... ardire
La mia dolcezza a te diede... ben io
Annodarti saprò col giunco stesso
Onde canestri vo' tessendo. Al lauro
T' annoderò, ch' io consecrai d' Euforbo
Alla canora creatrice Musa.
Ma come! ah piangi! pargoletto, dimmi,
Della mia cetra che mai festi? ah senti,
Euforbo, senti! la mia nobil cetra,
Onde io tante formai note canore,
Smarrita hammi costui... senza la cetra
Come farò!... ma parmi... ah! certo!... ah vedi!

Stava celata tra que' folti rami
D' allor vetusto sulla chiusa soglia
Del tetto agreste... errai! non la smarristi,
Semplicetto bambin; prenditi un bacio!...
Dipinta a due color prendi la mela
Che nel canestro sta... prendi la rosa,
Che 'n mezzo ai veli il sen m' adorna!... ah certo
Erra talor più del fanciullo istesso
Chi del fanciul sovra gli scherzi impera.
Già 'l dissi, errai... ma tu m' accenni, Euforbo,
Ch' io canti i versi pronubi d' Aglaja,
Oh gli rammento!... or ridirogli!... ascolta!

Al suon di cetera, Muse, scendete;
Celesti cose al suon di cetera,
Muse fatidiche, paleserete.
Non già, qual sognasi turba di vati,
Amor, ch' è fuoco, nacque da Venere:
Nacque in armonici regni stellati.
Creollo un provvido scuoter di piume,
Qualor creando i Mondi, e l' Etere,
Sull' ali altissime librossi 'l Nume.
Fiamme vibravano l' ali fiammanti,
Fiamme che 'n cielo unite sorsero,
E mille accesero Mondi rotanti.
Al suon di cetera, Muse, scendete;
Celesti cose al suon di cetera,
Muse fatidiche, paleserete.

In quelle tremole limpide stelle
Addormentate giacevan l' anime,
Delle freschissime rose più belle.

Giuso il benefico raggio discese
Sovra ogni stella, e luce diedele,
E colla candida alma l' accese.

Destate in rapido equabil volo
Partiron l' alme dal Cielo armonico
E dall' armonico nativo polo.

Al suon di cetera, Muse, scendete;
Celesti cose al suon di cetera,
Muse fatidiche, paleserete.

Narrate, oh vergini prole d' amore!
Muse possenti! com' egli fecesi
Dell' orbe gelido fecondatore.

In grembo all' erebo tutto giaceva;
Eternamente quest' orbe inospite
In notte orribile dormir pareva.

Amor col fervido fuoco lo cinse,
E bello il fece, e le bell' anime,
Che 'n Ciel volgevano, sull' orbe avvinse;

Al suon di cetera, Muse, scendete;
Celesti cose al suon di cetera,
Muse fatidiche, paleserete.

Oh Nume insolito! lucido fuoco!
Te colle Muse in sacri cantici,
Te Nume incognito dal Cielo invoco!

Sul Cielo armonico alme create,
Che in ogni stella si ricercavano
Renda 'l tuo vivido fuoco beate;
Elle s'accesero nell' alte sfere,
Sull' orbe piacciati, oh Nume insolito,
Nutrir le nobili fiamme primiere.
Al suon di cetera, Muse, scendete;
Celesti cose al suon di cetera,
Muse fatidiche, paleserete.
Alle bell' anime nel frale ancora
Muse possenti fate memoria,
Ch' alma in purissimo Ciel s' innamora:
La lor ricordino stella natía,
Ma sì per loro quest' orbe allegrisi,
Che tal memoria grave non sia.
Caste Pieridi, incoronate
Di rosei fiori cetra di Pindaro:
Euforbo aspettala, voi l' adornate.
Grand' Inno pronubo alternerete
Col saggio Euforbo al suon di cetera;
Al suon di cetera, Muse, scendete.

Così cantò l' oricrinita Aglaja;
I satirelli lascivetti intorno
Si strinsero, battendo palma a palma;
Dalle corteccie delle piante uscirono
Le rosee-pinte rigogliose Driadi.
Avvezza i' sono a rimirare uniti

I sacri Numi; ed oh! pur io vicina
All' ancella di Venere m' assisi.
Ella mirommi desiosamente,
Chiedeva 'l canto l' eloquente sguardo;
Poi per mano mi prese sorridendo;
Il labbro non aprì, ma 'l suo tacere
Che non dicea? che non intesi? il cuore
E l' agitate fibre in un momento
L' onnipossente fantasia mi scosse.
Scintillommi negli occhi, e del suo fuoco
Mi coverse le gote... oh! chi nol vide
L' ardente fabbro di spontanei versi
Arrossire, tremar, dagli occhi fuori
Vibrar l' anima tutta; impetuoso
Spingere i passi, impetuoso tosto
Fermarli, e non udire, e fatto cieco
Estranea cosa non curar qual sia,
Or cupo, e muto, ora in celeste voce
Altamente parlando a chi non sente;
Ah! chi così nol vide! ah mai nol vide
Dell' increata fantasia ripieno
L' animoso Poeta; in un sol tempo
Stranissimo spettacolo, e divino.

Gridar gli allegri satirelli baldi:
Canta! oh d' Eurota pastorella! canta!

Euforbo, or vuoi che 'l canto mio ti dica?
Odi! a te lo dirò... ma deh! s' alcuno
Del mio carme ti chiede, a lui rispondi:
Arcadia non l' udì, l' udrai tu solo,
O teco solo udrallo, allor che spenga
Le fiammelle sull' ara il sacro rito,
E più vive nei cuori ardan le fiamme
Del compiuto imeneo, la nobil donna
Che la sposa gentil, la giovinetta
D' Euforbo alunna accoglierà, novella
Sua prole, e sua carissima speranza.
L' oda! e rammenti di Glaucilla il nome,
E l' ossequio e l' affetto. A lei, se 'l cuore
Non m' ingannò, non suonerà quel nome
Qual vulgar nome indifferente; e forse
Daralle plauso; ch' al fremer soave
Conoscerallo di poetic' aura.

Ora m' udrai tu solo, inclito vate!
Che appien conosci l' alma di Glaucilla,
E di Glaucilla il canto, almen sorriso
Non aprir mai, se l' inesperta voce
Non segue il buon volere, o se cantando
Novellamente m' arrossisco e tremo.

Io so ben, che non so come
Sovra l' etra

Picciol Nume nasce Amore;
Strali e rose come fuore
Dalla lucida faretra
Va spargendo,
Fresco nembo sulle chiome
E nel grembo del cantore;
Poi nel seno gli penètra,
E gli piange e ride in cuore;
Io so ben, che non so come!
Poichè Amore unqua scendendo
Non cuovrì coll' alte penne
La mia cetra;
Nume ignoto! udirlo quando
Va cantando
Pastorella non m' avvenne;
Nè so dire in Elicona
Qual d' Amor vi si ragiona.

Ma so pur ch' ogni Poeta
Sorte lieta
Trasformando
Cangia in sasso, in fonte, in foglia,
In augel, in aura, in onda;
Sì che vado desiando
E bramando
Inusata nuova spoglia.
Farfalletta esser vorrei,

E dell' estro
Nell' alpestro
Divo regno salirei,
Per udir sull' alta sponda
Farfalletta d' Elicona
Qual d' Amor vi si ragiona.

Poserei sul plettro d' oro,
Con cui suole
Modular la canzonetta,
Sacra e bella
Verginella,
Bionda Aglaja semplicetta,
Delle corde fra 'l tesoro
Arditella,
Non curata,
Fortunata
Farfalletta
Da sue candide parole
Udirei sull' Elicona
Qual d' Amor vi si ragiona.

Se in farfalla non potessi,
In la rosa
Di mutarmi avrei desío,
Di cui strigne
Bionda Aglaja verginella

La sua chioma ricciutella,
Mentre o cigne
O discigne
La odorosa,
La vezzosa,
La cadente ghirlandella;
S' io volgessi,
Rivolgessi
Verso 'l labbro suo divino
In la bocca sospirosa,
Nel raccorre il ventolino
Udirei sull' Elicona
Qual d' Amor vi si ragiona.

Se non rosa o farfalletta,
Fossi almeno
La scherzosa fresca auretta!
Seguirei Amore a volo,
E vedrei come saetta
Nel ferire arcier bendato,
Di cui solo
Un sol colpo non vien meno,
Un sol colpo deviato;
E saprei qual fere Amore
Nobil cuore;
E udirei sull' Elicona
Qual d' Amor vi si ragiona.

Ma che dico!... ah meglio fora
Esser l' Eco
Ch' in lo speco
Del Parnasso si nasconde;
Prima ninfa, ed ora voce
Nella foce
Ove perder tutta viene
Tutte l'onde
Il volubile Ipocrene.
Ridirei su quelle sponde
Molle canto,
Molle oh tanto,
Ch' emmi pure ignoto ancora;
E udirei sull' Elicona
Qual d' Amor vi si ragiona.

Farfalletta, Rosa, od aura,
Mobil Eco,
Saprei come
Al tuo nome
Sovra 'l Pindo si poteo
Scioglier Inno, or che discendi,
Oh santissimo Imeneo!
Odi i voti!
Nume, accendi,
Nume, scuoti
La vivace

Tua gentile eburnea face,
Onde l' orbe si restaura:
Mille mille
Spargi lucide faville,
Si ch' Euforbo di te canti;
Egli vanti,
Sacro Imene, Amor con teco,
Ei che intese in Elicona
Qual d' Amor vi si ragiona.

Ma, Euforbo, deh! sorgi, ch' io taccio, desta
S' è la vezzosa Grazia lusinghiera,
A mezzo la gentil vermiglia bocca
Apre, e le braccia mollemente stende,
Schiude le luci, ti sogguarda, e 'l volto
Vergognosetta nelle palme cela.
D' un facile rossor tingon le gote
Le Grazie verginelle, e le circonda
Sacrosanto pudor dal Ciel disceso.

Or vanne, Estro fanciul, vanne! la prendi
Per man così, ch' ella 'l bel capo abbassi,
T' avvicina all' orecchio, e dolcemente
Sussurra il nome sol d' Euforbo; il nome
Del buon Poeta delle Grazie... Euforbo,
Vedi che a te corre la diva... vedi,
Essa la cetra, che fu mia, ti porge

La suadevol sua voce non senti?
A chi s' aspetta il cingersi di fiori
Pronubo vate il crine? A chi s' aspetta
Cantare Imene, sulla soglia aurata
Del tetto nuziale? Il santo Imene
Ch' ama la soavissima armonia
Degl' inni eterni! Euforbo, ah tu lo sai!
Deh canta, Euforbo, ch' io t' ascolto e taccio!

---

# RISPOSTA D' EUFORBO

(TOMMASO VALPERGA-CALUSO)

A

# GLAUCILLA

(DIODATA SALUZZO-ROERO.)

---

Qual voce Euforbo chiama, e dolce suona
Più assai che d' ussignuol, quando lo desta
Auretta mattutina a-dolci amori?
  La voce è di Glaucilla, nè di Pindo
Sulle vette solinghe Eco giammai
Lieta n' andò di voce più soave.
  Con lieve piè di foco Estro giocondo
Vienle innanzi guidando alato stuolo
Di leggiadretti Genj, amabil prole
In Ciel concetta dalle pure menti
Delle vergini Muse. Alcuni ignuda
La beltà mostran delle pargolette
Membra di rose, adorna altri di panni
Avvolti loro dalle Grazie intorno.

E in cento nuove fogge, e color vaghi
Di drappi, di ghirlande, e di capegli,
E di guance pienotte, e di gentili
Mentre diversi innamorato ammiri
Cento volti, non sai qual è più bello.

O divina Glaucilla! or quale incanto
Ha la tua cetra, che il drappel celeste
In ballo mena per l' Arcadie selve?
E tu rammenti Euforbo? e tu l' inviti
Al canto? Euforbo chiami? Euforbo è spento.
Nol sai? volge il sest' anno che fra l' ombre
Si sta lo spirto suo d' un caro avello;
Donde può fuora sol voci di pianto
Mandar conformi alla sua tetra stanza.
Euforbo fu. Poco l' ingegno, fioca
Era la voce sua; ma forse alquanto
Il valor gli giovò d' eccelsa fiamma,
E 'l brio giocoso de' pensieri gai.
Gaio pensier non scende in tomba. E siegui
Con altra ed altra melodia di note
Diversamente incantatrici invito,
Glaucilla, a fargli a cantar nozze? oh forza
Di blandi accenti armoniosi! udiro
I Dei spietati delle morte genti,
E raddolcilli, e vinseli la lira
Del figliuolo d' Apolline chiedente
La sposa. Nel vicin Tartaro allora

Tacque ogni duol. Dimentico dell' acque
Fuggenti sollevò lo scarno volto
Tantalo, e i pomi penduli non vide
Alzarzi al par sulla digiuna bocca.

Più dolci i versi tuoi, Glaucilla, in fondo
Giungon dell' urna, ove d' Euforbo il mesto
Spirto ostinato volea star sepolto
Eternamente. Suo malgrado svelto
Dalle adorate ceneri e' vien fuori,
Ascolta Aglaja, e già sorride, e accoglie
Sensi di gioia rediviva, e baldo
Già fattosi a te presso, dall' amica
Mano la sporta cetra inghirlandata
Di fiori eterni accettar osa; e canta.

Al suon di cetera, Muse, scendete
Qui, dove Imene coll' aurea fiaccola
Vuol due bell' anime far sante e liete.
Voi d' ogni scibile maestre dive
Vergine sposa condurre al talamo,
Vergini pronube, non siete schive:
E lodar Venere, ma quell' antica
Nata ad un parto colla Fè candida,
D' Emera e d' Urano prole pudica,
Inseparabili suore, beate
Quando i due nomi d' amante e conjuge
Uniti serbansi per lunga etate.

Che i volti invecchiano; ma l'alme belle
Più ognor d'amore degne si scoprono;
Nè amarsi cessano poi sulle stelle.

Al suon di cetera, Muse, scendete
Qui, dove Imene coll'aurea fiaccola
Vuol due bell' anime far sante e liete.

Nè con piè insolito sentiero ignoto
Calcar v'è d'uopo, se pago piacevi
Scendendo celeri far il mio voto.

La magion aurea v'è cara certo,
Dove tesoro d'innumerabili
Vostre bell' opere fe' Filiberto.

Dove l'elettrico fuoco a lui mostro
Avete, e 'l vuoto, e sfere, e circoli
Del globo astrifero, dell' orbe nostro.

Dove lusingasi, pur desiosa
Di vostre voci, potervi porgere
L'orecchio docile spesso la sposa.

Al suon di cetera, Muse, scendete
Qui, dove Imene coll'aurea fiaccola
Vuol due bell' anime far sante e liete.

Voi rammentatele, che fra le danze,
Le mense, gli agj, l'oro, le seriche
Tele vaghissime delle sue stanze

Di gemme splendida, nastri e merletti
In fogge nuove tai che, bellissima
Siete, le dicano bei giovinetti,

Potrà l'invidia farsi di cento

Stolte, e di mille; ma non durevole,
Verace, limpido trovar contento:
  Ma sì dal nettare vostro, e dal saldo
Suo giovin senno; e più dal facile
Unico, debito amor suo caldo.

Ma che parlo? o Glaucilla, udisti? sensi
Di zio, d'antico zio, non di poeta,
Qual tu vantavi Euforbo. Oime! le ninfe
D' intorno sogghignanti, ed i protervi
Satiretti non vedi? ei si fan beffe
Di lui, delle tue lodi. Or via soccorrilo
Tosto, all' orecchio soffiagli alcun lampo
Di fantasia. Non pensi ora, non pensi
Agli usati ricordi, onde alcun uopo
La nipote non ha, che potrà poi
Tranquilla in ore di men viva gioja
D' ogni filosofia per te le fonti
Meglio gustar, e vieppiù sempre l' alma
Disingannata incendere a virtude:
Quando per te già ritornata in vita
La trucidata figlia di Teone
Barbaramente, la dotta, la casta,
La bella Ipazia tua novella scuola
Aprirà nel tuo carme, ove i suoi casi
Con vario-pinta maestrevol trama
In gran tela contesti or di stupore
Le menti, or d' alte brame, ora d' affanni

Pietosi colmeran, di pianto gli occhj
D' ogni amator gentil d' Itale rime.

Ma fra gl' inni d' Imene, il riso, i motti,
L' ebbrezza del piacer, le cene, i vini
Stolto è ciglio di saggio... eh... sì, Glaucilla,
Intendo... tenterò; ma stammi a fianco.

Già figlio d' una Dea
Sceso vivente alle fiorite sponde
Degli Elisj papaveri là, dove
Muto fiume senz' onde
Acque obbliose muove,
Vide i venturi Enea
Figli e nipoti suoi,
Per lunga età gran popolo d' eroi.

Di più adorabil madre
È figlio Filiberto, e al Ciel più caro
Per verace pietade: e se la mano
Di Greco sangue non cosperse invano
Sul Simoente e 'l Santo,
Non ha, spietato al pianto
Dell' ospite tradita
Dagli amplessi, lasciatole l' acciaro
A troncarsi la vita.

E se l' età delle sibille ancora

Fosse, e approdato, ove il Cumano speco
A fatidici carmi ancor fesse eco,
Ei supplicando fuora
Ne traesse la vecchia, al vago aspetto,
Ai color freschi e belli
Più che fiori novelli
Del gentil giovinetto
Ella di nuovo amore
Inusitato ardore
Risentirebbe nel gelato petto,
Onde bramosa, colla grinza destra
Presa di lui la rosea mano, andria
Tosto lieta maestra
Per la sepolta via
A mostrargli di quanti a lui feconda
La sposa fia bei bamboli gioconda,
E la prole de' figli, e i pronipoti,
E il lungo onor de' posteri remoti;
Che non gliel disdirebbe
Proserpina, nè Giove, od altro Nume;
Poichè gradito a tutti i numi ei crebbe
Per ogni bel costume.

Ed or Febo, che l' alma
Più ch' altri, e l' avvenire
Suole tuttor predire,
Quando un poeta il brama,
Senza che avesse Filiberto a scendere

Ai regni di Plutone,
Per la mia bocca gliel farebbe intendere.

Ma lunga tiritera
La rassegna saria di tanta schiera;
E non parmi ragione,
Che guiderdon di lodi
Preceda i merti, quando de' Maggiori,
Quantunque chiari e prodi,
Non rammentiam gli onori:
E sperar giova; e chi già sa, non spera.

Il buon Deucalione,
Quando la razza intera
De' mortali sommerse il Cielo irato,
Colla sola mogliera
Nel mondo desolato,
Poichè di Temi intese
L'arcano carme, ricoperti i volti
Col comandato vel, che varco ai guardi
Sol apre al piè rivolti,
Per la sassosa valle
Inchino i passi tardi
Movendo a par colla consorte, imprese
Gran ciottoli a gettar dietro le spalle
Senza veder la prova
Della semente nuova;
Che lanciato, al cader tocca la terra

Un masso appena, e subito disserra
Dell' esterna durezza il liscio invoglio,
E dall' aperto scoglio
Esce o bel putto, o tenera bambina;
E frattanto altra pietra,
E poi altra giungendo, ed altra al suolo,
Mentre costinci un fantolin si spetra,
Qui cresce, colà sorge, e là cammina,
De' due sessi in brev' ora è grande stuolo
Adulto, e i due nol sanno,
Che tanta gente procreando vanno.

Come vuol dunque la Dea saggia antica,
Non cerchiam di color, che a nascer hanno,
O sposi; nè il novel vostro dovere
Fia spiacevol fatica
Senza punto vedere.... oh! quali ghigni?
Glaucilla, guarda... io non pensai... sublime
La tua canzon sui puri eterni fuochi,
Dove, sì lunghe ancor dal nostro fango,
Che vestir denno, s' innamoran l' alme
Di bellezza mental, me pur chiamava
Presso gli astri a volar. Ma scarsi i vanni
Me poco alzaro; ond' Icaro novello
Non sarò, sebben caddi; che da riso
Fu la caduta su propinque piume.
Ma pur m' avverte che il tacer più m' era
Bello, e sarammi. Onde l' orecchio omai

Ti basti sol ch' io porgati, o Glaucilla,
Beato ammirator, in sin che forza
Di sempre acerba rimembranza e cara
Lunge da te non riconduce al pianto
Euforbo tuo sull' onoranda tomba.

---

# DIALOGO TRA MORTI,

CIOÈ

## TRA CICERONE, COSIMO DE' MEDICI, E FRANCESCO DI VOLTAIRE

DI

EMANUELE BAVA S. PAOLO.

---

COSIMO.

Sì, il vedrete a momenti il Voltaire, egli non ha guari è disceso fra l'ombre, e lasciandolo, gli diedi tantosto la traccia di questi viali, perchè potesse venirvici, ed appagare il sommo desiderio, che ha di conoscervi.

CICERONE.

Venga, che a Roma anch' essi giunsero per sola vaghezza di vedermi e stupire i Re barbari, e di Grecia i filosofi; gli oratori e i sofisti concorsero ad ossequiare in me un latino Demostene, un roman Plato, un cittadino, che molti Pisistrati spense nel sol Catilina, e per cui in somma rinata quasi Roma dall' eccidio scampò. Oh quanto amai la gloria, e ne venni, posso dire e senza

vanità veruna, assai ben corrisposto! chi un fiume di eloquenza diceami, e chi all' impeto del dir concitato talvolta alludendo, un torrente; gli amici poi mi aveano in conto di un loro giojello di greco sapere, e Pomponio Attico mio, che tanta tenea saporita perizia delle arti di Atene e Corinto....

COSIMO.

Ecco s' avanza il Letterato di Gallia.

CICERONE.

Attico, dico, non volea ne' suoi musei alcun simulacro collocare, segno o pittura....

COSIMO.

È qui il Voltaire.

CICERONE.

Se la sua non udisse dalla mia autorevole approvazione corroborata... oh! salve preclarissimo Lutezian letterato, sempre a' vostri pari vissi ben affetto, e morii, e nel trattarli una somma e purissima dulcedine godetti.

VOLTAIRE.

Grand' uomo, onor del consolato, fulmine del foro, e principe dei filologi, in me la soavità del letterario consorzio spessissimo turbata venne e interrotta; oh quante contumelie e ingiustizie, quante persecuzioni furonmi fatte dai vermi delle scuole, dall' upupe di Parnaso!

CICERONE.

Vi compiango, e assai me ne duole, se ci fossi stat'io, vi avrei, come già il caro Archía, ai morsi dell' invidia sottratto, e sotto l'ali dell' ambita mia clientela raccolto.

VOLTAIRE.

Tanto mi travagliaron i ribaldi, che a volermene riparare dovetti esule confinarmi al lago Lemano.

CICERONE.

Ah che narrate d' esilj? ciò si è il mio rammentarmi, duro, iniquo quanto altro mai... oh patria ingrata, oh infame Clodio! tu il Senato della gemma de' padri, i buoni dello specchio loro e sostegno, le latine lettere del lume più bello in me defraudasti.

COSIMO.

Datevi pace, Tullio mio, voi sapete pur bene, che il bando è l'ultimo pane, che assai volte tocca agli eroi; non ricordate l' ostracismo di quella Atene da voi pur pregiata cotanto, ed il quale poi, peggiorandone le condizioni, la vostra Roma imitar volle contro l'espugnator di Coriola, che seppe trarne vendetta, e contro il grande Scipione, che lei compatì sorridendo, e se con i libri di Platone racconsolonne? io medesimo, che Firenze mia attesi ad abbellir sempre, e a beneficarla, ne andai fuoriscito a Vinegia, il mio bando durò più del vostro,

ma così diedi luogo al pentimento de' miei cittadini, i quali, sentitone il danno, e ricredutisi, mi richiamarono.

CICERONE.

E che paragone tra il vostro infortunio e il mio, tra il dover lasciar Firenze, o una Roma?

COSIMO.

Purchè patria, è al buon cittadino preziosa altrettanto la sua colombaja, quanto ad altrui una città reina; e poi chi vi ha narrato, che debba Firenze della vostra antica Roma a fronte scomparire cotanto?

CICERONE.

Come! val d'Arno, val di Fiesole, e se volete anche unirvici la valle di Nievole, contrapporrete forse al dominio, all'amplitudine, alla potenza di Roma? alla sua popolazione di alcuni milioni di viventi?

COSIMO.

No, ma contrapporrovvi altri di lei vantaggi a voi non ben noti.

CICERONE.

E quali vantaggi vostri? su via li narrate.

COSIMO.

L'industria Fiorentina nell'arti da voi rozzi forse più

che noi vi credete, e scioccamente superbi, lasciata in vile stipendio agli schiavi; la mercatura, la navigazione, il commercio, attitudini e frutti dall' anzidetta provenienti, cose per cui mezzo Firenze, se non estese il dominio sulle longinque barbare nazioni, estesene più di voi orrevole fama di se per un certo con quelle reciproco esercizio di uffici, e per una erudita corrispondenza.

CICERONE.

Sì, ma e l'opulenza Romana, l'urbanità?

COSIMO.

Opulenti voi! che dovevate a bocca aperta aspettarvi il navigato alimento di Sicilia o di Egitto? voi, che d'ago magnetico privi andavate navigando tentoni, e paurosi dell' alto mare, rasentando le spiaggie; voi, cui era il lino di Spagna un vestire distinto; voi, fra i quali al certo non si filavan le sete, ma le poche, che adopravano i Grandi vostri, giungeanvi a caro prezzo dalle Indie; voi urbani e benigni! che aspramente tanto avete trattati i vostri servi per falli di niun conto, e con crudeltà vieinaggiore poi sempre, e per legge i vostri nemici, inumani, a sollievo della quarta parte dei viventi, erano da voi oppresse, avvilite, martoriate o distrutte le altre tre!

VOLTAIRE.

Via, Cosimo, non toccate più oltre questa corda, io

non contendo il pregio a Firenze d' ogni industre talento, ma se proseguite a tacciar di crudeli i Romani, dovrò, a rifondere in voi quell' onta, che a questo venerabil uomo fare intendete, rammentarvi quanto delle acerbe Fiorentine vendette i vostri hanno scritto Dante e Machiavelli, di ciò anche in Francia pervenneci la scandalosa contezza.

CICERONE.

Nè a me ancor isfuggì di mente ciò, che dircene han voluto li vostri annali.

COSIMO.

Godo che ne tenghiate memoria; fummo crudeli nelle civili nimistà, e nelle private vendette acerbissimi, vero verissimo; ma tali non fummo per massima o per legge; e tali pur foste voi, e a punto siffatto, che lo strazio dei miseri schiavi era in Roma uno scherzo da esporre nei pubblici divertimenti solenni.

CICERONE.

Che cale al non reo, che fra i tormenti contorcesi, e spira, se di quanto patisce abbia a dar carico all' altrui nequizia, o alla legge?

COSIMO.

Avete forse ragione, non cura gran fatto la cagion di sua morte chi già n' è venuto alla soglia; ma gli

stenti, le fiere agonie e l'ultimo supplizio non solamente allor che gli provi, son esse cose terribili, ma in tutti i tempi eziandio che lor vivi soggetto, che spaventevoli ad ogn' ora e minaccianti ne gli paventi; la paura di un male, quai sono il dolore intenso e la morte, e il ribrezzo, che dessa imprime nell' animo, e va nella fantasia pitturando di quanti la sentono, ne adegua l'angosciosa vita tapina ad un continuo morire; e tal fu pur quella de' vostri servi sciaurati, che indifesi vedeano a lor danno armate da capo a piè le leggi, radicata e ferma la pubblica opinione, svegliata la ingenita ferocia vostra, e il barbaro costume già dall' uso addetto e consecrato agli Dei, e alla giocondità de' conviti, cosicchè a rimuovere dai petti romani ogni minimo senso di pietà cospiravano a gara la legge, il cielo, e l' ebbra universale allegria; or piacciavi citarmi nulla di consimile, che negli annali nostri stia scritto.

CICERONE.

Là dentro ci leggo a mille i tradimenti d' ogni sorta, insidie, nefandezze, vendette non mai sazie o saziabili.

COSIMO.

Sì, ma non applaudite; non consecrate agli Dei, anzi condannate e avute in abominio dalla pubblica opinione, e, il che è ancor più da notarsi, non mai continue; il bollore dell' intestine discordie, lo scompiglio delle rivoluzioni spigneano, quasi impure schiume, dell' ima

agitata cupidigia mostri siffatti al di sopra, ma non sì tosto appariano alla vista di ognuno, che le leggi dalla detestazione universale implorate e ridestè, ripigliavan lo scettro, e l' umanità i suoi diritti, e la carità testè astretta a celarsi, il suo pristino zelo, e colla medicatrice destra essa andava poi rimarginando le piaghe, che l' ambizion de' potenti inasprite avea poco prima od aperte.

VOLTAIRE.

Nelle contrade vostre d' Italia la smania del primeggiare fu nel vero più che altrove oltremodo inquieta e furente; la prepotenza di un cavaliere Italiano, o del suo intero casato è uno sconcio a voi proprio, che sempre traeasi dietro una sequela di scelleraggini.

COSIMO.

Ciò nacque dalla condizione de' tempi, eran tutte deboli le città nostre, e tutte al governo repubblicano inclinanti; per altro l' Italia era un bel paese, e d' ogni desiderabili biade feracissimo, a gara perciò due Principi grandi voleano signoreggiarsela senza rivale. All' uno di questi due massimi protettori, che di spalleggiarli s' offria, i nostri casati sempre accostavansi, e poscia acremente a soverchiarsi l' un l' altro attendeano; nella mia patria più che in qualunque altra città Italiana lo studio delle parti gli animi riscaldò, vi si aggiunse in mal punto la sete dell' oro, quindi da tal fomite rio eccitato, divamponne-

un nembo di nimistadi infinite e d' invidie livido e tetro; il commercio, il quale, abbenchè in condizione privata, io cominciava assai fruttifero ad estendere in ogni parte del mondo, procacciommi la fortuna di un Principe; ferì questa gli occhi de' miei paesani, onde più offesi dal poter mio di far loro del bene, che grati ai miei benefizi, ne covarono tanta gelosia, che alfine scoppiando, per schivar maggior scandolo, dovetti andar fuoriscito; richiamato poscia, con più quiete, e con non rallentato vigor di mente ripresi a beneficare poi sempre la patria.

CICERONE.

Voi avete beneficata Firenze, e per Roma, la quale anch' essa discacciommi, io feci senza dubbio qualche cosa di più.

COSIMO.

E che mai?

CICERONE.

Ne l' ho salvata.

VOLTAIRE.

Queste vostre benemerenze sono sapute da ognuno, siete stati amendue munifici e letterati, non però filosofi; dicea Pitagora a chi esser tale volesse davvero, di non cibarsi di fave, cioè di non s' ingerire nei negozi del comun reggimento, diretti per lo più dalla sorte per via di questi od altri siffatti legumi, e voi vi ci cacciaste ben addentro; spintivi in vero da certa poco filo-

sofica aura di vanagloria, avvolti ve ne siete vissuti in cabbale cittadinesche, in fazioni, e raggiri, ambiti avete e saliti i più alti seggi, famosi mai sempre per insigni cadute, onde mal vi si confanno i romori, che ne fate, i treni, e i piagnistei, vostro danno.

CICERONE.

Ma voi, se non erro, vi siete pur anche in Germania in corte trattenuto di un Re?

VOLTAIRE.

Sì, ma come già la corte di Siracusa Platone, io quella di Berlino abitai, cioè non in contegno d' uom di stato o di cortigiano, ma sì di filosofo.

CICERONE.

E in la qualità siffatta in alta quiete, in ozio erudito colà poi chiudeste i giorni?

VOLTAIRE.

Ah no, che me una cabbala di letterati infesti gravò di non pochi reati, e mi fece licenziare anche di malagrazia.

COSIMO.

Questi appostivi delitti saran stati poi alcune accademiche fragilità, o al più peccati meramente filosofici.

VOLTAIRE.

Ne dubitate? non mi andarono, siccome a voi due, a genio giammai le cure pubbliche e le faccende, nè ad altro attesi colà, che a pensare e a leggere, a scrivere, a stampare i miei manoscritti, o a ristamparli più volte; or di per voi discernete qual in se tenor placido di vita, e innocente trascelto mi fossi, e se dolci e beati non ci dovea in compagnia delle soavi muse terminare i miei dì.

CICERONE.

E quale strano accidente, qual novità intempestiva ve gli ha volti in amari, qual fatto vi fece di colà gire in bando?

VOLTAIRE.

Nulla più che il tenace, ma lodevol proposito di sostenermi, ma ad ogni costo, nella primazia letteraria, che mi era dovuta.

CICERONE.

Ah impresa ardua troppo, da cui quella filosofica prudenza, che testè vantavate, avrebbe dovuto ritrarvi; il filosofo, che negli affari implicasi del comune, può in iscusa addurre, o a pretesto lo zelo pel bene della repubblica, che lo vi trasporta, ma quello, che l' ozio perde e la pace per alzarsi sopra gli altri letterati suoi

pari, nol direi che filosofo spurio e ipocrita, poichè per una gloria aerea e mendace il suo vero bene avventura e biscazza.

VOLTAIRE.

E doveva io comportare, che i nostri Mevj e Bavj, come a dir gli Akakía, i Pompignani, i Freroni aprissero scuola, dettassero leggi di buon gusto, moltiplicassero le edizioni de' lor scartafacci periodici, e senza il mio voto, e il mio pro, ai Principi surrepissero poi le pensioni, e alle accademie le medaglie ed i premj?

CICERONE.

Intendo, la noja sola de' civili impieghi vi dispiacque e svogliovvene, ma vi allettò assai la preminenza goderne, e i cari emolumenti.

VOLTAIRE.

Eh non sapete che oggimai in Europa è diventata la filosofia un'arte, che fa i suoi computi e mercanteggia, e più quella tale, che la dissipata diverte e sciolta gente di mondo, cioè la letteratura, i cui parti hanno uno spaccio maggiore e più pronto?

COSIMO.

Non dovreste, Tullio mio, far su di questo le maraviglie; anche a' vostri tempi l'eloquenza in Roma era un'arte proficua e mercenaria alquanto, e voi ben sapete

quanto vi fruttassero i trionfanti e numerosi periodi per Dejotaro Re.

CICERONE.

Le onorate mercedi delle veglie e sudori al nobile orator non sconvengono, ma i miei libri filosofici e morali non mi aggiunsero un sesterzo di pro; le lettere han da estirpare la barbarie dal mondo, piantarvi in sua vece i buoni studj, i Grandi debbono proteggerle, e sì propagarle.

COSIMO.

Così operò appo di voi Mecenate Etrusco di origine, ed io per natali anche Etrusco feci più di esso forse in Toscana, ma la repubblica letteraria a' tempi di Roma antica non era perfezionata ancora, mancava de' suoi precipui sussidj, cioè carta, stampa, e di cento altri opportuni, e ingegnosi ritrovamenti e lumi, in copia rinvenuti dappoi; per siffatto corredo aggiuntole ne' tempi moderni ha questa repubblica con quella dei commercianti presa analogia non poca, e un non so che innestatosi sopra dell' indole mercantesca.

CICERONE.

Ah Cosimo, lo scherzo è innoltrato e alquanto troppo mordace, che certo non ragionate sul sodo; trovare relazione siffatta tra una turba mai sempre al vil guadagno intesa, e gli egregi coltori delle umane lettere, è, a

poco sta, un voler associare a Pompeo Magno uno Spartaco.

VOLTAIRE.

Avete forse ragione entrambi, almeno ciascun dal suo canto, voi Tullio di adirarvi, perchè meglio assai sarebbe, che ciò in niun senso potesse esser trovato vero; voi Cosimo, perchè di fatti l' analogia, che accennaste per un certo senso corre benissimo, e sta, io ne feci già la felice sperienza, dappoichè nè l' espulsion mia di Berlino, nè il mio ritiro nei Svizzeri, o il nocumento, e gli insulti portatimi dai Pederasti e dagli Energumeni di ricavar m' impedirono da' miei scritti, che andai trafficando, un lucro cospicuo, ond' io non solo ricco assai ne divenni, ma impinguai l' arche non poco di un stampator Ginevrino, che dielli co' suoi torchj alla luce.

COSIMO.

Questa somiglianza più che nol pensate è intera e perfetta, e se ciò a grado vi torni, verrovvene partitamente molti capi additando.

VOLTAIRE.

Volentieri, ascoltiamo.

CICERONE.

Sì udiam pure questa filza di stranezze, che ci an-

drete tessendo; mettetevi sopra la tavolozza tutti i colori mendaci, e date principio.

COSIMO.

Tullio, vi ragiono di cosa da me più saputa, e meglio, non ve l' abbiate a male, che da voi nol sia, poichè in Firenze vissi ad un tempo letterato, non ignobile, e negoziante oculato e solerte; quindi è, che a bell' agio ho potuto far esatto squittinio delle due professioni, e delle due gerarchie il paragone; e voi, caro signor di Voltaire, sappiate che io non voglio, che per nulla faccia in pro della causa, che sostengo, quel profittevole smercio, il quale uno scrittore accreditato può far de' suoi libri.

VOLTAIRE.

Siete padrone voi, ma per me ciò fu un capo massimo, e un articolo per nulla indifferente.

COSIMO.

Non gl' individui adunque delle due classi qui porre intendo a confronto, e neppur asserire che d' entrambe l' unico fine e l' ultimo sia l' arricchirsi, posciachè dell' una è per lo più questo il fine soltanto intermedio, ma sì mostrarvi i disegni, gli appetiti, i vizi, i principj ed affetti esser così in questo, come in quel ceto poco meno che la cosa stessissima.

CICERONE.

Per conto delle passioni concordo con voi, esse in origine sempre sono a un dipresso nei petti umani assai simili.

COSIMO.

Non solo in origine, ma in tutti gli addetti alle due classi anche in progresso proverovvi camminar le passioni per le stesse vie, maneggiarsi ad un modo medesimo, aver interessi non punto diversi, e finalmente aver le suddette uno stretto scambievole bisogno l'una dell'altra, anzi che ad alzarsi al maggior apice di prospera sorte l'una senza l'opera dell'altra non vale.

CICERONE.

Vi cederò dell'arte del dire la palma, se giugnete a provarmi voi, che l'altezza, cui a un tratto balzarono, forse coll'opera mia, le latine lettere, sia tutta stata fatica dei nocchieri o mercadanti Rodiani, Fenici, o Liburnesi.

COSIMO.

Anzi appunto perchè la costor arte mercantile, e la nautica eran a' tempi vostri e fra voi troppo insufficienti, e a così dire bambine, io pretendo che, non ostante tutto il possente Tulliano valore, le lettere del Lazio e le scienze lontane stettero dal vertice d'ogni eccellenza,

nè mai poterono quanto era lor mestiero ampliarsi; epperò osservate, che non aspiro ad involarvi quella palma dell' eloquenza cresciutavi intorno tanto frondosa, che omai non teme l' insulto de' secoli.

CICERONE.

Mi usate cortesia, ma come potrò ripagarvi con altrettanta, se non posso alla vostra sentenza per niun conto arrendermi?

COSIMO.

Rigettatela adunque, ma poscia almeno, ch' avrovvela esposta.

CICERONE.

Sponetela a comodo vostro, ma ch' io so molto bene, ricordatevi, sviluppar le fallacie, e trionfar de' sofismi.

COSIMO.

Non dubitate, che materia od ansa di nuovi trionfi non sono per porgervi.

CICERONE.

Nell' argomento inoltratevi, che ad ogni modo non lieve onor ritrarrete dall' aver alquanto fatta ondeggiar la vittoria.

COSIMO.

Anzi ho certezza che grande fia, dal solo ardir magnanimo di volervela far conoscere infida; ma per non tenervi

più del dovere in disagio, vengo di lancio alle prove. I letterati nè celebri son detti, nè chiarissimi, ove in tutta Europa peranche non abbiano, e in l'altre parti di mondo già distinte per coltura di lettere Europee, esteso il nome loro, il carteggio, le corrispondenze moltiplici, e le dotte lucubrazioni, e le dediche e le opere loro colà mandate in iscambio di quelle degli altri lor pari, e ove, se non aggregata, almen riconosciuta non sia la lor persona, da tutte le Accademie; i commercianti anch' essi non levan grido nessuno, sepprima non si fanno conoscere in tutte le piazze di banco del mondo, se non vi spediscano, e non ne riscuotano le cambiali, se fra gli esteri in tutte le borse ( che sono le mercantili accademie ) capitali non tengano; gli uni poi quanto gli altri si giovano e si dilettano di viaggi sommamente, perchè già noti, e quasi in loro paesi approdano ben accolti ovunque sia loro in grado mostrarsi, e siccome, cui tutto il mondo è patria, non ne ha niuna, così i primi come i secondi non l' han veramente, e sono Cosmopoliti, e indifferentemente qua e colà con franco cuore si trasportano a stanza, e più, ove superi la promessa o sperata tangente degli onorarj, dei guadagni, delle lodi, e de' premeditati cari trionfi.

VOLTAIRE.

Oh venerabil Tullio, mi pare che in questo articolo vinca Cosimo e non falli, e poi lo bramo assai; collima a meraviglia col mio il di lui parere, il quale andai

predicando e spargendo in ogni luogo non senza frutto; sarebbe ella pur già l'impresa utilissima la cospirazione di tutti i dotti in voler una nazion sola comporre, or se a nuovo vantaggio a questa inclita nazione ridondi l'associarsi con quella degli opulenti, che tale per lo più è chi traffica, chi lor faria fronte? rovesciati a terra con dismessa faccia pur una volta cadrebbero gli ignoranti, i dappoco, gli sciocchi, che si tengon da tanto, perchè abbondan di soldo; saria pur forza in allora che umili mancipj comparissero costor tutti, e fossero dei primi, i quali in santa colleganza e pace fra di lor cementata dalle scienze e dall'oro, condurrebbero giorni felici.

COSIMO.

Ma ho dubbio che m' intendiate così parlando, nè vorrei, spiegandomi meglio, avervi da speguere in cuore l' immaturo contento.

VOLTAIRE.

Qual sospetto vi nasce? via dileguate ogni nube, apriteci il genuino tenore de' vostri concetti.

COSIMO.

Ubbidiscovi, solo perchè frutta ad entrambi loro, la lega dei doviziosi e dei dotti naturalmente mantiensi e dura; di quì procede che il letterato per l'ordinario più del suo simile corteggia il ricco, e che costui più di altri, che in denaro l'agguagli, il letterato vezzeggia, quello

da questi ritrae patrocinio e guadagno, e costui da pratica siffatta fama, coltura, e splendore; ma dall' aver asserito, che le due repubbliche a cagion del lor mutuo interesse sien mosse a volersi cercare ed unire, non ne segue peraltro, che ciascuna di esse sia in se stessa concorde, che anzi come i trafficanti ( che facoltosi suppongo ) così i letterati s' odono spesso tacciarsi di mala fede, trapolarsi, scavalcarsi, rubarsi a gara i temi, i libri, le pensioni, le clientele, del pari che i primi si dolgono sovente fra loro di privilegj estorti; e rubansi a più non posso le esclusive, le fabbricazioni, le tratte, gli appalti, e che so io.

VOLTAIRE.

Se a vostro giudizio adunque ognuna delle classi cerca cotanto di stringere amicizia con l' altra, tanto più vaga esser dovrebbe di rinsaldar sempre tra suoi membri e in se stessa i vincoli d' amistà, di concordia e di pace, il che sembrarebbe con ciò, che diceste, pugnare, ed il che se sia poi vero, non so.

COSIMO.

Nol mi par certamente, e men ancora che ciò debba inferirsi da quanto ho detto poc' anzi, dappoichè tra un dato numero di persone può intervenire benissimo una lega qualunque e società senza orma però di pace, di amistà e di concordia; gli interessi communi ad una specie di gente partoriscono le società e le confederazioni,

gli individuali e privati non le disciolgono no, ma le depravano, e l' unione degli animi ne turbano e l' armonia; il general interesse accozza qui insieme tutti i letterati del mondo, là tutti i negozianti; e il particolare poi, lasciandoli permaner in lega uniti, li cangia di fautori in emoli, di amici in acerrimi nimici assai spesso gli uni degli altri.

CICERONE.

Così pur troppo addiviene anche alle società politiche; la Romana Repubblica era mossa contro i nimici al di fuori come se fosse ella tutta stata un sol uomo, dentro mostrava aver tante volontà e sì diverse, quante eran teste.

COSIMO.

Godo che i fatti sien del mio dire conferma, ma la simiglianza, che stovvi individuando delle due classi, anzichè nell' esser entrambe in se stesse pacifiche, campeggia nell'esser elleno nell' interno loro agitate quanto mai e pugnaci; or piacciavi osservare, che oltre lo stato interno, e il genio cosmopolita, in cui li trovaste consimili, esse sono tratte altresì da un continuo non dissimil prurito l' una verso dell' altra.

CICERONE.

Non ho da stupir di colui, il quale, come il commerciante od il Grande di averi abbondi e di potenza, vada della dottrina in traccia, e del saper, che gli falla;

anzi rimango attonito di talun d' essi, che nulla curi di lettere; rossore del dotto sento bensì e del filosofo, qualora alla roba aneli, a profana rinomanza e all'oro.

VOLTAIRE.

Io in cambio di voler rimproverare alcun d' essi della siffatta mutua comunque interessata officiosità, di cuor ne li lodo; imperciocchè è lodevol perizia lo saper emerger dal fango, conoscere e sapersi procacciar quanto manca; il dotto assai volte patisce difetto di agj e fortuna, e va a provvedersene al ricco; costui di lumi e coltura, e vassene a comperarne dal letterato; sin qui non ci veggo che il bene, e l' ordine. Vero è, che talvolta per superbia o sciocchezza, qualche uom facoltoso suol da tal ordine dilungarsi, ma ciò addiviene perchè non sempre sa conoscere chi è ricco quello che gli manca, mentre chi è filosofo per lo più, e molto ben lo conosce.

COSIMO.

Or bene, anche questa relazione ho caro che stabile vi sembri, e sì chiara, che ve l'avete di per voi notata; anzi stoltissima direi la facoltosa persona qualunque, che a nausea prendesse la pratica dei letterati. Chiunque può largheggiar nelle spese ama spendere in guisa, che glien venga plauso, vale a dire ama il lusso, e senza vernice di erudizione alcuna, o sapor d'arti e di lettere, ogni lusso, ogni studio di magnifica comparsa non mostra scopo veruno o motivo, epperò zotico sembra, e talvolta

ridicolo riesce, onde ingegno vi vuole e senso squisito a farsi capo scuola, e classico autore in materia di lusso, nè senza qualche coltura vi si arriva.

VOLTAIRE.

Oh dite pur vero, diffinirei il lusso oggidì, essere la scienza del goder le ricchezze; i sciocchi infatti nuotano nell' abbondanza, e non sanno trarne un piacer nobile, un plauso dall' uom di garbo, non far inarcare le ciglia ai Molti, o ai Pochi.

COSIMO.

Ammetto la diffinizion vostra, e l' estendo ad ogni secolo, in cui sempre, cred' io, che compagno sia stato il lusso e indizio di coltura, e ch' ognora chi nel promosse, ebbe voce di colto signore e sagace.

CICERONE.

Via, voglio cedervi in parte, e menarvi per buona questa analogia, e naturale alleanza; ma il ben pubblico pur al certo richiede che si frastorni, e, se mal non m' appongo, che al possibile gli si contraddica.

COSIMO.

Oh questa consequenza esige un esame maturo prima di passare in assioma.

CICERONE.

L' esame è bello e fatto, eccolo; il lusso si oppone

al ben pubblico perchè snerva i popoli, e fattigli ignavi e fiacchi, lasciali poi cader preda dell' arti d'alcun pessimo cittadino, o della spada de' barbari, che in un fascio con la nazione rovinano il lusso, e le lettere, che fiorivanle in grembo.

VOLTAIRE.

Ma se il lusso è l'arte di sapere goder le ricchezze, come pensate voi che dir si deggia di quella nazione, la quale a motivo d' inopia non può quest' arte per niun modo studiare, o di tal altra, che non sa nulla, o non vuol saper o imparar che che sia, come, che in esse si promuova il pubblico bene?

CICERONE.

Si promuove, si protegge, ed amplifica colle virtù marziali, e cittadinesche; le prime i barbari atteriscono, le seconde i faziosi cittadini contengono.

VOLTAIRE.

Bene, ma lo scopo finale ed ultimo di queste tali virtù, cioè il pubblico comodo e bene, consisterà pur sempre nel pieno acquisto della bramata balía di gioire di ogni maniera, sol che non ferisca questa le leggi, cioè nel lusso; ond' è forza che a procacciarsela un popolo o a far conquiste attenda, ovvero alla mercatura, e alla navigazione.

CICERONE.

Ampliar il dominio, moltiplicare gli averi coi marziali sudori, è quella via, che a goder vorrei scegliere; per essa la potenza si assoda, accrescono le tue le facoltà, che altrui togli, e la vigoría degli animi non ismarrisce almen così presto.

VOLTAIRE.

Sì, la via delle conquiste fu quella appunto, che voi avete conosciuta per l' unica, ma è troppo barbara e violenta; più dolce ed umana è l' altra di un traffico accurato, socievole, ed amplo. Dalle guerriere feroci nazioni a peso di umano sangue si comprano il sapere, e i godimenti, cioè il lusso; dalle commercianti a peso d' oro l' uno soltanto e gli altri s' acquistano.

COSIMO.

Egli è fuor di dubbio che uso migliore di questa terra lucida e gialla non può farsi, fuorichè d' iscambiarla con quelle cose eccellenti, che l' intelletto van corredando ed adornano; e siccome non so veder modo sicuro di torcere a ritroso il corso naturale delle umane vicende, saría pur partito ottimo studiarne un tale, che deviandole alquanto per iscanso opportuno, volgessele il meglio, o il men male possibile.

CICERONE.

Altro immaginarne non saprei, toltone certi temperati

palliativi non da me mai negletti, ch' ebber talvolta virtù, se non d' impedire, di rattenere almen sul pendío le decadenze imminenti.

COSIMO.

Forse ell' è stata la mia una cara e vana lusinga, ma lo spediente, onde assai lungi a rispingere ogni dicadimento si venga, l' arcano, per cui a goder le ricchezze si arriva senza alcun pubblico danno, e per cui un lusso erudito e sobrio puossi agevolmente incamminare, parmi che risegga appunto nel saper favorire questa amichevole tendenza e socievolezza del commercio, e delle lettere.

VOLTAIRE.

Iniziateci quanto più puossi avanti in questi misteri, e questa matassa de' pensamenti vostri, di grazia, veniteci sgomitolando.

COSIMO.

Mi è gloria compiacervi, seguitemi adunque; son esse le variate ricchezze del godere, epperò de' pubblici comodi, come a dir la materia; le lettere poi e le scienze ne sono là forma; ma la più leggiadra, che sopra vi si possa distendere, la più vantaggiosa, e terminata dai più gentili e fedeli contorni; dunque se l'una o l'altra manchi, o non si gioisce, o male; dunque coloro, i quali con il pacifico loro, ma operoso maneggio, cioè i negozianti, la materia provvedono, sono da commendarsi; ma coloro

più assai, i letterati vale a dire, e i filosofi, che sannole dare l'egregia forma, e contradistinguerla coll' impronto del bello; dunque queste due repubbliche, la mercantile intendo, e la letteraria, tanto più munificenti potranno a pro dello stato adoperarsi, quanto esse già per indole somiglievoli al sommo, più i loro lavori congiungendo, vaghe diverranno di provocarsi amichevolmente a certa preziosa e spontanea prestanza di presidj, di notizie, e di lumi.

CICERONE.

A questa vostra fuga d' inanellate conclusioni potriasi per avventura un' altrettanta di obbiezioni o di difficoltà controschierarsi, ma per non attediarvi mi accontenterò di mostrarvene le principali, se le superate, vengo nelle vostre opinioni.

COSIMO.

Anzi vi affretto, e vi prego di usarmi la gentilezza siffatta.

CICERONE.

Eccomi, il genio mercantile può talmente rendere avara la nazione, e imbarbarirne il cuore e l' animo, che non le caglia più punto di lettere, le quali voi pur volete che di esso genio in seno a germogliare incomincino, di questo vi adduco in esempio patente i Cartaginesi: le lettere ponno all' opposto di un' altra volatizzare il

senno a tal segno, snervarne il coraggio e il cuore inebriarne, che il maschil costume ne scapiti; cosicchè vinti in breve tutti dall' uso di un vivere ombratile e sedentario, ad alcun colà più a grado non vengano gli accigliati e freddi computi, e i pericoli del mercanteggiare, allor dovrà inaridir la sorgente di questo vostro gioire, donde mi fate sempre scaturire il ben pubblico; del che Atene a' miei tempi solo di dotte ciancie, e di astratti capogiri pascentesi, in esempio vi porto.

VOLTAIRE.

Atene però sen gía almen folleggiando per mezzo di un tal gajo genere di amena letteratura, e di filosofia lusinghiera, ch' era un bel diletto il sonnecchiare con lei; i secoli sì, che noi moderni diciam scolastici, dimostran essi pur bene la vostra tesi, imperocchè essi, o Tullio, lasciarono che ogni traffico andasse in perdizione, e ogni perizia ne fosse sepolta per un lor farnetico di filosofia asprigna tenebrosa pedantesca, setolosa ed irta come il sajo dei professori.

COSIMO.

Voi avete ottimamente ragionato, ma forse non vi siete accorti, che a favor mio; perciocchè gli sconci, che avete citati, colà appunto comparvero, dove in vece di favorire la sopralodata tendenza delle due gerarchie, e di volerne rinvigorir l' amicizia, si pensò da chi reggea lo stato a dissociarle in guisa e sconnetterle, che l' una

non pur screditasse l' altra, ma soperchiassela; onde quasi infensa nemica dopo aver ispenta la supposta rivale, del pari tracollasse la nazione, già sfiancheggiata di una delle sue primarie colonne.

CICERONE.

Ma come farle camminar entrambe a piè pari, e con passo sì misurato e concorde, che lungi dal volersi soverchiare a vicenda, a vicenda poi i loro promovano, e gli interessi del pubblico?

COSIMO.

Questa è la scienza appunto, che stetti indefessamente studiando, e di cui credo ai posteri aver lasciato un non ispregievole abbozzo.

CICERONE.

Eh quale è questa scienza non mi nota, almeno di nome, nè alla Grecia?

COSIMO.

Il suo nome solo, cred' io, potervi giungere nuovo, siccome ai magni ingegni della Grecia fu incognito; ma la scienza anonima, di cui intendo, nè ai Pericli, nè agli Alessandri, nè ad Attico, e al magnifico Tullio, al pari di tutte l' altre nobili discipline certamente sfuggì, questa dal primo, che fra voi qualche norma dielle, e la gravità ponderonne, io chiamo mecenatismo.

VOLTAIRE.

Sì questa è quella, che attende a protegger le lettere, ad agevolarne l' incremento, sappiam che cos' è, bada anche a purgarnele dagli errori, dalle chimere, dai sofismi, ma non s' impiccia di traffico.

CICERONE.

Così pensò l' istesso Mecenate, e Ottavio poi detto Augusto ancora, nè lor venne in mente di tramescolare letterati, e negozianti.

COSIMO.

Perciò è appunto che se l' amico di Augusto ha da dirsi autore della scienza, che accenno, se ha dritto di averle apposto il suo nome, perciò è ch' egli puranche soggiacque a quell' infortunio ad ogni inventore comune.

VOLTAIRE.

E a qual, se vi piaccia, soggiacque sorte sinistra?

COSIMO.

A quella di lasciarsi dietro le spalle assai imperfetta, e mancante la scienza inventata.

CICERONE.

Del Principe non pure, ma di Virgilio, e di Orazio l' amico di tanto incolpate?

COSIMO.

Io nol rimprovero, ma anzichè desso, incolpone voi tutti, o Romani, che sprezzatori troppo di manifatture, e commercio, non poteste gli ajuti, che la pratica ne fornisce, addirizzare a crear fra voi una letteratura più florida ed ampia; imperocchè in fatto di nautica, di geografia, e astronomia, e di cent' altre cognizioni poscia venute, vi rimaneste indietro e poveri assai; Mecenate ebbe l' invidiabil sorte di viver egli quando la Romana potenza cadde tutta in mano di un sol cittadino, poi quella di esser il costui amico, e finalmente di dilettarsi di lettere, e di aver in queste sortito un senso preclaro; ma debbo pur dirlovi, o Tullio, a poterlo per questo conto eziandio superare altro a voi non mancò, che l' aver fiorito alcuni lustri più tardi, cioè non fra le convulsioni della spirante Repubblica, ma sì in quelli dell' equabile e quieta monarchia susseguente, avreste peraltro patito difetto, come ad esso addivenne, non allor rimediabile, di quell' ampio corredo opportuno di cognizioni sorte in appresso, mercè l' arti di un traffico al sommo industrioso, ed ardito.

VOLTAIRE.

Cosimo, già mi sento tratto a darvi retta; voi spandete sulla quistione lampi di vera luce, i quali fanmisi dalla mia sperienza più limpidi eziandio; sì quel di monarca si è il governo più confacevole al mecenatismo, e il

mezzo più valido, che abbia il Principe per esercitarlo, si è di accalorire ne' suoi dominj il commercio. Il Cardinale di Richelieu in Francia, perchè quant' era uopo nol vi fomentò, anche le lettere poco, e a rilento promosse, e assai erroneamente, e a capriccio; Colberto all' incontro, e il gran Lodovico, che arti, commercio, scienze e lettere tutto abbracciarono ad un colpo, e concordemente animarono, vidersi in ciò oltre il voto felici.

COSIMO.

Mi piace assai che meco tenghiate il commercio in conto di efficace sostegno delle lettere; vorrei altresì persuadervi, che non meno della monarchía adattasi una ben ordinata repubblica all' esercizio dell' abile mecenatismo.

VOLTAIRE.

Non saprei riscontrarne un perchè.

COSIMO.

Perchè in questa è appunto cosa più piana farvici primeggiare e fiorire l' arti e il commercio, ed anzi che il lusso sfarzoso e privato, ampiamente eccitarvi un lusso erudito e di pubblica ragione.

CICERONE.

Ma queste povere lettere vi accordate voi seriamente a farle nascere dal genio avaro dei mercadanti; esse sì

nobili ed ingenue, l' opera di costoro per lo più sì sordidi e frodolenti, avranno da chiamarsi! avete un bel dire, chi promuove il traffico, promuove insieme l'avarizia, la quale s' uom signoreggi, costui non può più di lettere punto curarsi.

COSIMO.

Se il mecenate sia malaccorto, questo al certo o di leggieri succede, ma è il pregio appunto, e il trionfo di chi imprende a favorire le lettere, far egli al siffatto disordine argine perpetuo; non confondiam le nozioni, il commercio sdrucciola, se vuolsi facilmente, spintovi dall' interesse, nell' avarizia, ma esso poi non è l'avarizia medesima, e lungi che in se nulla di vizioso racchiuda, può, se ben venga inteso, partorire ogni virtù politica e morale; troppo omai da chi non raffiguronne il fine naturale e retto, fu calunniato il commercio.

CICERONE.

Questo fin naturale può altro essere, che un accumulare senza fine i contanti?

COSIMO.

Questo è, a dir vero, il fine di molti individui, che il fanno, ma non è il fine, nepperciò l'aspetto, pel quale l'esamina il savio e prudente mecenate; questi con mire più benevole e rette e vaste, da spassionato Cosmopolita tienlo a mezzo acconcissimo di beneficar l'universo.

CICERONE.

Fate di grazia, che con l'occhio di questo mecenate io possa considerarlo.

COSIMO.

Eccomi pronto, e con fidanza, che non abbiate a durarvi fatica; la provvidenza, che gli uomini tutti riguarda con occhio paterno, volle in climi opposti spargendoli lontani gli uni dagli altri, volle ciò non ostante, che si trattassero a guisa di fratelli da un capo all'altro della terra, pose a tal intendimento certe cose opportune al bisogno, al comodo e al diletto dell'Europeo nell'altre parti di mondo, e altrettante dall'abitatore di quelle ricercate in questa da noi abitata, e poi tutti al commercio invitò; quelle genti, che al generoso invito si arresero più alacri e volonterose, conobbero di corto, che già due beni lor n'eran venuti, un morale, cioè l'amorevole estensione dell'umana fraternità, e un politico, vale a dire lo scambio reciproco delle merci superflue ed inutili, colle utili ad essi e necessarie.

CICERONE.

Bene, ciò non contrastovi, ammetto, e vi so grado che un fine ponghiate sì giusto, sì caritatevole, ed anche sublime al commercio, ma che monta ciò tutto allo splendor delle lettere?

COSIMO.

Continuatemi la cortesia d' ascoltarmi, e il saprete, oltre i narrati vantaggi, que'popoli addimesticatisi già colla pratica di trafficare, si avvidero, che dalle loro peregrinazioni tornavan di nuovi pensamenti ripieni, e di notizie d' ogni genere, che risultavan dai fatti oltramare, e oltramonti non prima che da essi veduti, queste eran tolte dalla varietà dei suoli da loro trascorsi, dei costumi da loro notati, e dal cumulo fattovi di osservazioni moltissime; l' ammasso di questa seco lor riportata intellettual suppellettile, ripatriati che furono, deposero a mano a mano nelle menti assuefatte allo studio, e pensatrici dei letterati, ai quali oltracciò, vedendosi straricchiti, fornirono assai volte copiosi pecuniarj sussidj, onde questi scienziati filosofanti a bell' agio potessero immaginare sistemi fisici, dilucidar fenomeni, illustrare fatti antichi e tenebrosi, stralciar quistioni di antichi idiomi, o quasi perduti: ragionare con maggior polso sopra le generali leggi e costumanze, e sopra le nazionali, e quindi le bell' arti perfezionare, scrivere opere poetiche, o in altro modo care e fantasiose; così avvenne, o Tullio, e non penerete gran fatto a incontrarne gli esempj, epperò è chiaro, che nei casi siffatti il traffico e la marineria, non già l'avarizia fomentarono e la sordidezza, ma che divennero possente incentivo alle buone lettere, e che alla lor volta queste non più cenciose e grame, ma in dicevole matronale aspetto ad-

dobbate il lusso dei facoltosi più ragionevole rendettero, più saporito e più dotto.

CICERONE.

Voi ci avete dato la traccia di un romanzo bellissimo.

VOLTAIRE.

È tolto forse di pianta da un qualche sdolcinato Fenelone.

COSIMO.

Io non so di romanzi, e di Feneloni, ma so bene che quanto non si è potuto effettuare in un secolo, puote per avventura in qualche altro effettuarsi.

CICERONE.

Per fermo adunque tenete voi, che già siasene fatto lo sperimento?

COSIMO.

Per fermissimo.

VOLTAIRE.

E dove?

COSIMO.

Nella repubblica Fiorentina.

VOLTAIRE.

E chi n'ebbe ardimento?

COSIMO.

Io, e come già quello pur ebbi di dirlovi, con non mediocre vantaggio e onor delle lettere.

VOLTAIRE.

Ma colà non sedeste sovrano mai voi.

COSIMO.

Sovrano e Principe no, per lo che vi ho detto, che forse più del monarchico era lo stato repubblicano a sentire acconcio i fausti influssi del mecenatismo.

VOLTAIRE.

Eh non credete, che il Principe con la suprema balía tutta in mano cadutagli di distribuire ai letterati i premj, e di compartir ogni comodo e ogni bisognevol cosa a chi coltiva le scienze oggimai sì dispendiose, non vaglia assai più ad ampliarle?

COSIMO.

No in verità, a cagion che il Principe, o anche alcun suo primario ministro sono troppo distratti dai cotidiani negozj del pubblico reggimento, o del ministero, perchè il possano; e talvolta anche troppo paurosi del disinganno, e dei lumi dei loro sudditi, perchè il voglian davvero, e poi la splendidezza e la pompa delle corti de' Principi grandi fanno, che le ricchezze in un lusso

piuttosto frivolo e appariscente a metter foce sen corrano, che in quel lusso erudito, di cui vi favellava poc'anzi, finalmente perchè un sol uomo, comunque il vi fingiate grande, saggio e potente, non può ad un'ora creare in se stesso in grado egual di eccellenza le doti di un eroe, di un Re sapiente, di un sommo letterato, e a quelle poi accoppiarle di solertissimo negoziante, nepperò praticamente e a minuto questa strada conoscere di accumulare i tesori; onde mi so grado io, che le lettere amai formisura, di non avermi assunto il principato della mia patria, vero è bensì, che se non ne fui sovrano per diritto, dopo alcune peripezíe nel divenni nel fatto negli ultimi lustri di mia vita.

CICERONE.

Al che senza dubbio giunto sarete pei vostri popolareschi tratti e raggiri, o col nerbo di faconda eloquenza.

COSIMO.

Scusatemi, non così, ma perchè vago di restaurare le mal avviate lettere, con tutto l'ingegno mi volsi a fare un commercio proficuo, e quale non fu per l'addietro più visto, cosicchè in poco più di un diec'anni ebbi in copia non pur dell'oro assai, ma ogni più peregrina e preziosa merce o produzione del mondo, e tutto profusi per invaghire i miei paesani, di scuotere la gotica polvere, che bruttava la faccia inelegante di tutta l'Europa; sconcio da un di noi poco fa vituperato a ra-

gione, diedi poscia opera di far risorgere un miglior sapore di lettere, e le obbliate scienze; in somma, a poter comparire con efficacia un vero Mecenate, badai pria di tutto a diventare sperto negoziante e perfetto; il negozio cupido e tenace non già, ma resemi oltre il dir opulento, e la pratica del medesimo allo studio congiunta mi fece coltissimo ed erudito signore; trovatomi possessore di questo doppio tesoro di dottrina e di denaro, già mi sentii tanto forte da poter assalire la regnante annosa barbarie, e risuscitare per via di mecenatismo le lettere o rozze o sepolte.

CICERONE.

Questo mecenatismo, che non vi stancate di ripetere con vanto, e con compiacenza, è poi desso una disciplina, che s' insegni dalle cattedre, ovvero una scienza astrusa tanto, che non se ne sappia più oltre del nome?

VOLTAIRE.

Voi, Cosimo, la ci nominate come tegnente non poco delle scienze occulte e cabbalistiche, l' idolo de' vostri dotti contemporanei, e pria di tutti altri, di quel Pico Mirandolano, Fenice degl' ingegni.

COSIMO.

Nò, il mecenatismo non è scienza nè cattedratica, nè occulta, o fantastica, imparala ognun di per se, che goda di un fine criterio, e l'esercita chiunque molt' oro tenga

ne' suoi forzieri, e voglia in pro delle lettere, e sappia usarne, onde è cosa semplice quanto grande; io l' ho coltivata praticamente con quel miglior frutto a' miei tempi sperabile, dovetti, ad ispargere fra i studiosi alcun ottimo gusto di greche lettere, svegliare il platonismo, non che il genuino di Platone, ma lo spurio di Alessandria; quindi avvenne che molti dei migliori ingegni s' incocciassero di teurgie, e cabbalismi; tali furono, non che il mentovatomi Pico, il mio Ficino ancor egli. Era per altro in risuscitando le dottrine Platoniche mio intendimento di bilanciare con esse l'esorbitante grido delle peripatetiche adulterate allora, e travisate a capriccio dalle favole saracine, e dai ghiribizzi delle scuole; ond' è che d' Oriente facendo trasportare nelle mie biblioteche i codici antichi più corretti e più classici, e poi da' miei tanti amanuensi ricopiarli a penna con fedeltà scrupolosa, intesi suscitare nell' Europa un fermento di lettere, da cui quando che fosse, ne derivasse il risorgimento.

VOLTAIRE.

In fatti male non vi apponeste, e l'epoca prima d'ogni restaurazion letteraria si ha in voi da ripetere; camminossi, è vero, in processo di tempo a rilento assai, e fu forza, massime alle scienze, lo scontrarsi in cento errori, e trascorrere per varie assurde ipotesi prima di giungere alla non poca luce, in cui vissi; più ratte però le lettere, e l'arti, e con miglior fortuna poggiarono innanzi,

onde a buona equità all'Italia, a Firenze, e a voi Fiorentino è dovuto l'albore primiero di quella luce scientifica stesasi in oggi sul mondo.

COSIMO.

E oh quanto d' ogni mia industria, d' ogni mia profusione, d' ogni sudore e fatica fino alla cadente vecchiaja non intermessa, ripagato mi tenni dall' amorevole e glorioso titolo, che diemmi la patria, e il quale so che i grati posteri ad una voce m' han confermato!

CICERONE.

Ah dite, qual fu? io vissi dell' orrevolezza dei titoli avido anch' io, dite qual fu?

COSIMO.

Lo stesso che il vostro.

CICERONE.

Ad un grido, il senato e il popolo Romano mi acclamarono padre della patria.

COSIMO.

Nè diversamente il popolo di Firenze, e gli anziani vollero nominarmi.

CICERONE.

Ma voi la patria non l' avete salvata, non le leggi difese, non i buoni assecondati, e i malvaggi atterriti e

fugati, e neppure stimo di meritare i secondi onori soltanto, se si tratti di aver coll'ingegno ornate le lettere.

COSIMO.

Ornate voi grandemente, risuscitate e diffuse io le ho; le mie benemerenze verso il suol patrio, e il genere umano andarono assai più avanti, i Toscani all'arti avvezzai, alle navigazioni, al commercio cogli esempi, con i consigli, e gli opportuni soccorsi, e l'oro attesoratomi, e le merci sì da essi, che da me in copia raccolte, cose materiali vedete, e in se ad ogni ben vero indifferenti, feci che a pro delle doti intellettuali a gara ciascuno volgesse. Così alle cose vili ed abbiette diedi un fin nobile, e un uso sublime rinvenni, sorsero monumenti egregi in ogni angolo delle cerchie di Firenze mia per mano degli Ammanati, dei Brunelleschi, dei Donatelli, disegnò Leon Alberti, il Perugino dipinse, Pulci ne'suoi versi scherzò, e per me a'posteri uno schizzo non pria immaginato rimase dell'arti di pace. Questa è appunto quella, ch'io chiamo scienza del mecenatismo, la quale nè facile mi sembra, nè immeritevole, se felicemente professisi, del titolo di Padre della patria, titolo veramente divino, al cui cospetto tanti altri, che la cortigianía prosternata, e la bambola ammirazione profundono, hanno da svilire.

CICERONE.

Avete ragione, e di buon animo qual illustre collega

di questa paternità v' abbraccio e v' accolgo; nascemmo entrambi in Italia, felice terra, che due tali Padri delle lor patrie potè produrre!

COSIMO.

Paternità veramente tre e quattro volte beata, paternità sublime, la quale gli erranti uomini attende a disviar lenemente dall' abuso dei doni o naturali o artefatti del Creatore, e a rannodarli tutti nella primordiale loro general fratellanza, acciocchè gli unanimi voti, di qualunque diverso clima sien' essi, e l'opulenza e l'oro volonterosi consagrino a quel maggiore acquisto di sapienza, che sobrio e dolce esser possa e saluberrimo in terra. Tale e tanto era lo scopo di chi non cessava in Atene di scrivere e predicare, che fora perfetto il mondo qualora fossero i Re filosofi, o i filosofi Re.

# VARIE POESIE

DI

CESARE SALUZZO.

*Ringraziamento all' Accademia di Torino in occasione che fu nominato Corrispondente.*

## CANZONE.

Bello è 'l cammin di gloria, ardito il carro,
Nell' Olimpico agone,
Volò qual lampo, in la beata etade;
E 'l nobil crine, e la superba fronte
Coprì del vincitor polve onorata.
Corsa è l' età beata,
Nè sorte insidiosa
Del celebrato vincitor le imprese
Fe' men illustri, e conte;
Che ben al nome di chi 'l premio ottenne
Nella palestra Elea
Seppe 'l varco all' obblio chiuder l' invitto
Divo uccisor d' Aulea.

Vive la fama, e in sul cammin di gloria
Vivono i nomi colla fama eterni,

Nei Cieli, e negli Averni
Diva temuta, onde l' etadi han vita,
Temuta Diva ardita,
Ond' anche Giove regnator tremendo
Serba in Olimpo scettro;
Diva per cui l' eccelso
Vibrò dall' alto il fulmine,
E fra lo scroscio orrendo
Dell' erte cime in cenere ravvolte
Di Pellione, e d' Ossa,
Fe' testimon della divina possa
Encelado, Tifone, Eurito, e quanti
D' Urano insani figli
L' onnipossente mano
Sprezzaro, e 'l ratto-saettante telo,
Quand' ella sola ai Numi
Nunzia volò dell' assalito Cielo.

Ben più che fulgid' oro,
Sul cammin della gloria,
Il nome degli eroi lucido splende,
Che qual fiamma, che incende
Tra buja notte la selva montana,
Manda luce lontana,
Onde all' ignoto insolito splendore
Avvien, che somma investa
Meraviglia, e timore
Il passeggier, che stupido s' arresta.

È fulgente la meta,
Che Pallade guerriera apre coll' armi;
È vanto egregio, e raro
Tra i bellici sudori
Mercar contesi allori;
Ma dolce premio del lavor de' carmi,
Pacifica Minerva ai vati dona
Ben più grata corona;
Corona ond' hanno i nobili Cantori
Quaggiù dei cuori, e de' pensier governo
E ne' placidi elisi un soglio eterno.

Diede Minerva ai gran Cantori eccelsi,
Ond' ancor suonan chiare Atene, e Roma,
Cinta l' altera chioma
Dell' Appollinea fronda,
Là dell' Eliso nei campi beati,
Giudici avventurati
Seder dei tempi tutti, e d' ogni gente;
Ch' aspettò reverente
Dal gran giudizio dei labbri divini
Ogni etate, ogni gente i suoi destini.

Diede all' Itala Terra
Il poter con magnanima vendetta,
Delle barbare genti
Soggetta all' armi, assoggettar le menti,
E tra i guerrieri squilli

Mentre languendo aspetta
Nuovi Fabj, e Camilli,
E l' armi un dì sì gloriose isdegna,
Suddita ancora dominar chi regna.

Tanto bella è la gloria, e può cotanto
Sperar chi bebbe al fonte
Ove sciolgon le Muse il divin canto;
Ma dirupato è quel canoro monte
Ove saliro i pochi
Accesi dell' Aonide beltadi;
Testor pur io delle spontanee rime
Sento il fuoco sublime,
Ch' in cuor m' avvampa, ed a salir non uso,
Pur salir non ricuso,
Ora che m' apre il periglioso arringo
La dotta schiera ai dotti carmi usata;
Ah! già 'l mio labbro attinge
In quell' onda fatidica sacrata,
Che pegno è certo di non dubbia vita
Temprar la cetra a queste cetre unita.

O del saper possente
Diva, tu che la mente
Spingi all' ardite generose imprese;
Celebratrice dell' età passata,
Diva, per cui son rese
Men gravi l' onte dell' età presente;

O tu, che schiudi il passo al sacro monte,
Tu fa, che emulo anch' io dell' altrui vanto,
Assiso un giorno sui primieri scanni
Tra la schiera divina
Possa, cantor di men ignobil canto,
Far chiari i nomi, onde s' illustra il mio;
Ch' emulo anch' io di più felice ardire,
Giunto ove l' alta gloria
Si fa meta al disio,
Possa, all' amato Genitor rivolto,
Dir, Padre illustre, or son tuo figlio anch' io.

Canzon, bella è la gloria,
Ma difficil vittoria
Contende al tempo l' animoso ingegno,
Ben v' è chi giunge al segno;
Ma nella lotta perigliosa, e dura
Più del fiero nemico
La vendetta è sicura,
Che mille, e mille vite
Costa una sola vita.
Canzon non gire ardita,
Ch' a te non tocca il disputar trionfo;
Bensì vattene umile,
Giacch' è pur altrui dono
Se cerchi vita, e puoi trovar perdono.

## L' AMOR TRA I SOGNI.

### MADRIGALE.

Scorre soletto, fra 'l notturno orrore
Per la foresta, Amore,
Contro d' Amore a meditar vendetta
Sta la turba de' sogni; altri l' aspetta,
Lo strale apposto all' arco,
Della foresta al varco,
Tende altri un laccio, ove ch' inciampi ha spene;
E chi sferze prepara, e chi catene.

O non teme il periglio, o non lo vede
Amor ch' è tutto fede;
Amor che va soletto
Trall' ombre incauto, e cade inavveduto
Nel non visto periglio, o non temuto;
Colto è nel laccio Amore; adirosetto
Ei piange; il pianto è vano,
Con la tondetta mano
Copre ei per onta il volto,
Ch' Amor nel laccio colto
Più s' agita nel laccio, e più s' implica,
E più ride la rea turba nemica.

Ride la turba; Amor piange, s' irrita,
Che tralla turba ardita,
Lo punge or questi con l' acuto strale,
Gli sferza or quei le dita,
Altri crudel gli disimpenna l' ale,
Strette le mani al dorso altri l' annoda;
Chiede pietade Amor, ne v' ha chi l' oda;
Chiede pietade a chi non sa che sia,
A cieca turba, e ria,
Che percuotendo al miserello il dorso
Lo spinge innanzi a corso;
Finchè, per buja sdrucciolante via,
Giunta in remota tenebrosa terra,
L' allegra turba, e ria
In ceppi Amor rinserra,
E 'l guata sì, che più non esce fuore
Dalla region de' sogni il vero Amore.

# LA CAMERETTA.

## SONETTO PRIMO.

O Cameretta, che pur fosti e sei
Primo de' miei pensieri oggetto, e cura,
Quanto mi è dolce il dire, accoglier dei
Me, tra gli affanni dell' età matura.

Che in te crebbi, in te vissi, in te mi fei
Uso ai diletti d' una vita oscura,
In te i miei primi affetti, e i baci miei
Colse, chi ai baci avara tomba or fura.

O Cameretta mia, dove scherzai,
Dove crebbi tra scherzi, e tra i sorrisi,
Dove appresi il mio canto, ove cantai;

Quanto m' è dolce il dir tu mi vedrai
Pianger canuto, ove fanciullo risi,
E amar tra i pianti, chi tra 'l riso amai.

## A NICE.

### I I.

SE 'l ruscelletto, che nel vario errore
  Guida tra i sassi mormorando l' onde,
  Se l' arboscel, che nell' estivo ardore
  Porge fresc' ombra coll' estese fronde,

Se l' augelletto, che ingannando l' ore,
  Muove 'l suo canto su romite sponde,
  Se 'l fior, che olezzar fa le instabil ôre
  Con quel tesoro, che nel seno asconde,

Fosser soli, mia Nice, e senza amori,
  Credi tu, che sarian grati cotanto
  Coll' ombre, il canto, il mormorar, gli odori?

Nice, se tace il tuo, dice il cuor mio,
  No, che allor non avrían sì dolce vanto
  L' arbuscel, l' augelletto, i fiori, e 'l rio.

## AMOR SERVO.

### III.

Chi per servo, Amor, chi 'l voglia,
Sconosciuto ei cerca, e dice:
M' hai dell' uscio in sulla soglia
Mi vuoi servo, o bella Nice?

Ella, eh! sì, che già s' invoglia
Del bel servo, eh! sì ridice:
Entra pur, fia chi t' accoglia,
Garzoncel, sarai felice.

Entra ei servo a Nice, appena
Entro è Amor, che si rubella,
Vuol cacciarlo Nice in pena.

Furbicel ride il protervo,
Scuote il capo, e dice, o bella,
Son l' Amor, e mi vuoi servo?

# ECO NINFA.

## IV.

Eco fu Ninfa un dì, fu vezzosetta
Ninfa, fu d'Eco lusinghiero il canto,
Giovin Ninfa vezzosa, Eco diletta
Fu a molti, e forse vanarella alquanto.

Eco fama è ch'amò, sospirosetta,
Ch' usò gli amori di nutrir col pianto,
Ch' usò ridire i detti altrui, costretta
Da strana forza d'amoroso incanto.

Clori è vezzosa assai, tenera Clori,
Tenero canto dal bel labro elice,
E di Cloride son molti amatori.

Clori facile ha 'l pianto; a ognun ch' è seco
Ridice il detto altrui; ch' ami, è chi 'l dice,
E perchè Clori non saría quell' Eco?

## L'ANE ET LE BEL-ESPRIT.

### FABLE PREMIÈRE.

Oh! qu'ils sont méchans, mes amis,
Quelque bien que l'on nous en dise,
Ces beaux esprits;
Oh! que j'aime qu'on en médise.

L'un d'entr'eux s'avisait, parlant à son Baudet,
De lui reprocher sa bétise,
Voilà, lui disait-il, voilà bien ce qui fait,
Qu'on vous employe, et vous déprise;
Voyez un peu l'Abeille, la Fourmi
Comme on les loue,
Vous, avec de l'esprit, vous verriez, mon ami,
Vous verriez bien tourner la roue.

Morbleu, dit le Baudet, eh quoi,
Elle nuit donc bien la sottise;
On me dit sot, partant on me méprise;
Est-ce qu'il ne tiendrait qu'à moi
D'avoir l'esprit qu'ont la Fourmi, l'Abeille,
Et dont on fait si grand merveille?

Eh ! mon enfant, s'il ne tiendrait qu'à vous !
Reprit en souriant, et faisant les yeux doux
Le Bel-Esprit à ce langage,
Je ne le sais pas trop ; mais, à coup sûr, je sais
Que l'on fait, quand on a de l'esprit en partage,
Ce qu'un sot ne ferait jamais.

Bon, dit l'Ane, pour lors ouvrant bien les oreilles,
Et que font donc, seigneur, ces Fourmis, ces Abeilles,
Avec tout cet esprit que vous vantez si fort ?

Ce qu'elles font ? pardi ; ignorez-vous d'abord
Que l'Abeille assemble et compose,
Et certes, grace à cet esprit,
De différentes fleurs le miel qu'elle produit ?
Que la Fourmi fait puis bien autre chose,
Qu'en travaillant l'été pour l'arrière saison
Elle a souvent servi par sa sagesse
A l'homme même de leçon.

Fort bien, sire ; je le confesse,
Manger de fleurs et travailler l'été,
C'est de l'esprit à bon titre vanté ;
J'admire, comme vous, ces animaux, mon maître,
Mais, avec cet esprit, ma foi,
Feraient-ils l'Ane mieux que moi ;
Ou pourrai-je, Ane moi, cesser un jour de l'être ?

Oh cela non, jamais; l'Abeille, la Fourmi
Ne sauraient jamais vivre en Ane, mon ami,
Et vous vivrez toujours en Ane;
Car Ane un jour
On l'est, pour le coup, sans retour.

Mais, puisque, sot ou non, l'on me condamne
A vivre en Ane,
Que ferai-je donc de l'esprit?
Dit le Baudet plein de dépit.

Eh! paix paix... doucement... dans ce cas, mon petit,
Vous auriez du moins l'avantage,
En le cultivant, cet esprit,
D'apprendre à bien sentir l'horreur de l'esclavage
Du vil état où vous voilà.....

Oh, dit l'Ane plein de surprise,
Si l'esprit n'est bon qu'à cela,
J'aime autant garder ma sottise.

---

## L'ANE ET LA PIERRE.

### II.

La vengeance d'un sot retombe sur lui-même.
Sur le haut d'un rocher avec peine un enfant
Une pierre allait remuant
D'une grosseur extrême;
Au bas du rocher cependant
Un Ane allait paissant;
Tout-à-coup en roulant la Pierre
Gagne le penchant, et s'en va
Vertement jeter l'Ane à terre,
Qui sur son chemin se trouva.

L'Ane brait, l'enfant rit, de dépit l'Ane crève,
De se voir abattu, défait,
Tout furieux, partant il se relève;
De se bien venger, c'est son fait;
Il voit à ses côtés la Pierre. Impertinente,
Sotte, dit-il: la Pierre ne répond:
Tiens-toi là sans bouger, tu seras plus contente,
Quand j'aurais vengé cet affront.

Aussitôt mon Baudet, qu'excite la vengeance,

Monte au rocher, court sur le bord, s'élance,
Va droit frapper cette Pierre; le fou!
Il s'est vengé de l'insolence,
Mais c'est en se cassant le cou.

---

## LA TAUPE ET LA FOURMI.

### III.

Pour moi, disait un jour la Taupe à la Fourmis,
Je ne conçois point, mon amie,
Qu'avec tout ce grand sens, qu'avec ce goût exquis
Qu'on vante en vous si fort, il ne vous vienne envie
De vivre sans yeux comme moi;
Car, après tout, je ne conçoi
Qu'on puisse aimer ce train de vie
De rencontrer à chaque pas
Un embarras:
Grace à cet œil qui, dit-on, tout épie.
C'est bien là, je pense, au surplus
Tout comme si j'avais, moi, dix pattes de plus.

Oh! doucement, ma babillarde,
Dit la Fourmi, je ne conçois pas mieux
Comment on peut vivre sans yeux,

Et cependant de blâmer je me garde
Quiconque veut, comme vous, avoir l'air
D'aimer mieux n'y voir, qu'y voir clair.

Bon! l'innocente créature!
Mais vous raisonnez là
Comme quelqu'un qui tient pour chose sûre,
Que tels enfin que nous deux nous voilà,
Tels étaient nos ayeux; or sachez qu'on m'assure,
Que si la Taupe est, au tems où je vis,
Aveugle, comme je le suis,
Ce n'est qu'autant qu'elle a voulu jadis
A son bonheur sacrifier la vue;
Aussi est-ce sagement fait.

Mais, dit la Fourmi, s'il vous plaît,
Avant que vous l'eussiez perdue,
Où l'aviez donc cette vue?
Si vous aviez des yeux, que n'en voit-on dès lors
Quelque marque sur votre corps!

La Taupe interdite, confuse,
Tout en marmonnant
Garde le silence un instant,
Puis reprend, ma Fourmi, mais, je vous fais excuse,
C'est abuser étrangement
De l'avantage du moment,
Que de parler comme vous faites;

Certes, vous vous servez des yeux que je n'ai, moi,
Pour raisonner ainsi, je ne croyais, ma foi,
Avoir à faire à gens si malhonnêtes.

Mais quoi ! vous m'avouez là donc,
Que qui porte des yeux en tête,
A, sur celui qui n'en eut onc,
Un avantage ? A ce propos, muette,
Que répondra la Taupe... oh! mais non... mais tout beau...
Mais si... ma Taupe, pour répondre,
Creuse envain son petit cerveau ;
Des mais, des si; de se confondre
De plus en plus ; et tant qu'enfin
Ma Taupe au bout de son latin
Reprend d'un ton soumis ; las, quoique l'on en die
Je vois trop bien que mes ayeux
Ont mal fait de quitter les yeux;
Oh ! ma Fourmi, que je vous porte envie :
Et le moyen, sans yeux, de raisonner si bien ?

Taupe, dit la Fourmi, ne vous chagrinez mie :
Il est même sans yeux un facile moyen
De bien raisonner, mon amie,
Et de ce beau moyen, je vous mets vîte au fait,
C'est de se contenter, ainsi que moi, commère,
De ne juger que de ce qu'on connaît,
Et sur le reste de se taire.

## LES POULES ET LE CHIEN.

### I V.

Maître Renard dans une basse-cour
De tuer Poules fesait rage;
Un Chien fort à propos survenant à son tour,
Aux dépens du Renard signala son courage;
Le Renard fuit; autour du Chien vainqueur
Rassemblées
Toutes les Poules désolées,
Rendent grace à leur bienfaiteur,
Offrent des dons en abondance,
Tous refusés, puis s'offrent à la fin
Par excès de reconnaissance
S'il veut dans leur enclos fixer sa résidence
De rendre heureux le preux mâtin.

A ces doux mots, mon Chien pense, repense;
Mais de refuser d'être heureux:....
Il accepte; eh! quoi, dit mon preux
Sans veille, sans travail, sans maître, dans l'aisance
Toujours choyé, sans gêne, sans soucis
Pourrait-on, sans impertinence,
Ne pas toper de tels partis.....

Il accepte; guetté d'avance
Un lit de Mousse à l'instant arrêté,
Voilà par où mon Chien commence
Le train de sa félicité.

Il dort, mon Chien, sur son duvet à l'aise,
Les Poules d'aller, de venir
Pour le fournir
D'un bon dîné; car ne nous en déplaise,
Il faut traiter l'ami qui s'est pour nous battu,
Dès qu'il devient notre hôte à bouche que veux-tu.

A foison graines ramassées
Auprès du lit sont amassées;
Qui n'aimerait vivre en pareil déduit?
Un seul pas de la table au lit.

Mais voilà bien midi; mon héros qui s'éveille
Entrouvre l'œil, va secouant l'oreille,
Il croit rêver; eh! ne rêve-t-il pas?
Qui se croit heureux ici bas?

Midi frappé, midi rappelle
Ce qu'on ne saurait éloigner,
A bien dormir, ne faut-il pas dîner?

Le Chien fait signe, aux Poules, qu'il appelle,
Eh chez vous, leur dit-il, ne dînerait-on pas?

Quoi donc, reprend une Poule étonnée,
Est-ce, Seigneur, que tout ce tas
Pour une seule matinée
Ne saurait suffire à cela?

Fort bien! mon dîné serait là?
Mais vous n'avez donc rien, ma Poulette amoureuse,
Qu'est-ce que tout cela pour un Chien? viande creuse.

Mais c'est pourtant le mieux qu'on ait chez nous;
Comment? et vous pensiez, fillettes,
Qu'un Chien serait heureux chez vous?
L'on ne dîne pas de sornettes.

Eh... mais.. Seigneur.. mais... Paix, paix donc, Poulettes.
Seulement, ne vous fâchez pas,
Je vais porter ailleurs mes pas;
Car en sortant de ma carrière,
En quittant le bien pour le mieux,
Je n'ai que trop connu qu'on ne peut être heureux
Qu'autant qu'on vit à sa manière.

---

## LE BŒUF ET L'ANE.

### V.

Que vous êtes bon, disait l'Ane
A certain Bœuf son voisin,
Vous si gros, vous si fort, si redoutable enfin,
De souffrir que l'on vous condamne
A vivre esclave; eh! si, ma foi,
Si j'avais votre force, moi,
Je voudrais bien me faire mieux connaître
A ce bout d'animal, qui se croit notre maître;
Deux coups de corne, et nous verrions là net,
Mais bien sûr; qui des deux serait maître ou valet.

Eh comment, dit le Bœuf, avec quels yeux, compère,
L'avez vous vu, ce maître, que je voi
Dix fois plus grand, plus gros que moi?
Si j'avais, moi, vos yeux, certes, que pour vous plaire
Je voudrais les pousser, ces nobles sentimens,
Mais ce n'est là mon cas, faites plutôt, mon frère,
Faites-le vous plutôt, l'essai de vos talens.

On allait riposter, quand le maître en colère,
De ce propos secret témoin,

Sans laisser qu'on passât plus loin,
Sur le dos du Baudet, d'emblée
Fait de coups de bâton pleuvoir une volée.

Apprends, dit-il, sot raisonneur,
A mieux connaître ton seigneur,
Tant que l'Ane aura sa sottise,
Et que le Bœuf aura ses yeux,
Je serai, quoiqu'un sot en dise,
Toujours le maître de tous deux.

# FABLE,

## PAR LE CITOYEN J. CHARRON,

ASSOCIÉ CORRESPONDANT,

LUE LE 10 GERMINAL AN II.

---

### LE LION, L'ANE ET LE RENARD.

Pour faire une plus ample chasse
Un Lion d'appétit vorace
Invita l'Ane et le Renard,
Allons chasser, dit-il, il est déjà bien tard;
Mais c'est égal, marchons, dévorons, point de grace.
En un tour de Forêt le gibier se ramasse;
Lapins, Chèvres, Chevreuils et Biche grasse à lard.
Du monceau qui grossit, s'entasse,
Chacun espère avoir sa part;
De faire celle du Lion
Messer l'Ane a commission.
Allons, Messieurs, qu'on se régale,
Égaux furent nos soins: chaque part est égale,
Choisissez. Le Renard, qui connaît l'appétit
Du Lion, se réserve un morceau très-petit,

Et grossit du surplus la royale pitance:
De l'œil, au fin Renard le Lion applaudit;
Mais, les os dévorés, il se jette sur l'Ane,
Le terrasse et tôt le condamne
A périr pour l'avoir si congrûment nanti.
Puis il vient au Renard qui, sur terre blotti,
Attendait autre récompense
Du don bien généreux qu'à ses dépens il fit;
Point: le cruel sur lui s'élance,
L'étrangle, le déchire et de plaisir rugit.

Naguère on aurait dit: cet apologue explique
La foi, la loyauté du Lion britannique,
Et nous apprend qu'il faut redouter ses excès;
Mais aujourd'hui chez nous la peur n'a plus d'accès.
Un grand homme préside aux destins de la France:
Tous ses jours sont marqués par d'éclatans succès;
Et sa haute valeur nous donne l'assurance
Que, si la guerre recommence,
Dans l'antre du Lion il signera la paix.

# INDICE

## DE' COMPONIMENTI.